

Melvin McNair
Joyce Tillerson
George Brown
Jean McNair

**NOUS,
NOIRS
AMÉRICAINS
évadés
du ghetto...**


SEUIL

Melvin Mc Nair



Jean Mc Nair



Joyce Tillerson



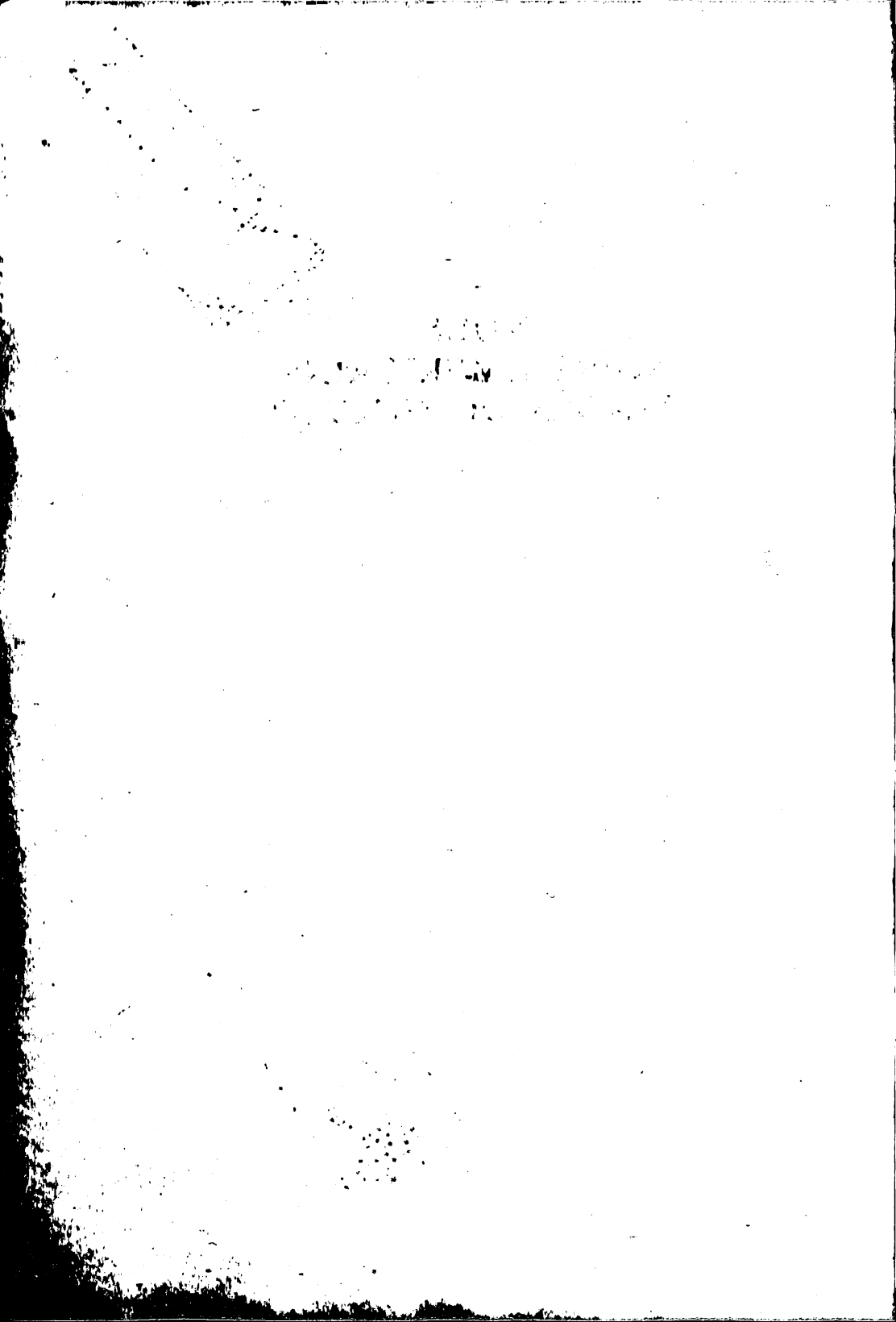
George Brown



Le 30 juillet 1972, un avion américain qui allait de Detroit à Miami fut détourné par cinq Noirs américains (trois hommes et deux femmes) accompagnés de leurs enfants. L'avion fut détourné sur Alger où ils débarquèrent avec le million de dollars qu'ils avaient obtenu de la compagnie aérienne pour le donner aux Panthères noires.

A l'automne 1978, va s'ouvrir à Paris le procès de quatre d'entre eux, arrêtés en France où ils avaient cherché refuge. Ils se sont mis à écrire, en prison, le quadruple récit d'une jeunesse humiliée : la misère du ghetto, les couples qui se défont, l'alcoolisme, les taudis où courent les rats, la faim, les chapardages et l'engrenage de la délinquance. Partout à l'école, au pénitencier, au service militaire, au travail (quand ils en ont), ils se heurtent au mépris, au harcèlement policier, à l'injustice.

Ces Noirs américains se sont rencontrés dans un même refus de vivre à genoux et ils ont décidé de s'évader ensemble du ghetto vers l'Afrique dont ils rêvent. Mais les Panthères noires sont en pleine crise. Ils quittent l'Algérie pour la France. Ils commençaient à y être heureux... En prison maintenant, inculpés pour avoir détourné un avion aux Etats-Unis, chacun d'entre eux témoigne avec ses souvenirs. Et ils espèrent, car, s'ils ont recouru au chantage, c'est parce qu'ils n'en pouvaient plus de vivre dans la violence et le mépris. Ils ne justifient pas leur acte. Mais ce qu'ils ont vécu est leur meilleure défense, et le plus terrible des réquisitoires contre le racisme aux Etats-Unis, cette honte que d'autres hontes ne doivent pas faire oublier.



*MELVIN MCNAIR, JOYCE TILLERSON
GEORGE BROWN, JEAN MCNAIR*

**NOUS
NOIRS AMÉRICAINS
ÉVADÉS DU GHETTO**

PRÉFACE DE MARIE CARDINAL

*ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, Paris VI^e*

ISBN 2-02-004983-X.

© ÉDITIONS DU SEUIL, 1978.

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Ce livre est dédié :

A tous ceux qui, à cause de leur lutte pour le socialisme et pour la paix, sont en prison, sont forcés à l'exil, à tous ceux qui ont été assassinés, mais qui continuent de vivre à travers nous.

A notre frère David, qui était tous ceux-là à la fois.

A nos enfants Kenya, Johari et Ayana qui, avec des millions d'enfants noirs en Amérique aujourd'hui, doivent encore réaliser leur rêve.

Remerciements.

Nous sommes profondément reconnaissants envers notre Comité de défense qui a combattu contre notre extradition, et nous a ainsi rendus capables d'écrire ici ce livre; envers tous ceux qui ont donné si généreusement leur temps, leur argent et leurs encouragements; à tous ceux qui, outre la lutte qu'ils mènent pour notre libération, ont contribué à la réalisation de ce livre. Nous remercions la CIMADE qui, dès le début, a compris et soutenu notre lutte de plusieurs façons.

Merci tout spécialement à nos avocats qui ont été une source continue de force et qui ont livré les batailles juridiques qui dureront jusqu'à ce que justice soit faite.

Nous sommes reconnaissants envers les Français qui nous ont aidés à survivre pendant les temps difficiles de la clandestinité, et qui, par leur soutien moral et politique, ont ouvert de nouvelles dimensions à notre compréhension.

1945
The following information was obtained from the records of the
Department of the Interior, Bureau of Land Management, at
Washington, D. C., on the date of the above mentioned
visit, to wit: The land in question is owned by the
United States of America, and is situated in the
County of [redacted] State of [redacted].

Préface de Marie Cardinal en forme de conversation

C'est à Marie Cardinal que le Comité de défense des « quatre de Fleury-Mérogis » a demandé la préface de ce livre : parce que Marie Cardinal est femme et aussi parce qu'elle est indélébilement marquée par son origine de Française d'Algérie, parce qu'elle connaît de l'intérieur le visage de ce racisme que nous décrivent, au fil du récit de leurs quatre vies, Jean et Melvin McNair, Joyce Tillerson et George Brown.

Ce livre a été réalisé très rapidement, et je suis fière qu'on m'ait demandé d'en faire la préface; malheureusement, quelques heures ne me suffisaient pas. Le texte à présenter est trop pesant pour que quelques pages écrites à la va-vite satisfassent mon désir d'aider les « quatre de Fleury-Mérogis ». Alors, j'ai pensé que la parole valait mieux que l'écriture dans ce cas. Que le lecteur sache que cette parole maladroite et superficielle est celle d'un témoin qui réclame justice.

Marie Cardinal.

Le Comité : Je voulais avoir de vous une réaction immédiate et viscérale sur ces textes...

Marie Cardinal : Ma réaction n'est pas vraiment spontanée, car j'ai rencontré les deux femmes à Fleury-Mérogis. J'étais allée à la prison des femmes pour un débat autour de la femme et de l'écriture. J'ai rencontré quatre-vingts femmes dans cette

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

salle ronde qui sert à dire la messe, à donner des spectacles... Deux femmes noires se trouvaient dans l'assistance, extrêmement sereines, ouvertes... Les prisonnières ont une vie particulière, et le niveau du débat a été le plus élevé que j'ai connu. Tout de suite, la première question a été : « Qu'est-ce que la création? Comment peut-on s'exprimer dans la misère? Est-ce une faute d'aller contre les lois établies, le système établi, la misère dans laquelle on vit, avec le désir de créer et de s'exprimer? » C'était formidable... Il y avait une sorte d'épaisseur commune aux quatre-vingts femmes, elles étaient en parfaite harmonie. Elles se sont mises à parler avec une intelligence, une réflexion profonde et calme, pas du tout subversives, j'étais très touchée... Cela a duré quatre heures.

Quand j'ai eu les textes des « quatre » entre les mains, je n'étais pas surprise. J'ai reconnu Jean McNair : ce qu'elle écrit est assez théorique, mais on sent chez elle un tel désir de comprendre, de construire à l'intérieur d'une intelligence. Elle n'était pas beaucoup intervenue dans le débat, mais on sentait que toutes les autres étaient des copines, des camarades, elle avait su créer une vraie chaleur. Pas question de poing levé, de révolte, de revanche, non... Plutôt : « Qu'est-ce que c'est que ce système? Comment peut-on arriver à s'y exprimer, à créer? »

En lisant ces quatre témoignages, j'ai retrouvé mon enfance. Je sais bien qu'il y a une spécificité du problème noir aux États-Unis, mais quand une race ou un peuple en dompte un autre pour s'approprier son travail, cela se ressemble énormément d'un pays à un autre... La façon dont les Blancs d'Amérique traitent les Noirs ressemble comme deux gouttes d'eau à la façon dont les Français traitaient les Arabes. D'ailleurs, nous nous appelions les « Blancs » — pourtant, les Arabes ne sont pas noirs. On disait les « petits Blancs » en parlant des petits artisans, des ouvriers européens...

Le Comité : Ne pensez-vous pas que le public français est sous-informé sur la situation des Noirs américains aujourd'hui?

Marie Cardinal : C'est bien pour cela qu'il est important d'évoquer l'Algérie. Je suis sûre que cela frappera plus les

PRÉFACE EN FORME DE CONVERSATION

gens, les renverra à eux-mêmes, à cette guerre qui a touché tous les Français... Sinon, cela se passe ailleurs, dans un autre pays, loin chez des étrangers, c'est trop facile! Il n'y avait pas en Algérie quelque chose comme le Ku Klux Klan, mais il y a eu les fameuses ratonnades... Le « raton », c'était un demi-humain : un Arabe.

En lisant les textes des McNair, de Joyce et de George, je sais que ce qu'ils écrivent est vrai, j'en suis sûre. Je sais comment on dresse les enfants à devenir racistes depuis le jour de leur naissance, à faire la différence, même pour la nounou merveilleuse qui sent le couscous, qui vous donne un amour formidable et pour laquelle on a un amour formidable... Dès qu'on commence à avoir la tête qui marche un peu, dès un an, deux ans, on sait que cette femme indispensable n'appartient pas à la race noble. Elle est le refuge, ses gros nichons de nounou consolent et protègent mais, quelque part, on sait qu'on est supérieur. Je le savais, je l'ai toujours su. On m'apprenait la hiérarchie, qui est en haut, qui en bas. C'est bien difficile, quand on a passé vingt ou quarante ans de sa vie à être persuadé d'être supérieur, de changer. Pas pour moi! Probablement parce que mes parents étaient divorcés. J'étais complètement livrée à eux, les Arabes; moi, je vivais avec eux, comme eux. Je n'ai jamais accepté cette façon de les présenter. Parce que j'étais seule et uniquement avec eux, peut-être une bouée de sauvetage... Parce que, si j'avais accepté, et que je les avais supprimés ou considérés comme inférieurs, je n'avais *rien*. C'est peut-être aussi peu élevé que ça, ma réaction d'enfance, mais elle était réelle.

J'ai su toute petite qu'il n'était pas question pour moi qu'un homme arabe puisse un jour devenir, non pas un mari, mais même un flirt. Je le savais à cinq ans, c'était indiscutable, inimaginable... Ils étaient mes meilleurs copains, à la ferme, pour monter sur les bourricots, mais pour autre chose, ce n'était pas pensable. Une possibilité d'amour tuée dans l'œuf!

Le Comité : Tuée comment?

Marie Cardinal : Par la parole. « Ils ne sont pas tout à fait normaux, des sauvages, ils aiment ce qu'on ne doit pas aimer. » La

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

nourriture, les mœurs, la manière de s'habiller, tout prouvait qu'ils n'étaient pas comme nous, pas bien.

Par le geste, c'était le contraire. On les secourait, on les aidait, on les humiliait par la charité, on avait la conscience tranquille : « Quand je pense à tout ce que j'ai fait pour eux ! » Quand la guerre d'Algérie a éclaté, ç'a été le cri de toute la famille qui s'était adonnée aux bonnes œuvres depuis des générations. Mon arrière-arrière-grand-mère avait créé la Croix-Rouge là-bas. Ces femmes, ces hommes étaient des rentiers, des riches, des colons, ils avaient l'impression d'avoir chrétiennement tout fait. Par exemple, aider les enfants doués à passer le brevet. « J'ai fait de celui-là un mécanicien, un marin... » Paternalisme ? Ils ne connaissaient pas, ils se croyaient complètement dans leur bon droit. D'ailleurs, je n'ai jamais entendu un Arabe essayer d'expliquer à ma mère ou à ma grand-mère que cela pourrait être différent. Jean McNair raconte que jamais un Noir n'a essayé d'expliquer cela à un Blanc ni de lui laisser voir sa souffrance. Il y a un beau texte sur le « masque » que portent les Noirs devant les Blancs.

Moi, ce que je connais bien, c'est l'autre masque, celui des Blancs, celui de la charité, de l'amour du prochain. Ma grand-mère était de bonne foi, mais on lui avait appris, sans qu'elle s'en rende compte, une certaine attitude avec certains gens, l'uniforme du patron, du colon, du Blanc... C'était une femme adorable, généreuse, gaie; jamais elle n'a eu conscience d'être paternaliste. Jean McNair raconte qu'en prison une Américaine qui a un ranch s'intéresse à elle et lui prend la main, mais, quand c'est Jean qui veut lui prendre la main, elle a un mouvement de recul...

Vous pouvez faire la charité, les soigner, les laver, ma mère passait sa vie dans les dispensaires de la Casbah, elle ne voyait, elle ne soignait que des Arabes toute la journée, mais, qu'une Arabe vienne et la touche, ce n'était pas même pensable, avec ses mains teintes de henné, très douces, usées, polies par le travail; des mains d'Arabe, ce n'était pas quelque chose qui pouvait vous caresser...

Que tout cela secrète la violence, je le comprends. Moi, personnellement, j'aurais fait le détournement avec eux. Je

PRÉFACE EN FORME DE CONVERSATION

comprends par quel chemin ils sont passés, car je sais quelle haine, quel mépris, quelles humiliations sont cultivés à leur égard. La seule manière de s'en sortir, c'est de montrer à son tour, à un moment donné, du pouvoir. Sinon, c'est un changement si lent que, pour ceux qui vivent dans la servitude, ce n'est pas pensable, « on va mourir avant ! » Dans son corps jeune, un homme, une femme qui a des petits bébés, n'en veut plus, ni pour lui ni pour ses enfants. Cette humiliation, il ne l'oubliera jamais.

Quand j'y pense, cela ressemble au viol, le racisme : le mépris total d'un corps qu'on peut utiliser à sa guise, car ce corps est inférieur.

A la ferme, je me souviens d'un Arabe, Aoued, un saisonnier un peu nunuche, avec un *tarbouch* sale, les pieds nus. Un jour, le gérant, un Arabe, un de ceux qui étaient bien avec les Blancs, travaillait avec une lampe à souder. Il est arrivé derrière l'autre, qui a eu peur de la grande flamme et a commencé à courir pour se sauver. La cour de la ferme était pavée de petits cailloux serrés; l'un d'eux faisait saillie probablement et Aoued, en courant, s'est sectionné le petit doigt du pied. Je l'ai vu, de mes yeux. Cela a fait rigoler le gérant, il a attrapé le petit doigt coupé et il disait : « Regardez, le doigt d'Aoued ! » Et Aoued avait honte; c'était un con, Aoued ! Qu'est-ce que c'était que son petit doigt ? Personne ne l'a soigné, un Arabe, c'est pas la peine, il va se foutre de la bouse de vache ou il mourra, cela n'a pas d'importance. Aoued, avec son doigt coupé, il était trop vieux quand il y a eu la guerre d'Algérie, mais s'il avait pris un fusil, ça ne m'aurait pas étonnée, j'aurais même trouvé ça bien !

Le Comité : Et nous qui nous occupons de cette affaire des « quatre », nous ne portons pas aussi un masque de charité ?

Marie Cardinal : Non, pour moi en tout cas, cela rentre complètement dans la lutte des femmes. Les vieilles féministes courageuses du siècle dernier aux États-Unis avaient toujours associé leur problème à la lutte des Noirs. Dès le départ, elles ont pris fait et cause pour les Noirs et lié leurs luttes aux leurs.

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

Le Comité : En somme, vous authentifiez le témoignage de ces « quatre »?

Marie Cardinal : J'authentifie absolument. Moi qui ai vécu l'autre face de leur vie, je suis sûre de ce qu'ils disent. Il n'y a pas tellement de comportements humains. Le racisme en est un, qui se traduit par le paternalisme ou le colonialisme, comme vous voudrez; c'est le sentiment qu'a une race d'être supérieure à une autre race, un groupe d'être supérieur à un autre groupe. Le racisme est devenu subtil, pervers, hypocrite, il ne se dit pas, il se masque d'humanisme mais il est là. Je hais le racisme, c'est l'attitude la plus dégradante des êtres humains, cela me fait honte. Je suis prête à venir témoigner au procès.

La nouvelle parvient à l'instant que la chambre d'accusation a accordé au gouvernement américain l'extradition de George Brown, afin qu'il retourne aux États-Unis finir de purger la peine à laquelle il avait été condamné avant de s'évader, ainsi qu'il le raconte dans le livre... Seul le gouvernement français a maintenant autorité pour empêcher qu'il soit rendu à l'Amérique après le procès. Nul doute que les États-Unis n'en profiteraient pour le condamner aussi pour le détournement d'avion. Le racisme ne lâche pas ses proies.

Introduction

Le 26 mai 1976, à Paris, quatre jeunes Noirs américains sont arrêtés par la police française et écroués à Fleury-Mérogis. Cette arrestation s'est faite à la suite d'une demande d'extradition déposée par le gouvernement américain auprès des autorités françaises, dès le courant de novembre 1975. Il s'agit de deux couples : Jean et Melvin McNair, George Brown et Joyce Tiller-son. Le motif de leur arrestation ? Ils ont détourné un avion le 31 juillet 1972, de Detroit, aux États-Unis, vers Alger.

Six mois après leur arrestation en France, la chambre d'accusa-tion de Paris rejette la demande d'extradition américaine, en vertu « du caractère politique qu'a revêtu l'entreprise ¹ ».

La France, signataire avec les États-Unis d'un accord sur la piraterie aérienne, se doit donc d'assurer elle-même l'instruction et le procès des quatre Noirs américains. Un tribunal français devra donc juger en cour d'assises une infraction commise aux États-Unis en 1972 et déjà reconnue comme politique, mais sur laquelle plane le sentiment d'inquiétude et d'insécurité de la France de 1978... A l'heure où paraît ce livre, ces quatre Noirs attendent toujours leur procès. Il ne s'agit pas là d'une affaire simple. En effet, l'acte qui amènera prochainement ces Améri-cains devant les tribunaux n'est que l'aboutissement d'un long processus qui concerne des millions d'êtres vivant aujourd'hui aux États-Unis, et la justice saisie de cette affaire doit en même temps prendre connaissance du très lourd dossier qui constitue l'envers du rêve démocratique américain, le problème noir. C'est une affaire complexe car la justice doit être plus que jamais

1. Voir, en annexe, « Le droit d'asile aujourd'hui », p. 314 *sq.*

éclairée et vigilante sur la totalité des faits, qui sont innombrables. Elle est complexe car les choses se sont jouées dans un autre pays, en un autre temps et dans un climat social et politique qui nous est étranger, quelles que soient les connaissances que nous croyons avoir. Elle est complexe car ces quatre Noirs n'entendent pas échapper à un quelconque châtiment; ils revendiquent au contraire leur acte — tout en convenant bien clairement de son aspect désespéré et fou — ; il est pour eux l'illustration très concrète de ce saut dans le vide auquel l'Amérique raciste condamne une partie de son propre peuple, à force de discrimination, d'injustices et de misère. Cette affaire est complexe car ces jeunes Noirs mettent tous leurs espoirs dans un autre peuple, le peuple français, qui peut-être saura entendre, voir et juger de ce qui est *leur vérité*.

Les personnalités de George Brown, Jean et Melvin McNair, et Joyce Tillerson vont nous apparaître dans les pages qui suivent, au fil de leurs témoignages sur ce qu'ont été leurs vies d'enfants noirs, puis d'adolescents et de jeunes, aux États-Unis, dans cette « autre Amérique », « mon Amérique » comme dit Melvin McNair, celle qu'aucun Blanc, qu'il soit ou non américain, ne peut saisir dans tout son désespoir et son indestructible courage. A travers ces récits simples, sans emphase, se dessinent quatre visages. Ils devraient nous terrifier. Pensez-vous! des détourneurs d'avion, des terroristes! Et pourtant non, nous voyons surgir des enfants étonnés, puis blessés, et de plus en plus profondément scandalisés et malheureux. Leur petite enfance, leur jeunesse, leurs études tâtonnantes et émiettées, s'ils nous les rendent proches, ils nous les font surtout saisir à travers leur « condition » : *être noir, c'est ne pas être véritablement humain, en Amérique, dans l'Amérique d'aujourd'hui*. Et puisque les non-humains ne peuvent espérer de la société le même dû que les hommes — ou ceux qui se croient tels —, alors, quelle est leur vie? C'est à travers le récit de George Brown que nous atteignons au plus profond de la grande plaie américaine, le racisme, qui détruit de l'intérieur la plus grande démocratie, si fière de ses idéaux et de son apport à la pensée universelle. Ce monde où nous entraînent quatre enfants étonnés puis peu à peu apeurés, il n'est pas utile ici d'en faire le procès.

INTRODUCTION

La lecture de ces pages suffit. Elles parlent d'elles-mêmes.

Ce qui nous occupe cependant, nous, Français chargés à travers notre justice et nos jurés d'exercer sur ces hommes et femmes un jugement qui engagera le reste de leur existence, c'est tout de même de savoir ce qu'ils ont fait, eux! Quels sont les faits? Un seul d'entre eux, Melvin McNair, fait un récit détaillé de l'acte incriminé : le détournement d'un avion DC 8 des Delta Airlines, de Detroit sur Alger, le 31 juillet 1972.

Que disent les journaux d'alors? Parmi la multitude de détournements d'avion qui se produisent à l'époque, celui du 31 juillet 1972 est le quarante-septième de l'année, qui pourtant n'en est qu'à sa moitié. Il n'attire guère dans la presse européenne que des commentaires goguenards, ou même franchement amusés, par le côté « expédition de famille » de l'affaire. Les pirates de l'air, en effet, sont accompagnés d'un bébé d'un an et de deux jeunes enfants de deux et trois ans.

Les journaux américains relatent les faits assez précisément. Ils sont en particulier impressionnés par l'importance de la rançon demandée : un million de dollars, la plus forte rançon demandée à ce jour aux États-Unis. Cet argent doit aller alimenter les caisses des « frères », les Panthères noires en exil à Alger. Les journaux s'étonnent aussi de l'astuce avec laquelle les cinq adultes — car ils sont cinq — ont pu déjouer tous les dispositifs de sécurité pour monter dans l'avion, enfin, ils insistent sur la présence, parmi les cinq pirates, de deux repris de justice, George Brown et George Wright, échappés ensemble de la ferme-prison de Leesburg, New Jersey, deux ans auparavant.

Quels sont donc les faits, ou plutôt quel est le scénario de ce détournement? Le lundi 31 juillet 1972, trois jeunes hommes noirs passent les contrôles de sécurité à l'aéroport de Detroit et montent normalement à bord du DC 8 pour Miami. De leur côté, deux femmes accompagnées de trois enfants ont pris place dans l'avion parmi les quatre-vingt-six passagers. Sans faire remarquer leurs liens avec les deux femmes, les hommes avertissent l'hôtesse de l'air en chef et se rendent dans la cabine de pilotage où, tenant les pilotes en respect avec des revolvers, ils indiquent leurs prétentions : détourner cet avion sur Alger, afin d'y rejoindre leurs « frères » en exil, débarquer les passagers à

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

Miami, si une rançon d'un million de dollars en coupures de cinquante et cent dollars leur est remise; ils veulent aussi obtenir les moyens de faire le plein à Boston et se procurer un navigateur international pour franchir l'Atlantique (les Delta Airlines sont des lignes intérieures seulement).

Les choses se passent, si l'on peut dire, bien... Aucune violence n'est exercée, les pirates de l'air sont calmes, il n'y a pas de panique. Ce n'est qu'en arrivant à Miami que le pilote, le capitaine William H. May, fait savoir aux passagers que l'avion a été détourné. Les négociations se poursuivent à l'aéroport de Miami, en Floride. Pendant ce temps, les jeunes pirates font connaître aux passagers leur intention de quitter une société oppressive et décadente, de lutter contre le racisme, d'attirer l'attention internationale sur la situation faite aux Noirs d'Amérique. Lorsque, finalement, la rançon d'un million de dollars est remise dans une malle hissée dans l'avion au bout d'une corde, les passagers sont libérés et l'avion continue sa route sur Boston. Là, un dispositif de tireurs d'élite a été mis en place sur l'aéroport. Toutefois, les choses continuent de se passer calmement : le plein est fait, le navigateur international désigné monte à bord, auprès des sept autres membres d'équipage, et l'avion s'envole pour Alger.

Pendant la traversée de l'Océan, le FBI a eu le temps de joindre Alger. Les pressions sur Alger pour une restitution et une extradition immédiates sont pesantes. L'Algérie est dans une situation embarrassante : elle entend apporter son soutien le plus efficace à ceux qui luttent contre une exploitation sociale et raciste, elle est le chef de file des pays non alignés et n'a pas pour le gouvernement américain le regard de certains pays occidentaux. Mais, depuis peu, le gouvernement algérien cherche à nouer avec les États-Unis des relations commerciales...

L'accueil fait aux cinq pirates par le gouvernement algérien revêt un caractère officiel. Ceux-ci sont traités en camarades, même si le gouvernement algérien fait procéder à des interrogatoires minutieux des intéressés. Les cinq pirates et leur famille sont logés fort confortablement, ils se voient allouer une pension, de même que les autres membres des Panthères noires présents à Alger. Toutefois, le gouvernement algérien restitue la rançon

INTRODUCTION

d'un million de dollars et autorise immédiatement l'avion et l'équipage à repartir.

Les journaux américains recueillent les témoignages des passagers et des membres de l'équipage. Ceux-ci décrivent les pirates comme n'ayant jamais fait la moindre violence pendant toute l'action. Au contraire, ils parlent d'une « équipe calme, opérant de façon tranquille et organisée... ». Un avocat de Detroit, Samuel Gardner, qui se trouve être un des passagers, déclare : « Il n'y a eu de menaces de violence à aucun moment, et je n'ai pas vu d'armes, si ce n'est que deux hommes avaient une main dans leur poche. » Une passagère, M^{me} Raymond Krutycz, témoigne : « Ils étaient très polis et n'ont pas du tout ennuyé les passagers. »

Tandis que le gouvernement américain demande à l'Algérie l'extradition des pirates, celle-ci leur accorde finalement l'asile politique. Toutefois, leur étonnement ne fait que commencer. Au moment où ils arrivent en Algérie, le mouvement des Panthères noires, avec, comme leader de la Section internationale, Eldridge Cleaver, est en pleine décomposition. Cleaver, dans une série de lettres, réclame au gouvernement algérien l'argent de la rançon qu'il considère comme propriété du parti des Panthères noires. Les relations entre les Panthères en exil et le gouvernement qui les accueille ne sont pas des meilleures. Les McNair, Joyce Tillerson, George Brown et George Wright, isolés et peu au fait de la situation politique, ne trouvent pas là le Mouvement de libération des Noirs américains dont ils rêvaient, ni même le groupe de « frères » œuvrant solidairement qu'ils attendaient... Les Panthères en exil sont la proie de graves dissensions internes. Nos pirates, eux, sont victimes de malentendus et de manœuvres. Se croyant, bien à tort, en danger en Algérie, ils renvoient leurs trois enfants aux États-Unis, le cœur lourd, et se décident à passer en France où ils vont vivre clandestinement de longs mois.

Des Français de bonne volonté ont bien compris leur combat, leurs espérances, et aussi leur ignorance. Ils vont les aider à se loger, à trouver du travail, à vivre la vie difficile de ceux que les circonstances ont acculés à la clandestinité.

Le petit groupe est réduit à quatre : George Wright les a

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

depuis longtemps quittés. Ils travaillent pour vivre, et surtout, ils étudient. Ils ont fait le constat de leurs ignorances, de leur isolement, de même que de leur folie. Maintenant, ils comprennent que la lutte des Noirs passe par la réflexion politique. Nuit et jour, ils étudient, lisent, se font mutuellement des cours et des séminaires de travail sur leurs fraîches connaissances, ils progressent, ils s'ouvrent lentement dans un climat où ils ne se sentent plus autant rejetés et menacés. Paradoxalement, ils répètent que, malgré la clandestinité, les faux papiers, les contrôles de police, les maigres ressources que leur procurent leurs travaux de peintre, de femme de ménage ou d'apprentis typographes, jamais ils ne se sont sentis aussi libres de leur vie.

Les quatre travaillent, étudient, rêvent de retrouver un jour leurs enfants et, encouragés par le refus des autorités françaises d'extrader Roger Holder et Catherine Kerkow¹, entreprennent de demander la régularisation de leur situation en France. C'est à ce moment-là, le 26 mai 1976, que la police française, « informée » de leur présence à Paris, les arrête, les uns à leur domicile, les autres à leur travail, et examine la demande d'extradition posée par les États-Unis.

Aussitôt, un comité se crée parmi les Français qui les ont connus et appréciés, et parmi un certain nombre de personnalités choquées par l'éventualité d'une extradition, dans un contexte aussi évidemment politique, et sensibles à l'importance qu'il y a à préserver le droit d'asile en France, même vis-à-vis d'un de ses alliés les plus anciens. Les avocats de la défense sont nombreux : M^{es} Jean-Jacques de Félice, Irène Terrel, George Paulangevin, Monique Antoine, Michèle Beauvillard, Raymond Forni, Louis Labadie. Ils plaident la qualité politique de l'acte. Le 15 novembre 1976, la demande d'extradition américaine est repoussée².

1. Deux pirates de l'air noirs américains qui avaient détourné un avion des États-Unis sur Alger en juin 1972. Réfugiés en France, ils sont arrêtés. La France refuse leur extradition. Ils sont mis en liberté provisoire.

2. Il faut savoir que le gouvernement américain avait formulé deux demandes distinctes d'extradition. La première visait les « quatre » pour le détournement d'avion. La chambre d'accusation la rejeta le 15 novembre 1976, malgré le véritable truquage des témoignages auquel s'était livré le gouvernement américain (n'hésitant pas à faire récrire quatre ans plus tard, en les modifiant, des témoignages de 1972, n'hésitant pas

INTRODUCTION

C'est une victoire pour ceux qu'on appelle maintenant les « quatre de Fleury ». C'est une victoire aussi pour tous les partisans du droit d'asile en France. Deux années de détention se poursuivent, l'instruction se fait. Pour occuper les longs moments d'isolement en cellule, et surtout pour faire comprendre les racines personnelles de leur lutte, les quatre se mettent en devoir d'écrire ce qu'ils savent d'une certaine Amérique, celle qu'ils ont voulu fuir. C'est ainsi que ce livre est né. Puisse-t-il aider à faire comprendre et même aimer ceux qui passeront prochainement devant la justice française, ceux à propos desquels Angela Davis écrivait en 1977 : « Je souhaite qu'ils puissent être réunis à leurs enfants, et mener une vie normale en France. La France, terre d'asile, leur offre une vie qu'ils ne peuvent pas connaître actuellement dans notre pays. La lutte du pasteur Ben Chavis et des " dix de Wilmington ", et de tant d'autres moins connus, démontre clairement l'oppression qui frappe toute la communauté noire et particulièrement ceux qui luttent contre cette oppression. »

Le Comité.

d'avantage à inclure dans le casier judiciaire de George Brown des délits commis lorsqu'il était mineur, de fausses accusations et des acquittements, tout cela étant illégal dans un casier judiciaire français comme américain).

Pour la seconde demande d'extradition concernant George Brown, le gouvernement américain a refusé le complément d'information demandé par les juges français et, après quatorze mois d'attente, a trouvé utile de déclarer ces documents « non disponibles » (la défense toutefois avait pu, dès le début du procès, fournir une partie des documents au tribunal français).

L'incertitude la plus totale règne sur les conditions dans lesquelles se trouverait George Brown s'il était renvoyé aux États-Unis. En effet, l'ambassade des États-Unis déclare, dans une lettre à Brown du 1^{er} septembre 1977, que la position de la cour française ne modifie nullement la position première du gouvernement américain, qui est de considérer ce délit comme de droit commun et sans aucun mobile politique. (Voir, page 275, la citation faite par Jean McNair dans une lettre à M^{me} Jolas.) Si la justice française n'a aucune valeur aux yeux du gouvernement américain, que signifient dans ce cas les accords entre la France et les États-Unis?

SECRET

...the
... ..
... ..
... ..
... ..

... ..
... ..
... ..
... ..

... ..
... ..
... ..
... ..

... ..
... ..
... ..

... ..
... ..
... ..

... ..
... ..
... ..

Melvin McNair

MELVIN MCNAIR.

Né le 3 octobre 1948 à Greensboro en Caroline du Nord.

De 1966 à 1968,

il est étudiant au collège d'État de Winston-Salem,

où il débute une formation

de professeur d'éducation physique.

En 1969, il est envoyé à l'armée, à Berlin-Ouest.

Le 7 mai 1970, le jour où naît son fils Johari,

à Berlin-Ouest, il reçoit l'ordre de partir

pour le Viêt-nam.

Deux mois plus tard,

lors de son retour aux États-Unis, il déserte.

A partir d'octobre 1970,

il vit à Detroit, au Michigan.

Le 31 juillet 1972,

il participe au détournement d'un avion sur l'Algérie.

Traduction : Jean Bonnefoy et Sylvie Audoly.

« Et chaque fois que des hommes et des femmes redressent l'échine, ils font un grand pas vers la liberté, car on ne peut traiter un homme en bête de somme que s'il reste courbé. »

*D^r Martin Luther King.
Memphis, Tennessee.
3 avril 1968.*

C'était la première fois que je me retrouvais hors de la relative protection qu'apportait la communauté noire, la première fois que je pénétrais dans le monde étrange des Blancs. Dire que cette expérience neuve m'excitait serait un euphémisme. La première chose que je vis, en entrant dans le grand magasin accompagné de ma grand-mère, ce fut un escalator. Je n'en avais jamais vu auparavant, et ces marches qui montaient toutes seules étaient une tentation trop forte pour que je puisse y résister : je me précipitai en courant. Ma grand-mère tenta de me rappeler, mais j'ignorai ses cris et continuai d'avancer. J'arrivai comme une flèche, mais, trompé par le mouvement des marches, je perdis l'équilibre et vins heurter une femme blanche, lui faisant échapper des mains ses paquets. A ce moment, ma grand-mère qui m'avait rejoint m'empoigna pour me relever. La femme blanche se mit à lui crier après : « Oh, la négresse, tu peux pas surveiller ton foutu mioche ¹ ! » Tout en l'aidant à ramasser ses paquets, ma grand-mère expliquait : « Il ne l'a pas fait exprès, ce n'est qu'un accident. » Mais la femme persistait : « Tu es une

1. Le terme américain *pickaninny* (ou *piccaninny*) — mioche, marmot — est employé de manière péjorative et condescendante vis-à-vis des enfants noirs. L'équivalent français en serait *négrillon*. (N. d. T.)

menteuse, tout le monde sait que les nègres sont incapables d'élever leur marmaille mieux que ça. » Un attroupement avait commencé de se former; les gens écoutaient. Ma grand-mère était furibonde, mais elle se contenta de regarder fixement la Blanche sans mot dire. Nous sommes sortis aussi vite que possible : on considérait déjà que nous n'étions pas à notre place — notre place, c'était la communauté noire —, et puis, répondre à une femme blanche comme l'avait fait ma grand-mère, c'était « irrespectueux ». Mieux valait éviter d'autres ennuis, d'autres humiliations. Une fois à la maison, j'eus droit à la fessée, puisque je n'avais pas obéi à ma grand-mère lorsqu'elle m'avait dit de m'arrêter. Ce fut la seule fois que ma grand-mère paternelle me battit.

Telle fut ma première expérience avec l'« autre Amérique », celle qui était — et qui reste toujours — différente de mon Amérique à moi.

Je vivais dans une rue plutôt calme d'un quartier entièrement noir à Greensboro, en Caroline du Nord. La majeure partie de mon existence tournait autour de la communauté noire. Celle-ci était relativement vaste. Quitter sa protection, c'était pour nous entrer dans un univers étranger, hostile et blanc. Il nous fallait rester en garde contre les insultes racistes et, dans bien des coins, si l'on se retrouvait seul, les racistes vous attaquaient.

Dans ce monde étranger — l'autre Amérique — se pratiquait un sport : ils appelaient ça « se taper un nègre ». La règle du « jeu » consiste à trouver un Noir isolé, et à lui sauter dessus avec tout un groupe de Blancs, et c'est à qui le fera saigner le plus avant qu'il puisse s'échapper — ou qu'il ne perde conscience.

Le centre-ville était petit comparativement aux zones commerciales du Nord, mais cependant vaste selon les critères du Sud. Comme les services y étaient moins chers, les Noirs y faisaient la majorité de leurs courses en fin de semaine. Les magasins nous étaient ouverts; en revanche, nous ne pouvions manger dans les restaurants et devions utiliser les toilettes marquées *Colored only*¹. On avait le droit d'acheter des sandwiches, du café ou des cocas à un coin réservé du comptoir, mais il fallait sortir ensuite :

1. Personnes de couleur uniquement. (N. d. T.)

impossible de rester pour manger comme les Blancs. En de rares établissements, on nous permettait certes de manger sur place, mais il fallait rester debout : pas question de s'asseoir pour manger notre nourriture, comme les Blancs. Et la plupart du temps, les sandwiches que nous achetions étaient rassis quand bien même nous les avions payés le même prix que les Blancs.

L'arche familiale.

Je suis l'aîné de trois enfants. Mes parents se séparèrent quand j'avais quatre ans. Je ne me rappelle pas grand-chose de mon père : il était rarement là. Dans la communauté noire, une maison sans père, où la mère tenait lieu de chef de famille, n'avait rien d'anormal : nombreux étaient les hommes qui avaient été tués à la guerre, sans compter les mutilés du travail et les chômeurs qui, incapables de nourrir leur famille, l'abandonnaient — trop conscients de leur échec.

Dans le cas de mon père, le bruit courait qu'il avait été chassé de la ville par mes oncles, parce qu'il battait ma mère. Pour d'autres, c'était à cause de problèmes avec la justice. Je ne sais quelle version est la vraie : ma mère ne me parlait jamais de lui.

Comme mon père avait quitté la maison très tôt, j'ai grandi sous l'influence de femmes résolues. Mon père ne m'a jamais manqué, puisque je ne le connaissais pas. Mais j'enviais toujours ces garçons dont le père était là pour leur apprendre des choses, les emmener avec eux ou simplement travailler ensemble. J'aurais toujours souhaité avoir un frère aîné pour qu'il m'emmène avec lui. Quand je fus plus grand, je rêvais d'avoir des enfants et me promettais qu'en aucune circonstance je ne les laisserais à eux-mêmes. Je serais pour eux comme un grand frère. Et puis, je voyais les difficultés qu'éprouvait ma mère à nous élever seule.

J'ai passé les neuf premières années de mon existence avec des membres de sa famille. C'était très dur pour elle d'élever trois petits enfants avec sa simple paie de domestique. Pour l'aider à s'en sortir, les autres membres de la famille prenaient aussi l'un des

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

enfants sous leur coupe. Durant l'été, alors que ma mère devait aller travailler à la maison de son employeuse blanche, à la montagne, les enfants étaient éparpillés : ma sœur allait chez un oncle en Virginie occidentale. Mon frère restait avec ma grand-mère maternelle et moi avec mes grands-parents paternels. L'hiver, quand ma mère devait travailler toute la journée, c'était sa mère qui s'occupait de nous.

Nous vivions dans une vieille maison grise et sale, qui avait dû jadis être blanche. Elle était envahie de souris et de termites. Elle avait perdu toute robustesse dans son combat contre les éléments naturels : la pluie traversait le toit à loisir et nous n'avions plus qu'à placer des cuvettes sous les fuites. Les meubles étaient disposés de façon à les éviter; si une nouvelle fuite se manifestait, eh bien, on déplaçait les meubles. Quand le vent soufflait fort, toute la bâtisse se mettait à gémir et siffler; on avait l'impression d'être entourés de fantômes. Durant l'hiver, il nous fallait colmater les fenêtres dans l'espoir d'empêcher le froid de pénétrer : en vain, car le froid traversait tout bonnement les murs. Il n'y avait qu'une seule cheminée, minuscule, dans la chambre de ma grand-mère; nous nous serrions autour pour nous réchauffer un peu. Et nous couchions tous ensemble dans le même lit pour rester au chaud.

J'ai été élevé selon des préceptes religieux sévères et dans le respect dû à mes aînés : le principe fondamental étant : « Agis envers les autres comme tu voudrais qu'ils agissent envers toi. » On m'avait appris à être poli et à toujours dire « monsieur » et « madame » et « Oui, m'dame, non m'dame, oui m'sieur, non m'sieur ». On aurait jugé extrêmement malpoli un enfant ne répondant que par oui ou non aux questions d'un adulte. Si je « faisais l'intéressant » devant des visiteurs, j'avais droit à une correction. Ces incartades étaient généralement causées par l'ennui ou l'impatience. Aussi faisais-je mon possible pour me tenir à l'écart des adultes. L'inactivité m'était insupportable. Mes tantes avaient l'habitude de me proposer des paris : si j'étais capable de rester tranquille dix minutes, elles me donneraient un dollar. Je n'ai jamais gagné. J'avais un esprit très indépendant et je ne pouvais supporter tout ce qui entravait ma liberté ou mes mouvements. Il fallait toujours que je m'occupe.

La plupart de mes corrections, je les recevais quand je me glissais régulièrement hors de la cour pour aller jouer avec des copains dans les parages et que je ne rentrais pas à la maison avant le soir, ou quand ma grand-mère m'appelait, ou si je provoquais des dégâts. Ma punition consistait à être fouetté à coups de branche. Et c'était à moi de choisir la branche. Suivant la gravité de mes « actes » — et plus tard en fonction de l'âge —, je pouvais être fouetté nu. Ma grand-mère avait beau dire que cela la blessait plus que moi, je ne l'ai jamais crue. Parfois même, elle s'asseyait sur ma tête pour m'empêcher de bouger tandis qu'elle me fouettait. J'appréhendais plus l'étouffement que les coups : cent quatre-vingts livres, ce n'est pas une chose à prendre à la légère.

Dans la communauté noire, la fouettée était chose courante. Bien sûr, quelques parents se comportaient comme des brutes vis-à-vis de leurs gosses, mais c'était là l'exception. Donner le fouet de temps à autre était considéré comme une excellente discipline. D'ailleurs, c'était approuvé par la Bible. Connaissant les dures réalités qui attendaient leurs enfants, les Noirs faisaient ce qu'ils pouvaient et ce qu'ils savaient s'être transmis de génération en génération.

Les parents noirs ont une tâche difficile : tout en essayant d'inculquer à leurs enfants le respect de soi et la dignité, ils doivent en même temps leur enseigner à respecter l'autorité en toute circonstance; tout manquement au respect dans l'« autre Amérique » pouvait signifier la prison ou la mort. C'est là le dilemme qui provient de la dualité du mode de vie américain.

Ma mère me fouettait rarement — seulement quand je frappais ma sœur ou me battais avec elle. Ma mère m'avait élevé selon cette règle stricte — renforcée par les corrections : ne jamais battre une femme. Ces fouettées étaient les pires. Après chaque incident avec ma sœur, ma mère ne prenait pas la peine d'attendre mes explications pour me punir. Cela continua jusqu'à ce que je me rebiffe, parce que trop souvent ma sœur — sachant ce qui allait arriver — provoquait les incidents, ou les exagérait. Ça ne me dérangeait pas d'être fouetté pour avoir quitté la cour, enfin disons plutôt que ça me dérangeait moins que de l'être à cause de ma sœur. J'y repensais à deux fois avant de porter la main sur elle. Je crois que l'attitude de ma mère provenait de ses

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

relations avec mon père : elle ne voulait pas que je devienne comme lui.

Il y avait dans la famille un réel manque de communication entre adultes et enfants. On donnait les ordres pour qu'ils soient exécutés, sinon c'était la punition, physique ou psychologique. On l'accompagnait d'un minimum d'explication, dans le style : « C'est pour ton bien, mon garçon » ou « Tu es trop jeune pour en savoir autant que moi ». Parfois, je me rebellais lorsque je trouvais les ordres injustes. Évidemment, la majeure partie des ordres étaient injustes, selon moi, et je continuais d'habitude à faire la même chose jusqu'à ce que j'aie la preuve matérielle que ce n'était pas bien. Et la fouettée n'était pas toujours une preuve. Malgré tout, il était rare qu'on me réprime sans nécessité.

Ma prime enfance aurait pu être considérée comme normale, compte tenu de la ségrégation : parents et amis m'entouraient également d'amour et d'affection. J'ignorais totalement ce qui pouvait se passer en dehors de mon univers immédiat et imaginaire. Un élément me permettait d'y échapper. C'était la télévision.

La télévision me montrait un monde entièrement différent du mien : en fait sans aucun rapport avec mon existence. A cette époque, on ne voyait que rarement des Noirs sur le petit écran et, la plupart du temps, ils jouaient des rôles d'esclaves, d'Africains, de sauvages déguisés ou de serviteurs. La télé présentait les Noirs comme des êtres soit inexistants, soit inférieurs, mais toujours serviles. Et, le plus souvent, dans un but comique.

Il y avait ainsi cette émission — entièrement tournée avec des Noirs — intitulée « Amos et Andy », qui ne présentait que des personnages stéréotypés. Il y avait un homme d'affaires du nom de Kingfish¹, perpétuellement en train d'élaborer des plans pour gagner de l'argent, et qui échouait régulièrement. Il essayait toujours de prendre l'argent d'Andy dès qu'il avait touché sa paye à l'usine. Kingfish faisait n'importe quoi pour ça : il suppliait Andy, tentait de le voler ou bien de le rouler en l'entraînant dans ses trafics. Kingfish louait un bureau dans une boutique du ghetto —

1. Parions que, pour une version française, il s'appellerait « Maquereau ». (N. d. T.)

avec son portier noir personnel qu'on présentait comme un bègue peu futé. La pièce était vide, mis à part un bureau, deux chaises et un téléphone. Kingfish vivait en compagnie de sa femme et de sa belle-mère, deux mégères qui le poussaient toujours à travailler. A la fin de chaque épisode, Amos, le chauffeur de taxi noir (qui était un moraliste), intervenait pour empêcher tout le monde de s'entre-tuer ou de battre Kingfish après l'échec de ses tentatives. Telle était l'essence de la vie des Noirs telle que la voyaient les racistes; et telle qu'ils la montraient à la télé.

Il y avait suffisamment d'enfants dans les parages pour jouer, et j'avais bien assez de choses à faire pour satisfaire ma curiosité ou mon imagination. La plupart du temps, je jouais aux cow-boys et aux Indiens. Je préférais le rôle du cow-boy parce qu'à la télé c'était lui le bon, le courageux, le héros. Les Indiens étaient régulièrement des sauvages qui tuaient et terrorisaient les familles blanches après s'être saoulés au whisky. Ils étaient stupides et finissaient toujours par perdre. Quand nous jouions ensemble, il y avait toujours une discussion pour savoir qui jouerait le cow-boy et qui l'Indien. Personne ne voulait faire l'Indien. En général, le rôle échouait par force aux plus jeunes ou aux plus faibles du groupe. Et, lorsque tout le monde refusait purement et simplement, on s'arrêtait à un compromis en jouant aux cow-boys contre les cow-boys.

Des fois, je jouais à Tarzan, le maître blanc de l'Afrique — dénommée la « jungle », une contrée farouche et indomptée, sauvage et non civilisée. Seul Tarzan était capable de contrôler la « jungle ». Bien entendu, à l'époque, je n'avais absolument pas conscience de la contradiction fondamentale qui présidait à mes jeux : pour moi, je pouvais sauter d'arbre en arbre et crier aussi fort que n'importe quel Tarzan. Je ne m'identifiais jamais aux Africains parce qu'ils perdaient toujours les batailles et qu'on les présentait comme des individus stupides et couards, partagés entre la crainte et l'admiration du grand magicien blanc.

Tous mes héros étaient forts, courageux et intelligents. Tous étaient blancs. Et c'est ainsi que la télé américaine sert à laver le cerveau des gens à leur insu, et conduit les jeunes garçons et filles noirs à imiter et copier ces racistes et leur idéologie.

Il fallut que je grandisse pour m'apercevoir de la « légère »

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

différence entre mes héros et moi-même. Je commençai à comprendre que je n'étais pas comme Tarzan, mais bien plutôt comme les Indiens et les Africains, puisque eux n'étaient pas blancs. Mais j'avais toujours un problème, car je n'étais pas non plus semblable à leur image à la télé. Je ne savais pas qui j'étais. C'était un peu comme cette sensation de se réveiller et de découvrir soudain que vous n'êtes pas ce que vous croyiez être; et que ce que vous êtes censé être ne vous plaît pas.

Il a fallu que je découvre l'existence des sportifs noirs qui avaient ébranlé le mur du racisme et que la télé présentait enfin sous un jour plus positif, pour que je me mette à remplacer mes héros blancs de naguère par des Noirs. Je commençai par m'identifier aux gloires noires locales — ceux qui étaient bons en sport, ceux qui savaient bien se battre. Je levais les yeux vers mes aînés. Par chance, mon énergie se trouva canalisée vers des activités positives alors que j'étais encore jeune.

Ce fut en 1954 que la Cour suprême des États-Unis se prononça contre la ségrégation raciale dans les écoles. Et c'est en 1954 que j'entrai pour la première fois dans une école pour Noirs.

L'école des Noirs.

La première où j'allai était une petite école religieuse luthérienne. Les classes se tenaient dans le sous-sol de l'église. Elles étaient mixtes : deux niveaux, parfois plus dans la même salle de classe. Nous devions louer des livres et payer nos fournitures. Il fallait apporter son repas, mais on pouvait acheter des glaces et du lait si on en avait les moyens. A la fin de ma première année scolaire, je passai dans une école publique pour Noirs où je fis mes deux années suivantes.

Pendant toute la scolarité à l'école publique, il fallait payer un droit pour la location des manuels. Si l'on n'avait pas les moyens de payer, on ne pouvait participer à la classe faute de livres. Je me rappelle ma gêne, chaque fois que, n'ayant pu payer

mes frais de scolarité à temps, j'attendais que la maîtresse, arrivée à mon nom pour l'appel, me demande : « Melvin, as-tu l'argent pour payer tes droits? » Et je devais répondre : « Non, m'dame, ma mère ne me l'a pas encore donné. » Alors elle demandait quand je pensais qu'elle pourrait payer, car plus j'attendrais et plus je prendrais du retard. Et chaque fois que je rentrais à la maison, je suppliais ma mère de bien vouloir se dépêcher de payer mes droits. Je savais que c'était dur pour elle, car elle faisait déjà son possible rien que pour nous nourrir et nous mettre quelque chose de décent sur le dos; me voir ainsi était pour elle un supplice.

Pour ma quatrième année scolaire, je fus transféré dans un établissement plus proche de mon domicile — en fait, à moins de deux pâtés de maisons de distance. Notre école était un petit bâtiment gris qui faisait partie d'un collège plus grand pour Blancs. On nous avait attribué ce bâtiment parce que les écoles noires étaient devenues surpeuplées et que celle que l'on construisait serait réservée aux élèves blancs. Dès qu'elle serait achevée, nous pourrions occuper les anciens bâtiments. En attendant, nous devons doubler les classes. Et les livres qu'on nous louait étaient vieux et usés — ils avaient d'abord servi à des enfants blancs.

Les élèves blancs avaient droit, bien entendu, à ce qu'il y avait de mieux. Se procurer des repas chauds quand nous devons nous contenter de lait, de biscuits, de glaces ou de pommes. Les élèves blancs disposaient de vastes salles et d'équipements modernes. Ainsi que de meilleurs terrains de jeux, avec balançoires, toboggans, barre fixe et même un terrain de basket bétonné. Pour nous, c'était un terrain vague.

Notre bâtiment était entouré par des buttes — ou, plutôt, il était situé en contrebas, si bien que nous ne pouvions voir ce que faisaient les élèves blancs, et réciproquement.

Après une quinzaine à l'école, ma curiosité reprit le dessus : un beau matin, juste avant la classe, alors que les autres élèves attendaient l'ouverture des portes, je pris le risque d'aller voir ce qui se passait de l'autre côté de la butte. J'escaladai jusqu'à un bosquet pour avoir une bonne vue et je pus alors apercevoir les élèves blancs rassemblés. C'était fascinant, mais ma fascination

ne dura guère, car, avant que j'aie pu m'installer confortablement, je sentis qu'on me saisissait par-derrière : c'était l'un de mes maîtres. Il me demanda ce que je faisais là et je lui répondis que je regardais simplement. Il me demanda si j'ignorais que je n'étais pas censé m'approcher de la butte. A mon « pourquoi? », il répondit simplement que c'était contraire au règlement. Il me donna une claque et m'avertit qu'à l'avenir je n'avais plus à retourner sur la butte. J'étais humilié devant mes camarades. Et ce qui ajoutait à ma colère était de ne pas comprendre pourquoi on m'avait battu, uniquement pour avoir vu jouer d'autres enfants. Je suppose que j'étais allé un petit peu trop loin.

A l'école primaire, le programme des six années de classe était principalement orienté vers l'entrée au collège. Au cours de mes six premières années, je m'arrangeai pour bien travailler et pouvais m'enorgueillir d'une assiduité irréprochable — je ne manquai pas un jour — et d'une conduite exemplaire. Dans le cas contraire, c'eût été le drame à la maison. Lors des réunions régulières de parents d'élèves, enseignants et parents pouvaient discuter des résultats de leurs enfants. Dans mon école, les relations entre les parents et les maîtres étaient assez étroites. Si, à l'école, on nous donnait le fouet pour notre conduite dissipée, le maître envoyait un mot, ou donnait un coup de téléphone aux parents, considérant qu'on avait droit au même traitement le soir à la maison. La plupart des parents noirs se rendaient compte que les enfants étaient déjà à rude épreuve pour acquérir une éducation décente dans ces écoles, mais ce n'était pas une excuse pour jouer et se faire remarquer. Puisqu'ils devaient travailler toute la journée pour pouvoir nous envoyer à l'école, la moindre des choses était que nous soyons attentifs. Mais aucun parent n'aurait toléré que ses enfants soient brutalisés en classe; malgré tout, on considérait que quelques coups de fouet de temps en temps étaient une « saine discipline ».

De la troisième à la cinquième classe, je fis partie de l'Orchestre des enfants noirs. Nos instruments étaient plutôt limités : cloches, xylophones, pipeaux en plastique, triangles, etc. Je jouais d'une petite flûte à bec en plastique. Chaque année, à une certaine époque, on sélectionnait des enfants pour leur apprendre à jouer une chanson du répertoire de l'orchestre des adultes, celui des

Blancs, et les accompagner. Au printemps, l'ensemble jouait devant tous les élèves du collège noir. Les élèves devaient également apprendre à chanter l'une de ces chansons. A l'école, on considérait cela comme un grand événement culturel. D'ailleurs, les parents noirs, du moins si leurs enfants avaient été sélectionnés pour y participer, en étaient extrêmement fiers.

En quatrième¹, je fus engagé dans la patrouille de sécurité. Notre mission était de veiller à ce que tout le monde entre bien dans l'école quand sonnait la cloche, de vérifier que les élèves provenant de diverses directions étaient bien rangés et marchaient sur le trottoir — ou sur le côté gauche de la chaussée. Il était interdit aux enfants de jouer sur le chemin de l'école.

Pendant les cinquième et sixième classes, je fus nommé officier de la patrouille de sécurité et devins le chef des pompiers de l'établissement. Je devais contrôler mensuellement toutes les salles de classe et l'ensemble du bâtiment pour repérer les risques d'incendie. Ce qui me donnait l'occasion de parcourir tout l'édifice. Je commençais par inspecter les salles de cours, muni de mon crayon et d'un bloc, notant les éléments et faisant des rapports sur les enseignants si jamais je découvrais des risques d'incendie dans leur classe : poubelles surchargées, chiffons gras ou pots de peinture laissés ouverts. Certains maîtres détestaient en général me voir arriver. Également tous les mois, je déclenchais l'alarme pour un exercice d'alerte et surveillais si l'évacuation de l'immeuble s'effectuait convenablement. Une fois l'alerte déclenchée, je contrôlais les élèves et le bâtiment, puis, dix minutes après, je sonnais la fin de l'alerte pour les faire rentrer. La décision de l'exercice ou de l'inspection des classes était entièrement laissée à mon libre arbitre. J'essayais régulièrement de prendre tout le monde par surprise. Je n'en avertissais même pas mes copains.

Normalement, les élèves de septième étaient supposés passer au lycée². Mais, comme les écoles pour Noirs étaient encore

1. Rappelons qu'aux États-Unis les classes successives sont numérotées dans l'ordre inverse du système scolaire français. (N. d. T.)

2. Rappelons ici la classification du système scolaire américain : *elementary school* correspond à notre école primaire; *junior* et *senior high school* correspondent aux deux cycles du secondaire (CES ou CEG et lycée). Le terme *college* s'applique, quant à lui, au premier cycle universitaire. (N. d. T.)

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

très surchargées, nous restâmes à l'école élémentaire. C'est aussi cette année-là que les élèves blancs emménagèrent dans leurs nouveaux locaux. Le programme de la septième incluait la géographie, l'histoire et les sciences naturelles. Je n'aimais guère l'histoire et la géo, car je ne me sentais aucune affinité pour ces matières : tout ce que vous aviez à faire, c'était de retenir par cœur des noms, des dates ou des lieux. Ce n'était pas comme avec les maths et les sciences où, là, vous pouviez voir le résultat de votre travail.

En histoire, les seuls Noirs qui étaient cités étaient des esclaves dociles ou un Booker T. Washington choisi par les racistes pour les excuses qu'il trouvait à la ségrégation raciale. Mais, même pour lui, les renseignements qu'on nous donnait étaient limités et faussés. Dans les manuels d'histoire, les Noirs qui avaient apporté une contribution significative à la lutte pour la liberté et pour les libertés aux États-Unis n'étaient pas mentionnés. Ce qu'à nous, enfants noirs, on nous donnait à apprendre, c'était l'histoire de « nos » ancêtres les racistes — l'histoire de ceux qui avaient gagné le Nouveau Monde sur le *Mayflower*, de ceux qui avaient vécu dans les domaines des plantations. On nous enseignait que le principe sur lequel était fondé notre pays était l'égalité des hommes, le droit à la vie, la liberté et la poursuite du bonheur¹. Mais, ce qu'ils omettaient d'ajouter, c'était la mention « Pour Blancs seulement ». On nous enseignait qu'Abraham Lincoln avait libéré les esclaves par « charité ». Rien n'était dit de l'antagonisme entre l'économie libérale du Nord industriel et celle, esclavagiste, du Sud agricole, qui avait conduit le pays à la guerre, malgré lui. Rien n'était dit du combat qu'avaient mené les Noirs et les Blancs, de concert, pour l'abolition de l'esclavage.

Durant toute mon enfance — et jusqu'à mon entrée au collège —, je pris part aux activités de notre église. Tous les dimanches, il fallait aller aux services — à moins d'être cloué au lit. A neuf ans, je commençai le catéchisme; nous y lisions des récits bibliques et faisons du travail manuel. Je fus baptisé à l'âge de dix ans, en même temps que ma mère. Je considérais ce baptême moins comme la « purification de mes péchés » que

1. Termes de la Déclaration d'indépendance américaine de 1776, repris par la Déclaration universelle des droits de l'homme. (N. d. T.)

comme une sorte de rite d'initiation pour devenir membre de notre Église. Le blanc est le symbole de la pureté. Nous étions vêtus de blanc quand le pasteur nous immergeait dans le petit bassin, profond d'un peu plus d'un mètre, situé au pied de l'orgue. Alors seulement étions-nous considérés comme « lavés » de nos péchés. Je prenais part également aux services : j'étais membre de la chorale et enfant de chœur.

Quand j'étais tout petit, tous les enfants devaient s'asseoir aux deux premiers rangs sous l'œil vigilant du prédicateur — comme ça, on ne risquait pas de « faire le singe » à l'église. Une chose, étant enfant, m'effrayait et me fascinait à la fois : au cours du sermon, quand le prédicateur avait atteint le point culminant de tension émotionnelle de son prêche, une partie des femmes les plus âgées commençaient à « sentir l'esprit de Dieu »; elles se levaient brusquement et entraient en transe : elles criaient, pleuraient, dansaient. Il fallait parfois se mettre à plusieurs pour les calmer et les empêcher de se blesser. On appelait ça « libérer l'esprit ».

La première fois que je fus témoin de cette scène, j'étais assis au premier rang quand, brusquement, la femme derrière moi se mit à pousser un cri perçant. Je sursautai hors de mon siège. J'ignorais ce qui se passait : au début, je crus qu'on battait quelqu'un. Je me retournai et je vis cette femme qui semblait littéralement se débattre comme si quelque chose l'avait possédée. A partir de ce moment, je décidai d'ouvrir les yeux et les oreilles et de prendre place soigneusement dans la rangée la plus éloignée des femmes susceptibles de réagir ainsi.

L'été, ou les week-ends d'hiver, je passais le plus de temps possible à la section réservée aux Noirs de l'YMCA¹ pour faire de la natation, du ping-pong ou du basket. Tous les ans, un membre de l'« Y » qui avait travaillé comme chauffeur dans la même famille où ma mère était employée, nous achetait une carte de membre, pour mon frère et moi-même. Dans la communauté, l'« Y » était très influente et servait à empêcher les garçons de traîner dans les rues. A la fin de chaque année, ils organisaient un banquet regroupant pères et fils. Comme mon père était parti

1. Young Men's Christian Association : Association des jeunes chrétiens. (N. d. T.)

depuis longtemps, je choisissais l'un de mes oncles pour m'accompagner.

C'était mon oncle le policier, l'homme qui eut sur moi la plus grande influence pendant mes premières années. Il jouait pour moi le rôle du père. Avec sa femme, il n'avait pas eu d'enfants, et il avait coutume de passer nous voir à la maison avec sa voiture de police, pour causer avec nous. Pendant ses heures libres, il nous emmenait au terrain de base-ball ou simplement en balade avec lui dans sa voiture. C'est lui qui m'orienta vers les sports d'équipe. Lui-même avait joué dans le temps au base-ball comme semi-professionnel. Mais, à cause de la ségrégation dans le sport, il n'avait jamais pu passer au niveau professionnel. Il était l'entraîneur de l'une de nos équipes de minimes locales. Ses joueurs s'échelonnaient entre huit et douze ans. Le nom de l'équipe était « Police ». Chaque équipe, en effet, était parrainée, et la sienne était celle du commissariat. Avant que je commence à jouer dans son équipe, il me donna son vieux gant de base-ball, de vieilles balles et une batte pour que je m'entraîne avec les copains. Je m'occupais de l'entretien du matériel pour son équipe et, dès que j'eus huit ans, j'y fis mes débuts. Pendant tout le temps où je fis partie de l'équipe de mon oncle, nous sommes restés les champions de notre club.

Il y avait toujours eu deux clubs séparés à Greensboro — l'un pour les Blancs, l'autre pour les Noirs. En conséquence, il y avait toujours simultanément deux champions et, comme les équipes n'étaient pas autorisées à jouer l'une contre l'autre, on ne connaissait jamais *le* champion de Greensboro. Nous pouvions nous mesurer aux clubs champions des autres villes, mais à condition que ce soit une équipe noire. Jamais une blanche. Et c'était la même chose pour les autres sports, à l'école ou en dehors.

C'est à mon oncle que je dois d'avoir appris l'importance de la victoire. Mais il m'apprit également que la victoire n'était pas tout dans le jeu. L'important était de savoir gagner. Il avait coutume de dire : « Mon gars, ce qui importe, c'est comment tu joues. Tu ne peux pas être flemmard et gagner. Il faut travailler dur et par-dessus tout être un bon coéquipier. S'il te faut tricher pour gagner, alors ta victoire n'aura aucune valeur, ta victoire sera vide... »

Pour m'encourager à la pratique sportive, ma mère venait souvent me regarder jouer. Où qu'elle se tienne dans les tribunes, sa présence m'électrisait. Quand c'était mon tour de tenir la batte, je pouvais l'entendre crier : « Vas-y mon bonhomme, tape, montre à ta maman ce que tu sais faire ! » Après ça, j'aurais défoncé la balle si j'avais pu. Elle suivit mes activités sportives assidûment jusqu'à mon entrée au collège. C'était mon meilleur encadrement. Je crois que, pour elle, le sport était peut-être le moyen de me sortir de la misère. Je rêvais de devenir un joueur de base-ball professionnel.

Une nuit d'été brûlante, j'avais alors dix ans, mon oncle m'amena en ville, au commissariat, et me fit descendre à la prison. J'étais effrayé — l'endroit m'inspirait une curieuse sensation glaciale, comme un salon funéraire. La seule différence était l'odeur des êtres vivants au lieu de celle de corps embaumés. Dans l'une des cellules de béton et d'acier, il y avait ce vieux Noir, assis la tête dans les mains, l'air triste et solitaire. Je demandai à mon oncle ce qu'il faisait là et il me répondit qu'il avait fait quelque chose d'illégal; il ajouta que je ne vienne pas à me retrouver derrière ces barreaux, moi-même. Plus tard, il m'avoua qu'il m'avait conduit là pour que je voie ce que c'était avant de faire des bêtises.

Sur le chemin de l'école, au retour, je voyais chaque jour les enfants de ma classe dont les parents, parce qu'ils travaillaient tous les deux, pouvaient leur donner de l'argent de poche pour acheter des biscuits, des sodas ou des bonbons chez les confiseurs du coin. La vue de toutes ces friandises me mettait l'eau à la bouche, mais je ne leur en demandais jamais. Pourtant, j'avais faim, car à la maison il n'y avait pas grand-chose à manger. Je me rappelle être allé plusieurs fois à la glacière pour n'y trouver que quelques cubes de glace et une bouteille d'huile de foie de morue. Pour calmer mes crampes d'estomac, il m'arrivait de boire de l'eau chaude sucrée. Je la buvais lentement pour faire durer le plaisir. Et, quand je demandais de l'argent, on me répondait qu'il n'y en avait plus. De toute façon, il n'y en avait pas pour des bêtises.

Bien souvent, quand j'étais tout seul à la maison, je faisais les tiroirs de la vieille commode, fouillant entre les livres de poche

en quête de menue monnaie. Un jour, au cours d'une de mes recherches, alors que ma grand-mère était sortie, je suis tombé sur un petit coffret à bijoux placé à la tête de son lit, contre l'appui de la fenêtre. Je l'ouvris et vis toute cette monnaie. C'est en effet là qu'elle mettait de côté, chaque semaine, l'argent pour l'église, mais je l'ignorais à ce moment-là. La tentation était forte. Je me dis que, si je n'en prenais qu'un peu, ça ne lui manquerait pas beaucoup. Je commençai par prendre vingt-cinq cents et, après l'école, j'offris à mes camarades des biscuits et des bonbons. Mais au fur et à mesure qu'augmentaient mes appétits, je me mis à prendre de plus en plus d'argent jusqu'au jour où elle s'aperçut qu'il en manquait. Elle en parla à ma mère; elles nous appelèrent alors, mon frère, ma sœur et moi, pour nous demander qui avait pris l'argent. Je répondis que je ne savais pas, et mon frère et ma sœur firent de même. Elle insista, mais je continuais à nier. Alors, elle alla chercher la Bible et nous demanda si nous savions ce qui arrive à celui qui ment après avoir juré sur elle. Nous avons répondu que non et elle nous dit que cette personne irait en enfer. Ensuite, elle nous interrogea de nouveau, mais en demandant à chacun de poser la main sur la Bible avant de répondre. Quand vint mon tour de jurer, j'avouai. Je ne pouvais prendre le risque d'aller en enfer pour un peu d'argent.

On ne m'administra pas de correction, je suppose qu'elles comprenaient pourquoi j'avais fait ça. Mais elles me dirent de ne jamais prendre l'argent durement gagné par quelqu'un, en ajoutant qu'il était encore plus coupable de prendre de l'argent appartenant à Dieu.

Voilà qui me fit cesser de dérober de l'argent. Mais si j'avais faim, je volais un petit cake ou des biscuits chez l'épicier. Au début, j'en éprouvais un sentiment de culpabilité : avant de m'emparer du cake, je devais lutter avec ma conscience. Mais, dans mon indécision, c'était toujours la faim qui l'emportait. Les premières fois, je n'en parlais à personne, et j'engouffrais ce que j'avais pu prendre avant de rentrer à la maison. Plus tard, je réalisai qu'il n'y avait rien d'inhabituel à ce qu'un enfant « vole » quand il avait faim. Je m'aperçus que je n'étais pas seul dans mes escapades. Mais dès que j'eus commencé de gagner un peu d'argent avec des petits boulots, je cessai définitivement de voler.

A l'école, la plupart de ceux à qui les parents allouaient quelque argent de poche arboraient un air de supériorité vis-à-vis des enfants plus démunis. Résultat : notre groupe de gamins plus pauvres se resserra et se mit à rivaliser avec eux, histoire de leur démontrer qu'ils n'étaient pas meilleurs que nous sous prétexte qu'ils avaient un peu d'argent. Nous aussi nous pouvions avoir de bons résultats, comme eux. Il fallait leur montrer qu'on savait mieux se battre, mieux danser, mieux jouer. Dès qu'on pensait à quelque chose susceptible de leur rabattre le caquet, on le faisait. Je m'aperçus bientôt que certains maîtres faisaient une différence entre les enfants selon la situation de leurs parents. Dès que je m'en rendais compte, je perdais immédiatement tout respect envers le maître. Les classes étaient divisées entre les élèves en avance et les retardataires — et c'est aux premiers qu'on accordait le plus d'attention. Les enfants les plus lents étaient généralement issus des familles pauvres. Leurs parents, s'ils avaient plus d'un gosse, travaillaient la plupart du temps et n'avaient donc guère d'instant à leur consacrer — ou bien ne savaient pas comment stimuler l'intelligence de leurs enfants, car leur propre intellect n'avait jamais été stimulé mais simplement conditionné par les dures perspectives bien limitées de leur existence. En majorité, ils n'avaient pas eu eux-mêmes la chance de poursuivre bien loin leurs études, ayant dû les abandonner pour travailler. En outre, la plupart des parents n'avaient pas l'argent requis pour acheter les livres supplémentaires, le matériel ou les jeux éducatifs qui aident à développer l'intelligence d'un enfant.

Ces enfants prétendus « attardés » devaient se contenter de regarder les autres rivaliser à des jeux dont le but était de mettre en vedette le plus intelligent — l'intelligence arborée comme une médaille. C'était ces élèves « lents » qui, immanquablement, laissaient tomber l'école à l'âge où c'était permis. L'école n'offrait pour eux aucun intérêt : ce n'était qu'indifférence de la part des enseignants et de l'administration, gêne et humiliation pour l'élève.

Tous mes proches camarades à l'école étaient pris dans le même étau social que moi et, bien souvent, comme moi, ils n'avaient pas de père. Il n'y avait aucune prétention parmi nous :

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

nous nous considérons chacun comme égaux dans notre groupe et, d'ailleurs, nous n'avions guère matière à être prétentieux. Tout ce qui entraît dans le groupe était divisé et partagé équitablement. Comme nous n'avions pas beaucoup de vêtements, nous avons pris l'habitude d'échanger nos meilleurs habits, si bien que nous avons un plus grand choix pour nous vêtir. Ceux qui chaussaient la même pointure échangeaient même leurs souliers pendant l'école. Si quelqu'un se montrait égoïste, on lui prenait ses affaires pour les partager avec lui, mais le plus souvent, on le ridiculisait jusqu'à ce qu'il accepte volontairement de partager ses biens; dans le cas contraire, il était exclu de notre groupe. Telles étaient les règles.

Dans ma jeunesse, je ne me suis guère trouvé entraîné dans des combats, mais quand c'était le cas, je gagnais toujours. En général, c'est qu'on me cherchait. Fondamentalement, j'avais tendance à aller avec tout le monde. Ma mère m'avait dit très tôt que, si je n'étais pas capable de me défendre avec mes mains ou mes pieds, je n'avais qu'à prendre un bâton ou une pierre, mais jamais me servir d'un couteau. Elle m'avait appris que je devais automatiquement me battre dans deux cas précis : si l'on me crachait dessus, ou si l'on me donnait un coup de pied. Elle avait ajouté que je ne devais jamais fuir un combat, quels qu'en soient les risques. Je ne l'ai jamais fui — mais, si je pouvais l'éviter, je le faisais.

Ma grand-mère maternelle mourut quand j'avais onze ans. A peu près à la même époque, nous déménageâmes pour occuper un deux-pièces dans un immeuble de briques avec le chauffage central. Pour nous, c'était le luxe. C'était la première fois que nous pouvions nous balader dans la maison pendant l'automne ou l'hiver sans chaussures ni chaussettes. Désormais, nous n'avions plus à craindre qu'il nous pleuve dessus. Ma mère et ma sœur dormaient dans le lit de la première chambre, mon frère et moi dormions ensemble dans l'autre.

Ma mère avait trouvé un nouvel emploi — à cause du manque de main-d'œuvre masculine pendant la guerre de Corée. Elle travaillait à la chaîne dans une manufacture de cigarettes. Notre niveau de vie s'accrût quelque peu. Ma mère pouvait se permettre de nous emmener au cinéma, de nous acheter un beau

jouet pour Noël et quelques vêtements de meilleure qualité. Et l'on se mit à manger mieux.

Après avoir vécu quelque temps dans ce nouvel appartement, ma mère fut licenciée de la manufacture pour laisser la place aux soldats de retour de la guerre de Corée. Notre existence retomba d'un cran. Ma mère ne put à nouveau retrouver qu'un emploi de bonne.

Noël, pour nous, était maintenant presque inexistant. C'était un jour comme un autre. Nous, les enfants, nous étions alors assez grands pour comprendre combien c'était dur pour notre mère, si bien que nous ne réclamions rien, n'attendions rien. Mon frère avait coutume de dire : « Celui qui n'attend rien ne risque pas d'être déçu! » Je ne sais pas d'où il avait tiré cette maxime si pessimiste, mais en tout cas elle exprimait bien nos sentiments. Notre mère nous demandait ce que nous désirions, si elle pouvait nous trouver quelque chose, et nous répondions toujours : rien — nous ne voulions même pas un arbre de Noël. Mais, d'une manière ou de l'autre, elle s'arrangeait quand même pour nous acheter une bricolé. Avec le peu d'argent tiré de nos petits boulots épisodiques, on lui offrait un petit cadeau bon marché, mais qui était gros de toute notre affection. Pour nous, le père Noël était mort prématurément le jour où son traîneau s'était écrasé chez les richards du coin.

C'est à douze ans que j'eus ma première expérience avec le Mouvement pour les droits civiques. En tant qu'enfant, j'étais complètement ignorant des luttes historiques qu'avait menées — et que continuait de mener — le peuple noir. Les seuls livres que je lisais assidûment étaient les bandes dessinées. Et ce n'était pas difficile d'en trouver. En revanche, les livres sérieux sur l'histoire et la culture des Noirs n'étaient pas monnaie courante. Les médias locaux n'accordaient guère de place à nos luttes, à moins qu'une action soit trop spectaculaire pour être ignorée. Nous pouvions très bien vivre dans une ville en ignorant complètement ce qui se passait dans la ville voisine.

La non-violence et...

En 1960, c'était à l'église, je me rappelle avoir entendu parler de l'un des membres de notre congrégation qui, en compagnie de trois de ses amis étudiants, eux aussi de Greensboro, était descendu en ville et s'était assis derrière un comptoir réservé aux Blancs, pour déjeuner. C'était là une chose qui ne s'était jamais produite auparavant à Greensboro, et l'événement secoua toute notre communauté. Tout le monde en parlait. Les étudiants avaient refusé de bouger tant qu'on ne les avait pas servis. Ils ne furent pas servis et la police vint les arrêter pour infraction. Ce fut l'étincelle qui déclencha le mouvement de *sit-in* comme tactique non violente sur une large échelle. On l'avait déjà employé auparavant, mais on ne considérait pas encore cette forme d'action comme une tactique majeure. Les Noirs discutaient, envisageant une manifestation dans le centre-ville en employant des méthodes de désobéissance civile comme de s'asseoir au beau milieu de la rue en refusant de bouger. Les leaders noirs appelèrent à un boycott avec piquet devant tous les magasins, les restaurants, les salles de cinéma qui refusaient l'entrée aux Noirs — ou refusaient de les servir.

Six ans après que la Cour suprême avait déclaré la ségrégation inconstitutionnelle, les murailles de la ségrégation étaient en train d'être balayées à Greensboro.

Je revenais de l'entraînement au base-ball un soir lorsque j'appris que ma sœur, alors âgée de neuf ans, était descendue en ville pour la manifestation, en compagnie d'une camarade de treize ans, et qu'elles avaient été arrêtées. On les avait mises dans un car et conduites à l'armurerie de la garde nationale. J'étais complètement affolé, car je ne savais pas ce qui pouvait arriver à ma petite sœur. Tout le monde disait qu'il fallait sortir les enfants de là, parce qu'il valait mieux ne pas imaginer ce que ces imbéciles de racistes pouvaient leur faire. Les Noirs savaient très bien que les enfants n'étaient pas épargnés par les brutalités

racistes. On s'agitait et on s'activait beaucoup autour de notre maison. J'allai me coucher, mais je ne m'endormis que fort tard : j'étais tourmenté, et je voulais être debout si ma sœur revenait.

Quand je me levai le lendemain matin, ma sœur était revenue. Je lui demandai ce qui s'était passé. Elle me raconta qu'ils avaient marché en chantant, tandis que les racistes les entouraient en hurlant, en crachant sur eux, en les injuriant. Arrivés à un certain point de la rue, ils s'arrêtèrent, s'assirent et commencèrent à prier. C'est à ce moment-là qu'on les avait arrêtés. Il n'y avait pas eu de heurts sanglants parce que les Noirs n'avaient opposé aucune résistance; ils voulaient simplement remplir les prisons. Et, par chance, on ne déplora aucun blessé.

Il était normal qu'à vouloir utiliser des tactiques non violentes, essayer de s'inscrire sur les listes électorales ou se battre pour être reconnus comme citoyens à part entière, les Noirs se voient confrontés à la brutalité de la terreur raciste. Des manifestants pacifiques qui réclamaient « le droit à la vie, à la liberté et à la poursuite du bonheur » étaient accueillis par la violence de policiers racistes, avec des chiens redoutables qui sautaient à la gorge des adultes comme des enfants, des lances à incendie à haute pression directement dirigées sur eux, des gaz lacrymogènes, des matraques — et ces flics n'hésitaient pas à blesser, voire à tuer.

On disait que les policiers noirs présents lors de la manifestation avaient refusé de marcher sur les manifestants et que les policiers racistes avaient eu peur d'agir trop brutalement par crainte d'une mutinerie. J'entendis une femme dire : « J'ai demandé à John, l'un des policiers noirs de service, s'il allait me taper dessus pendant que je priais. » Il lui avait répondu que non, et qu'il allait s'assurer que rien de fâcheux n'allait se passer. Les policiers noirs savaient bien que ces Noirs assis dans la rue combattaient aussi pour eux.

Le boycott fut en fin de compte un succès, et les Noirs eurent enfin le droit de manger et de s'asseoir à côté des Blancs, ou d'entrer dans les salles de spectacle naguère réservées aux Blancs. Certes, les Noirs en majorité n'avaient pas les moyens de se payer les restaurants de luxe ou de pénétrer dans les meilleurs théâtres. Mais cette victoire partielle était réconfortante. Par

ironie, les prix se mirent à monter dans les cinémas et restaurants ex-ségrégationnistes, tandis que ceux des établissements où les Noirs pouvaient auparavant manger restaient inchangés. Au cinéma, les sièges de balcon, autrefois exclusivement réservés aux Noirs, restèrent bon marché; par contre, les places d'orchestre — pour les Blancs — augmentèrent.

Dans ces salles, les balcons étaient étriqués, leurs sièges durs et usés. Il n'y avait pas de ventilation. Un seul accès, sans issue de secours. Si jamais le feu bloquait l'entrée, tout le monde serait tué — à moins de survivre au saut par-dessus le balcon. Il m'arrivait des fois de me demander ce que je ferais en une telle occasion. Entre gamins, on plaisantait là-dessus, mais en même temps nous étions très sérieux. En général, je disais que je ferais un saut périlleux sur la tête d'un de ces racistes et que je me barrerais par la sortie avant qu'il (ou elle) ait réalisé ce qui lui arrivait.

Le cinéma pour Noirs était le pire de tous. On aurait dû le condamner avant ma naissance. C'était un véritable piège à feu. Il était si délabré, et les rats qui l'envahissaient si assurés, qu'il nous fallait poser les pieds sur le fauteuil de devant et leur laisser le passage pour qu'ils dévorent le pop-corn répandu sur le sol. Mais la salle était bon marché, et les Noirs les plus pauvres pouvaient se payer une séance. Parce que les Noirs faisaient les travaux les plus mal payés, la ségrégation subsistait pour la majorité d'entre nous.

Du jour où elle a été arrêtée, je me mis à éprouver énormément de respect pour ma sœur — et beaucoup moins pour moi-même, car, moi, je n'avais pas manifesté.

Durant toute ma scolarité primaire, je m'arrangeai pour avoir une bonne moyenne, si bien que je fus placé dans une classe de niveau A à l'entrée au collège. Le professeur chargé de notre classe nous avertit qu'il fallait commencer à préparer notre avenir. Elle demanda à chacun ce qu'il voulait faire. J'avais tout le temps voulu être joueur professionnel de base-ball et je ne pensais à rien d'autre. Et là, soudain, il fallait que je choisisse quelque chose, parce qu'il n'y avait pas de cours de base-ball. J'entendis un de mes camarades dire qu'il voulait devenir architecte ou ingénieur, alors je dis moi aussi la même chose, sans avoir

aucune idée de ce que ça pouvait bien être. En conséquence, il fallait nous concentrer sur les maths et le dessin industriel. C'était les seules matières que j'aimais vraiment, parce que je pouvais résoudre des problèmes et en voir immédiatement les résultats.

L'été qui suivit ma sortie du lycée, je trouvai mon premier emploi sérieux comme aide-charpentier. C'était une petite affaire tenue par un Noir et la clientèle était noire sans exception. Le charpentier était membre de notre congrégation. J'étais payé soixante-quinze cents de l'heure. C'était un travail dur et salissant, mais je l'aimais bien parce que je gagnais plus d'argent que je n'en avais jamais eu auparavant; en outre, ce travail me maintenait en bonne condition physique, pour l'équipe de football du collège que je rêvais de rejoindre.

...le Klan.

C'est à ce boulot que je me liai d'amitié avec le fils de notre pasteur. C'est grâce à lui que je pris mieux conscience du combat pour les droits civiques. Il était de quatre ans mon aîné, étudiant à l'université, et il avait participé activement à la lutte.

Une nuit, juste après avoir reconduit nos petites amies dans sa voiture, nous nous arrê tâmes dans un restoroute pour manger un morceau. Il semblait y avoir un tas de flics dans les parages. En fait, nous traversâmes le *drive-in* à toute vitesse dès que nous nous rendîmes compte qu'on était tombés en plein sur une milice du Klan, dont les membres, armés de courtes matraques, arboraient l'uniforme gris de la police, avec le sigle KKK sur les manches, et un casque blanc. Il était fréquent pendant l'été que le Klan sorte en force, parce que le collège noir de Greensboro était en vacances et qu'il ne restait qu'un petit nombre d'étudiants dans le coin. Le Klan — comme la plupart des racistes d'ailleurs — était persuadé que c'était ces étudiants-là qui causaient le plus de problèmes et provoquaient des troubles. Dès qu'ils apprenaient que le Klan faisait une sortie, les Noirs ne se rendaient sur les lieux qu'en groupe et, bien sou-

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

vent, le tout se terminait en sanglants affrontements raciaux.

En septembre 1963, à Birmingham, Alabama, quatre fillettes noires furent tuées lorsqu'une bombe, posée par des racistes, explosa dans leur église. L'annonce de cette nouvelle provoqua ma colère et me souleva le cœur : je les voyais, ces quatre petites filles, dans leurs plus beaux habits du dimanche, assises à l'église, ne pensant qu'à prier, et soudain, réduites à l'état de cadavres mutilés par la déflagration d'une bombe.

Tout au long de notre histoire et de notre vie, nous, les Noirs, avons forcément eu l'expérience de la terreur raciste, mais il y avait en cet attentat quelque chose de dur à avaler : c'était que nous n'étions en sûreté nulle part, pas même dans une église. Je me sentis alors envahi par une haine et une amertume que je n'avais jamais éprouvées auparavant. Je voulais faire quelque chose, mais je ne savais pas quoi. Je savais simplement que les racistes n'aboutiraient à rien en agissant ainsi. Mon ami m'apprit que les Noirs des autres États, dans les autres villes, se défendaient et s'étaient défendus depuis quelque temps. On gardait des fusils à la maison en cas d'attaque raciste. Je trouvais que ce n'était que justice, sinon les racistes auraient pu faire de nous ce qu'ils voulaient. L'un et l'autre, nous sentions qu'il était impossible de rester impassibles lorsque les racistes nous attaquaient, simplement parce que nous avons la peau noire. Je ne pouvais absolument pas m'imaginer tomber à genoux et prier face aux chiens prêts à me déchirer la gorge. Je n'avais pas ce courage ou cette foi. En outre, je trouvais finalement que ça ne faisait qu'un cadavre noir de plus. Je le dis, mais je n'étais ni le premier ni le seul à le penser. Le peuple noir en avait toujours eu assez de voir ses enfants tués ou mutilés, ses frères assassinés, et ses sœurs violées, ou simplement disparus sans laisser de trace, ses pères et mères battus, humiliés et contraints aux pires travaux. La patience a ses limites chez tous les pacifistes, et les Noirs ne faisaient pas exception.

Partout où les Noirs s'étaient organisés en groupes armés d'autodéfense pour protéger leur communauté et leurs combattants de la liberté, les autorités leur montraient une certaine considération. Mais cette considération n'était pas orientée vers le bien-être des Noirs mais vers la protection des racistes.

Nombreux étaient les Noirs qui sentaient qu'ils ne devraient compter que sur eux-mêmes pour survivre à cette folie.

Nous ne pouvions pas compter sur le gouvernement fédéral, puisqu'il était bien souvent compromis dans les violences anti-Noirs, comme l'ont d'ailleurs récemment prouvé les révélations du Watergate. Les Noirs s'en étaient doutés depuis le début. Ils avaient toujours vu les agents du FBI ou les autres responsables fédéraux se comporter en simples spectateurs pendant qu'on nous défonçait le crâne. Et comme on en a fait la preuve depuis, le FBI connaissait souvent à l'avance l'existence de certaines manifestations violentes organisées contre les Noirs. Des agents fédéraux y avaient pris part, certains même en étaient les instigateurs. Les officiers fédéraux du gouvernement sympathisaient — sinon ouvertement, du moins en leur témoignant une neutralité bienveillante — avec les notables racistes locaux. Les uns et les autres poursuivaient le même objectif : supprimer le Mouvement pour les droits civiques et ses leaders.

Quand bien même la majorité des nôtres approuvait les tactiques de lutte non violente, on s'inquiétait de plus en plus de leur efficacité face à la recrudescence de la barbarie des attentats racistes. Au fur et à mesure que s'accroissait la répression raciste et politique, se développait un appel à l'autodéfense et à un changement radical dans la stratégie du Mouvement pour les droits civiques. Ce cri était principalement repris par la jeunesse, mais à l'époque il était loin d'avoir acquis sa pleine ampleur.

Tout le temps où je fus au lycée, je participai à toutes les compétitions sportives. Si bien que mes études en souffrirent. A la fin de chaque séance d'entraînement, j'étais tellement crevé que la seule chose que je pouvais faire était de dormir. En conséquence, je me mis à acquérir de mauvaises habitudes de travail. Pourtant, je m'arrangeais encore pour obtenir de bons résultats. Pendant l'été, entre mes dixième et douzième années scolaires, je travaillai pour un entrepreneur noir qui creusait les fondations des immeubles et nettoyait les coulées de béton sur les immeubles neufs. Après chaque paye, je donnais l'argent à ma mère pour l'aider à tenir la maison.

Un jour, nous venions juste d'obtenir le contrat pour faire l'étanchéité d'un immeuble. Mon patron était en train de discuter

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

avec l'entrepreneur blanc, parce que ce dernier voulait nous contraindre à utiliser un échafaudage délabré. Il n'y avait pas de ferrures de sécurité ni de rambardes de protection pour éviter les chutes. Mon patron le jugeait dangereux. L'entrepreneur lui dit alors soit de faire le boulot avec cet équipement, soit de laisser tomber. Si bien qu'on s'est tous retrouvés sur cet échafaudage. Tous, c'est-à-dire sauf l'entrepreneur blanc. Nous travaillions depuis déjà une demi-heure, le boulot avançait bien. Nous étions de bonne humeur, on avait oublié le raciste resté en bas. Le patron me demanda de lui passer le mastic et, juste comme je lui passais le seau, j'eus l'impression de marcher dans le vide. Je me retrouvai sur le sol. Et les autres avec moi. L'échafaudage avait glissé sur ses piétements. Notre *boss* avait la tête recouverte de mastic d'étanchéité, ses jambes de pantalon en étaient maculées. Après avoir vu que personne n'avait été blessé, nous étions prêts à éclater de rire quand le patron s'exclama : « Feriez mieux de pas rire. » Alors on vit à quel point il se sentait humilié, et la présence du raciste qui avait soutenu que l'échafaudage était sûr nous revint à l'esprit. Nous laissâmes le boulot, échafaudage, mastic et tout.

L'été qui suivit l'obtention de mon diplôme, je trouvai un emploi à l'YMCA comme moniteur de centre aéré. Je devais surveiller de jeunes garçons lors de leurs activités sportives, les tenir occupés toute la journée — comme ça, en rentrant chez eux le soir, ils étaient trop crevés pour risquer d'embêter leurs parents. Je leur apprenais également à nager. Je n'étais pas beaucoup payé, mais j'appréciais le boulot, plus que tout autre, parce que j'avais enfin le chance de consacrer tout mon temps à de jeunes enfants.

Les laissés-pour-compte de la fac.

On m'offrit une bourse pour aller dans un petit collège¹ noir à Winston-Salem, jouer au football et au base-ball. Mais on

1. Correspond en France à un IUT ou une université de premier cycle. (N. d. T.)

MELVIN MCNAIR

m'avertit que je devrais travailler à temps partiel, parce que ma bourse ne serait pas complète. Le travail assurerait une partie de mes dépenses et la faculté supporterait le solde. L'argent que je gagnerais irait directement sur ma note de frais scolaires : je ne toucherais pas d'argent liquide. Le base-ball était le sport dans lequel j'excellais, mais, pour le base-ball, les universités n'attribuaient que des bourses partielles.

J'échouai à l'examen d'entrée. Mon erreur avait été de tenter de répondre à toutes les questions, que j'en sache les réponses ou non. Si bien que je devinais les réponses que je ne connaissais pas. Et je dus beaucoup jouer aux devinettes : un grand nombre des questions s'inscrivaient dans l'univers culturel d'un Blanc des classes moyennes — univers qui m'était totalement étranger. Après mon échec à ce test, j'avais abandonné l'idée d'entrer à la fac.

Le directeur de la fac où je m'étais inscrit me dit que j'étais convoqué pour repasser le test, et, avec les diplômes que j'avais obtenus précédemment, je ne pouvais pas échouer à l'examen d'entrée. Il m'expliqua que je n'avais qu'à répondre aux questions dont j'étais sûr — que je n'étais pas jugé sur le fait d'avoir terminé ou non mais sur celui d'avoir répondu correctement. Je lui fis alors la remarque, en plaisantant, que dans ce cas je n'avais qu'à signer la feuille vierge, comme ça je serais sûr de ne pas me tromper.

Je réussis l'examen et entrai à la fac.

Ce fut pour moi une déception et un échec. J'avais désiré poursuivre mes études en mathématiques supérieures et en dessin technique, mais le cursus de l'établissement n'offrait pas ces matières. La discipline qui s'approchait le plus de ma formation acquise au cours des deux cycles secondaires était la formation commerciale et l'administration des entreprises. En me persuadant que j'aimerais l'administration des entreprises, je m'inscrivis dans cette dominante. Je devais choisir un cours en math de niveau inférieur à celui que j'avais déjà suivi au lycée, ainsi que des matières comme l'anglais, la gestion et la dactylographie.

La classe de dactylo démarra avec un mois de retard par manque de professeur. La plupart des étudiants inscrits à ce cours avaient déjà suivi une préparation commerciale et fait de

la dactylo dès le lycée. Quand le cours débuta effectivement, le professeur allait trop vite pour moi. Mon épreuve de vitesse sur clavier aveugle se solda par une moyenne de neuf mots/minute avec neuf fautes.

Après deux mois dans ces cours — gestion et dactylo —, je me rendis enfin compte que j'avais fait une erreur, que ce n'était pas là ce que je désirais. Je perdis tout intérêt à ce que je faisais, je commençais à être désillusionné. Je cessai d'assister aux cours et d'étudier. Je laissai tomber officieusement ma dominante, parce qu'il était trop tard pour changer et que je ne voyais pas de raison de continuer.

Ce semestre-là, j'obtins donc une moyenne très basse, si bien qu'on me plaça en rattrapage — avec mention d'améliorer mes résultats ou de laisser tomber. Je n'eus pas le droit de jouer au base-ball le semestre suivant pour pouvoir me consacrer à mes études. Pour le semestre d'après, je changeai ma dominante pour l'éducation physique, ce qui remonta ma moyenne. Je m'inscrivis également aux cours d'été pour rattraper les cours que j'avais manqués. Après cela, mes notes passèrent au-dessus de la moyenne.

L'une des raisons de mon changement d'attitude — de la déception à l'enthousiasme — était que j'étais encouragé par ma petite amie de l'époque, Jean. Autrement, je ne crois pas que mon intérêt aurait duré aussi longtemps que ça.

A la fac, je détestais toute l'organisation du travail : elle était basée sur le favoritisme. Les joueurs de basket avaient droit à des bourses complètes — indépendamment de leurs capacités — et n'avaient même pas besoin de travailler. Je m'étais laissé dire que tous les athlètes avaient le même problème, mais, en fait, c'était tous les athlètes sauf les basketteurs. Tous les autres devaient travailler. Je m'aperçus très tôt que, si un athlète ne recevait pas de l'argent supplémentaire de ses parents, il n'avait pas de quoi se payer les fournitures nécessaires pour étudier. On pouvait dire adieu aux activités extra-scolaires.

L'établissement était très pauvre et minuscule. Il n'avait qu'un seul objectif : produire des enseignants médiocres — pas plus, pas moins. Les cours étaient aussi ennuyeux que mécaniques. La créativité intellectuelle et la stimulation n'étaient pas au ren-

dez-vous. Les étudiants étaient entraînés à devenir des robots dénués de pensée.

Ces dernières années — c'était une conséquence du Mouvement pour les droits civiques —, des étudiants progressistes s'étaient rebellés contre ces vieilles attitudes, ces pratiques désuètes, en exigeant des cours plus en rapport avec leur réalité, plus stimulants, en prise avec la culture noire.

Mais il était une chose que j'appréciais particulièrement à la fac : c'était cette réunion d'étudiants noirs venus de tous les coins des États-Unis. Ils amenaient avec eux des idées différentes, des expériences différentes. Grâce à eux, je pouvais me faire une idée plus claire, plus large de la situation dans d'autres coins des États-Unis. Leur vie et ce que je voyais autour de moi m'enseignèrent qu'il n'existe pas d'endroit confortable quand on est en enfer — à moins de tourner le dos aux flammes en tentant d'oublier leur existence et celle de notre peuple...

Pendant l'été 1967 éclatèrent des émeutes à Newark¹, New Jersey, avec mille cinq cents blessés, ainsi qu'à Detroit, Michigan, qui, là, firent quarante morts et deux mille blessés. Je m'en souviens très bien parce qu'à Detroit se produisit l'incident du motel Algiers où trois policiers racistes assassinèrent quatre Noirs sous prétexte qu'ils étaient accompagnés de femmes blanches. Les femmes furent violemment brutalisées. On acquitta les policiers. Je croyais jusqu'alors qu'une telle chose n'était possible que dans le Sud. En outre, l'un de mes voisins venait de rentrer du Viêt-nam et son unité avait été dépêchée à Detroit pour arrêter l'émeute. A sa libération, il m'avoua qu'il n'aimait pas monter la garde face à des Noirs et que, si on lui avait donné l'ordre de tirer, il aurait tiré en l'air au-dessus de leur tête. Je lui répondis qu'à sa place, non seulement je n'aurais pas tiré, mais en plus j'aurais fait comprendre à mes frères et sœurs qu'ils avaient en face d'eux un autre Noir, et qu'ils n'avaient pas à s'inquiéter. Il me dit alors qu'il ne pouvait pas faire ça parce qu'il risquait d'avoir un rapport défavorable et de perdre sa prime. Je m'exclamai : « Au diable la prime quand des Noirs

1. Située sur l'Hudson, face à Manhattan, Newark fait partie de la banlieue industrielle de l'agglomération new-yorkaise. Sa communauté noire est nombreuse. (N. d. T.)

meurent dans les rues! » De ce moment, notre amitié ne fut plus jamais la même.

Quand les cours reprirent, je discutai avec mes amis de Newark, dont certains avaient participé aux émeutes. A mes questions sur ce qui s'était passé, ils répondirent : « On voulait montrer qu'on en a ras-le-bol de ce qu'on endure tous les jours et qu'on a atteint la limite avant l'explosion. »

Cette même année, une telle explosion se produisit à Winston-Salem, par suite des brutalités policières. Je rentrais juste d'un match de foot avec les joueurs de l'équipe du collège lorsque certains étudiants nous apprirent que des Noirs étaient en train de réduire Winston en cendres. Quelques-uns sautèrent dans des voitures pour voir ça de plus près. C'était vrai : Winston était noyée dans la fumée. La ville brûlait sous les flammes de la frustration enfin libérée. A la suite de ces événements, le couvre-feu fut décrété et les étudiants confinés au campus : on passa le mot d'ordre que tout étudiant qui prendrait part à une quelconque manifestation violente serait immédiatement renvoyé.

Quand le calme fut revenu, je quittai Winston pour passer le week-end à Greensboro, distant de cinquante kilomètres. Je pris mon moyen de transport habituel : l'auto-stop. Tout le temps que j'en ai fait, je n'ai jamais été pris par un Blanc. De toute manière, à ce moment-là, je ne crois pas que je serais monté dans un véhicule conduit par un Américain blanc, même s'il s'était arrêté. La défiance vis-à-vis de tout ce qui pouvait être blanc s'était profondément incrustée dans ma conscience.

Le samedi soir — j'étais en train de me promener près de la maison —, je vis une copine de ma sœur sortir de chez elle au pas de course en criant que le KKK avait encerclé la maison du pasteur qui tentait d'*intégrer* un quartier entièrement habité par des Blancs. Elle nous dit que le Klan était en train de faire brûler une croix dans son jardin et qu'on tirait des coups de feu sur sa maison. Il avait appelé à l'aide et déjà un bon nombre de ses paroissiens étaient arrivés avec des fusils. En apprenant cela, j'eus un moment d'inquiétude sur sa sécurité. Alors que je cherchais quoi faire, une voiture surgit, occupée par trois Noirs de ma connaissance. Je leur fis signe de s'arrêter, leur appris ce qui était en train de se passer et fis appel à leur aide. Nous nous

dirigeâmes sur les lieux pour voir ce que nous pouvions faire.

En arrivant dans les faubourgs, à l'entrée du quartier où habitait le pasteur, nous vîmes que la police avait établi un barrage à l'entrée de la rue menant chez lui. Des Blancs passaient en foule, sans être contrôlés. En revanche, lorsque nous fîmes une tentative pour entrer, on nous refoula. Nous fîmes le tour du quartier pour voir s'il y avait un autre accès. Dans une rue latérale, un véhicule identique à ceux de la police, mais banalisé, démarra derrière nous. L'un des gars sur le siège arrière se retourna, regarda par la lunette et dit que la police nous tenait compagnie. Je me retournai également; j'aperçus les uniformes gris et les casques blancs que je connaissais déjà : « C'est le Klan, et non la police », corrigeai-je. Nous nous mîmes d'accord pour continuer comme si de rien n'était. Arrivés à une autre entrée vers la maison du pasteur, nous découvrîmes que la police la bloquait également. A l'évidence, elle voulait s'assurer que le Klan ait les mains libres pour exercer ses activités barbares. Nous avons donc continué à rouler, le Klan toujours sur nos talons. Nous étions presque revenus à la sortie de la ville quand nous freinâmes dans une rue latérale. Nous sommes sortis de la voiture; le véhicule du Klan s'était arrêté à l'entrée de la rue. Ignorant sans doute nos intentions — et si nous étions armés ou non —, ils repartirent.

Nous avons alors décidé de chercher du renfort et nous sommes retournés vers un restaurant, un *drive-in* pour Noirs. Nous y connaissions des frères qui étaient armés — la plupart, d'ailleurs, bien malgré eux. Passant de voiture en voiture pour expliquer la situation, nous avons fini par rassembler une foule de frères, qui se formèrent en une caravane de treize véhicules, pour retourner en direction des faubourgs. De nouveau, la police nous empêcha de pénétrer. Alors, nous décidâmes, nous aussi, de former notre propre barrage, un peu plus bas dans la rue, afin de bloquer le flot des racistes venus soutenir le Klan. Il y eut quelques affrontements violents — mais sans effusion de sang car les Blancs que nous arrêtions ignoraient ce qui se passait. Cela dura jusqu'au petit matin. Tandis que nous nous apprêtions à lever le camp, une voiture pleine de racistes surgit, aux cris de : « Eh! les négros, votre maman vous laisse sortir par ici? » Ce qui donna le signal de la chasse : avec toutes les voitures, nous les poursuivîmes

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

jusque chez eux. Nous décidâmes de nous séparer, sans autre incident. Rendez-vous était pris pour le lendemain matin devant la maison du pasteur.

Ce matin-là, j'appris à ma mère ce qui s'était passé. Elle me dit de quitter la ville immédiatement et de retourner à la fac en cessant de participer à ce genre d'actions, sinon je risquais de me créer de sérieux ennuis. Elle avait l'air très inquiète, aussi quittai-je Greensboro pour Winston-Salem; mais, cette fois-ci, sans faire du stop : c'est un ami de ma mère qui m'y reconduisit.

Ils l'ont tué!

En 1968, Martin Luther King fut assassiné. Ce meurtre provoqua une véritable onde de choc à travers les États-Unis, avec pour conséquence des émeutes dans cent vingt-cinq villes et vingt-neuf États. Un grand nombre de Noirs étaient incapables de retenir leur indignation et leur rage. C'était le leader incontesté du Mouvement pour les droits civiques, son porte-parole. Ils avaient tué le symbole de la non-violence. Cet assassinat était pour nous la preuve que les racistes étaient décidés à réduire la communauté noire au silence une fois pour toutes.

Lorsque l'annonce de sa mort parvint au campus de Winston-Salem, nous restâmes muets de stupeur. Puis on décida d'appeler à une marche de protestation. Nous marchâmes main dans la main en silence jusqu'à un barrage de police situé à l'entrée même du quartier commerçant du centre. Le chef de la police nous demanda de faire demi-tour et de repartir. Il n'y eut que quelques secondes de flottement avant que nous continuions droit sur les barricades. Ils n'opposèrent aucune résistance, ouvrant simplement le barrage pour nous laisser passer.

De retour au campus, le choc fit place à la frustration puis à la colère. Le lendemain, quelques étudiants décidèrent de provoquer des perturbations dans le fonctionnement de la faculté pour faire comprendre à l'administration que nous étions fatigués de ses méthodes. Ils considéraient que l'administration de

l'établissement n'était constituée que de pleutres et de collaborateurs face aux racistes du centre-ville.

Cela commença le lendemain soir au réfectoire. Vers la fin du repas, on entendit le bruit d'une assiette brisée, puis une seconde — et bientôt assiettes, plateaux, tables et chaises, vaisselle et mobilier volaient en éclats. Le président de la faculté nous convoqua dans le grand amphi. Il nous annonça que l'établissement serait fermé le lendemain matin en signe de deuil pour le révérend Martin Luther King. Il ajouta qu'il comprenait bien ce que nous ressentions, mais que ce n'était pas là le moyen de l'exprimer, que le D^r King ne l'aurait pas voulu. Il nous dit qu'il était prêt à discuter des revendications des étudiants dès la rentrée de Pâques. Finalement, tout le monde rentra chez soi pour se calmer.

Mais, à Greensboro, les choses ne se passaient pas aussi bien : en rentrant, mes amis m'annoncèrent qu'il y avait un meeting de protestation sur le campus de l'université. Nous y allâmes donc. Les étudiants étaient en train d'appeler à une marche de protestation vers le centre de Greensboro. Le campus était en effervescence. Alors que nous nous organisions en groupes d'étudiants et de jeunes de la cité, quelqu'un cria : « Ils nous envoient les chars! » C'était vrai : descendant la rue, arrivait un convoi de chars, de blindés et de jeeps équipées de mitrailleuses. La garde nationale marchait sur nous. Ils encerclèrent le campus. Les jeunes et les étudiants commencèrent à crier, hurlant à la garde nationale de s'en aller. Sur l'ordre du commandant, les troupes en armes prirent position près des blindés. Le commandant nous ordonna au porte-voix de nous disperser, sinon il ferait ouvrir le feu. Les étudiants devinrent encore plus nerveux, commençant à s'approcher des tanks, le poing levé, en criant aux racistes de partir.

Brusquement, la garde ouvrit le feu, tirant à balles et balançant des grenades lacrymogènes dans la foule. Celle-ci, paniquée, reflua vers l'intérieur du campus. Une voix hurla : « Les chiens nous tirent dessus! » Quand le premier nuage de gaz se dispersa, nous commençâmes à regarder autour de nous pour chercher les éventuels blessés. C'est alors que nous avons réalisé qu'ils avaient visé au-dessus de nos têtes. Il y eut un second tir de gre-

nades, mais le vent tourna et renvoya les gaz vers les gardes. Les étudiants se mirent alors à ramasser les grenades pour les relancer sur eux. La bataille se poursuivit jusqu'à ce que les gaz nous forcent à abandonner.

Par chance, cette provocation de la garde nationale n'entraîna aucun blessé.

La fin d'un rêve.

Le premier semestre de 1969 fut le dernier que je passai à la faculté. On me supprimait ma bourse : c'était le résultat de l'animosité régnant entre les athlètes de l'équipe de football et nos entraîneurs. Après avoir assisté deux ans durant aux incessantes chamailleries entre les entraîneurs sur la façon de diriger l'équipe et d'influer sur sa stratégie; après avoir vu le directeur des sports injurier en permanence l'entraîneur principal qui était de plus de dix ans son aîné, les joueurs commencèrent à perdre de l'intérêt pour les compétitions. L'esprit d'équipe retomba à zéro, la discipline se relâcha. Lorsque nous entendions sans arrêt les insultes que les entraîneurs à peau claire nous criaient : « Mon gars, pas étonnant que tu sois si stupide, t'es trop noir », ou lorsqu'on se coiffait « afro » et qu'un autre nous disait : « Le crêpage des cheveux influe sur la capacité de réflexion, ça te rend plus abruti, tu devrais les raccourcir » — alors que nous, les étudiants noirs, commencions juste à prendre conscience avec orgueil de nous-mêmes et de notre identité —, il ne fallait pas s'étonner que la victoire ou la défaite soit le cadet de nos soucis.

Les joueurs extérieurs à la ville — ils venaient de Washington DC — quittaient la fac pour le week-end et ne revenaient pas avant le mardi suivant — manquant ainsi l'entraînement du lundi. Ayant constaté qu'aucune représaille ne semblait s'exercer contre eux, d'autres joueurs — bien qu'habitant plus près — commencèrent à faire de même. A ce moment, mes sentiments pour l'équipe des entraîneurs étaient ouvertement affirmés : je les considérais tous — sauf un — comme des ennemis.

Un week-end, je décidai d'aller chez un copain qui habitait une ville voisine. Nous ne rentrâmes que le mardi suivant — et l'on nous suspendit, en même temps que sept autres joueurs qui étaient partis. Il y eut même un article dans le journal local sur ma suspension, car j'étais le *quarterback* de l'équipe.

Mais cette mesure ne dura guère. Dès la fin de la semaine, nous étions tous repris. Nous jouâmes ce week-end-là : défaite. Pour se venger, l'entraîneur nous consigna dans le dortoir. Il fallait être au lit le samedi soir à minuit tapant. Pour nous, ça dépassait les bornes. J'avais prévu de rentrer à la maison pour le week-end. Aussi, en compagnie de quatre autres fugueurs, je rentrai quand même chez moi passer la nuit pour assister à une fête célébrée par le collège local. A mon retour, mon compagnon de chambrée m'avertit que l'aide-moniteur m'avait attendu pendant deux heures. Il me laissait le message de me présenter à son bureau le lundi matin.

Je m'y rendis. Tous les moniteurs étaient présents — ainsi que les autres joueurs qui étaient allés avec moi à Greensboro. On me prévint immédiatement que je devais quitter le campus, parce que ma bourse était supprimée. Ils attendaient que je dise quelque chose. Je tournai les talons et sortis du bureau. Un camarade, également suspendu, me demanda ce que j'allais faire. Je lui répondis que je me barrais, que j'en avais marre de leur hypocrisie. Il reprit : « Mais qu'est-ce que tu vas faire pour l'armée? Tu vas sûrement être appelé. » Je lui dis que, l'armée, je l'avais au cul et que c'était le cadet de mes soucis. J'en avais ras-le-bol du coin.

Je remballai mes quelques vêtements et demandai à ma petite amie de me reconduire chez moi. Je ne signai aucun formulaire, aucune démission. Je suis simplement parti le jour même. En arrivant à la maison, j'appris à ma mère ce qui s'était produit. Elle me dit simplement : « OK, t'inquiète pas pour ça », et ce fut tout. Auparavant, chaque fois que j'avais des difficultés ou un problème quelconque à l'école, je lui en parlais. Elle était au courant des problèmes que j'avais avec l'équipe des moniteurs depuis mon entrée dans cet établissement. Aussi accepta-t-elle mon retour sans faire de vagues, bien que ce fût pour elle la fin d'un rêve.

Je me mis à chercher du travail. Je fis le tour des entreprises du coin, mais elles n'étaient pas spécialement disposées à engager quelqu'un dont le livret militaire indiquait qu'il était incorporable, et ce, d'un jour à l'autre. Après bien des tentatives infructueuses, je me rabattis sur un job que j'avais déjà effectué à temps partiel un été : déménageur. Tout ce que j'avais à faire, c'était de me pointer sur le quai tôt le matin et d'attendre que le patron forme les équipes. J'avais prévu de travailler jusqu'à l'été, puis de tenter d'entrer dans une équipe de base-ball semi-professionnelle.

J'étais encore à la maison lorsque ma sœur participa au premier concours de diction de Greensboro ouvert aux Blancs comme aux Noirs. Son droit à participer était une conséquence des victoires remportées par le Mouvement pour les droits civiques — en même temps que du désir des autorités locales de présenter une image libérale en sélectionnant quelques Noirs à titre symbolique. Ma sœur, qui avait d'excellentes notes scolaires et qui faisait partie de l'association d'honneur de son lycée, fut sélectionnée pour représenter la chambre de commerce des jeunes de Greensboro. Les jeunes de ce groupe pouvaient participer au concours. Il n'y avait que deux jeunes filles noires sur un groupe de quinze. Elles concouraient pour un prix en espèces destiné à alimenter une bourse. Les filles étaient supposées être jugées en fonction de leur talent à danser, chanter, jouer d'un instrument ou déclamer un poème. Ma sœur récitait un poème. Il contait l'histoire d'une jeune fille qui pleurait la mort de son frère tué à la guerre.

C'était un grand événement pour ma famille, les amis et les parents. Nous y allâmes en délégation. Nous avons pris de bonnes places, dans les premiers rangs. Nous regardions et jugions les participants. Quand ma sœur eut terminé, tout le monde applaudit follement, car elle était la meilleure. Elle avait pratiquement fait pleurer toute la salle. A la fin, chacun pleurait la mort, qui de son frère, qui de son fils — qu'il soit noir ou blanc. Nous savions bien qu'elle avait été la meilleure, mais de là à savoir si elle allait gagner, c'était une autre histoire. On savait bien qu'indépendamment de son talent, on n'allait pas la laisser devancer une Blanche — alors que c'était le premier

concours de diction mixte de l'histoire de Greensboro. Mais, malgré tout, nous espérions ce miracle d'être pour une fois jugés en fonction de notre talent et non de la couleur de notre peau. Nous attendions avec impatience. Il ne devait y avoir que trois vainqueurs. Le suspense était insupportable. Enfin, les juges annoncèrent le palmarès : le numéro 3 gagnait — une Blanche. Nous étions haletants. La seconde était le numéro 2 : ma sœur! Nous applaudîmes comme des fous, des larmes aux yeux; mais il fallait nous maîtriser : nous étions en public, parmi des Blancs — pas question d'embarrasser ma sœur. Et les Blancs n'auraient pas compris nos sentiments. Nous étions tous très fiers d'elle. Mais il nous apparut alors que c'était quand même une concession, puisque tout compte fait elle était la meilleure : nous avions eu raison; ils ne pouvaient pas s'incliner devant un Noir pour leur premier tournoi, pas vrai? Mais elle reçut néanmoins l'argent destiné à une bourse pour l'école de son choix. Ils nous avaient encore volés, nous le savions, mais nous étions pourtant remplis de fierté. Ça, ils ne pouvaient pas nous l'enlever.

Je fus incorporé le 17 juillet 1969.

A l'époque de mon entrée sous les drapeaux, je n'avais absolument aucune conscience politique de l'illégalité de l'engagement américain dans la guerre du Viêt-nam. Cependant, je n'aimais pas la guerre, et la propagande officielle incitant à servir et défendre la patrie ne me touchait pas. J'avais eu bien assez tôt l'occasion de voir comment ma patrie se comportait vis-à-vis de ses citoyens noirs. Je sentais que je n'avais pas d'autre choix que d'endosser l'uniforme : je me fis une raison en me disant que l'armée me permettrait d'aller à l'école pour acquérir une formation. J'avais entendu dire que c'était possible. Je m'étais décidé à tout faire pour éviter d'aller au front si l'on me désignait. Aussi pris-je l'incorporation avec indifférence. Et puis, ainsi, je n'avais plus à m'inquiéter de trouver du travail, une chose qui devenait rare. En entrant dans l'armée, je n'avais aucune idée précise de mon avenir.

On m'envoya dans un camp d'entraînement à Fayetteville, en Caroline du Nord, l'une des plus grandes bases de l'armée de terre.

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

Jusqu'à mon incorporation dans l'armée, mes expériences s'étaient fondamentalement limitées à la communauté noire. La plupart de mes contacts avec des Américains blancs n'avaient été que superficiels, défiants, voire hostiles. Et, là, d'un seul coup, je me trouvais en étroite compagnie avec des Blancs : nous mangions ensemble, dormions dans les mêmes casernements, travaillions ensemble. Mais là s'arrêtaient nos relations sociales.

Dans le camp d'entraînement, il n'y avait pas ouvertement de tension raciale entre les recrues : tout simplement parce qu'on nous considérait tous comme des animaux. Bien sûr, les attitudes, les tendances racistes étaient là, mais n'étaient pas formulées ouvertement. Il y avait parfois quelques explosions — lorsque l'hostilité ne pouvait rester cachée —, mais elles étaient rares et limitées. Je ne peux parler néanmoins que de ma compagnie. La majorité de nos instructeurs était noire, tandis que la majorité des appelés était blanche.

Par suite de nos expériences dans la vie civile, de notre défiance généralisée vis-à-vis des Blancs et de notre sentiment de n'avoir que bien peu de chose en commun avec eux, nous avions, nous les Noirs, tendance à nous regrouper, à former une communauté. Par ailleurs, les seuls lieux de distraction pour les nouvelles recrues sur la base étaient la salle de cinéma, qui ne passait en général que des westerns ou des films de guerre — dont le héros était le *bon* Américain —, et le club du mess, qui ne jouait qu'une sorte de musique : celle qui plaisait à l'Américain blanc moyen.

La première semaine, nous l'avons passée aux épreuves de qualification aux forces armées. Les tests étaient destinés à définir notre affectation ultérieure. Comme pour tous les tests dits d'« intelligence » de la vie civile, ceux-ci étaient également basés sur les normes culturelles de la classe moyenne blanche. Les Noirs avaient toujours un handicap de départ qui entraînait automatiquement une discrimination défavorable. Aussi ne faut-il pas s'étonner que les recrues noires soient systématiquement assignées aux tâches non qualifiées; ce qui corrobore l'opinion raciste selon laquelle les Noirs ne sont bons qu'à des travaux nécessitant le minimum d'« intelligence ».

L'entraînement de base dans l'armée a pour objectif immédiat

de détruire toute personnalité individuelle, de laminer le caractère, d'abolir les sentiments humains. Le but est de transformer l'esprit humain, de le rabaisser au niveau de l'animal, de faire des hommes des assassins qui n'hésiteront pas à tuer sur ordre leurs père et mère, frères et sœurs; de détruire toute pensée autonome, de faire dépendre l'individu de la volonté de ses supérieurs, sans remettre leur autorité en question.

Les instructeurs employaient le langage le plus grossier. Ils s'appuyaient sur les émotions humaines les plus basses : la jalousie, la vengeance, la haine. Le sexisme et le racisme étaient les principaux moyens employés pour atteindre ce but.

Ils faisaient leur possible pour briser nos liens familiaux ou civils en nous répétant sans arrêt que, pendant que nous défendions la patrie, notre femme ou notre petite amie nous trompait avec notre meilleur copain. Ils nous disaient qu'il se l'était probablement faite, qu'il était parti avec elle et nous demandaient ce qu'on ferait en les voyant. La réponse correcte était : « Tuer, tuer, tuer ! »

Le racisme faisait partie du programme de base, puisque l'ennemi était toujours décrit selon des critères racistes. Les Vietnamiens s'appelaient les « sales Jaunes ». Cela devait nous donner un sentiment de supériorité sur l'adversaire, propice à le tuer sans se poser de questions.

La brutalité était le lot courant de cet entraînement. Histoire de tester l'esprit de discipline des recrues, il était banal qu'un instructeur s'approche d'une formation et vienne frapper un soldat en pleine poitrine ou au ventre. C'était ceux-là mêmes qui avaient résisté aux programmes de lavage de cerveau qui enduraient ce genre d'épreuve. A la fin de certains exercices d'entraînement, les appelés les plus faibles étaient souvent violemment battus par les plus forts. Dans d'autres services des forces armées — en particulier chez les *marines* —, les violences avaient entraîné la mort ou la mutilation de certaines recrues. Les principes de base dans tous les corps d'armée étant : « Seuls les plus résistants doivent survivre » et « En tout homme, il faut extirper la femmelette ».

Les instructeurs faisaient souvent des exemples, en punissant ou ridiculisant certains. En général, c'était des Noirs — ou des

soldats d'autres minorités. Sans oublier ceux qui refusaient le maniement des armes, parce que leur religion l'interdisait ou qu'ils étaient pacifistes. On les humiliait à cause de leurs objections et de leur souci d'humanité. On les considérait comme indignes d'être des « hommes ».

Je fus bientôt désigné comme chef d'escouade. Une escouade était composée d'environ vingt hommes. La sélection était simple : l'officier instructeur nous demandait qui avait pratiqué des sports d'équipe ou qui avait des parents officiers dans l'armée. Je levai la main et fus sélectionné en même temps que quatre autres types. Dans ce groupe, était désigné un chef de section pour superviser toutes les escouades. Ce fut un Blanc qu'ils choisirent, parce que son père était colonel dans l'armée.

C'est au cours de cette période de classes que j'eus ma première expérience de la malhonnêteté et de la tromperie de l'armée : prétendument en fonction de nos résultats, on nous offrait une proposition d'aller à l'école. On nous prévenait que, pour y aller, il fallait signer pour un an de plus dans l'armée. On m'avait dit que, grâce à mes résultats, je pouvais acquérir une formation d'employé d'intendance pour diriger un dépôt d'armes et de matériel. Désireux d'aller à l'école pour avoir n'importe quel bagage susceptible de m'aider à trouver un boulot à la sortie de l'armée, je signai mon inscription — et donc je signai pour rempiler un an. Lors de la dernière semaine d'entraînement, lorsqu'on annonça les affectations, je m'aperçus que d'autres recrues — qui, elles, n'avaient pas accepté de rempiler — étaient également inscrites à l'école. On m'avait dupé en me contraignant à me rengager, et voilà que je me retrouvais pour trois ans sous les drapeaux. On s'était foutu de moi.

A l'issue du programme d'entraînement, et vu mes performances générales, je m'attendais à être récompensé. J'avais obtenu les meilleures notes et j'étais un expert au tir. Contrairement à ce que tout le monde attendait, ce fut un soldat blanc qui fut promu, alors que j'avais l'impression qu'il n'était même pas dans la course. Mais la décision finale appartenait au capitaine blanc commandant la compagnie et qui avait fait jouer ses préférences. Même les instructeurs noirs manifestèrent leur

déception. Je me traitai d'idiot d'avoir espéré autre chose.

On me donna ma nouvelle affectation, à l'école de l'intendance de Fort Lee, Virginie. L'école « enseignait » comment remplir des bordereaux de commande et classer les articles dans les entrepôts. Quiconque savait lire ou écrire aurait pu le faire. Ce fut une nouvelle déception : ce n'est pas là que j'apprendrais quoi que ce soit qui m'aiderait à trouver un boulot après ma démobilisation. Toute cette organisation n'était qu'une farce monstrueuse. J'allais de désillusion en désillusion.

A Fort Lee — tout comme à Fayetteville — les Noirs se regroupaient entre eux. Ici aussi, les clubs et la musique étaient d'abord destinés aux Blancs. Personne n'avait l'air de songer qu'il y eût d'autres soldats à part les Blancs. Il nous fallait trouver des distractions en ville ou demander des permissions de fin de semaine pour rentrer chez nous.

Un de ces week-ends, justement, je téléphonai à ma mère, car je me sentais seul, déprimé, je m'ennuyais de la maison. Ma mère avait l'air étrange et mystérieuse au téléphone et elle me demanda de rentrer. Je signai ma sortie et pris le car.

Sur l'autoroute, alors que le car pénétrait dans mon État natal, la Caroline du Nord, j'aperçus une grande pancarte où s'inscrivait en lettres énormes : « Vous entrez dans le pays du Klan. » Cela me fit l'effet d'un seau d'eau froide versé sur un homme inconscient.

Et j'étais là, soldat en uniforme de l'armée américaine de retour au foyer, et parce que ma peau sous cet uniforme vert était noire, je devais craindre pour ma vie. On m'avait entraîné à défendre mon pays, « mon » gouvernement, ce gouvernement qui jouait les policiers de l'univers et permettait qu'une telle pancarte soit plantée sur son sol.

J'étais heureux qu'il y ait d'autres Noirs avec moi dans le car. A chaque arrêt dans les petits bourgs ruraux, je guettais le moindre mouvement, surveillais chaque Blanc qui montait dans le car. Nous arrivâmes à Greensboro à la nuit tombée.

Depuis que j'étais parti pour l'armée, il s'était passé bien des choses. Le mouvement estudiantin s'était amplifié. Les étudiants noirs exigeaient des cours qui traitent de leur héritage, de leur culture et qui leur apprennent la vérité sur eux-mêmes au lieu

des mensonges ou des récits déformés qu'on nous serinait depuis des siècles.

Redresser l'échine.

Poussée par ce développement croissant de la conscience militante et de l'activisme des étudiants noirs, ma sœur se mit à écrire des poèmes sur le peuple noir. Son talent était apprécié et elle fut pressentie pour diriger un journal de jeunes destiné aux étudiants et lycéens noirs. L'objectif était de fournir un support aux revendications naissantes de ces étudiants contre leur programme. Ainsi ma sœur devint-elle la fondatrice de l'organisation militante de jeunes — et de son journal : la *YUBS* — *Youths' Unity in a Black Society*¹.

Ce groupe était formé de lycéens et soutenu par des étudiants de l'université. Ma sœur, mon frère et leurs camarades se mirent à organiser des actions dans leur propre lycée. Ils s'étaient rendu compte qu'ils devaient prendre en main leur existence au lieu de subir les diktats de l'administration — qui dirigeait le lycée selon les vœux du conseil d'administration blanc, et dont l'objectif principal était de maintenir notre soumission; ils décidèrent donc d'entrer dans la course au conseil des élèves de l'établissement. Ce conseil était supposé avoir autorité pour décider des activités des élèves; en fait, jusqu'à présent, il s'était contenté d'entériner les décisions du principal du collège.

Le dépôt de candidature des militants portait un défi aux intérêts du principal, en même temps qu'il menaçait directement sa fonction. Il mena donc une campagne de dénigrement des lycéens militants. La majorité de ceux-ci était issue de familles noires pauvres. Ils furent traités de « voyous indisciplinés ». On les attaquait à cause de leurs cheveux longs (à l'époque, la coupe « afro » était encore le symbole de la conscience noire et de sa fierté). Ces lycéens étaient parmi les mieux notés du collège.

1. Union de la jeunesse dans une société noire. (*N. d. T.*)

Certains étaient d'anciens membres de sa « société d'honneur » — mais qui avaient démissionné car ils rejetaient ses valeurs. Ils exigeaient la démocratie pour les élèves.

On leur refusa de participer aux élections sur le motif qu'ils étaient jugés « inaptes ». Ces étudiants quittèrent alors l'assemblée. Ma sœur et ses camarades furent renvoyés pour une durée de quinze jours.

Mon frère, qui faisait également partie du mouvement, et qui était dans la classe au-dessous de ma sœur, continua l'agitation à l'école. Un jour, à la suite de la formation d'un piquet dans l'école, le principal appela la police pour disperser les manifestants. Les flics arrivèrent, harnachés comme pour une émeute. Les élèves demandèrent à la police de quitter les lieux. Elle répondit par des jets de grenades lacrymogènes. Une échauffourée se produisit. Mon frère se mit à courir; un flic levait déjà son fusil pour tirer mais l'arme fut déviée par l'un des enseignants noirs venus voir ce qui se passait. Grâce à lui, mon frère put gagner le chantier en construction d'un lotissement pour Noirs — de nombreux jeunes Noirs s'y trouvaient, désœuvrés et sans travail. Ils vinrent à la rescousse des élèves en fuite, qu'on repoussait vers la communauté noire.

Pendant que les combats se poursuivaient, mon frère alla avertir les militants de l'université. Ils répondirent à l'appel et la bataille s'étendit bientôt, se transportant vers le campus universitaire. Les étudiants étaient mieux organisés et préparés que les lycéens, grâce à leurs expériences antérieures. La situation commençait à échapper aux forces de l'ordre, qui firent appel à la garde nationale. Les étudiants avaient adopté une tactique d'escarmouches. Ils réquisitionnèrent des camionnettes de blanchissage, récupérant les draps propres pour en faire des pansements; le dortoir des filles était transformé en infirmerie.

Les jeunes de la ville entrèrent également dans la bataille et créèrent des diversions pour aider les étudiants à s'en sortir. Ce n'était plus simplement une opération de répression menée par la garde nationale contre les étudiants, mais une véritable émeute dans laquelle l'ensemble de la communauté noire se trouva bientôt engagée. Sa résistance de plus en plus déterminée, alliée aux pressions exercées par les leaders noirs modérés sur les auto-

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

rités municipales, mena au retrait conjoint de la garde nationale et des forces de l'ordre. Le résultat de l'opération se soldait par une victoire morale pour les étudiants et la communauté noire : ils avaient résisté à l'attaque de la police et refusé de reculer ou d'être humiliés face à des menaces de mort. Un étudiant et deux policiers avaient été tués. Ce bilan tragique souleva une profonde émotion dans toute la ville de Greensboro — aussi bien parmi les personnalités officielles que dans les communautés noire et blanche.

Lorsque ma mère m'eut appris tout cela, ma première réaction fut une stupeur sans bornes. Puis, toute mon hostilité ressortit. J'étais resté bloqué dans une base militaire, coupé de mes attaches, alors qu'ici l'enfer se déchaînait — et je n'en avais rien su jusqu'à présent. Je commençai à me poser des questions et à regretter amèrement d'être dans l'armée.

A mon retour à l'école militaire, j'appris à mes frères ce qui s'était passé. Nous nous sentions tous inutiles, sous nos uniformes, coincés dans cette armée. Nous nous repliâmes sur nous-mêmes, devenant encore plus hostiles à cet environnement militaire, qui — nous le savions — nous rejetait par sa propre hostilité. Mais que faire? Nous en étions réduits à discuter entre nous, avec le racisme comme sujet central des débats. Nous avions l'impression que tous les Blancs étaient racistes. Nous en étions venus à croire que faire confiance à un Blanc, c'était en définitive ouvrir la porte à la trahison.

Nous ne nous rendions pas compte qu'en supprimant l'histoire des Noirs, les racistes avaient également effacé de l'histoire tous ces Blancs qui avaient, si nombreux, combattu à nos côtés contre le racisme. Lorsqu'un Blanc était mentionné, son rôle était toujours minimisé, voire déformé. La politique raciste consistait — et consiste encore — à persuader les gens que Noirs et Blancs n'ont rien en commun; que Noirs et Blancs ont toujours fait preuve d'hostilité réciproque et que jamais aucune manifestation de solidarité et d'unité ne s'est produite entre les deux races.

Certes, le nombre des Américains blancs à avoir combattu du côté des Noirs fut relativement faible, mais, sans leur aide, bien des acquis de notre lutte n'auraient pu être emportés. Ces faits, si nous en avions eu connaissance, auraient pu nous mon-

trer qu'il était possible d'œuvrer en commun avec les Blancs américains, sur une base commune, en vue d'extirper ce racisme nuisible à toute la société américaine.

Bien sûr, il existe des problèmes entre Noirs et Blancs dus au racisme, mais ceux-ci peuvent être résolus, car ils ne sont pas antagonistes. Ce sont les racistes qui tentent délibérément de créer des antagonismes fondés sur des différences réelles ou imaginaires.

Ce n'est que plus tard, lorsque le mouvement contre la guerre et les luttes de libération des Noirs atteignirent leur apogée, que les GI's noirs et blancs commencèrent à travailler ensemble sur une base commune. Mais cela ne se produisit jamais — du moins sur une large échelle — tant que je fus dans l'armée. A mesure que s'intensifiaient ces luttes, le racisme s'accroissait dans les forces armées. La hiérarchie militaire ne cessait de créer ou d'entretenir la tension raciale dans le but de balayer toute résistance commune.

A la fin des six premières semaines d'école, on nous transféra dans une autre caserne. Notre classe logeait au rez-de-chaussée, tandis que la classe qui avait presque terminé ses cours était à l'étage. La première nuit, alors que nous venions de nous assoupir, un énorme fracas nous tira du lit en sursaut. Le bruit venait de l'étage. J'étais aussi alarmé que les autres, tout le monde avait entendu, mais personne ne bougea. La nuit d'après, vers la même heure, la même chose se reproduisit. Le troisième soir, nous décidâmes, entre Noirs, d'aller voir ce qui se passait. Nous sommes donc montés au premier pour interroger nos frères. Ils se mirent à rigoler : « Oh, ça? On s'occupe simplement de quelques racistes! » Ils nous expliquèrent que, la nuit, dès que tout le monde était endormi, ils vidaient de son lit — draps, matelas et sommier avec — un GI blanc qui s'était comporté en raciste. Ils ajoutèrent qu'ils devaient leur fichier la trouille, c'était le seul moyen de se faire respecter. S'ils devaient être traités comme des bêtes, il fallait bien que quelqu'un paye. Ils nous dirent qu'ils allaient partir pour le Viêt-nam et qu'il nous faudrait prendre la relève. C'était la mission de confiance qu'ils nous laissaient en héritage.

Dans notre classe, les Noirs représentaient un cinquième de l'effectif. Aucun Noir n'avait de poste de responsabilité, si bien

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

que les pires tâches retombaient toujours sur nous. Notre hostilité s'accrut. Aussi, un soir que le sergent quittait la caserne, nous lui fîmes connaître notre ressentiment. En usant de notre héritage.

GI's out of Viêt-nam.

Lorsque notre période à l'école militaire fut terminée, notre classe fut affectée à l'Allemagne de l'Ouest. On nous accorda une brève permission avant la traversée de l'Atlantique. Cinq jours avant de quitter les États-Unis, je me suis marié avec Jean. Elle allait prendre son poste de professeur de gymnastique dans une école primaire à Washington, tandis que je m'envolais pour Berlin.

La plupart des GI's jugeaient Berlin comme une des meilleures affectations possible, car le travail y était moins dur que dans les autres postes en Allemagne.

Mais au cours de l'escale de Francfort, les anciens qui étaient là depuis un moment nous avertirent, nous les bleus, que le racisme dans l'armée était aussi dur en Allemagne qu'en métropole — sinon pire.

La nuit qui suivit notre arrivée à Berlin-Ouest, je rentrais avec un ami vers la base — nous étions allés manger un morceau — lorsque nous vîmes au loin trois ou quatre GI's en train de battre quelqu'un. Nous accourûmes : c'était cinq GI's blancs qui s'acharnaient sur un Noir. Ils se mirent à détalier en nous voyant. Le frère qu'ils avaient corrigé était un de nos proches camarades que nous avions laissé au mess quelque temps auparavant. Il gueulait qu'il les tuerait tous. Je lui dis de venir dans ma chambre se nettoyer. Après s'être calmé, il m'expliqua qu'au sortir du mess, un groupe de Blancs s'était mis à le suivre, le traitant de « négro » et le menaçant en termes particulièrement imagés. Avant qu'il ait pu réagir, ils lui étaient tombés dessus. Je lui demandai s'il saurait reconnaître ses assaillants, mais il faisait trop sombre, et il avait trop bu. De ce moment, nous nous sommes tenus prêts à subir l'une de ces lâches attaques.

Mon boulot à la division des engins était censé être un tra-

vail de bureau. Mais j'appris bien vite en quoi il consistait réellement : bien qu'ayant fini en tête de ma classe à l'école militaire, je faisais le coursier, je balayais les bureaux et les magasins, je lavais les véhicules et autres bricoles. Mon ressentiment ne connut plus de bornes et j'utilisais toutes les astuces imaginables pour éviter de telles tâches : je passais mon temps dans le cabinet du dentiste, pour faire soigner ma denture de toutes les manières possibles. Mais, au bout d'un moment, cette excuse ne tint plus : il me fallait trouver autre chose.

Je tombai un jour sur une annonce invitant les candidats intéressés par le basket à s'inscrire. Je crus y voir ma planche de salut. Mais lorsque j'en informai mes supérieurs, les problèmes commencèrent. Ils n'avaient pas du tout l'air d'apprécier cette éventualité, car je ne pourrais faire le ménage que jusqu'à midi, le reste de la journée étant consacré à l'entraînement. Si bien qu'à partir de ce moment on s'ingénia à me donner pour la matinée les tâches les plus repoussantes.

J'ai découvert un peu plus tard une autre échappatoire : je posai ma candidature au gymnase local. On m'accepta après une entrevue. Il s'agissait de nettoyer le gymnase et de préparer les tenues de sport des GI's. Certes, c'était toujours une tâche d'entretien, mais là au moins j'étais indépendant et je n'avais pas en permanence des supérieurs blancs sur le dos. J'organisais mon temps comme bon me semblait. J'avais trouvé une planque face aux brimades incessantes.

Un après-midi, alors que je me trouvais au QG de la base, j'eus l'occasion de voir une manifestation d'étudiants allemands contre la guerre. Je ne comprenais pas l'allemand, mais les pancartes en anglais qu'ils brandissaient étaient suffisamment explicites : « US out of Viêt-nam; end the war ¹. » Je restai à bonne distance pour observer. C'était pour moi significatif, car je comprenais enfin les raisons de ce conflit et l'engagement criminel des États-Unis. J'avais commencé à m'identifier au peuple vietnamien en tant que peuple de couleur, et je sentais que l'engagement américain était purement raciste. Je n'avais pas encore saisi l'aspect politique et économique de la guerre. Pour moi, c'était clair

1. « Les États-Unis hors du Viêt-nam; cessez la guerre. » (N. d. T.)

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

comme le jour : il y avait un pays à des milliers de kilomètres des États-Unis, et son peuple luttait pour sa propre liberté et le droit de déterminer son existence, chez lui. Je voyais comment le gouvernement américain — soi-disant défenseur du « monde libre » — réprimait mon peuple dans son combat pour la liberté et l'égalité. Je me rappelais la façon dont les Indiens américains avaient été réduits pratiquement à néant par ce même gouvernement, sous prétexte de les civiliser.

La vue de ces étudiants allemands demandant à cette armée — dont j'étais — de quitter le Viêt-nam me remit en mémoire un certain nombre de choses : l'injustice, la maladie, la misère, le chômage, les bébés qui mouraient, les églises bombardées, les corps mutilés de quatre petites filles noires, les gens sauvagement assassinés simplement parce qu'ils réclamaient la liberté, l'odeur des gaz lacrymogènes, l'humiliation... En Amérique, nous étions confrontés à ces mêmes forces qui étaient responsables du massacre vietnamien. Mon peuple avait enduré cette terreur depuis plus de quatre siècles — depuis que nos ancêtres avaient été traînés, enchaînés, vers les côtes américaines.

J'avais prévu de faire venir ma femme, Jean, qui attendait un enfant. Mais il était particulièrement difficile pour un GI non gradé — surtout s'il était noir — de trouver à se loger. Les loyers étaient élevés et la solde faible. La plupart des propriétaires allemands qui louaient des appartements aux GI's hésitaient à en louer aux Noirs : ils craignaient que les GI's blancs déménagent, et puis ils n'étaient pas insensibles aux rumeurs racistes qu'on avait délibérément répandues sur les Noirs.

Pendant notre séparation, Jean me tenait au courant des nouvelles du pays. Elle m'avait également expédié des articles extraits du journal des Panthères noires, en même temps que leur programme en dix points. Ces articles étaient vitaux pour nous, GI's noirs, car ils nous fournissaient le lien avec nos frères en lutte en métropole. C'étaient pour nous de véritables catalyseurs et, lorsqu'ils arrivaient, nous passions des heures à en discuter, à les relire dans tous les sens. Nous étions affamés de nouvelles, car celles que nous pouvions avoir par les journaux de l'armée, eh bien, autant ne pas s'étendre dessus. Quant aux journaux allemands, nous ne pouvions pas les lire.

En décembre 1969, les étudiants allemands distribuèrent des tracts aux GI's pour annoncer un débat à l'université avec la présence des leaders du parti des Panthères noires qui expliqueraient leur lutte, leur programme et leurs objectifs.

Nous brûlions d'avoir l'occasion de discuter avec un membre du parti : de nombreux GI's noirs y allèrent. Mais l'amphithéâtre était vide — hormis quelques Blancs. Les étudiants nous expliquèrent qu'Elbert Howard, le dirigeant des Panthères, s'était vu refuser l'entrée en Allemagne fédérale. On l'avait refoulé à l'aéroport. Avec la complicité des autorités allemandes, le gouvernement américain avait réussi à supprimer le meeting.

Les réunions prévues dans d'autres villes allemandes durent également être annulées.

Nous ne fûmes pas longs à découvrir que les services de renseignements de l'armée avaient fiché tous ceux qui avaient voulu assister au meeting. Après cela, les brimades à l'encontre des GI's noirs s'accrurent encore.

Alors que je cherchais toujours un appartement pour Jean et moi, un ami me dit qu'il avait entendu parler d'une location. Je me précipitai, car les demandeurs étaient nombreux. Le propriétaire était un Grec très sympathique. Il me dit qu'il était au courant des problèmes qu'avaient les Noirs pour se loger, ainsi que de la question raciale aux États-Unis. Étant lui-même un immigrant, il me dit que notre situation était en bien des points analogue.

Je pris l'appartement et Jean put enfin venir. Au début, je plaisantais avec elle, lui affirmant que ce serait notre lune de miel. Mais je n'allais pas tarder à être cruellement détrompé.

Dans l'armée, les femmes de soldat reçoivent une pension en fonction de la solde de base de leur époux. Dès que Jean fut en Allemagne, les chèques cessèrent d'arriver. Nous nous rendîmes au service financier pour leur demander de faire une enquête car, sinon, nous aurions du mal à subsister et à préparer l'arrivée du bébé. Au bout d'un mois, nous y retournâmes, mais on nous répondit qu'il n'y avait rien de nouveau à notre sujet. Je me mis à protester, mais mes plaintes restèrent lettre morte. Toutes les semaines, je retournais aux nouvelles. La situation devenait intenable, car ma femme était enceinte de presque six mois et

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

nous n'avions même plus de quoi payer le régime qu'elle devait suivre.

Les autres GI's noirs se mirent à nous donner de l'argent pour nous aider. Au début, cela nous fit honte, nous étions blessés dans notre fierté. Mais bientôt la situation empira au point que je dus moi-même demander à des amis de nous aider. Nous continuions de protester, et c'est seulement après que ma femme fut à Berlin depuis trois mois et qu'elle eut menacé d'écrire à un sénateur noir, qu'on lui donna immédiatement ce qui était légalement notre dû. Nous reçûmes tous les chèques en retard d'un seul coup, ce qui était bien la preuve qu'on les avait retenus délibérément.

Les soldats noirs et leurs femmes se rencontraient régulièrement chez l'un ou chez l'autre pour discuter de leurs expériences quotidiennes — ou passées — du racisme. Plus s'amplifiait notre frustration et plus nous nous retrouvions pour discuter. Nous nous étions mis à étudier ensemble les principes des Panthères, à nous informer sur les Musulmans noirs et la politique de Malcolm X. Mais c'est le parti des Panthères qui nous attirait le plus. Nous admirions le courage avec lequel ils résistaient à l'adversité et exigeaient la justice. En nous brûlait la même fièvre que celle des Panthères, la même rage prête à éclater, et leur défi aux forces supérieures était notre inspiration.

Et nous étions assis là, bloqués en Allemagne par l'armée, regardant en spectateurs le gouvernement américain conspirer ouvertement pour détruire les groupes de militants noirs existants. Nous regardions, tandis que l'occupation armée des ghettos par la police se resserrait. Nous voyions les abords des écoles et des universités envahis par la garde nationale. Nous voyions que Nixon, tout en s'engageant dans l'escalade de la guerre au Viêt-nam et au Cambodge, s'engageait également dans l'escalade de la guerre contre le mouvement noir et les forces pacifistes en Amérique.

Nous avons vu se dérouler la conspiration pour détruire le parti des Panthères noires. Nous avons vu le complot contre Huey Newton, Bobby Seale, Erika Huggins et les innombrables autres militants des Panthères jetés en prison sur des accusations fausses. Nous avons vu le meurtre des jeunes Panthères noires et

des leaders comme « Lil » Bobby Hutton, Fred Hampton, Mark Clark, Bunchy Carter et John Huggins — abattus directement par la police (parfois même pendant leur sommeil) ou par ses agents provocateurs. Nous avons vu, impuissants, ces quatre étudiants blancs se faire massacrer par la garde nationale à l'université d'État de Kent, dans l'Ohio, parce qu'ils réclamaient la paix. Nous avons vu ces deux étudiants noirs tués lors du raid de la police contre le dortoir de l'université d'État de Jackson dans le Missouri. Nous avons vu la police tuer par derrière six jeunes Noirs à Augusta en Georgie.

Lors du prétendu premier retrait des troupes du Viêt-nam annoncé par Nixon, les soldats en Europe — et surtout en Allemagne — assistèrent simultanément à un accroissement des envois de troupes au Viêt-nam. Tandis que Nixon annonçait au public américain et au monde qu'il était en train de retirer vingt-cinq mille hommes du Sud-Est asiatique, il en expédiait peut-être trente mille autres pour les remplacer depuis des bases européennes. Les premiers à partir furent les activistes noirs ou blancs qui supportaient de moins en moins les injustices du racisme dans les forces armées, et les injustices de la guerre du Viêt-nam.

Grâce aux GI's qui étaient allés là-bas, maintenant stationnés en Allemagne, nous pûmes avoir un aperçu de la situation sur place. Les Noirs étaient envoyés au front les premiers; on leur confiait les missions risquées. Conséquence : les pertes chez les Noirs étaient disproportionnées. Les Noirs refusaient les ordres et, dans bien des secteurs, ils étaient à deux doigts de la mutinerie. Alors qu'ils étaient pris sous le bombardement intensif des troupes du FNL, les GI's pouvaient lire dans la presse des analyses falsifiées expliquant que les combats étaient limités. Alors qu'ils étaient totalement encerclés dans un secteur, ils pouvaient lire que les forces américaines s'étaient victorieusement emparées de la zone.

Les GI's de retour du Viêt-nam disaient également que les campements américains étaient en permanence éclairés par des projecteurs puissants, moins pour les protéger contre d'éventuels guérilleros viet-congs que pour les protéger contre eux-mêmes. Des officiers racistes finirent par être mystérieusement tués. Des grenades étaient lancées sur leurs casernements pendant leur

sommeil. La tension raciale était dangereusement élevée et le moral des GI's au plus bas.

A Berlin-Ouest, comme ailleurs en Allemagne, la résistance individuelle des Noirs s'était amplifiée. Les Noirs refusaient d'accomplir les tâches d'intendance ou certains ordres : à Berlin-Ouest, nous refusions de nous lever chaque fois que l'hymne national était joué avant une séance de cinéma aux armées. Nous refusions de nous ranger lorsque la retraite était sonnée à la fin de la journée de travail, bien que la coutume fût que chaque soldat cesse son activité et se mette au garde-à-vous durant tout le temps de la sonnerie.

Pendant nos périodes hors service, nous avons pris l'habitude de porter des bérets noirs, l'un des symboles des Panthères. Nous nous étions également confectionné des brassards et des bracelets noirs, à l'aide de lacets de botte, pour affirmer notre unité en tant que Noirs. Nous montrions notre solidarité en saluant le poing fermé. Nous nous mîmes à porter les cheveux plus longs — dans le style « afro » —, ce qui n'était pas prévu par le règlement. En conséquence de l'affichage permanent de notre attitude militante, les brimades étaient devenues constantes de la part des officiers racistes, incapables de comprendre qu'on puisse se montrer fier d'être noir.

Sous le plus futile des prétextes, les Noirs se voyaient appliquer l'article 15 (un point du règlement militaire qui autorisait les officiers à exécuter des dégradations ou des réductions de solde sans procès). Les Noirs sous les drapeaux subissaient deux fois plus souvent que les Blancs l'article 15. Ils passaient trois fois plus souvent en cour martiale. En particulier lorsqu'un soldat noir défiait l'autorité d'un officier supérieur blanc. En 1970, parmi les démobilisés portant sur leur livret une mention inférieure à « honorable », 45 % étaient noirs.

Un après-midi, alors que je pénétrais dans l'immeuble de ma précédente compagnie pour rendre visite à des amis, je me trouvais nez à nez avec le colonel qui commandait la division. J'essayai de l'éviter, mais il m'avait vu ou plutôt il avait repéré ma coiffure « afro ». Il me demanda mon nom en hurlant. Je répondis mais refusai de saluer. Il glapit que je ne devais pas ignorer les règles de la politesse militaire et, avant que j'aie pu répondre, il m'ordonna de le suivre dans son bureau.

Quand je m'approchai de son bureau, je m'assurai que je n'enfreignais pas le règlement militaire. Je frappai à la porte, attendant qu'on me fît entrer. Je me mis au garde-à-vous et me présentai. Il hurlait toujours : comment pouvais-je ignorer le règlement concernant la coupe des cheveux, la longueur des miens dépassait les bornes! Je lui demandai où se situaient les limites d'une coupe « afro », car je savais qu'aucune règle jusqu'alors n'avait été fixée concernant cette coupe. « Ne jouez pas au plus fin, me répondit-il, et allez vous faire couper les cheveux. » Je lui demandai à nouveau quelle était cette règle. Son visage s'empourpra, et il me demanda où je travaillais. Je songeais en moi-même : nous y voilà. Je répondis : « Au gymnase. » Il déclara que, si je tenais à rester au gymnase et non à récurer les siphons, je ferais mieux de l'écouter. Je me mis au garde-à-vous en lui lançant un « Oui, mon colonel » à la figure et sortis de son bureau. Le coiffeur me rafraîchit les cheveux. Je décidai de ne plus remettre les pieds dans l'enceinte de la compagnie que pour toucher ma solde.

Depuis que j'étais entré dans l'équipe de basket-ball, j'avais eu l'occasion de me déplacer dans tous les corps de la brigade et dans toutes les bases de GI's en Allemagne. Partout où j'allais, j'entrais en contact avec d'autres soldats noirs qui, tous, souffraient de notre oppression. Les Noirs installés en Allemagne de l'Ouest subissaient les harcèlements du Ku Klux Klan, tel l'incendie des croix. Selon eux, cette activité du Klan bénéficiait du soutien des officiers supérieurs.

Un soir, tandis que je jouais contre l'équipe locale, j'entendis une voix de femme crier : « Faites sortir ces nègres du terrain! », « Tuez-les! » Elle était hystérique. Les nerfs à fleur de peau, je demandai une interruption pour protester auprès de notre entraîneur qui était un lieutenant blanc du Missouri. Il me répondit simplement de ne pas me laisser abattre par ça. Mais c'était trop tard, et je m'aperçus alors de sa sympathie pour ce que nous venions d'entendre dans la bouche de cette femme blanche. Il n'émit aucune protestation, ne mentionna même pas l'incident aux responsables locaux, comme si rien ne s'était produit.

L'incendie des croix et le harcèlement du Klan n'appartiennent pas au passé dans les forces armées américaines. Aujourd'hui,

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

en 1978, quatorze *marines* noirs du camp Pendleton, en Californie, attendent d'être jugés, avec la perspective de peines très longues, pour avoir tenté de briser une réunion du Klan qui se tenait sur la base militaire. Personne n'ignorait que les officiers étaient des membres actifs du Klan, aux côtés des responsables civils. Des soldats noirs ont été battus, leurs voitures piégées, de nombreux harcèlements de ce type se sont produits. Au fur et à mesure de cette escalade de provocations et d'agressions racistes, les *marines* noirs n'eurent plus d'autre choix que de prendre eux-mêmes l'affaire en main. Et, maintenant, ce sont eux que l'on punit de s'être défendus, tandis que le major-général K. Gofman, commandant de la base, a disculpé les fascistes en affirmant que la mise sur pied d'une organisation du KKK dans l'enceinte de la base ne présentait aucun caractère illégal.

Un soir, à Berlin-Ouest, un de mes très bons amis, qui vivait aussi à l'extérieur du camp avec sa femme et son petit garçon, et chez qui nous nous retrouvions souvent, reçut un coup de fil de sa femme alors qu'il était de garde à la base. Elle avait reçu des menaces de racistes, et elle avait peur de rester seule avec l'enfant. Son mari quitta son poste et rentra chez lui pour protéger sa femme et son enfant. L'officier blanc qui était responsable de la garde de nuit découvrit que mon ami était parti sans autorisation, et il alla le chercher chez lui. Il lui ordonna de retourner à la base. Mais mon ami refusa : pourquoi retournerait-il à la base pour assurer la protection de certains racistes qui menaçaient sa femme? L'officier répondit qu'il n'y pouvait rien, qu'il devait respecter le règlement militaire. Mon ami lui expliqua que ces règles, interprétées et appliquées par des racistes, ne le concernaient pas et qu'à partir de cet instant il démissionnait de l'armée. Il en avait assez de l'armée et de ses fanatiques. L'officier lui répondit qu'il ne pouvait pas démissionner comme ça, qu'il devait retourner à la base. Mon ami répliqua que le seul moment où il y reviendrait, ce serait le lendemain matin, pour signer ses papiers de départ.

Le lendemain matin, quand il arriva à la base, on l'arrêta et le mit en prison. On lui enleva tous ses grades, et sa solde fut réduite à celle d'un simple soldat entrant dans l'armée. Les allocations de sa femme furent supprimées. En conséquence, elle

dut quitter leur appartement qu'elle n'avait plus les moyens de payer. Elle alla protester auprès des officiers de réquisition qui, soit firent la sourde oreille, soit condamnèrent son mari. Nous autres, GI's noirs, devînmes furieux, mais nous ne savions quoi faire. Cependant, si rien ne se produisait, tôt ou tard nous finirions par faire des éclats, c'était certain.

Nous vînmes en aide à notre sœur et à son bébé, nous mîmes tout notre argent en commun et elle vint habiter à tour de rôle chez nous ou chez un autre couple. Ne trouvant aucune autre issue à cette situation, nous essayâmes d'organiser le retour de la femme et de l'enfant aux États-Unis.

Indésirables.

Deux mois plus tard, alors que notre colère et notre ressentiment étaient à leur comble, l'épouse d'un de nos frères appela l'officier commandant la brigade pour lui dire que, si notre ami n'était pas relâché de prison, la brigade exploserait et serait incendiée. On libéra notre frère immédiatement. Nous n'étions pas complètement satisfaits, car l'armée refusait d'entendre ses griefs et elle l'avait maintenu en prison sans jugement. Les responsables militaires affirmaient que, s'il voulait quitter l'armée, on le démobiliserait comme indésirable. C'était un « fauteur de troubles ». Ce qualificatif le suivrait toute sa vie, diminuant ses chances de trouver un emploi décent. Tout en ayant conscience des possibilités limitées pour un Noir de trouver un emploi décent mais désireux également d'en finir avec la folie qu'il côtoyait quotidiennement à l'armée, il accepta sa démobilisation comme « indésirable ». Voilà un autre moyen dont se servait l'armée pour se débarrasser des « indisciplinés » ou des « éléments activistes ».

Le mécontentement s'amplifiait et le moral des Noirs était extrêmement bas. Il était devenu évident que nous ne pouvions nous attendre à aucune sorte de considération ou de respect.

Un après-midi, un groupe de GI's noirs discutait, sur le trot-

toir, d'un autre cas, celui d'un de nos frères qui faisait l'objet d'une démobilisation comme « indésirable » parce qu'il avait refusé d'exécuter un ordre raciste, lorsque le commandant de la division s'approcha de nous à bord d'une jeep décapotable dans laquelle il faisait un tour d'inspection du camp. Arrivé à notre hauteur, il nous regarda et salua avec arrogance. Tous, nous le regardâmes avec dégoût, dans l'espoir qu'il comprendrait nos sentiments. Nous ne lui retournâmes pas son salut et fîmes comme s'il n'existait pas, exactement comme l'armée qui niait notre existence. Il continua à saluer jusqu'à ce qu'il nous eût dépassés.

Une semaine plus tard, un lieutenant en second noir fut envoyé dans notre secteur pour recueillir les griefs des Noirs et les lui transmettre. Ce geste n'était à nos yeux que symbolique, il ne changerait rien à notre situation. Le commandant connaissait déjà parfaitement nos griefs. Il signa l'ordre de démobilisation des « indésirables ». Il était au courant de tout ce qui se passait dans sa division. Nous avons le sentiment que, même si le lieutenant en second était un officier, c'était malgré tout un Noir et qu'il n'avait guère plus d'influence sur les racistes que nous.

Le 7 mai naquit mon fils Johari. Tandis que je quittais mon immeuble pour rendre visite à ma femme à l'hôpital et voir mon fils pour la première fois, un ami qui résidait dans la même maison et qui travaillait comme employé de bureau à l'état-major me confia qu'il venait de voir la liste de ceux qu'on envoyait au Viêt-nam. Mon nom y figurait. Je lui répondis que je ne pourrais pas partir, car ma femme venait d'avoir un bébé. Ainsi, ce jour-là, j'offris à ma femme le cadeau que l'armée nous faisait. Nous tombâmes d'accord l'un et l'autre que je devais faire l'impossible pour lutter contre cette décision. D'une part, parce que je n'avais rien contre les soldats de l'armée de libération vietnamienne, qu'ils n'étaient pas nos ennemis, mais nos frères luttant contre notre ennemi commun, le raciste — pourquoi risquerais-je ma vie pour les racistes? Et aussi parce que, quand la femme d'un soldat met au monde un enfant à l'étranger, le mari n'est généralement pas envoyé au front. Leur geste signifiait à nos yeux une manière facile de se débarrasser de moi. Un grand nombre des frères de notre groupe étaient aussi réquisitionnés pour le Viêt-nam.

J'allai voir le commandant de ma compagnie et lui dis que je ne pouvais pas partir au Viêt-nam, parce que ma femme venait d'avoir un bébé et qu'il m'était impossible de la laisser. Il me promit d'étudier mon cas. Aussi, je ne m'en inquiétai plus, croyant que l'affaire était réglée.

Deux mois plus tard, on me fit savoir qu'il ne me restait que deux semaines avant d'être rapatrié aux États-Unis pour rejoindre le Viêt-nam. Je me rendis immédiatement chez le commandant de la compagnie. Il ne pouvait rien faire. Je devais m'adresser à quelqu'un de plus haut placé. Je savais ce que ça voulait dire. Après avoir couru à droite et à gauche, sans résultat, je me rendis auprès du lieutenant en second noir, celui qui était censé recueillir les doléances des Noirs. Il convint avec moi que je ne devais pas partir. Il organisa une entrevue avec le sergent-major et l'officier responsable de l'administration de la brigade afin de trouver les moyens d'empêcher mon départ. Le sergent-major avait travaillé autrefois dans ma compagnie, et il était réputé pour son racisme. Je savais à quoi m'attendre avec lui. Je lui expliquai qu'ils n'avaient pas le droit de m'envoyer au Viêt-nam. « L'armée a le droit de faire ce qu'elle veut. » Je répondis que je n'avais pas le temps de mettre en ordre mes affaires ni de rapatrier ma femme et mon fils. « Nous ne sommes pas concernés par votre femme et votre enfant, nous ne les avons pas fait venir ici. — Votre seule préoccupation, c'est donc de faire de moi de la chair à canon et de vous foutre de ma famille? — Si c'est l'interprétation que vous en donnez. » Ils ne démordaient pas de leur position. Je savais que, si je refusais de quitter Berlin-Ouest, je serais jeté en prison, je perdrais mon grade et ma solde, et on me forcerait de toute façon à rapatrier ma femme et mon fils. Je ne pouvais pas gagner contre eux, il me fallait songer à autre chose.

Tout au long de la discussion, le lieutenant en second ne prononça pas un mot pour m'aider. En dépit de son rang d'officier, sa parole ne comptait pas face aux racistes, simplement parce qu'il était noir.

Je savais que je n'irais pas au Viêt-nam, à moins qu'on m'y traînât enchaîné. Je décidai d'essayer de quitter l'armée légalement une fois que je serais aux États-Unis. Je leur déclarai

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

donc que je n'avais pas le choix. Ils m'adressèrent en retour un sourire de reconnaissance. Je leur demandai de m'avancer quatre mois de solde pour me permettre de payer le billet d'avion de ma femme et de mon fils- et m'aider à les établir à l'abri aux États-Unis. Leur attitude changea. Je pouvais avoir l'argent sans problème.

Une fois rentrés aux États-Unis, Jean et moi restâmes dans les alentours de nos villes natales pendant environ trois semaines avant de nous rendre à Washington pour chercher un moyen me permettant de quitter l'armée légalement. Nous expliquâmes simplement à notre famille quels étaient nos projets et les raisons pour lesquelles je refusais d'aller au Viêt-nam. Les nôtres s'inquiétèrent beaucoup, estimant que nous n'avions pas la moindre chance de nous en tirer dans la légalité.

De retour chez moi, je renouai avec mes anciens amis pour voir si leurs idées avaient changé, espérant trouver en eux une colère égale à la mienne. Mais je fus profondément ébranlé et déçu. Nombre des types avec lesquels j'avais grandi, et ceux qui étaient plus jeunes que moi, se droguaient. Je m'attendais à trouver de nombreux militants, au lieu de quoi je tombais sur des camés. Je fus déprimé de voir combien l'héroïne anéantit toute activité et donne naissance à des zombies. Quand j'avais quitté Greensboro pour l'armée, l'héroïne était pratiquement inexistante. A mon retour, elle était répandue en abondance.

En août 1970, nous partîmes à Washington où nous contactâmes une de mes tantes qui travaillait au Pentagone comme secrétaire d'un colonel. Nous lui expliquâmes ce qui s'était passé et ce que nous souhaitions faire. Sa première réaction fut de craindre les conséquences, elle estimait que je commettais une erreur et que c'était impossible. Mais je lui fis comprendre que la décision était prise, que le problème, ce n'était pas moi mais l'armée, que je ne voyais aucune raison de risquer ma vie pour un gouvernement qui se fichait de moi, de ma famille et de mon peuple. Elle accepta d'étudier l'affaire.

Quelques jours après, on l'assura que, si je mettais les pieds sur le sol du Pentagone, je serais immédiatement arrêté et envoyé en prison ou au Viêt-nam. Il nous fallut donc tenter autre chose.

Pendant notre séjour à Washington, nous habitâmes chez

différents amis. En dépit du fait que j'étais déjà venu à Washington quand j'étais plus jeune, je ne voyais maintenant le ghetto que pour ce qu'il signifiait. Autrefois, j'avais admis certains aspects de l'oppression noire. Depuis, j'avais endossé cet uniforme vert pour défendre « la liberté et la justice » partout ailleurs qu'ici et au nom du monde « libre ». S'agissait-il bien de la même chose dans le ghetto? La vie qu'avait connue mon peuple tout au long de son histoire était-elle bien cette vie « de liberté et de justice » qu'ils prêchaient au monde? En descendant North Capitol Street où se reflétaient, à travers la drogue et les rats, toute la décadence et la misère, en apercevant le Capitole des nations depuis l'extrémité de la rue, je ressentis colère et amertume, parce que ça ne devait pas être ainsi, et tout argument contraire était une justification criminelle. Plus que jamais, j'étais déterminé à ne pas partir pour combattre dans leur guerre, parce que l'ennemi se trouvait en face de moi, ici même, chez nous.

Après avoir passé quelque temps à Washington et songé à nos prochaines démarches, Jean découvrit dans un journal local l'adresse d'un groupe d'avocats qui travaillaient pour le Syndicat américain des libertés civiles. Leurs consultations étaient gratuites. Nous allâmes voir s'ils pouvaient nous aider. J'expliquai toute l'affaire à un des avocats et lui dit que Berlin-Ouest était sur le point d'exploser. Il me conseilla d'attendre un peu pour lui permettre d'étudier les possibilités que j'aurais de quitter l'armée. J'eus en quelque sorte l'impression qu'il ne croyait pas que les choses allaient aussi mal en Allemagne. C'était la première fois qu'il en entendait parler.

A notre rendez-vous suivant, il était très excité. Il me montra un article de journal portant comme titre : « La situation à la caserne militaire de Berlin-Ouest tourne à l'émeute. » Près de deux mois après mon départ de Berlin, des soldats noirs s'étaient engagés dans une rébellion ouverte. Je demandai à l'avocat quelles étaient mes chances, car j'en avais assez de rester assis à voir nos ressources diminuer. Il me dit que ce que je devais tenter, à son avis, c'était de revenir en arrière, de me présenter aux autorités en acceptant les conditions préalablement fixées entre l'armée et les avocats. Je pouvais même choisir la prison militaire, si je le voulais. Je dis : « Quoi? Qu'entendez-vous par " prison " ? »

Il m'expliqua que, de toute façon, je devrais aller en prison, mais ils se portaient garants que je n'irais pas au Viêt-nam. A son avis, la procédure pouvait durer six mois. « Six mois de prison parce que je refusais de quitter ma femme et mon enfant, de risquer ma vie dans une guerre raciale dont je n'avais strictement rien à foutre après tout ce que le peuple noir endurait dans ce pays? » J'en avais assez de jouer à ces jeux, et décidai de partir à ma façon. Au diable l'armée!

Je ne compris pas alors la signification et la force du Mouvement contre la guerre, ni le moyen dont je disposais de transformer mon séjour en prison en un acte politique, en expliquant ce qui se passait dans l'armée en Allemagne et dans l'armée en général, et en attirant l'attention là-dessus. Je choisis de désertier. Je me disais simplement : « Pourquoi aller en prison pour une injustice commise envers mes frères et mes sœurs partout dans ce pays? » Nous participions à ce jeu depuis trop longtemps.

Nous remerciâmes l'avocat pour le mal qu'il s'était donné et lui nous souhaita bonne chance.

Heureusement, Jean avait acheté une petite voiture avant son départ pour l'Allemagne. Grâce aux fonds que l'armée m'avait avancés, et en les gérant convenablement, nous étions libres de nos déplacements. Quelques semaines plus tard, nous quittâmes Washington pour Detroit, dans le Michigan, pour vivre chez des amis en attendant de pouvoir nous installer nous-mêmes.

Pour ce qui était de notre identité, nous décidâmes de ne changer que notre numéro de sécurité sociale en tenant compte des éléments réels de nos antécédents familiaux. Nous étions d'accord l'un et l'autre de ne pas changer de nom.

Je me mis à chercher du travail. Lorsque je devais remplir des formulaires de demande d'emploi, je me servais des renseignements figurant sur ma carte de sécurité sociale. Quand on me demandait mon statut militaire, je répondais « 4F », signifiant que j'étais exempté de service militaire. Si on me demandait ma carte d'exemption, j'expliquais que je ne l'avais pas avec moi, que je l'apporterais la prochaine fois. Ça voulait dire que je ne pouvais pas retourner à cet endroit. Pour certains emplois, il fallait passer des tests d'aptitude. Une fois réussis, l'emploi m'était confié, mais on devait prendre mes empreintes digitales pour une

vérification de sécurité. Je disais « D'accord », mais je rayais le job de ma liste.

Peu de temps après notre arrivée à Detroit, la police fit irruption dans le bureau local des Panthères noires. Angela Davis avait été arrêtée auparavant, et la télévision diffusait son portrait comme celui d'une « dangereuse terroriste communiste ». J. Edgar Hoover, alors directeur du FBI, avait officiellement déclaré la guerre au Mouvement de libération des Noirs et jurait de détruire les Panthères « par n'importe quel moyen ». Les récentes révélations du FBI démontrent l'ampleur de la barbarie de cette campagne. Même si nous ne savions pas tout ce qui se passait, nous imaginions toujours le pire, nous y étions préparés. Connaissant la mentalité raciste...

Étant donné ma désertion, nous estimions que le mieux était de ne pas approcher les mouvements, en particulier celui des Panthères, craignant de les mettre en danger si j'étais découvert, la police et les autorités fédérales étant à l'affût du moindre prétexte pour les attaquer. Nous redoutions aussi la présence de nombreux indicateurs et espions au sein de ces organisations. Le risque était donc grand d'être découvert. Mais cela n'entraîna pas notre solidarité au mouvement ni notre désir de faire tout ce que nous pouvions, seulement notre action se révéla extrêmement limitée et frustrante. Nous étions vraiment contraints de rester en observateurs sur les rives, ce que nous détestions l'un et l'autre.

Pendant ce temps-là, Jean cherchait un poste vacant d'enseignante. N'ayant toujours pas trouvé de travail, je me sentais découragé en voyant nos fonds diminuer. Un jour, je découvris une annonce dans un journal qui offrait de former des directeurs de restaurants « rapides ». La formation avait lieu sur le tas, l'employé était rémunéré et avait la possibilité d'un avancement accéléré. La société voulait établir une chaîne de restaurants appelés Gino dans les faubourgs de Detroit.

Je me rendis au rendez-vous sans savoir à quoi m'attendre. Je n'avais guère d'expérience, sinon dans le domaine du sport, j'étais donc désavantagé. En frappant à la porte, je pensais trouver un homme blanc, mais ce fut un Noir qui ouvrit. Je songai que les choses n'allaient peut-être pas si mal que ça, après tout. L'at-

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

mosphère était très détendue, et je lui confiai qu'il était la dernière personne que je m'attendais à voir ouvrir la porte. Il me posa sur moi des questions du genre : avais-je un contact facile avec les autres, éprouvais-je des difficultés à travailler avec des Blancs? Je lui répondis que ça ne me posait aucun problème de travailler avec des Noirs ou des Blancs, pour autant qu'on me respectât. Je lui dis également que je ne connaissais rien à la restauration, mais que je n'étais pas idiot et que je n'avais pas de problèmes pour apprendre si on m'en donnait la chance. Il m'expliqua que ce n'était pas lui qui retenait les candidats, mais qu'il pouvait faire une présélection. Il transmettrait mon nom et le directeur régional me recevrait.

Une semaine plus tard, je rencontrai le directeur régional, un Blanc. Il avait un rapport positif sur ma candidature d'après ma première entrevue. Afin qu'il comprît que l'emploi m'intéressait, je le bombardai constamment de questions et, par bonheur, il se révéla très loquace. Je continuai à le faire parler jusqu'à ce qu'il s'aperçût que l'heure était passée. Il parla essentiellement de lui-même et de son ascension à un poste élevé dans la société. Il était très imbu de lui-même. Il accepta ma candidature. La société allait m'envoyer en avion avec deux autres personnes dans le Maryland pour y suivre un stage dans l'un de leurs restaurants. Je recevrais une indemnité de déplacement en plus d'un salaire normal.

J'étais très heureux, parce que j'allais, pour la première fois, gagner assez d'argent pour subvenir aux besoins de ma famille et, si tout se passait bien, je garderais longtemps cet emploi.

A la longue, il s'avérait gênant de vivre chez d'autres, et nous dûmes déménager. Nous empruntâmes de l'argent à un ami pour trouver un appartement. Nous ne pouvions nous offrir le luxe d'être difficiles, et, en fait, nous n'avions guère de choix. Nous trouvâmes un petit logement qui semblait propre pour quatre-vingts dollars, plus quatre-vingts dollars de caution.

Je ne crois pas que nous ayons passé là plus d'une semaine avant mon départ pour le Maryland. Je fis la connaissance des deux autres stagiaires le jour même. L'un d'eux était George Wright, qui utilisait alors un nom d'emprunt.

Nous prîmes tous l'avion pour Baltimore, où nous fûmes

accueillis et hébergés dans un appartement de Rockville pendant la durée de notre stage. Nous étions logés avec deux autres stagiaires qui étaient plus avancés que nous dans leur formation. George Wright et moi étions les seuls Noirs.

Je restais la plupart du temps en tête à tête avec moi-même, observant les gens avec lesquels je travaillais et leurs relations entre eux. Je m'aperçus que, lorsqu'un directeur régional ou des responsables plus élevés venaient sur place, les autres directeurs faisaient tout pour être à leur botte. Si je ne réagissais pas de la même façon, personne ne comprenait. On me fit savoir que je devais manifester plus d'entrain quand les patrons venaient. Je demandai si je faisais correctement mon travail, et on me répondit oui. Alors, pourquoi manifester empressement et sourires devant les patrons? Dans mon dossier, on inscrivit : « Difficile de contact, ne montre pas d'enthousiasme pour son travail. » Je n'admettais pas non plus le principe de la compétition à coups de peau de banane et je refusais de participer à ce jeu de larbins. Bien que je fusse toujours sur la brèche, je refusais de me vendre à bon marché. La seule chose que je possédais, qui m'appartenait vraiment, c'était mon amour-propre et ma dignité. Je refusais de baisser la tête et de jouer le rôle de l'humble serviteur à jamais dévoué à son maître.

Quand le stage fut fini, nous rentrâmes à Detroit, où Jean avait trouvé entre-temps un emploi de professeur d'éducation physique. La société ouvrit deux nouveaux magasins dans les faubourgs et on m'affecta à l'un d'eux.

Pendant l'inauguration, alors que j'inspectais le restaurant pour veiller à sa propreté, je vis, inscrits sur la porte et les murs des toilettes, ces mots : « Adhérez au Mouvement de l'homme blanc; aidez-nous à garder l'Amérique blanche et pure; restons blancs. » C'était les devises du Ku Klux Klan. J'avais mon idée sur le responsable. Un des employés blancs, originaire du Sud, évitait toujours de faire ce que je lui demandais, mais il s'arrangeait toujours pour rester en bons termes avec les supérieurs blancs. Il protesta lorsque je lui demandai de nettoyer les murs des toilettes, mais il ne put refuser par crainte de perdre son emploi. Il démissionna pourtant un beau jour, et je dois avouer que je n'ai pas pleuré son départ.

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

Un soir où je faisais partie de l'équipe de nuit et où je travaillais dans l'arrière-boutique, un Blanc âgé entra. Il avait de toute évidence bu un coup de trop : il était d'humeur gaie et très bavard. Il blagua avec les caissières et exigea de voir le directeur, parce que la nourriture était bonne et qu'il voulait lui offrir un café. J'écoutais, mais ne dis pas un mot. Puis, une des filles s'approcha pour me demander de venir par-devant, un client désirant me voir. Je n'avais guère envie d'aller devant, mais je m'y rendis, prêt à refuser l'offre du café et à le remercier. J'allai près de l'homme qui ne m'avait pas vu approcher, car il était occupé à chercher des yeux le « directeur ». Je dis : « Puis-je vous aider ? » Il répondit : « Ça va, mon garçon, j'attends le directeur. » Je déclarai que c'était moi le directeur. Il hocha la tête pour s'assurer qu'il avait bien entendu et que l'alcool qu'il buvait ne lui jouait pas des tours. Je me présentai à nouveau. Il cessa de sourire et devint cramoisi : « Je ne parle pas de vous, je parle de l'autre, où est-il, l'autre ? — Qui ça ? — Vous savez bien, euh, le Blanc. — Lequel ? » Il répondit : « N'importe ! » puis tempêta comme si je l'avais insulté, mais avec un air très embarrassé et dégrisé. Au lieu de me mettre en colère, j'eus toutes les peines du monde à m'empêcher de rire devant l'expression de dégoût qui était apparue sur son visage quand il avait compris que c'était moi le directeur et qu'il avait failli offrir une tasse de café à un Noir.

George Wright m'avait présenté à son ami George Brown qui utilisait aussi un nom d'emprunt à ce moment-là. L'un et l'autre étaient arrivés à Detroit à peu près en même temps que Jean et moi. Nous découvrîmes que nous avions beaucoup de choses en commun et des goûts très proches. En apprenant à nous connaître réciproquement, nous nous doutions que nous cherchions tous à échapper à quelque chose sans savoir quoi. Nous avions remarqué des ressemblances dans notre façon de veiller à notre sécurité. Je ne posai aucune question pour la simple raison que je ne voulais avoir à répondre à aucune.

Nous discutons toujours de ce qui arrivait à notre peuple, de la politique et des méthodes de Nixon, J. Edgar Hoover, Ronald Reagan en Californie, des Rockefeller, du maire Richard Daley, de Chicago, et du commandant Frank Rizzo, de Phila-

delphie, parce qu'ils étaient à la tête de la conspiration destinée à détruire le Mouvement de libération des Noirs. Nos discussions étaient sans fin.

Après mon retour à Detroit, et en vivant dans notre appartement, je commençai à voir réellement dans quoi nous nous étions installés. L'impression de départ selon laquelle l'appartement était propre disparut dès l'instant où la nourriture entra dans la maison. Ce fut alors que les cafards firent connaître leur présence. Je me souviens que, juste après avoir rempli le réfrigérateur (loué avec la cuisinière et le lit) pour la première fois, j'allai chercher quelque chose à manger et, en ouvrant la porte, je vis des petits cafards partout, même gelés dans les cubes de glace. Au cours de la nuit, nous devions périodiquement nous réveiller pour retirer les cafards du visage et du corps de notre fils, craignant toujours que l'un d'eux s'introduisît dans son oreille.

Quels que fussent nos efforts pour essayer de garder l'appartement propre, ça ne servait à rien, tout l'immeuble en était infesté. Un employé de la société de désinfection venait parfois vaporiser. Après son passage, on ne voyait pas le moindre cadavre de cafard, tandis que nous manquions d'être asphyxiés par les vapeurs nauséabondes. J'imagine que les cafards étaient très malins et qu'ils avaient placé un indicateur dans toutes les compagnies de désinfection pour pouvoir battre en retraite en temps voulu. Quelques jours après la vaporisation, ils revenaient en force, tenant des réunions triomphantes.

Pour les rats, c'était une tout autre histoire. Le soir, de notre fenêtre, quand je regardais jouer les enfants, je pouvais voir des rats affamés rôder dans l'ombre en quête de nourriture. Ils étaient très gros et téméraires. On avait parfois l'impression que les enfants et les rats jouaient ensemble.

Chaque fois que je rentrais du travail aux premières heures du jour, vers 1 heure, et que j'empruntais notre rue, je voyais des centaines de rats qui jouaient sous les porches. J'avais peur de descendre de ma voiture, car je ne crois pas que j'aurais pu affronter l'épreuve d'un rat grim pant à l'intérieur de ma jambe de pantalon. Aussi, je faisais ronfler le moteur dans l'espoir de les effrayer. Je redoutais aussi d'en voir un sauter dans la voiture au moment où j'en sortais, imaginant la scène où, conduisant à cent à

l'heure sur l'autoroute, ce rat déciderait de faire ma connaissance. Ces rats en si grand nombre avaient l'air de sortir du *Joueur de flûte de Hamelin*, mais, dans le cas présent, il n'y avait pas de flûte enchantée. Je ne peux m'empêcher de penser que, aujourd'hui encore, beaucoup de parents doivent monter la garde auprès de leurs jeunes enfants, pour éviter que des rats faméliques ne les attaquent. C'est l'enfer.

Jean et moi décidâmes d'économiser assez d'argent pour trouver un endroit plus propre et plus salubre. Nous trouvâmes une maison qu'un couple âgé de Blancs cherchait à vendre à la lisière du ghetto, mais toujours dans la ville. Heureusement, nous n'eûmes pas à avancer trop d'argent en guise de caution, les références de nos emplois se révélant suffisantes. Nous devions payer un loyer mensuel qui venait en déduction de l'achat de la maison. Après avoir emménagé, nous apprîmes que les agences immobilières de Detroit risquaient gros si elles pratiquaient la discrimination raciale dans leurs transactions. Ces agences se mettaient en rapport avec des Blancs anxieux d'échapper aux ghettos qui se développaient et désireux de vendre leur maison à bas prix. Après avoir acheté ces maisons, elles les revendaient aux Noirs en doublant ou triplant le prix d'origine. Nous comprîmes que nous aussi avons été victimes de cette pratique, mais nous ne pouvions nous plaindre à cause de mes antécédents.

Par la suite, Jean dut s'arrêter de travailler, car elle attendait notre second enfant. Cela signifiait que notre budget serait très serré jusqu'à ce qu'elle puisse se remettre à travailler. Le couple qui habitait dans la maison avant nous était très gentil, il nous laissa une cuisinière en très bon état et un réfrigérateur, si bien que nous n'eûmes pas à les acheter.

Dans mon travail, j'avais établi de très bonnes relations avec les employés qui travaillaient sous mes ordres. Je leur avais bien fait comprendre dès le départ que je travaillais là exactement comme eux, qu'ils avaient une tâche particulière à accomplir, tout comme moi. Je leur avais dit que, si quelque chose n'allait pas, c'était à moi d'encaisser les reproches des directeurs. J'étais supposé être dur avec eux, mais je n'aimais pas travailler de cette façon. S'ils me cherchaient, moi aussi je les chercherais. Ils étaient

tous blancs, mais aucun n'eut de problème avec moi du fait de ma race.

Régulièrement, les directeurs des différents restaurants allaient dîner avec le directeur régional. Je redoutais ces sorties car je n'avais rien en commun avec les directeurs. Je n'aimais ni la boisson, ni leurs plaisanteries grossières.

Le directeur régional était un petit homme blanc qui n'avait pas dépassé la classe de troisième et qui avait fait sa carrière dans la société en commençant comme simple employé. Il avait accédé à ce qu'on appelle la bourgeoisie, et il était fier de sa réussite. A l'un de ses dîners, il me confia qu'il ne comprenait pas ce que je faisais aux employés, car il était réellement surpris de voir à quel point les employés blancs m'aimaient et me respectaient. C'était la première fois qu'il voyait de telles relations entre des employés blancs et un Noir. Il me demanda comment je m'y prenais. Je répondis que je ne faisais pas grand-chose, sinon que je les respectais, un point c'est tout.

Après le dîner, au moment où je m'apprêtais à monter dans ma voiture, il dit : « Vous savez, Mel, vous êtes le seul nègre que j'ai pu garder. » Ayant réalisé ce qu'il avait dit, il essaya de sourire comme s'il ne s'était rien passé. J'avais envie de lui envoyer mon poing dans les gencives, mais je me retins en songeant que les perdants seraient moi et ma famille. Et Jean était enceinte. Aussi je me retournai simplement, montai dans ma voiture et rentrai chez moi.

Cette nuit-là, après m'être calmé, je décidai d'exiger de lui des excuses pour cette insulte. J'appelai chez lui le lendemain et lui demandai de s'excuser. Tout d'abord, il déclara qu'il ne s'en souvenait plus, mais, s'il avait dit ça, il en était désolé, il était saoul. Je répondis que c'est en effet à ce moment-là qu'il est le plus difficile de se contrôler.

Ce jour-là, un trait fut tiré. Il n'apprécia pas l'idée d'avoir eu à présenter des excuses à un subordonné, en particulier à un Noir, et puis ses « gars » l'avaient su. Il se mit à critiquer constamment mon travail et mes relations avec les autres employés. Il me dit que, au lieu d'être gentil avec eux, je devais leur marcher sur les pieds. C'était le seul moyen d'en tirer quelque chose. Je répondis qu'ils travaillaient efficacement et

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

que, par conséquent, je n'avais pas à les traiter comme des chiens. Il me reprocha alors de leur accorder trop d'augmentations. Je devais les faire travailler dur en les payant peu. J'affirmais que, s'ils travaillaient bien et réussissaient les tests de la société, ils avaient le droit d'être augmentés : c'était la politique de la société.

A la suite de ces efforts pour briser mes relations avec les autres employés, dans l'espoir que ceux-ci se retourneraient contre moi, provoquant ainsi des désordres qui lui donneraient un motif pour me licencier, il chercha d'autres moyens de me harceler, avec mesquinerie. Tout le monde savait qu'il était à l'affût de la première occasion pour me faire renvoyer.

Pendant que nous étions à Detroit, le ghetto s'était encore agrandi. Le programme dit « de lutte contre la pauvreté » ne rénouvait pas les bas quartiers et n'engendrait aucun changement radical; en réalité, il ne faisait qu'accroître la dépendance des pauvres. Le chômage était permanent et nombre de jeunes Noirs se trouvaient dans la situation où ils ne pourraient jamais intégrer le marché du travail. Aujourd'hui, le chômage des jeunes Noirs atteint le chiffre astronomique de 60 à 80 %. Les étudiants noirs diplômés se trouvaient dans l'impossibilité de trouver un emploi. Ainsi, les chômeurs étaient pris dans le piège sans cesse resserré du ghetto, avec ses conditions sanitaires déplorables. Nous savions, par expérience, que le chômage conduit à une dépendance sociale accrue, à un développement du taux de criminalité, à la drogue, à l'alcoolisme et à la prostitution.

Nous avons également vu l'administration Nixon interrompre les programmes d'amélioration des conditions sociales et accroître le budget militaire, dépenser des millions de dollars pour des armes antiémeutes et des programmes d'entraînement à la répression des troubles, au détriment des plans pour l'amélioration des conditions de vie d'une partie de la population.

Nous avons clairement compris que l'administration raciste de Nixon, avec le programme de « négligence légère » de Moynihan¹, ne pouvait moins se préoccuper du sort des pauvres et

1. Daniel Moynihan, ancien ambassadeur des États-Unis à l'ONU, ancien conseiller de Richard Nixon, était le théoricien de la politique de *benign neglect*. (N. d. T.)

des Noirs. Avec le produit national brut le plus élevé du monde, des millions d'Américains se voyaient réduits à vivre sans le minimum nécessaire pour se nourrir, tandis que l'administration avait l'audace de payer de grosses entreprises agricoles à ne pas faire de cultures.

Dans les grandes villes, nous avons vu les communautés noires devenir de plus en plus isolées sur le plan économique à la suite du refus du gouvernement fédéral d'accorder des prêts indispensables aux cités, tandis que des entreprises retiraient d'immenses profits de la ville, et qu'au lieu de réinvestir ces sommes dans les mairies, elles les injectaient dans les quartiers blancs.

Nous avons vu à quel point notre peuple a dû apprendre à vivre face aux dangers croissants de la criminalité, au pillage organisé de la communauté noire, au développement de la drogue au profit des nantis, grâce à une police protégeant le trafic des narcotiques.

L'offensive contre la communauté noire s'est intensifiée. Le gouvernement a essayé d'exécuter légalement notre sœur Angela Davis. George Jackson a été tué par une conspiration raciste. Les prisonniers d'Attica ont été massacrés. A Pontiac, au Michigan, pas loin de Detroit, le KKK a piégé des autobus scolaires pour empêcher les enfants noirs et blancs d'aller ensemble à l'école.

A Detroit a été créé le STRESS¹, une division de la police chargée de protéger la communauté contre le banditisme, et qui, en réalité, assassinait de jeunes Noirs innocents. On avait l'impression que, la seule solution contre la pauvreté et le chômage croissants des Noirs, c'était de pratiquer le meurtre et la terreur à leur égard.

Une nuit du mois de janvier 1972, Jean et moi avons reçu un coup de téléphone de George Wright nous disant son inquiétude à propos de George Brown qui n'était pas rentré chez lui la nuit précédente. Il pensait qu'il lui était peut-être arrivé quelque chose, car ce n'était pas dans ses habitudes de rester dehors. Il nous dit qu'il allait vérifier à l'hôpital s'il n'avait pas été blessé. Il rappela le lendemain, très agité et presque pris de panique. Il avait appris

1. Le STRESS (Stop the robberies — Enjoy safe streets) fut dissous par la suite grâce à l'action d'organisations de citoyens. (N. d. T.)

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

que George était mourant, qu'il avait reçu six balles du STRESS et que les médecins ne lui laissaient guère d'espoir. Il était retenu par la police, avec, comme chef d'accusation, tentative de vol à main armée. Nous savions simplement qu'il s'agissait d'une couverture, que c'était les méthodes habituelles du STRESS. Nous nous inquiétions pour notre frère, car, au cas où il s'en tirerait, ils pouvaient découvrir sa véritable identité. Nous avons alors appris qui était chacun d'entre nous et pourquoi nous prenions toutes certaines précautions. Nous savions ainsi que les deux George s'étaient échappés de prison.

La fusillade dont George venait d'être victime accrut notre panique et notre désespoir. Nous sentions que nous devions agir vite, sinon nous finirions tous comme lui.

Après avoir découvert qui était son avocat, nous avons pu communiquer avec lui. Nous avons appris, comme nous nous en doutions déjà, que les accusations étaient fausses. Nous avons aussi contacté l'avocat noir Kenneth Cockerel et son équipe qui étaient à la tête du vaste mouvement militant dans la ville contre le STRESS. Ils pouvaient nous aider aussi à sortir George de prison.

Juste après que George eut été attaqué, j'ai perdu mon emploi chez Gino. J'y travaillais depuis plus d'un an lorsque la société fut touchée par la crise économique de l'époque, quand Nixon utilisa le blocage des salaires comme une mesure soi-disant nécessaire contre l'inflation. Grâce à ce prétexte, le directeur régional a pu me licencier, selon le principe raciste que les Noirs sont les derniers embauchés et les premiers licenciés. J'avais sous mes ordres trois stagiaires blancs qui apprenaient le métier de directeur et qui n'ont pas été renvoyés. Avec les Noirs, l'ancienneté ne joue pas. Même si j'allais recevoir des allocations de chômage, je savais que le directeur régional avait réussi à se débarrasser de moi pour créer dans la société un département directorial blanc comme lys.

A cause de ma désertion, j'avais les mains liées. Je partis sans protester, mais non sans haine. Je devais retourner auprès de ma famille, avec les deux bébés et ma femme qui ne travaillait pas, une maison au loyer mensuel... et moi, j'étais sans travail! Je cherchai incessamment du travail, mais sans résultat. A nouveau,

pour les emplois qu'on me proposait, on exigeait un certificat du ministère des Armées et mes empreintes digitales ou ma carte de démobilisation. Ainsi, comme avant, je disparaissais, mais je percevais maintenant l'aspect précaire de ma situation.

Me retrouvant sans travail, j'avais beaucoup de temps pour m'abîmer dans ma frustration. J'avais l'impression, étant sans emploi, d'être incapable de nourrir ma famille, et l'humiliation de l'aumône misérable que nous faisait le bureau de chômage ne réussit qu'à nous transformer, moi et les autres chômeurs, en mendiants officiels.

Mais aussi, grâce au temps libre dont je disposais, je pouvais parler à un grand nombre d'hommes et de femmes noirs, soit dans la queue devant le bureau de chômage, soit en me promenant, et j'en appris davantage sur nos expériences et nos difficultés communes.

Retrouver nos racines.

Dans notre quête pour trouver des solutions aux problèmes qui nous assaillaient, Jean, George Brown, Joyce Tillerson et George Wright, qui depuis s'étaient tous installés chez nous, ainsi que moi-même, nous nous mîmes à étudier et à essayer de retrouver nos racines culturelles, dans l'espoir de faire naître une force unifiante et mobilisatrice qui aiderait notre peuple à retrouver sa dignité et la fierté de sa valeur. On nous avait déposés culturellement, et on nous refusait notre histoire. La révélation de notre conscience du *Black is beautiful*¹ et de notre héritage spirituel, jointe au sentiment que l'unité des Noirs constituerait un pas vers la solution de nos problèmes communs, nous poussa à trouver la réponse dans une unité spirituelle et politique semblable à celle de nos ancêtres en Afrique et de nos frères en Haïti. Nous étions là à la recherche de quelque chose de spécifiquement noir capable de donner confiance à chacun de

1. « Le Noir est beau. » (N. d. T.)

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

nous et qui fût suffisamment fort pour nous libérer. Nous étions convaincus que beaucoup de Noirs avaient peur, ou qu'ils avaient perdu confiance dans leur capacité à changer leur situation. Nous estimions qu'il fallait quelque chose de plus qui donnerait au peuple noir force et confiance.

Nous finîmes par rassembler les différentes philosophies militantes des Panthères noires, des Musulmans noirs et de Malcolm X, en les rattachant à la religion vaudou pour en faire notre idéologie. D'après différents livres que nous avons lus, le vaudou était la véritable religion de l'homme noir. Pour nous, cela représentait une unité spirituelle avec soi-même, avec notre peuple, avec la terre et l'univers. C'était une réflexion positive sur soi-même et sur ses capacités. Pour pouvoir pratiquer la religion, nous estimions que chacun, ou chacune, devait se débarrasser de toute pensée ou influence négative et pernicieuse.

Nous devînmes végétariens, parce que nous estimions que toute viande était traitée chimiquement et, par conséquent, néfaste au corps et à l'esprit. Et aussi parce que nous pensions que, manger de la viande, c'était contribuer à la destruction de la vie animale; or les animaux étaient victimes de la même machination que celle qui nous détruisait. Nous étions convaincus qu'avec un taux de pollution si élevé, toute vie était lentement asphyxiée. Pour nous, la terre et le soleil étaient la source de toute existence, et la nature était notre dieu. Nous croyions que rien ne mourrait jamais, que la vie était simplement recyclée et revenait sous une autre forme.

Nous étudiâmes la vie de nos ancêtres qui avaient lutté et qui étaient morts pour la liberté du peuple noir. Nous voulions adapter leurs caractéristiques positives à nous-mêmes. Et tout particulièrement leur courage. Nous croyions aussi que nous étions protégés par ces ancêtres. Nous avons le sentiment que, aussi longtemps que nous garderions confiance et que nous lutterions dans l'intérêt de notre liberté et de notre peuple, nous serions toujours protégés.

Nous ne buvions pas de whisky, car nous estimions que c'était du poison. Nous fumions de la marijuana comme s'il s'agissait d'une cérémonie religieuse.

Mais, en réalité, notre frustration ne faisait que s'accroître à

chaque nouvelle annonce de répression. Nous avions rejoint les rangs des chômeurs permanents. Le STRESS nous menaçait avec la certitude que, la prochaine fois qu'ils verraient George Brown, celui-ci ne survivrait pas. A tout instant, nous nous attendions à une attaque. Nous étions dos au mur, il fallait faire quelque chose. Nous vivions dans une situation précaire, dans la crainte permanente d'être découverts. Nous étions complètement écœurés par le gouvernement américain et le style de vie américain raciste. Nous ne pourrions jamais être satisfaits dans la marginalité. Il nous fallait entrer dans le combat de façon plus directe, sinon nous deviendrions complètement fous.

Le saut dans le vide.

Au cours de cette année-là, il y eut une série de détournements d'avion à caractère politique qui se déroulèrent sans violence ni effusion de sang envers les passagers. Mais ce fut seulement après le détournement d'avion de Roger Holder¹ vers Alger, pour y rejoindre les Panthères et aussi pour exiger la libération d'Angela Davis, que nous décidâmes tous de passer à l'action de la même façon. Ce serait là notre façon d'entrer ouvertement dans la lutte pour la libération des Noirs, en rejoignant la Section internationale des Panthères noires à Alger, pour protester contre le racisme, la répression politique et l'ingérence criminelle du gouvernement américain dans la guerre du Viêt-nam.

Une fois notre décision prise, nous avons dressé des plans pour notre action. Nous savions que n'importe quel avion ne peut pas traverser l'Atlantique. Il nous fallait donc en choisir un qui le pût, sans avoir à changer d'appareil en cours de route. Nous fixâmes notre choix sur un DC 8. Nous vérifiâmes tous les DC 8 qui quittaient Detroit et nous nous arrê tâmes sur celui qui allait à Miami, en Floride, parce que c'était le moins cher, et que nous devons mettre de l'argent de côté pour acheter les billets.

1. Voir l'introduction. (N. d. T.)

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

Certains d'entre nous se rendirent à l'aéroport pour s'assurer qu'on n'aurait pas de problèmes pour monter dans l'avion, avec des appareils du genre détecteurs d'objets métalliques. Il n'y en avait pas.

Nous décidâmes que les hommes prendraient en main les opérations, tandis que les femmes prendraient soin des bébés et les occuperaient afin que personne ne les soupçonnât d'appartenir au groupe.

Nous décidâmes d'utiliser des revolvers, car nous savions que la plupart des gens hésitent à tenir en échec quelqu'un d'armé. Mais on n'utiliserait les revolvers que dans un but psychologique. Nous étions contre les mauvais traitements physiques envers les passagers. Nous avons donc mis au point notre action, décidés à ce qu'il n'y eût aucune violence, cela pour deux raisons : nous avons nos enfants avec nous, et nous voulions seulement quitter les États-Unis sans faire de mal à personne.

Il fut assez facile de se procurer les armes, car, aux États-Unis, on trouve plus facilement un revolver que de la nourriture ou un emploi. Nous trouvâmes deux petits revolvers de calibre 22 et un automatique de calibre 32. Nous n'avions pas besoin de balles supplémentaires, en dehors de celles qui se trouvaient dans le chargeur, car nous n'avions pas la moindre intention de nous en servir. Mais une arme chargée a un effet plus persuasif que lorsqu'elle est vide, et quand on regarde un revolver on voit bien s'il est chargé ou non. Notre action devait se dérouler strictement en douceur et avec sang-froid, sans user de moyens dangereux.

Nous décidâmes de nous déguiser pour attirer le moins possible l'attention sur nous : un prêtre, un étudiant et un homme d'affaires. Les femmes portaient un pantalon et un chemisier avec beaucoup de chaînes en métal, au cas où on aurait installé un détecteur depuis notre dernière visite. Cela nous donnerait ainsi la possibilité de voir, avant d'y passer, si l'appareil fonctionnait.

Nous avons également tout prévu pour annihiler une éventuelle tentative de violence des agents du FBI. Nous pensions que, si nous pouvions, au bluff, les dissuader d'agir contre nous, nous pouvions réussir. Quiconque approcherait l'avion devrait être en slip de bain. Ainsi, on verrait s'ils étaient armés. Nous nous étions également mis d'accord pour faire croire que nous étions

plus nombreux qu'en réalité, et avec toutes sortes d'armes.

Une fois nos plans mis au point avec précision, nous étions tous prêts à partir. Nous choisîmes la date de notre départ des États-Unis en fonction de notre religion. Ce jour-là nous promettait l'avenir suivant : « Si tu célèbres les cérémonies qui conviennent, tes vœux seront exaucés. » Nous savions que nous allions réussir.

Nous écrivîmes des lettres aux Panthères noires, aux Musulmans noirs et au commentateur des nouvelles à la télévision locale pour expliquer notre geste et la raison de notre départ des États-Unis.

Quelques jours avant la date fixée, nous distribuâmes nos biens à nos amis et à nos voisins. Nous leur expliquâmes que nous allions vivre en Afrique, sur la terre de nos ancêtres, que nous en avions assez de subir ce racisme. On nous demanda comment nous y allions, et si ça coûtait cher? Nous leur répondîmes « en avion », et que nous avions mis de l'argent de côté.

La veille de notre départ, nous célébrâmes une cérémonie religieuse pour le succès de notre entreprise. Nous confectionnâmes une petite tombe en terre au milieu du salon, symbole de la société décadente dans laquelle nous étions forcés de vivre et de souffrir. Avec une petite poupée blanche, un poignard dans le dos, symbole de l'Amérique raciste que nous allions enterrer.

Le lendemain matin, nous partîmes tous pour l'aéroport. Les femmes et les enfants s'y rendirent de leur côté pour éviter que les enfants ne nous voient et ne nous trahissent. Quand nous, les hommes, arrivâmes à l'aéroport, nous mîmes les lettres que nous avions écrites plus tôt à la poste, puis nous nous séparâmes. Nous attendîmes jusqu'à la dernière minute avant d'embarquer, afin de nous assurer que les femmes passaient le contrôle avec leurs chaînes et leurs bijoux, qu'aucune alarme n'était donnée et qu'aucune autre fouille n'avait lieu. Elles passèrent sans problème. Il n'y avait toujours pas de détecteurs d'objets métalliques, ni d'appareils à rayons X, ni de fouille corporelle. Nous, les hommes, nous embarquâmes ainsi sans difficulté dans l'avion, et nous nous installâmes hors de vue des enfants.

Sur le vol Détroit-Miami, on sert aux passagers un léger repas (entre le petit déjeuner et le déjeuner). Nous décidâmes d'attendre

que celui-ci ait été servi et que les passagers aient presque fini avant de passer à l'action. Quand ce fut le moment, nous appelâmes l'hôtesse de notre siège pour lui dire que nous souhaitions voir le commandant. Au même instant, elle aperçut les armes sur nos genoux. Sa première réaction fut la stupeur, mais elle se reprit aussitôt. George Wright et moi allâmes vers le poste de pilotage, tandis que George Brown restait à l'arrière de l'avion avec une hôtesse. Je m'installai dans la cabine des stewards située devant le poste de pilotage. Au moment où George Wright pénétra à l'intérieur du poste de pilotage pour mener les négociations, le copilote en sortait pour se rendre aux toilettes. J'attendis son retour pour le mettre au courant. L'hôtesse en chef me demanda si elle devait continuer à enlever les plateaux vides et à servir des boissons afin que tout parût normal. Je lui répondis : « D'accord, et essayez d'être aussi naturelle que possible. » A partir de cet instant, nous gardâmes nos positions en faisant le guet pour nous assurer que tout était calme. Des passagers se rendirent aux toilettes sans se rendre compte de rien.

Juste avant d'arriver à Miami, nous annonçâmes nos exigences, disant que nous étions des révolutionnaires noirs, que nous voulions aller en Algérie et que nous exigions un million de dollars. Lorsque l'avion eut atterri, le commandant annonça qu'il y aurait du retard, car l'appareil faisait l'objet d'un détournement. Ce fut à cet instant seulement que les passagers comprirent vraiment ce qui se passait. Le commandant leur dit que les choses allaient s'arranger vite, parce que ces messieurs étaient raisonnables et qu'il était donc inutile de paniquer; il suffisait de rester assis et calme.

Les négociations durèrent environ deux heures, et nos exigences furent acceptées. On refit le plein de carburant, on apporta l'argent dans l'appareil au moyen d'une corde maniée par le copilote avec mon aide, car il n'y arrivait pas seul. Nous autorisâmes alors les passagers à débarquer. Pas un instant ils ne furent menacés ou blessés.

La réaction des passagers fut mitigée, mais tous furent soulagés. Certains plaisantèrent à propos de l'incident : « On aurait dû nous prévenir la veille. » D'autres manifestèrent leur solidarité. D'autres encore nous injurièrent, mais la plupart se contentèrent de quitter très vite l'avion.

Une fois que tous les passagers furent enfin partis, nous mîmes le cap, avec l'équipage, sur notre destination suivante, qui était Boston, pour y prendre un navigateur transatlantique, de la nourriture et du carburant. Nous allâmes à Boston parce que c'était le point le plus proche d'Alger. Nous avons également demandé que le navigateur s'approche de l'appareil en slip de bain, pour être sûrs qu'il n'était pas armé.

Lorsqu'il eut embarqué, nous commençâmes notre voyage vers Alger. Nous prîmes tous un siège pour nous reposer et fumer. L'équipage avait toute liberté de mouvement. Ils nous posèrent des questions et nous discutâmes certaines de nos opinions avec eux. L'atmosphère était très détendue. Nous étions de garde à tour de rôle pendant que les autres dormaient.

Juste avant d'arriver en Algérie, nous demandâmes qu'Eldridge Cleaver et les Panthères noires viennent nous accueillir à l'aéroport. L'appareil se posa à Dar el-Beida. L'enceinte de l'aéroport était entièrement bouclée par l'armée. Quand l'avion se fut immobilisé sur son aire, le pilote déclara : « Eh bien, vous y voilà! » Une délégation du gouvernement algérien se dirigea vers l'appareil et monta la passerelle. Mais Cleaver n'était pas là. Le copilote ouvrit la porte, la délégation pénétra à l'intérieur et un responsable dit : « Nous sommes vos frères, vous êtes ici chez vous, soyez les bienvenus! » Dire que nous étions heureux est un euphémisme. Nous n'avions pas imaginé qu'un gouvernement pût nous accueillir de la sorte. L'équipage des Delta Airlines nous dit adieu et nous partîmes avec la délégation.

On nous emmena dans le salon de l'aéroport où un représentant du gouvernement nous demanda l'argent. Il expliqua qu'ils devaient renvoyer l'argent avec l'appareil, mais que nous étions autorisés à rester en Algérie. Il nous demanda si nous voulions êtres pris en photo par le journal local, c'était à nous de décider. Nous acceptâmes. On nous donna du thé, et on servit aux enfants du jus de fruit et du lait. Nous restâmes dans le salon jusqu'à ce qu'on eût fini de compter l'argent. Nous demandâmes où se trouvait Cleaver, et on nous répondit que nous le verrions plus tard.

Un autobus nous conduisit en ville au siège de la police. On nous demanda si nous avions des armes et, dans ce cas, de les

leur remettre, car nous n'aurions pas besoin d'armes en Algérie, nous serions protégés.

Un incident se produisit juste derrière l'autobus. Nous vîmes une voiture bondée de Panthères qui essayaient d'attirer notre attention et qui criaient : « Ne donnez pas l'argent, gardez-le! » Des policiers en civil les immobilisèrent immédiatement. Cela nous inquiéta, car nous ne savions pas ce qui se passait alors.

Au siège de la police, on nous demanda nos noms, nos occupations antérieures et d'autres renseignements élémentaires, ainsi que les motifs qui nous avaient poussés à détourner un avion, et pourquoi nous avions choisi l'Algérie.

Puis, on nous conduisit dans un hôtel. On nous expliqua que nous y resterions quelque temps sous la protection de la police en attendant de rencontrer les Panthères et d'arranger notre hébergement; qu'il y aurait des policiers en faction vingt-quatre heures sur vingt-quatre, parce que nous avons des ennemis à Alger. Ils nous demandèrent de rester à l'étage où se trouvaient nos chambres, pour notre propre sécurité. Si nous avons besoin de quelque chose, nous pouvions le faire savoir aux policiers en faction.

Quatre ou cinq jours passèrent avant qu'on nous conduisît au quartier général du FLN, où nous rencontrâmes Cleaver et d'autres Panthères. Nous étions officiellement placés sous leur responsabilité. Nous nous rendîmes alors au quartier général des Panthères noires, où nous fîmes la connaissance de tous les autres. On nous accueillit chaleureusement, chacun voulant savoir ce qu'il était advenu de l'argent.

Nous nous attendions à voir au moins vingt Panthères, or ils n'étaient que six. Nous apprîmes alors que les choses allaient mal. La plupart des membres des Panthères noires étaient déjà partis, et ceux qui restaient s'apprêtaient à quitter l'Algérie, parce qu'ils « avaient des problèmes avec le gouvernement algérien ».

Nous demandâmes ce que nous pouvions faire. Nous étions venus pour adhérer au parti. On nous répondit qu'il n'y avait pas grand-chose à faire sans les fonds attendus. Ils étaient lourdement endettés, dans la mesure où les droits d'auteur de Cleaver pour son livre avaient été saisis par le gouvernement américain. « La seule chose utile aurait été d'essayer de garder l'argent

et d'empêcher le gouvernement algérien de le retourner.»

Nous demandâmes pourquoi on avait restitué l'argent, et la réponse fut : « Parce que le gouvernement algérien et le gouvernement américain sont en train de négocier secrètement. Le gouvernement algérien veut que le gouvernement américain lui achète son gaz naturel, en échange de quoi ils anéantissent les Panthères. »

Plus tard, nous discutâmes des différents problèmes et de ce qui se passait aux États-Unis. Cleaver suggéra que nous donnions une conférence de presse pour expliquer les raisons du détournement d'avion et demander au gouvernement algérien de rendre l'argent qui était destiné à la lutte pour la libération des Noirs. Il déclara qu'il s'arrangerait pour faire venir les journalistes de Reuters et qu'il rédigerait le texte de la lettre ouverte au président Boumediene.

Le jour de la conférence de presse, nous nous retrouvâmes au bureau des Panthères. Ce fut alors que nous prîmes connaissance du texte; il nous parut bien. Cleaver suggéra que l'un de nous le lût, et Jean fut choisie. Nous ne savions pas à l'avance que nous aurions à lire une déclaration. Nous ignorions les véritables problèmes entre le gouvernement algérien et les Panthères. Aussi n'avons-nous pas compris les implications de cette lettre et les motifs véritables de l'action du gouvernement. Nous pensions que le texte de Cleaver était forcément bien, puisqu'il était le leader des Panthères noires. La lecture de cette lettre ouverte fut une erreur grave, qui provoqua une série de réactions et d'incidents qui nous embrouillèrent encore plus.

La lettre ouverte était une insulte au gouvernement et au peuple algériens. Outre les explications qu'elle donnait sur les motifs qui nous avaient poussés à détourner l'avion et sur le fait que nous étions des combattants de la liberté comme le peuple algérien, la lettre accusait le gouvernement algérien de faire la police des États-Unis et exigeait que l'argent fût immédiatement rendu au Mouvement de libération des Noirs.

Quelques jours après la conférence de presse, nous avons reçu la réponse du gouvernement. Nous nous trouvions dans le bureau en train de discuter du moyen de trouver un logement quand nous avons été encerclés par la police. Un représentant du

ministre de l'Intérieur et le chef de la police ont frappé à la porte. Ils venaient nous chercher, mais ils ne voulaient que les hommes. George Brown ne se trouvait pas dans le bureau à ce moment-là. George Wright et moi, nous nous rendîmes au siège de la police. Puis on nous sépara et on nous demanda lequel d'entre nous avait écrit la lettre. Nous avons répondu que c'était un acte collectif. On nous a alors remis une feuille de papier en nous demandant d'écrire le contenu de la lettre. Je fis de mon mieux pour me souvenir du texte, songeant que ça serait grave si je n'y arrivais pas. Mais je ne parvins pas à me souvenir de la première ligne. Heureusement pour nous. Nous étions là depuis moins de deux semaines et nous nous trouvions déjà impliqués dans une histoire d'insulte à l'égard du peuple algérien et de son hospitalité. Les officiers qui nous avaient amenés au siège de la police déclarèrent que nous n'étions pas les auteurs de cette lettre, et que c'était le style de Cleaver. C'est alors qu'ils nous ont donné, pour la première fois, le conseil de nous tenir à l'écart de Cleaver, qui représentait un danger pour nous. Ils déclarèrent que nous étions en sûreté, mais que nous devons être patients, les choses n'allant pas aussi vite en Algérie qu'aux États-Unis. Et nous devons dire à Cleaver et aux autres Panthères que l'argent avait été rendu.

On nous emmena alors dans les faubourgs d'Alger, pour habiter avec un autre membre des Panthères noires qui s'était déjà séparé de Cleaver et de la Section internationale.

Étant donné que nous étions des nouveaux arrivants et que nous n'avions aucun contact sérieux avec le gouvernement algérien, et parce que les Panthères noires aux États-Unis constituaient le groupe révolutionnaire le mieux connu, nous fîmes confiance à la Section internationale. Nous acceptâmes aisément leurs interprétations de l'action du gouvernement. Nous finîmes par ne plus croire au soutien positif du gouvernement algérien et par le soupçonner d'agir selon des motifs cachés. Nos esprits étaient totalement troublés.

Une fois que les Panthères comprirent clairement que nous n'allions pas récupérer l'argent, les vieilles animosités refirent surface parmi eux et tout souci d'unité disparut. Ils reprirent leurs projets de quitter le pays. Nous avions atterri dans un coquillage vide. L'effet était tout à fait démoralisant.

Étant donné notre isolement aux États-Unis et notre idéologie bâtie par nous-mêmes, nous étions très désorientés dans nos discussions politiques avec les Panthères. Ils lançaient des termes que nous ne comprenions pas. Nous ne connaissions aucun des concepts politiques de base. Nous nous plongeâmes donc dans l'étude de la théorie marxiste-léniniste, ce qui amena à de longues heures de discussion et à de nombreux fous rires à propos de la « potion de sorcière » que nous avions concoctée pour en faire notre idéologie, là-bas, à « Babylone », comme les Panthères appelaient les États-Unis.

Je me souviens qu'un jour où nous n'étions pas d'accord sur la signification du socialisme — nous ne savions pas vraiment ce que c'était, sinon que nous combattons pour ça, car ainsi nous obtiendrions une existence meilleure —, nous avons demandé à Cleaver de nous l'expliquer clairement. Il nous répondit que nous allions probablement penser qu'il ne faisait pas son travail de révolutionnaire, mais qu'« il n'avait pas de temps pour ça. Au lieu de perdre notre temps à ça, nous devrions songer à notre départ ».

Ainsi son conseil était-il d'oublier le socialisme. Quand il a dit ça, je me suis senti tout petit. Je croyais qu'ici on essayait sérieusement de comprendre ce qui se passait dans le monde, qu'on recherchait des réponses et qu'on manifestait son enthousiasme à apprendre, mais ça n'intéressait pas du tout Cleaver. Cette attitude, ajoutée à la cupidité qu'il avait manifestée pour l'argent, mit le comble à notre déception vis-à-vis des Panthères.

Mais notre situation était également de moins en moins sûre. Cleaver et les autres ne parlaient que de leur départ d'Algérie. Pourquoi? Le danger était-il si grand pour nous?

En dépit de ce que disaient les Panthères, le gouvernement versait à la Section internationale une allocation mensuelle. Nos enfants et nous-mêmes étions compris dans cette aide. En y réfléchissant aujourd'hui, je considère que c'était un geste lourd de sens quand on songe aux sacrifices que faisait le peuple algérien dans sa lutte pour sa libération économique. Dans leur solidarité à notre mouvement, ils nous ont donné de l'argent qui aurait pu être consacré à d'autres nécessités.

Et puis, une nuit, peu de temps après notre conversation avec

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

Cleaver, je suis devenu vraiment inquiet. Cleaver arriva dans la maison où nous habitons pour nous dire qu'Henry Kissinger était en ville, que des transactions secrètes avaient certainement lieu, et que, si nous ne partions pas vite, ce serait trop tard. Les dernières Panthères qui restaient étaient près de s'en aller. Il affirma qu'il essaierait de nous aider de son mieux avant son départ. Après cette nuit-là, nous comprimes tous que nous n'avions pas d'autre choix que de partir.

Alors, nous nous sommes concentrés sur les dispositions nécessaires à notre départ, et nous avons été amenés à prendre les décisions les plus douloureuses de notre existence. Nous devons nous séparer de nos enfants.

On nous avait dit que la pire des expériences vécues par les Panthères aux États-Unis était d'être pris dans une fusillade pendant que leurs enfants se trouvaient chez eux ou dans les bureaux. Nous savions que, dès l'instant où nous mettrions le pied hors de l'Algérie, nos vies seraient constamment en danger. Mais d'après ce qu'on nous avait dit, nous ne pouvions pas davantage rester en Algérie. Il nous fallait donc trouver un trou quelque part et nous y cacher. Nous ne pouvions courir le risque de voyager avec les enfants, car il était impossible de nous déplacer clandestinement avec eux. Nous devons d'abord songer à leur sécurité. Nous n'avions pas le choix. S'ils retournaient aux États-Unis — et combien nous détestions cette idée! —, ils jouiraient de certaines garanties avec nos parents. Aussi nous nous préparâmes à les renvoyer dans l'enfer auquel nous venions juste d'échapper. Ce fut là le point culminant de notre défaite. Nous allions perdre les êtres qui nous étaient les plus précieux. Un gouffre s'ouvrait droit devant nous.

Nous contactâmes nos familles afin qu'elles envoient quelqu'un pour les ramener. Lorsque tout fut prêt, un parent vint habiter quelques jours avec nous, afin que nos enfants, âgés de un, deux et trois ans, n'aient pas peur de voyager seuls avec lui.

La veille du départ des enfants fut très dure. Johari, notre fils, sentant que quelque chose n'allait pas, se mit à pleurer. Lui et Jean pleurèrent presque toute la nuit, Jean le berçait dans ses bras. Ayana, notre fille, était trop jeune pour comprendre ce qui se passait vraiment, mais elle devint aussi très agitée. Quant à moi, j'étais

totallement brisé. Je me détestais pour ce qui arrivait. J'avais le sentiment que tout était de ma faute. Ce fut la nuit la plus longue et la plus pénible de mon existence.

Le lendemain, nous étions prêts à partir pour accompagner les enfants à l'aéroport, tout le monde faisait semblant d'être content comme si c'était un voyage ordinaire afin de ne pas bouleverser les enfants. Mais ils sentaient que quelque chose n'allait pas. Quand la voiture arriva, on s'aperçut qu'il n'y avait pas assez de place pour tout le monde. Je regardai Jean et sus que c'était à elle d'y aller. Je lui demandai de les accompagner. Lorsque la voiture démarra, mon cœur chavira. Je rentrai à la maison tremblant et tendu. J'allai dans notre chambre, fermai la porte, et pleurai. C'était tout ce que je pouvais faire, sinon je serais devenu fou. Ce fut l'expérience la plus douloureuse de ma vie: C'était comme si on m'avait arraché le cœur sans anesthésie. Je croyais connaître la cruauté, mais j'en avais encore beaucoup à apprendre.

Après avoir pleuré, je me suis calmé et j'ai compris que je devais réfléchir très sérieusement. Je jurai que, si je vivais, je ferais revenir les enfants. C'était le seul moyen de supporter ma douleur et de vivre en paix avec moi-même.

Pour essayer d'atténuer la souffrance de la séparation, nous engageons continuellement de petites conversations pleines d'entrain pour répéter qu'ils étaient beaucoup mieux là-bas avec leurs grands-parents. Les connaissant, nous savions qu'ils prendraient soin d'eux du mieux qu'ils pourraient. Mais c'était comme d'essayer de mettre un pansement adhésif à la place d'un cœur amputé. Nous avons simplement cessé d'en parler. Le sujet était pratiquement tabou.

Une fois que les enfants et les dernières Panthères furent partis, nous essayâmes avec Roger Holder, qui était alors le responsable de la Section internationale, de faire revivre les vestiges d'une organisation moribonde. Mais en vain. Le mal avait été fait. Il existait une animosité ouverte entre les Panthères et le gouvernement algérien. Les Panthères avaient perdu en Algérie leur crédibilité en tant que groupe révolutionnaire.

Interprétant à tort les événements, parce que mal informés et par simple paranoïa, nous quittâmes clandestinement l'Algérie

après dix mois de séjour. Ce fut seulement après notre départ que nous comprîmes que nous avions vraiment obtenu l'asile.

Une fois hors d'Algérie, livrés à nous-mêmes, nous pouvions réfléchir à notre action et comprendre notre erreur. Pour nous, notre action n'a servi à rien. Elle nous a révélé notre frustration et notre désespoir; elle a révélé aussi notre protestation personnelle contre les injustices américaines, mais cela n'a pas aidé le Mouvement de libération des Noirs. Cela n'a peut-être servi qu'à donner aux responsables racistes un prétexte supplémentaire pour faire passer des mesures encore plus répressives contre le mouvement et contre notre peuple. Ou à encourager les jeunes courageux et désespérés à tenter, par des moyens radicaux et suicidaires, de lutter contre l'oppression raciste et politique, avant de finir en prison, en exil, ou même morts.

Lorsque nous avons détourné l'avion, nous ne savions pas que nous passerions notre vie à regretter un acte qui, dans l'instant, nous semblait libérateur.

En regardant en arrière nos relations avec le gouvernement algérien, nous avons compris qu'il avait été pour nous d'une grande aide et généreux dans son soutien au Mouvement de libération des Noirs. C'est nous qui avons mal interprété ses actions et qui n'avons pas réussi à comprendre ses gestes de solidarité. La tolérance et la compréhension du gouvernement face aux attitudes les plus arrogantes et égoïstes de Cleaver et des autres Panthères ont eu leurs limites. La direction du mouvement par Cleaver et son influence sont responsables de la détérioration des rapports entre les Panthères et le gouvernement. Avec certains autres, il n'a cessé de manifester son manque de respect envers les normes culturelles du peuple algérien. Les membres des Panthères noires ont été accueillis en combattants de la liberté, en camarades dans une lutte commune, mais ils se sont conduits comme des colonialistes. C'était comme si le gouvernement algérien leur devait quelque chose. Nous sommes arrivés en Algérie au moment où la tolérance avait atteint ses limites.

Nous savions que la France avait la réputation d'être une terre d'asile pour ceux qui luttèrent pour leur liberté. Nous sommes venus dans ce pays lorsque nous avons appris que Cleaver s'y trouvait et qu'il était autorisé à y séjourner sans avoir

le moindre problème vis-à-vis du gouvernement français, même si on le réclamait aux États-Unis¹.

Nous avons gardé quelque temps le contact avec Cleaver à Paris, mais très vite nos relations sont devenues trop antagonistes en raison du fossé toujours plus grand qui séparait nos idées politiques. En regardant la période de notre passé où nous avons eu des liens et des conversations avec Cleaver, nous en sommes venus à penser qu'il a toujours détesté violemment trois choses : le communisme, les Noirs et les gens qui gagnent leur vie en travaillant.

Lorsque nous avons vu que Roger Holder et Cathy Kerkow n'étaient pas extradés en 1975 pour un détournement d'avion fait aussi en 1972, qu'on les avait sortis de prison et qu'ils avaient le droit de résider en France, nous nous sommes préparés à essayer de légaliser notre situation ici. Nous étions lassés de courir, nous aspirions à vivre à découvert, normalement. Mais nous avons été pris par la police française, juste avant que nous puissions faire surface légalement, sur la demande du gouvernement américain, formulée une première fois en novembre 1975. La même semaine, Cleaver était reparti aux États-Unis.

Être noir en Amérique.

Cela fait deux ans que mes camarades et moi sommes en prison. Depuis cette prison, j'ai assisté à la dégradation de toutes les conditions de vie de mon peuple en Amérique. J'ai vu les racistes intensifier leur offensive antihumaine.

J'ai lu, et j'ai entendu dire, que de nombreux propagandistes officiels américains font appel à toutes sortes de tactiques pour prouver que le racisme aux États-Unis appartient au passé. Certains apologistes vont même jusqu'à dire qu'« il n'y a vraiment pas d'espoir pour ces Noirs atteints préalablement par le virus du racisme ». D'autres prétendent qu'il ne se produit que

1. Voir à ce sujet ce qu'écrit Eldridge Cleaver dans ses Mémoires publiés en juillet 1978 aux États-Unis et repris par la presse française. (N.d.T.)

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

« quelques incidents racistes sporadiques », alors que les statistiques démontrent le contraire. Certains affirment encore que, « après tout, les choses ne sont plus comme avant, que les Noirs ont fait des progrès », oubliant le fait que tout progrès a été, et est encore, payé au prix du sang, des larmes et de la souffrance.

Il y a eu, bien sûr, des progrès à certains niveaux, comme il y a eu stagnation ou régression à d'autres niveaux. Mais il reste malgré tout qu'aucun changement véritable et durable n'est intervenu dans la vie des Noirs. Les progrès déjà obtenus grâce à la lutte pour la défense des droits civils sont aujourd'hui mis en péril. Le racisme domine toujours nos existences¹.

J'ai entendu la révolte contre la violation des droits de l'homme sortir de la bouche du président Carter, qui s'en est lui-même sacré le champion, et je me demande de quelles violations il veut parler. Certainement pas des violations des droits de l'homme auxquelles j'ai assisté et auxquelles font face quotidiennement des millions d'Américains. Lorsque Carter parle des « prisonniers de conscience », pense-t-il à Ben Chavis et aux « dix de Wilmington »? Carter n'a pas besoin de regarder plus loin que ce qui se passe dans son propre État d'origine, la Géorgie, ou autour de Washington, pour voir des gens qui risquent leur vie à tenter de « modeler un monde sensible aux aspirations de l'homme² ». Qu'est-ce que Carter peut bien entendre par « droits de l'homme » quand il autorise le développement de la bombe à neutrons, qualifiée d' « humaine », pour rendre acceptable la guerre nucléaire?

Je connais le taux de chômage injustifiable et alarmant parmi les Noirs, et cette jeunesse noire contrainte à errer dans les rues dans le désespoir, la fureur et la frustration. Je connais le racisme institutionnalisé en Amérique, qui fait partie intégrante de la société, dont on se sert pour empêcher la majorité des Américains de lutter pour leurs intérêts communs. Je connais le sentiment de la plupart des Noirs américains qui conservent continuellement l'espoir de jours meilleurs, espoir constamment manipulé et trahi

1. Voir, en annexe, « La situation de l'Amérique noire en 1978 », p. 295 sq. (N.d.T.)

2. Ce sont les termes utilisés par le président Carter dans une lettre à Sakharov datée du 5 février 1977. (N.d.T.)

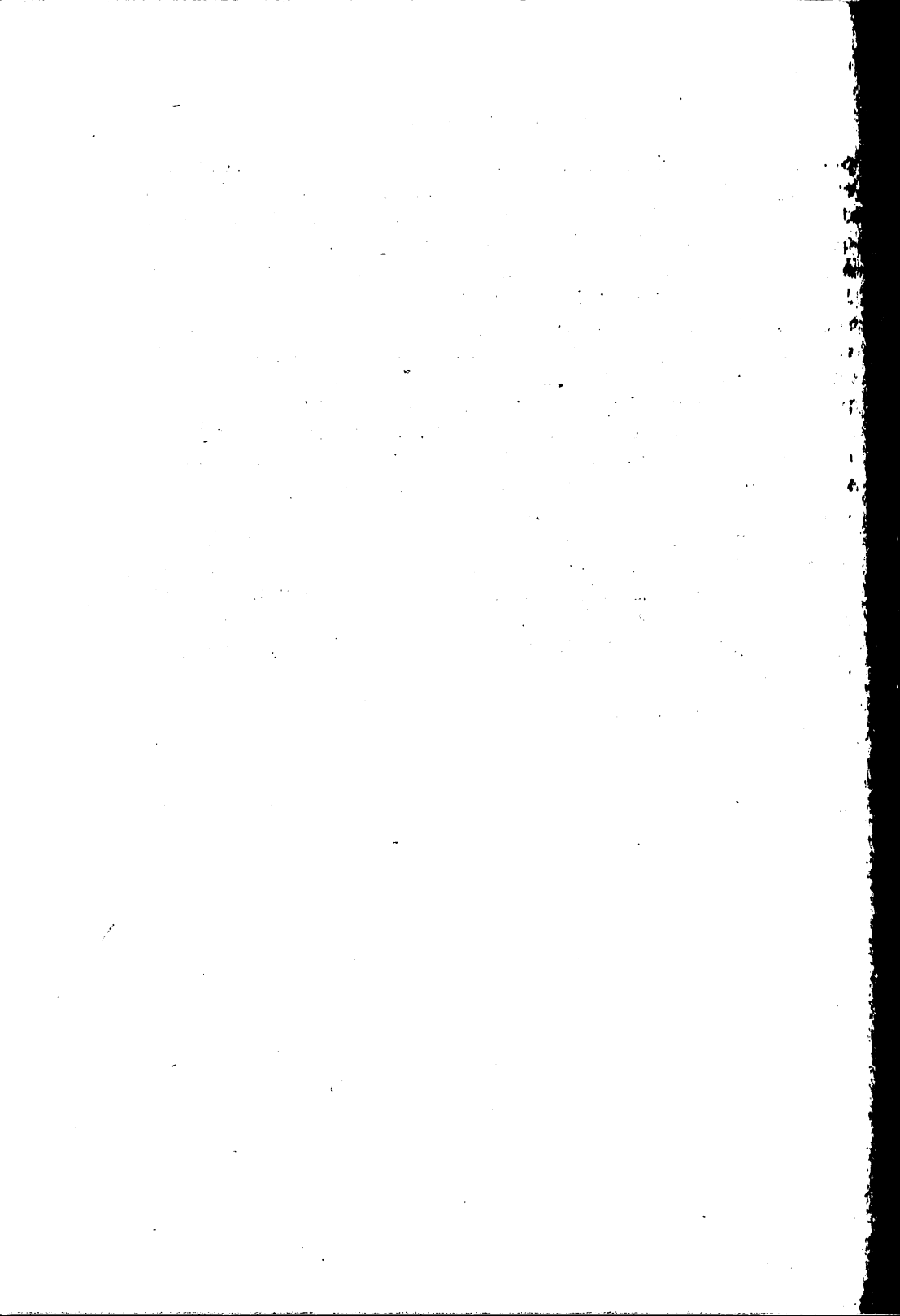
MELVIN MCNAIR

par les desseins électoraux. Je sais ce que ressent un peuple qui est traité comme moins qu'humain, humilié, brutalisé, contraint de rester tout en bas de la société, et qui est oublié. Je sais ce qu'on ressent quand ses illusions sont anéanties et qu'on se trouve à bout de ressources, simplement à cause de la couleur de sa peau. Je sais ce que ça veut dire d'être acculé au crime, quand c'est le seul moyen de subsistance. Je sais ce que ça veut dire d'être démoralisé et de s'échapper dans le monde de la drogue et des rêves. Je sais ce que ça signifie de voir que la majorité de ceux qui sont en prison et menacés de peine capitale sont des Noirs.

Je sais ce que ça signifie d'être noir en Amérique. Et je me demande quel est le critère nécessaire pour être considéré comme un être humain. Depuis quatre cents ans, nous luttons pour défendre nos droits d'homme.

Mais il n'y a pas de désespoir dans ce que je viens d'écrire. Au contraire. J'écris avec la détermination et la conviction que, grâce aux masses sans cesse plus grandes qui nous soutiennent en Amérique et partout dans le monde, grâce à tous ces gens sincères épris de paix, le racisme en Amérique sera vaincu et que la justice l'emportera.

*Maison d'arrêt de Fleury-Mérogis, France.
Avril 1978.*



Joyce Tillerson

JOYCE TILLERSON.

Née le 6 juin 1951 à Spartenburg, en Caroline du Sud.

En 1968, elle sort diplômée de la High School
de Winston-Salem, en Caroline du Nord.

Fin 1968, elle travaille comme secrétaire
dans une clinique de Philadelphie;

elle retourne à Winston-Salem en 1969.

Le 15 septembre 1969, naissance de Kenya.

En 1972, elle s'installe à Oberlin, dans l'Ohio,
travaille à des emplois divers, y compris à l'université.

Puis, rapidement elle déménage à Detroit où elle rejoint les McNair.

En juillet de la même année,

elle participe au détournement d'un avion sur l'Algérie.

Traduction : Natacha Duché et Marie-Noëlle Négrerie.

« J'étais dans la cuisine de la douleur et, toutes les casseroles, je les ai nettoyées de ma langue. »

Anonyme.

En commençant à écrire ce texte, je suis tombée sur cette phrase. A mesure que je me la répétais, les mots s'effaçaient, et des visages m'apparaissaient. Avec leurs noms et leur histoire. Je sens encore l'odeur de sueur des jours de labeur et du poisson frit du dimanche matin. Je suis assise dans le noir, des verres sont posés sur des tabourets, tandis que l'orage gronde, et je songe à tous les péchés que j'ai commis, qui permettraient à Dieu de me foudroyer. Je retrouve la joie brutale qui s'est emparée de moi, quand j'ai vu pour la première fois un visage noir sur un écran de télévision, celui de Martin Luther King déclarant : « Nous vaincrons. » Puis je vois des chiens attaquant des troupeaux épars, j'entends les hurlements. Je vois un petit garçon de cinq ou six ans — il est mon enfant, mon frère, ma sœur, ma mère ou mon père — s'éloigner lentement, afin de fuir ces mains menaçantes qui poussent des baïonnettes à deux doigts de son dos.

Je reviens au présent — la prison de Fleury-Mérogis, 1978. Je relis des textes sur les innombrables lois et sur les présidents qui ont défilé depuis que, pour la première fois, j'ai rencontré le Ku Klux Klan — il y a vingt et un ans. Je vis avec cette certitude que, dans sa classe, « ils » appellent ma fille de huit ans « négresse ». Ils me disent qu'elle est brillante. Je ne sais pas. Il y a presque six ans que je ne l'ai vue.

Tout ce que je sais, c'est que les vieux schémas se compliquent de plus en plus; que la couleur de notre peau continue à servir

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

de justification pour procurer profits et loisirs à une petite minorité; que la majorité du peuple américain a été appauvrie humainement et moralement par son acceptation, sinon par sa participation à la politique de racisme qui en fait, aujourd'hui, un des meilleurs soutiens des régimes d'Afrique du Sud et du Chili.

Dans les années 40, mes parents, tous deux des enfants de paysans noirs, ne savaient pas grand-chose de l'Afrique. Juste assez pour croire que les Africains se balançaient d'un arbre à l'autre, tels des singes, et dévoraient des membres de leur propre famille. Aussi avaient-ils honte de leur héritage. D'où leur préférence pour le terme de « nègre » au lieu de celui de « Noir ». Il leur avait été soigneusement dissimulé que ces Noirs africains et leurs descendants, nos ancêtres, avaient bâti le pays et qu'ils jouent encore aujourd'hui un rôle important aux États-Unis, la nation la plus riche et la plus développée du monde.

Le climat dans lequel je suis née, en 1951, était lourd de peur et d'incertitude, mais il était aussi celui d'un souffle nouveau, car quelqu'un avait eu le culot de dire que les Noirs devaient avoir la possibilité d'acquérir une éducation décente. Pour le peuple noir, cela apparaissait comme une porte ouverte par laquelle nous pouvions atteindre à la liberté et à l'égalité qui nous avaient été refusées depuis des siècles.

« Dirt poor » en Caroline du Sud.

Mon souvenir le plus ancien est celui du trajet pour aller au jardin d'enfants où ma mère me conduisait en voiture. Je n'avais pas tout à fait trois ans. Le jardin d'enfants venait d'ouvrir un an auparavant, près d'une église. Durant ces trajets matinaux (il y avait une cinquantaine de kilomètres entre la ville où ma mère travaillait et l'église), ma mère me faisait répéter mon alphabet et mes chiffres.

J'aimais le jardin d'enfants. J'aimais m'asseoir près du grand poêle à bois et faire mes devoirs. Les autres enfants étaient, autant que moi, avides d'apprendre. La pièce se trouvait dans le

sous-sol de l'église, et, quand il pleuvait, nos seaux de sable devenaient des seaux d'eau, car la pluie parvenait à traverser les deux étages. Pour que nous n'en soyons pas tristes, notre maîtresse, qui était grande et douce, nous disait que le Bon Dieu lavait le monde et qu'il ne voulait pas nous oublier.

C'est durant un de ces trajets vers le jardin d'enfants que ma mère me dit de m'allonger sur le plancher de la voiture. La manière dont elle se mit à conduire et l'expression de son visage me firent ramper sous le siège. Quand nous arrivâmes à la maison, elle expliqua à mon père qu'un Blanc avait voulu envoyer sa voiture dans le fossé. Il n'y avait que des routes de campagne isolées entre la ville de la Caroline du Nord où elle travaillait et le comté de Caroline du Sud où nous habitons. Pendant une semaine, notre père nous emmena à la ville et nous reconduisit. Puis — car son patron menaçait de le renvoyer — il ne put continuer à le faire. Ma mère à cette époque était enceinte de mon frère.

J'étais la première née des deux enfants de mes parents. J'ai très peu de souvenirs de mon père, car ma mère et lui se séparèrent quand j'avais cinq ans. Ce qui demeure gravé dans ma mémoire, ce sont les innombrables raclées qu'il infligeait à ma mère. Et ce jour où, mon frère venant de faire ses premiers pas, il le lança contre le mur à travers la pièce, alors que nous essayions d'empêcher nos parents de se battre. Après leur séparation, je ne revis mon père que deux fois. Une fois quand j'étais encore enfant, et une autre fois alors que j'étais adulte. Le temps avait effacé le peu de sentiments qu'il avait pu avoir envers ses enfants, et ceux que notre mère avait tenté de sauvegarder. Quand nous nous sommes enfin revus, ma méfiance et son arrogance mêlée de mauvaise conscience ne nous permirent pas de franchir le pont que, d'ailleurs, aucun de nous deux n'avait su construire. Aussi sommes-nous restés des étrangers l'un pour l'autre.

Ma mère est une petite femme grave, qui considère que les enfants sont la chose la plus importante de sa vie. Elle n'est satisfaite que lorsqu'elle peut s'occuper d'un enfant. Elle pense que propreté est synonyme de bonté. Aujourd'hui, cependant, elle est plus détendue que quand nous étions petits. Elle nous a inculqué la notion que le respect des principes de la Bible nous

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

garderait dans le droit chemin et nous aiderait à trouver une réponse à nos problèmes.

Quand mes parents se sont séparés, les cheveux de ma mère étaient largement striés de gris — elle n'avait pourtant que vingt-six ans. Elle s'est mise à les porter en un petit chignon bien serré que je détestais. Car je souhaitais qu'elle fût rire et gaieté, telle que la représentaient ses photos. Mais il n'en fut ainsi que bien des années plus tard.

Quand mes parents se séparèrent, nous déménageâmes dans la maison de mes arrière-grands-parents maternels, où habitait seulement mon grand-oncle qui était malade. C'était une grande maison en bois, avec de nombreuses pièces. Certaines d'entre elles étaient condamnées, car les planchers s'effondraient. La maison avait été construite aux alentours de 1880, et, depuis la mort de mes arrière-grands-parents, dans les années 20, on n'avait fait pratiquement aucune réparation. Dans le salon se trouvait un vieux piano sur lequel je passais des heures à faire du bruit. Nous habitons dans une communauté noire de sept familles. Toutes les maisons étaient pleines d'enfants, à l'exception de celle d'une grand-tante et d'un autre grand-oncle alcoolique. Il était le plus âgé, mais, du fait de son alcoolisme, c'est mon grand-père qui était considéré comme l'aîné et consulté avant chaque décision majeure dans notre vaste famille.

Nos deux grands-pères ont joué des rôles importants dans nos vies. Chacun d'eux a essayé de remplir le vide laissé par mon père absent. La seule chose qu'ils avaient en commun était d'être tous deux des paysans.

C'est à l'époque où j'ai vécu avec mon grand-oncle que j'ai entamé ma première année d'école primaire. Dans le village, où presque tout le monde est parent, une de mes tantes était institutrice. Notre classe comprenait plus de cinquante élèves de première et deuxième année¹. C'était très difficile de tenir calmes les enfants de première année pendant que les autres suivaient leurs cours. Ceux de première année étaient privilégiés, car ils pouvaient assister aux cours destinés aux élèves de deuxième année; mais, ainsi que je le découvris, ces derniers étaient d'un

1. Équivalent du cours préparatoire et du cours élémentaire première année.
(N. d. T.)

niveau très faible, dans l'enseignement déjà très déficient donné aux Noirs.

Mon grand-oncle mourut avant la fin de l'année. C'est ce jour-là que mon grand-père prit réellement de l'importance. C'est lui qui me ramena de l'école, m'ordonna de rester dehors et me défendit de voir mon grand-oncle. Quand je parvins à me faufiler dans la maison et à grimper dans le lit avec mon oncle, dont je n'arrivais pas à comprendre la froide rigidité, mon grand-père surgit. Je me sauvai de toute la vitesse de mes jambes, mais cela ne m'empêcha pas de recevoir une sérieuse raclée, à la suite de laquelle je dus rester plusieurs jours au lit.

Après la mort de mon oncle, pendant quelque temps, Moma tenta de faire marcher la vieille maison. C'est à cette époque que je commençai à m'intéresser au frère aîné de mon grand-père et à sa petite amie. Ils étaient tous deux alcooliques. Leur physique et leur rire me fascinaient. Quand ils étaient saouls, ils racontaient tout le temps des histoires. Ils me permettaient de retirer la mousse de leurs verres de bière. Quand Moma se plaignait que mon haleine sentait la bière, ils lui disaient de me laisser tranquille, que cela m'aiderait à mieux dormir. J'en arrivai à boire la bière elle-même et, tandis que je me trémoussais à travers la pièce, dansant comme une folle, ils riaient et applaudissaient. Moma finit par m'enlever de l'école et m'envoyer chez ses parents pour deux semaines.

C'est pendant que j'étais chez lui que mon grand-père maternel m'apprit à faire un feu et à cuire les gâteaux de boue que je fabriquais. Il faisait semblant de les manger avec moi. C'est ainsi que je cessai de le craindre, et je me mis à lui raconter mes rêves secrets et à discuter avec lui de mes aspirations intimes dont je pensais que tout le monde allait se moquer. Je fis aussi appel à lui pour influencer Moma dont la philosophie à l'époque était « Ménager le fouet gâte l'enfant ». Ce qui amenait de nombreuses fessées.

Finalement, Moma ne parvenant plus à faire marcher la vieille maison, nous déménageâmes chez ses parents. La maison que mes grands-parents avaient construite n'avait au début qu'une seule pièce, pour eux et les deux plus jeunes enfants. Les autres vivaient dans une cabane. Au fur et à mesure des années, ils

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

ajoutèrent assez de chambres à la maison pour y loger les douze enfants. Au commencement, quand nous nous y installâmes avec eux, aux alentours de 1957, il n'y avait pas encore d'électricité; pourtant, des câbles électriques passaient par notre maison pour aboutir à la maison des Blancs en bas de la route. Nous nous servions de lampes à huile et de bougies. Pour nous chauffer, nous avions la cheminée de la salle de séjour et le poêle à bois de la cuisine. En hiver, nous faisons chauffer des pierres que nous mettions dans nos lits pour que nos draps ne soient pas froids et humides. Notre eau provenait du puits; il était généralement à sec l'été. Alors nous allions chercher de l'eau à la source qui se trouvait à plus d'un kilomètre de là. Nous avions nos toilettes à l'extérieur. Je fus un jour très excitée quand un de mes oncles me dit que le grand trou qu'il était en train de creuser allait être une mare à canards. Mais je fus terriblement déçue quand mon grand-père et mon oncle y installèrent la cabine des WC.

Mes grands-parents possédaient un peu de terrain qu'ils cultivaient avec un cheval de labour. Ainsi nous avions des légumes en été. Il y avait aussi des arbres fruitiers et nous faisons des bocalaux pour l'hiver. Et puis des poussins, quelques dindes, quelques canards, ce qui nous procurait un peu de viande. Mon frère et moi pourchassions ces bestioles le long des collines d'argile rouge de la Caroline du Nord. La volaille que je voyais représentée dans les livres était toujours jolie, colorée et bien grassouillette, alors que la nôtre était sale, hirsute, décharnée, et je la méprisais. Plus tard, mon grand-père eut suffisamment d'argent pour acheter quelques cochons. Au printemps et en été, avant que le soleil ne soit encore trop chaud, il allait aux champs. Il y restait jusqu'à la nuit, avec une petite pause pour le déjeuner. Parfois la récolte était bonne, parfois elle était tout juste suffisante pour nos besoins.

Quand ma mère, mon frère et moi-même sommes venus habiter avec eux, il y avait à la maison deux des plus jeunes frères de ma mère, et un cousin. Mes grands-parents ne savaient pas ce qu'étaient des soins médicaux. Ils n'avaient eu les moyens de consulter un médecin pour aucun des quinze accouchements de ma grand-mère. Quand survenait une maladie, ma grand-mère

faisait appel aux herbes et aux racines sauvages. Parfois ça marchait, parfois ça ratait, ainsi que cela se passa avec trois de ses enfants. Le frère cadet de ma mère avait été malade quand il était tout petit. C'est seulement lorsqu'il cessa de se développer normalement qu'ils découvrirent que sa maladie avait été une méningite. Il vécut vingt-deux ans sans avoir jamais pu prononcer un mot ou faire un pas.

Ma grand-mère eut sa première attaque quand j'avais l'âge de six ans. C'est par elle que j'ai appris des histoires d'Indiens, car elle a été élevée dans une communauté indienne. Durant nos promenades, elle me montrait les grottes dans lesquelles les Indiens s'étaient cachés pour échapper aux massacres que leur infligeaient les Blancs.

Elle était très fière que mon grand-père eût beaucoup de sang indien. Mais elle haïssait les Blancs. Je mis très longtemps à en comprendre la raison, car son père était blanc. Elle n'en parlait jamais, et très tôt j'ai appris que le problème du mélange des sangs du côté de ma famille maternelle était un sujet tabou.

Après que ma grand-mère fut tombée malade, son isolement et son incapacité à se prendre en charge la rendirent amère. Son désir était d'aller souvent à l'église et de voir des gens, chose qu'elle n'avait pu faire du temps où elle était en bonne santé. Et quand elle tomba malade, la réalisation de ses modestes rêves s'évanouit. Lorsqu'elle ne dormait pas, elle lisait la Bible. Dans sa jeunesse, elle avait travaillé pour quelques Blancs qui se souvenaient d'elle quand ils voulaient se débarrasser de leurs vieux magazines et de leurs journaux : ils les lui apportaient au lieu de les jeter. Je passais beaucoup de temps à lire, dans la chambre où elle gardait tout un bric-à-brac.

La religion qu'elle nous commentait longuement chaque jour nous paraissait très restrictive. Elle était pleine des flammes de l'enfer, de châtiments, et condamnait le tapage, les danses et les chants. Quand nous demandions : « Grand-mère, que pouvons-nous faire, sinon jouer et avoir du bon temps? », elle répondait : « Priez, priez pour que le Seigneur vous délivre de cet enfer; ainsi, vous ne deviendrez pas des pécheurs comme ces gens » — « ces gens », ça voulait dire les Blancs.

Le fait que nous étions ce qu'on appelait *dirt poor*¹ aux États-Unis ne nous gênait pas beaucoup, nous, les enfants, car nous ne connaissions pas autre chose. Le fait que nous n'avions pas de chaussures entre la fermeture et l'ouverture de l'école était pour nous un plaisir. Ne pas aller à l'église ou ne pas faire de visite parce que nous n'avions pas de chaussures en été n'était pas important, car il y avait toujours des gens pour venir nous voir, et nos grands-parents firent notre instruction religieuse à la maison.

Le soir après le dîner, mon grand-père discutait de la Bible. Il avait une préférence pour les histoires de l'Ancien Testament. N'étant allée au cinéma qu'une fois dans ma vie pour voir *les Dix Commandements*, j'étais fascinée par cette histoire et je le suppliais chaque soir de me raconter Moïse libérant les juifs de l'esclavage.

Nos plus proches voisins étaient une famille blanche avec laquelle nous n'eûmes jamais aucun contact, sauf quand mon grand-père et mon oncle allaient vider leur poubelle. Une autre famille de Blancs vivait un peu plus loin; ils venaient souvent dîner avec nous le dimanche. Grand-mère disait toujours qu'ils ne venaient que pour manger et grand-père lui rappelait qu'il ne renvoyait jamais personne le ventre vide. La famille avait vécu en Virginie de l'Ouest où le mari avait travaillé dans les mines de charbon. Quand il tomba malade, ils partirent pour la Caroline du Nord où ils essayèrent de cultiver la terre. Mais ils n'y réussirent pas très bien.

C'était les premiers Blancs que nous fréquentions, mon frère et moi; nous ne leur trouvions rien de particulier, car ils ressemblaient à beaucoup des nôtres.

La femme se mit à nous appeler « négros » et nous, les enfants, « païens ». Deux mots que nous ne comprenions pas. Quand nous posions des questions, nous n'obtenions pas de réponse. Leurs visites devinrent pour nous une source d'inconfort et d'incompréhension, car, lorsqu'ils apparaissaient, notre grand-mère devenait nerveuse, irritable, et menaçait de quitter mon grand-père s'il autorisait « ces pauvres ordures blanches à pénétrer dans sa

1. Les plus pauvres des pauvres. (*N. d. T.*)

maison ». Quand nous demandions ce qu'était une « pauvre ordure blanche », on nous répondait que nous le saurions bien assez tôt.

Nos grands-parents paternels auraient souhaité nous adopter, mon frère et moi. Ils pouvaient nous assurer la sécurité financière, ce que notre mère ne pouvait faire. Tout le monde l'encourageait à accepter; en fait, on essayait de l'influencer afin qu'elle nous laisse à nos grands-parents, car ce n'était pas bien vu dans la famille d'avoir rompu un mariage. Mais elle refusait et disait qu'elle préférerait creuser des tranchées plutôt que de laisser ses enfants aux grands-parents.

Elle fut pourtant obligée de m'envoyer vivre chez mes grands-parents paternels durant les deux années suivantes. Elle ne pouvait absolument pas assumer les vêtements, livres et moyens de transport nécessaires à notre vie scolaire. A la maison, elle ne disposait que d'un petit travail et de la retraite de mon grand-père.

Quand j'entrai dans ma deuxième école, j'étais donc chez mes grands-parents paternels. Un de mes oncles vivait avec eux. Ils habitaient eux aussi à la campagne. Matériellement, la vie était confortable. Il y avait l'eau courante, le chauffage central, et jamais de problème de chaussures. En fait, aller pieds nus était déconseillé.

Mon grand-père avait plusieurs métiers; pour celui de cultivateur, il possédait un équipement moderne. Il conduisait aussi un autobus scolaire. En hiver, il transportait de la pulpe de bois de sa ferme, et, en été, il allait en Floride vendre des pastèques. Il transportait aussi des pêches, pêches et coton étant les principaux produits de la région. Il possédait aussi une station-service-snack-bar dont ma grand-mère avait la responsabilité, mais ils y travaillaient tous les deux les vendredis et samedis soirs, qui étaient les soirées les plus chargées de la semaine.

Mon grand-père avait commencé à vendre du whisky de contrebande pendant la prohibition, et il continuait à le faire quand j'étais petite. Après l'élection de Kennedy en 1960, quand nous apprîmes l'histoire de la fortune de la famille Kennedy, je taquinais mon grand-père en lui disant : « Pense donc, papa, si tu

étais blanc, tu pourrais avoir un fils à la Maison-Blanche.»

La communauté noire était très étendue (quiconque habitait dans un rayon de trente kilomètres était considéré comme un membre de la communauté) et vivait du travail des champs durant la saison. Si on avait de la chance, on trouvait des emplois de bonnes ou de maîtres d'hôtel pendant les mois d'hiver. Le travail étant une affaire de famille, de très jeunes enfants et des nourrissons ficelés sur le dos de leur mère allaient à la cueillette des pêches et à celle du coton. Cependant, la plupart des parents essayaient, quand l'école ouvrait, d'éviter à leurs enfants d'aller aux champs, mais beaucoup manquaient la classe jusqu'à ce que la cueillette du coton soit terminée au début de novembre.

C'était l'année scolaire 1958-1959. En 1954, la Cour suprême avait déclaré inconstitutionnel l'enseignement « égal mais séparé ». A cette époque, le président de la Cour suprême proclamait : « La culture est sans doute le plus important devoir de l'État et du gouvernement local. »

Contrairement au système français, il n'y a pas de système national d'éducation aux États-Unis. L'administration est contrôlée par l'État et les conseils d'administration locaux. C'est le gouvernement fédéral qui détient le contrôle financier et légal, et c'est lui qui décide d'appliquer ces lois. Le niveau scolaire, le nombre d'écoles, d'enseignants, et l'équipement sont contrôlés localement par les conseils d'administration. Théoriquement, chacun peut être élu membre du conseil d'administration. Mais, les Noirs ne votant pas, il n'était pas question qu'ils puissent en faire partie. Généralement, les membres des conseils d'administration étaient des Blancs ayant des intérêts commerciaux ou agricoles et en mesure de financer une campagne selon leurs intérêts.

Les citoyens blancs de la région avaient déjà bien fait comprendre que tout parent noir qui tenterait de faire entrer son enfant dans une école blanche serait responsable de la mort de son enfant. Tout le monde les prenait au sérieux. Aussi, nous fréquentions tous l'école noire. Sur le chemin de l'école, nous passions devant deux écoles élémentaires blanches. Les enfants blancs s'amusaient à nous lancer des injures. Chaque fois, le

silence se faisait dans le car, puis quelqu'un chuchotait : « Ces *crackers*¹ sont vraiment cons! »

Mon grand-père qui conduisait l'autobus essayait parfois de nous faire la leçon; il pensait que nous devions apprendre à contourner l'homme blanc; lui faire front n'aurait servi qu'à se faire tuer. Dans la communauté noire, mon grand-père était surnommé « le Finaud » (mais jamais devant lui), car il avait roulé le Ku Klux Klan et les policiers.

Que nous fréquentions l'école toute l'année ne signifiait pas que nous apprenions quelque chose. Trop souvent les enfants souffraient de malnutrition, et un estomac affamé n'a pas d'oreilles. Ils s'endormaient en classe et se faisaient punir par l'instituteur pour manque d'attention. Quelques instituteurs essayaient d'offrir des déjeuners à certains écoliers, les autres s'en fichaient. Il n'y avait pas de cantine (il y en avait dans les écoles blanches). J'appris plus tard que 34 % des enfants noirs souffrent tellement de la faim qu'il en résulte des anémies nécessitant des soins médicaux.

Dans les années 60, les Noirs arrachèrent la culture noire de la clandestinité. La nourriture *soul*² est devenue populaire. Ce régime composé essentiellement de féculents (pommes de terre, haricots, riz) et de bas morceaux de porc était le seul à la portée des Noirs. Le régime équilibré était inconnu.

Quand je vins habiter chez mes grands-parents, ils achetèrent une télévision « pour me tenir compagnie ». C'était la première fois que j'en voyais une, et je fus fascinée. J'aimais regarder les dessins animés, et pour je ne sais quelle raison le journal parlé. Comme c'était la première télévision de la communauté, beaucoup de gens venaient la regarder. Ce que ma grand-mère n'aimait pas. A la télévision, nous ne voyions jamais de Noirs. Les Blancs étaient toujours représentés comme étant beaux et bons. De bons Américains pouvant se permettre de tuer des Indiens avec bonne conscience... La manière de vivre et la morale des Blancs étaient totalement différentes des nôtres et nous amenaient trop souvent à une condamnation de nous-

1. *Crackers* signifie « biscottes ». Les Noirs emploient ce mot pour désigner les racistes blancs. (N. d. T.)

2. On dit nourriture *soul* comme on dit *soul music*. (N. d. T.)

mêmes. Une réflexion me marqua pour très longtemps. Une femme noire regardant la télévision dit tout à coup : « Les nègres sont stupides, il n'y a que ces jolis Blancs qui savent faire quelque chose. Nous n'avons rien, ne désirons rien, et ne posséderons jamais rien. » Elle jura que, si jamais elle voyait encore à la télévision, à côté de « ces jolis Blancs », un Noir en train de grimacer comme un chat de gouttière, avec ses cheveux crépus et ses grosses lèvres, elle piquerait une crise.

Mon imagination était très vive, et je croyais tout ce que j'entendais. En 1959, je laissai tomber la télévision, elle m'avait convaincue que les Cubains, qui étaient des diables blancs avec une flèche au bout de leur queue, allaient venir nous tuer. Quand je demandai à mes grands-parents ce qu'ils allaient faire, ils me dirent que les Blancs nous protégeraient; ma peur devint une idée fixe, et je me mis à avoir des cauchemars dans lesquels je voyais les Cubains nous bombarder et faire cuire mes grands-parents. On dut m'emmener chez le médecin. Ce fut seulement des années plus tard que j'appris que ces visites presque hebdomadaires chez le docteur étaient destinées à me faire prendre des tranquillisants.

Durant la semaine, la boutique fermait de bonne heure, mais les vendredis et les samedis soir elle fermait très tard, souvent vers 1 ou 2 heures du matin. Je trouvais ça très agréable, car c'était l'un des lieux de rencontre des Noirs, et on pouvait y danser, parler et rire pendant des heures. Ma grande joie était de servir de vendeuse quand mes grands-parents me le permettaient. Ils pensaient que cela m'apprendrait à calculer. Souvent, je vis des gens que je savais timides et revêches disparaître et revenir en riant fort, cherchant la bagarre. Je savais alors qu'ils avaient acheté du whisky. Cette saoulographie était différente de celle de mon grand-oncle et de sa petite amie qui, lorsqu'ils étaient ivres, étaient bêtes et pleurnichards. C'était une saoulographie lourde et amère qui amenait souvent des rixes. Comme la nuit se prolongeait, ma grand-mère m'obligeait à rester près d'elle, car, plus les gens buvaient, plus ils perdaient le contrôle de leurs paroles.

La boisson était la principale occupation de la communauté. C'était comme si l'on essayait de noyer la réalité de la vie d'une

semaine dans le monde brillant, insouciant de l'alcool. Les gens ne se réunissaient pas pour s'amuser et pour être avec les autres. Ils se réunissaient pour boire; alors ils pouvaient se distraire. La plupart de ceux qui buvaient étaient des hommes. Quand c'était une femme, ma grand-mère disait : « C'est une mauvaise femme. » Ainsi j'appris qu'il était bien que les hommes boivent et se rendent ridicules, mais que ce n'était pas bon pour les femmes.

Le dimanche matin, tout le monde allait à l'église, même ceux dont l'haleine empestait le whisky. Mes grands-parents étaient tous deux baptistes et appartenaient à deux églises différentes. Ces églises rivalisaient l'une avec l'autre, c'était à celle qui aurait le plus de membres et le meilleur prédicateur. Comme chacune avait un service tous les quinze jours, je passais à l'église la plus grande partie de mon dimanche.

Les prédicateurs savaient parler, et ils n'avaient une bonne réputation que s'ils parvenaient à éveiller parmi les fidèles de la congrégation une certaine tension émotionnelle. Maintes fois, des participants entraient en transe à la fin du sermon et se mettaient à danser autour de l'église. Leurs membres paraissaient complètement désarticulés. Ils poussaient des cris dont le plus fréquent était « Jésus mon Sauveur ». Nous appelions cela « gueuler ». J'ai vu ainsi des gens se cogner aux dossiers des bancs et ne plus s'en souvenir par la suite. C'était un étrange spectacle que de voir danser une femme de plus de cent kilos qui, dans son état normal, pouvait difficilement bouger.

Ces clameurs me faisaient généralement peur. Elles me rappelaient les hurlements de mes parents avant qu'ils ne se séparent. Je parvenais très rarement à les oublier et à être emportée par la force qui émanait de cette foule tirant sa joie, sa foi et son espoir de la certitude que « nous possédons Jésus ». Peut-être ne possédions-nous rien d'autre que Jésus, qui était notre ami, qui nous guidait vers cette terre promise où il n'y aurait ni chagrin ni douleur...

En temps normal, nous passions l'après-midi à l'église. Les gens apportaient leur nourriture pour la manger sur place. Nous, les enfants, nous devions faire le tour des adultes avant de pouvoir aller jouer. Nous leur expliquions nos progrès à l'école, leur

disions si nous avions été sages et obéissants. Si quelqu'un avait fait une chose considérée comme étant mal, il évitait l'église, car tout le monde le savait.

Du haut de sa chaire, le pasteur avait coutume de demander aux fidèles de prier pour le pécheur qui se trouvait parmi nous. Celui-ci, les yeux de toute l'église fixés sur lui, devait se repentir de ses péchés.

J'étais assez isolée des autres enfants de mon âge, en dehors des réunions à l'église et des heures de classe. Jusqu'à mes dix ans, mes grands-parents ont été assez larges d'esprit. C'est ainsi que je me débrouillais dans les travaux des champs, labour et moisson, que j'allais chasser avec mon oncle, que je savais faire la cuisine et tenir une maison propre.

Le premier printemps que je passai avec eux, ils me donnèrent un petit lopin de terre, sur lequel je plantai du maïs et des légumes. Quand ils eurent poussé, je leur donnai des noms et différents rôles à jouer dans mon « théâtre ». Les adultes en rirent beaucoup; mais personne ne les mangea.

Leur fierté était que je sois bonne élève, particulièrement pour ma grand-mère. Elle était très fière elle-même d'avoir obtenu le certificat d'études; elle me disait souvent que je devais avoir une bonne instruction, car « c'est la seule chose que les Blancs ne peuvent nous prendre ».

C'est auprès de ma grand-mère que j'ai commencé à apprendre le sens du mot « sang-mêlé ». Une de ses cousines avait une fille d'un an plus âgée que moi. Nous portions toutes deux le même prénom et, quand les deux femmes se rencontraient, il était fatal qu'on nous compare, qu'on nous mette en compétition. Ce qui comptait le plus, c'était de savoir laquelle avait les cheveux les plus longs et les plus raides, la peau la plus claire, laquelle était meilleure en classe, récitait, dansait et chantait le mieux, etc. Ma cousine et moi, nous évoluions entre la haine l'une de l'autre et le désir de nous isoler derrière la grange pour fumer les cigarettes qu'elle m'avait fait découvrir.

Ma grand-mère est une grande femme café-au-lait qui n'hésitait pas à appeler un enfant à peau sombre « singe noir ». Mais elle pardonnait à quelqu'un la noirceur de sa peau, si ce quelqu'un possédait une suffisante stabilité économique.

Pour Noël, mes grands-parents m'offrirent une bicyclette. Cela me permit de circuler et aussi de connaître des dangers nouveaux. Je pouvais aller de plus en plus loin sur les routes de campagne. Ainsi, quand j'eus huit ans et mon frère cinq ans, nous eûmes notre premier incident raciste avec des Blancs. Nous roulions le long d'une route quand survint une voiture pleine d'hommes blancs. Ils ralentirent à notre hauteur, se mirent à nous lancer des ordures, des bouteilles, des chaussures, et à nous insulter de la manière la plus dégoûtante qu'ils pouvaient imaginer. Puis ils s'arrêtèrent et nous crûmes qu'ils allaient nous attaquer, mais ils ne firent que rire en nous voyant nous sauver comme des lapins.

En nous enfuyant, éperdus, nous passâmes devant la maison d'une famille de Blancs. J'étais déjà entrée plusieurs fois dans cette maison par la porte de derrière avec ma grand-mère pour y vendre des légumes. Mais nous savions qu'ils ne nous offriraient aucune protection.

Arrivés à la maison, nous racontâmes cela à nos grands-parents. Comme nous avons reconnu certains des hommes, nous nous attendions à ce que grand-père fasse quelque chose, mais nous devînmes furieux quand il dit qu'il ne pouvait rien y faire; il avait les larmes aux yeux en nous disant que nous devrions être heureux de n'avoir pas été tués, et que nous devions savoir que les Blancs avaient le droit de faire tout ce qu'ils voulaient.

Je n'arrivais pas à comprendre. N'était-ce pas mes grands-parents qui devaient veiller à nous protéger dans la communauté noire? N'était-ce pas eux qui avaient dit qu'ils nous aimaient? A la télévision, je n'avais jamais vu des parents dire à leurs enfants qu'ils ne pouvaient pas les protéger. C'était toujours le contraire. Jamais, jamais je n'avais imaginé que quelque chose de tel pouvait arriver à ces gosses de la télévision. Et voilà notre grand-père qui nous disait que quelqu'un pouvait tout simplement nous tuer.

La peur.

C'est ainsi que, comme toutes mes sœurs et mes frères noirs des États-Unis, j'acquis une nouvelle compagne — la peur. Elle s'est profondément enracinée en moi à chaque nouvel incident, jusqu'à ce qu'elle se soit incrustée dans chaque fibre de mon être. Cela m'apprit aussi à vivre dans un monde où ma seule protection était le masque que nous portions, car, tous, nous devions apprendre que ce monde se définissait en fonction des besoins et des désirs des Blancs. Nous, les Noirs, nous avions en commun la peur, mais nous étions divisés par notre sentiment d'impuissance à alléger le fardeau des autres, et nous nous méprisions nous-mêmes à cause de cela.

Une fois que j'eus bien compris cette condition qui pesait sur ma vie, il ne m'a pas fallu longtemps pour apprendre ce que doit savoir tout être ayant un trente-deuxième de sang noir dans les veines (c'est le taux officiel qui fait considérer une personne comme appartenant à la race noire), à moins que cet être ne parvienne à passer la « ligne de démarcation de la couleur ».

L'été de la même année, je fus presque violée par un Blanc âgé de plus de cinquante ans. Je ne fus sauvée que grâce à sa lenteur et à la rapidité de ma course.

Ce ne fut pas la seule fois — alors que je n'étais encore qu'une enfant — que j'eus à faire face à cette conception américaine de la femme noire.

Quand j'eus dix ans, ma cousine de New York et moi allâmes visiter mes grands-parents pendant l'été. Elle n'avait que trois ans de plus que moi. Un Blanc qui était venu voir mon grand-père nous trouva toutes les deux seules à la maison. Alors, il entreprit de forcer la porte de devant en nous disant ce qu'il allait nous faire, à nous « les négresses ». Ma cousine, une enfant de Harlem qui n'avait jamais rencontré cela auparavant, pensa que c'était une blague, mais elle commença à le prendre au sérieux quand il se mit à se déshabiller. Nos grands-parents nous avaient appris depuis longtemps, à mon frère et à moi, comment nous ser-

vir d'un fusil pour aller à la chasse. C'est seulement quand je visai l'homme avec le fusil chargé qu'il s'en alla. Lorsque mes grands-parents apprirent que j'avais visé un Blanc avec un fusil, ils me donnèrent la plus belle correction de ma vie et veillèrent à ce que je ne puisse jamais plus mettre la main sur ce fusil.

Durant ma deuxième année chez mes grands-parents, ils devinrent très sévères. A présent, déclarèrent-ils, ma place était à la maison avec ma grand-mère, et je ne devais pas perdre cela de vue. Cela amenait des conflits permanents et je commençai bientôt à me battre avec tous les enfants que je rencontrais. Mon jeune frère en souffrait particulièrement chaque fois qu'il venait nous rendre visite. Les raclées que je recevais de mes grands-parents n'arrêtaient pas. Je me mis à les narguer, ainsi que les autres adultes. Très vite, j'acquis la réputation d'être l'enfant la plus difficile qu'ils aient jamais vue. Mon arrière-grand-mère, qui avait quatre-vingt-treize ans, me disait que le jour de sa mort elle ne me laisserait pas un sou de l'argent qu'elle avait épargné toute sa vie, car j'étais l'enfant la plus haïssable qu'elle ait connue. A quoi je répondis qu'en aucun cas je n'aurais voulu de son sale argent.

Ce que je reprochais le plus à mes grands-parents, c'était leur mesquinerie. Ils ne me permettaient pas d'aller cueillir des pêches avec mon grand-père. Je devins jalouse des autres enfants qui venaient dépenser au magasin l'argent qu'ils avaient gagné durant la semaine dans les vergers. Quand je demandais à mes grands-parents pourquoi je ne pouvais y aller, ils me dirent seulement que ce n'était pas la place d'une fille et que de mauvaises choses pouvaient arriver dans les vergers. Je pensais qu'ils me mentaient, car des filles que je connaissais y allaient.

Finalement, je demandais à mon arrière-grand-mère de s'expliquer, et elle me répondit dans son langage cru et brutal que tous les patrons étaient blancs, faisaient ce qu'ils voulaient avec les femmes noires et couchaient avec elles quand ils en avaient envie. Quand je lui demandais pourquoi les femmes ne résistaient pas, elle se mit à rire et me dit simplement que j'étais stupide.

C'est à cette époque qu'elle m'expliqua pourquoi les Tillerson avaient la peau claire. Elle était née durant la guerre civile et, en s'étendant sur les histoires de viols, de meurtres et de brutalités

qu'elle avait connues dans son existence, elle me donna mal au cœur.

Je ne demandai plus à mes grands-parents d'aller dans les vergers. Ce fut à cette époque que je commençai à avoir honte de ma peau claire et de son origine. Mon arrière-grand-mère me dit que jamais un homme blanc n'avait épousé une femme noire. Il pouvait l'obliger à avoir des relations sexuelles avec lui quand il le désirait, et les Noirs n'y pouvaient rien. En fait, c'était contraire à la loi d'avoir des relations sexuelles entre races différentes. Mais cette loi n'était appliquée qu'aux hommes noirs. Pour un homme noir, il suffisait de regarder une femme blanche pour être accusé de viol. Des quatre cent cinquante-cinq hommes exécutés pour viol depuis 1930, 89 % étaient des hommes de couleur, alors que jamais aucun Blanc n'a été exécuté pour avoir violé une femme de couleur.

Aussi loin que remontent mes souvenirs, je vois la police stationner au bout de la route menant à la maison de mes grands-parents. Nous eûmes tôt fait de prendre l'habitude de revenir à la maison afin de prévenir les grands-parents que la « loi » était là. Mon grand-père transportait toujours ce que je pensais être une grosse somme d'argent dans ses poches. J'appris un jour que la « loi » et le Ku Klux Klan l'arrêtaient régulièrement, et, s'il n'avait pas suffisamment d'argent à leur remettre, les uns menaçaient de le jeter en prison, les autres de brûler sa maison et son magasin.

Longtemps, j'ai cru que la « loi » n'existait que pour les Noirs.

Des hommes disparaissaient souvent, et nous apprenions qu'ils étaient à la chaîne. Souvent à cette époque, dans la journée et tard le soir, des épouses noires et des parents venaient demander à mon grand-père de leur prêter de l'argent pour faire sortir leurs maris et leurs fils de prison, sinon ils étaient envoyés aux travaux forcés.

Quand nous, les gosses, nous passions près des forçats, vêtus de leurs chemises rayées et enchaînés les uns aux autres, nous chantions : « Forçat, ton chapeau est dans la poêle, si la corde ne t'attrape pas, c'est le boulot qui te tuera ! » Je ne comprenais pas vraiment ce que cela signifiait pour ces hommes d'être enchaînés les uns aux autres et de travailler sous la surveillance de

gardes blancs armés de fusils, jusqu'à ce qu'un jour un de mes cousins bien-aimés disparaisse aux travaux forcés. Quand il revint, je découvris qu'il ne souriait plus; il ne demandait plus jamais une « bise ¹ » quand il venait comme auparavant. Il ne buvait plus de whisky non plus; par lui, j'appris qu'aux travaux forcés ils se levaient à l'aube pour déjeuner de lard, puis ils partaient, enchaînés les uns aux autres par la taille et les jambes, jusqu'à leur lieu de travail où, toute la journée, en plein soleil et toujours enchaînés, ils cassaient des pierres ou faisaient d'autres travaux de force, sans même une pause pour prendre un peu de nourriture.

Quand je demandai combien il était payé, il me dit : « Rien du tout. » La plupart du temps, ils travaillaient du lever au coucher du soleil sur les routes du comté. Quand ils refusaient de travailler, ils étaient tellement battus qu'il valait mieux se soumettre. Il raconta que plusieurs hommes avaient été tués par des chauffards et les gardes clamaient qu'ainsi « il y avait un nègre de moins à surveiller ». L'affaire n'avait pas de suite. Le gouvernement informait simplement la famille que leur fils ou leur mari avait été tué accidentellement. Quand ils n'étaient pas employés aux travaux des routes, ils étaient loués à des scieries privées ou à des producteurs de fruits. Ils ne recevaient pas d'argent, mais la prison était payée par l'employeur.

Peu de temps après son retour, mon cousin fut expulsé de l'État par le Klan pour insolence envers son patron. Sa femme resta seule avec sept enfants.

Le Ku Klux Klan faisait partie intégrante de nos vies. Les adultes savaient qui faisaient partie de la section locale et qui d'entre nous était obligé de travailler pour eux. Quand les adultes se réunissaient, ils en arrivaient toujours à parler du Klan. Ils disaient à quel point le Klan nous terrorisait. Quand des maisons appartenant à des familles noires étaient brûlées, et les hommes battus, tout le monde savait qui en était responsable, mais on ne faisait rien. Il n'y avait pas de plaintes, pas de dossiers. En fait, la famille disparaissait rapidement et nous apprenions qu'elle était « partie pour le Nord ».

Durant l'été de ma deuxième année chez mes grands-parents,

1. En français dans le texte. (N. d. T.)

ma grand-mère eut sa première attaque. Quoique je fusse terrifiée à la pensée qu'elle pouvait mourir, je savais que je pourrais enfin rentrer « à la maison avec mon frère et ma mère ». J'étais contente, parce que je pensais naïvement que tout ce que j'avais vu, entendu et appris au cours de ces deux années était particulier à la Caroline du Sud. Que cela ne pouvait être ainsi en Caroline du Nord où se trouvait ma mère à une cinquantaine de kilomètres de là.

Ainsi, à l'âge de neuf ans, je retournai vivre avec mon frère et ma mère. Moma avait toujours le même travail et en avait pris un autre pour les week-ends, comme bonne chez un écrivain blanc. Comme nos grands-parents rapportaient des provisions de la campagne, que notre grand-père nous donnait l'argent de notre déjeuner à l'école, elle avait pu louer une maison de trois pièces que nous avions surnommée la boîte d'allumettes, car notre petit poêle devenait tellement rouge en hiver que nous avions peur que la maison, tout en bois vermoulu, ne s'évanouisse un jour en fumée.

Nous habitions un bourg d'environ deux mille habitants. Comme dans la plupart des villages et des villes du Sud, tout était délimité par les voies de chemin de fer, qui coupaient la ville en deux. Un quartier réservé aux Noirs regroupait des maisons délabrées; beaucoup n'avaient ni électricité ni installations sanitaires. Ce quartier fournissait à l'autre, celui des Blancs, ses femmes de ménage, maîtres d'hôtel, concierges et bonnes d'enfants. Dans « l'autre » quartier se trouvaient les belles propriétés, les richesses, les affaires... et les Blancs. Et, ce qui n'existait pratiquement pas dans la communauté noire, des roses et des cornouillers qui avaient rendu le village célèbre, et aussi de l'herbe, des hectares et des hectares d'herbe verte.

Il y avait un cinéma dans le village. Les Blancs disposaient de sièges rembourrés, tandis que nous, les Noirs, avions droit au balcon; pour dix cents, nous, les enfants, nous pouvions aller au cinéma le samedi après-midi. Quand le film ne nous intéressait pas, nous passions le temps en lançant les ordures qui jonchaient le sol sur la tête des Blancs, tout en sachant parfaitement que le directeur allait nous flanquer à la porte et nous menacer de nous faire arrêter. Moma nous corrigeait chaque fois qu'elle apprenait que nous avions été renvoyés du cinéma, car elle en connaissait

la raison, mais cela ne nous empêchait pas de recommencer.

Il y avait une épicerie dans le village, un petit commerce où nous pénétrions toujours par une porte séparée, par-derrière, et nous devions payer à une caisse différente de celle des Blancs.

Sur les trottoirs, quand nous voyions un Blanc venir dans notre direction, nous laissions le passage, même si cela nous obligeait à descendre sur la chaussée. Si nous ne faisons pas assez vite, nos parents nous poussaient brutalement sur le côté. On m'a raconté un jour que tout n'était pas si terrible dans ce village, car, dans le Mississippi, des carrés blancs et noirs étaient peints sur les trottoirs et les Noirs n'avaient le droit de marcher que sur les carrés noirs.

Mon frère entama sa première année d'école; moi, je commençai ma cinquième année¹. Dans l'école où nous allions, il y avait six instituteurs pour douze classes. Tous les cinq ans environ, l'école des Blancs recevait de nouveaux manuels scolaires. Nous nous servions de livres vieux de cinq ans qui n'avaient plus cours à l'école des Blancs. Les petites classes étaient surchargées : environ cinquante élèves. Il n'y avait que six élèves noirs en terminale. De toute l'année scolaire, ces six ne reçurent pas un seul manuel. Le conseil d'administration de l'école, entièrement composé de Blancs, avait confisqué les livres, en promettant d'en distribuer de nouveaux, mais on ne les reçut jamais. Je demandai à mon oncle, qui était un des six élèves de terminale, pourquoi il prenait la peine de continuer d'aller à l'école, alors qu'il n'avait pas de livres. Il me répondit qu'il passait la majeure partie de son temps à la bibliothèque, et que, de toute manière, il devait obtenir ce diplôme même s'il ne savait rien, car il ne voulait pas devenir cultivateur comme son père.

Notre mère travaillait dans une boutique où les riches femmes blanches achetaient leurs vêtements. Elle y travailla onze ans sans jamais être augmentée. Son salaire était de trente dollars par semaine. Un jour où, pour une raison ou une autre, nous étions allés la voir à son travail, nous avons appris que, bien qu'officiellement employée à l'inventaire, elle ne faisait en fait que nettoyer le magasin et apporter le déjeuner aux employés blancs. Je reçus

1. Équivalent du CM2 ou septième en France. (N. d. T.)

ma grand-mère eut sa première attaque. Quoique je fusse terrifiée à la pensée qu'elle pouvait mourir, je savais que je pourrais enfin rentrer « à la maison avec mon frère et ma mère ». J'étais contente, parce que je pensais naïvement que tout ce que j'avais vu, entendu et appris au cours de ces deux années était particulier à la Caroline du Sud. Que cela ne pouvait être ainsi en Caroline du Nord où se trouvait ma mère à une cinquantaine de kilomètres de là.

Ainsi, à l'âge de neuf ans, je retournai vivre avec mon frère et ma mère. Moma avait toujours le même travail et en avait pris un autre pour les week-ends, comme bonne chez un écrivain blanc. Comme nos grands-parents rapportaient des provisions de la campagne, que notre grand-père nous donnait l'argent de notre déjeuner à l'école, elle avait pu louer une maison de trois pièces que nous avions surnommée la boîte d'allumettes, car notre petit poêle devenait tellement rouge en hiver que nous avions peur que la maison, tout en bois vermoulu, ne s'évanouisse un jour en fumée.

Nous habitons un bourg d'environ deux mille habitants. Comme dans la plupart des villages et des villes du Sud, tout était délimité par les voies de chemin de fer, qui coupaient la ville en deux. Un quartier réservé aux Noirs regroupait des maisons délabrées; beaucoup n'avaient ni électricité ni installations sanitaires. Ce quartier fournissait à l'autre, celui des Blancs, ses femmes de ménage, maîtres d'hôtel, concierges et bonnes d'enfants. Dans « l'autre » quartier se trouvaient les belles propriétés, les richesses, les affaires... et les Blancs. Et, ce qui n'existait pratiquement pas dans la communauté noire, des roses et des cornouillers qui avaient rendu le village célèbre, et aussi de l'herbe, des hectares et des hectares d'herbe verte.

Il y avait un cinéma dans le village. Les Blancs disposaient de sièges rembourrés, tandis que nous, les Noirs, avions droit au balcon; pour dix cents, nous, les enfants, nous pouvions aller au cinéma le samedi après-midi. Quand le film ne nous intéressait pas, nous passions le temps en lançant les ordures qui jonchaient le sol sur la tête des Blancs, tout en sachant parfaitement que le directeur allait nous flanquer à la porte et nous menacer de nous faire arrêter. Moma nous corrigeait chaque fois qu'elle apprenait que nous avions été renvoyés du cinéma, car elle en connaissait

la raison, mais cela ne nous empêchait pas de recommencer.

Il y avait une épicerie dans le village, un petit commerce où nous pénétrions toujours par une porte séparée, par-derrière, et nous devions payer à une caisse différente de celle des Blancs.

Sur les trottoirs, quand nous voyions un Blanc venir dans notre direction, nous laissions le passage, même si cela nous obligeait à descendre sur la chaussée. Si nous ne faisons pas assez vite, nos parents nous poussaient brutalement sur le côté. On m'a raconté un jour que tout n'était pas si terrible dans ce village, car, dans le Mississippi, des carrés blancs et noirs étaient peints sur les trottoirs et les Noirs n'avaient le droit de marcher que sur les carrés noirs.

Mon frère entama sa première année d'école; moi, je commençai ma cinquième année¹. Dans l'école où nous allions, il y avait six instituteurs pour douze classes. Tous les cinq ans environ, l'école des Blancs recevait de nouveaux manuels scolaires. Nous nous servions de livres vieux de cinq ans qui n'avaient plus cours à l'école des Blancs. Les petites classes étaient surchargées : environ cinquante élèves. Il n'y avait que six élèves noirs en terminale. De toute l'année scolaire, ces six ne reçurent pas un seul manuel. Le conseil d'administration de l'école, entièrement composé de Blancs, avait confisqué les livres, en promettant d'en distribuer de nouveaux, mais on ne les reçut jamais. Je demandai à mon oncle, qui était un des six élèves de terminale, pourquoi il prenait la peine de continuer d'aller à l'école, alors qu'il n'avait pas de livres. Il me répondit qu'il passait la majeure partie de son temps à la bibliothèque, et que, de toute manière, il devait obtenir ce diplôme même s'il ne savait rien, car il ne voulait pas devenir cultivateur comme son père.

Notre mère travaillait dans une boutique où les riches femmes blanches achetaient leurs vêtements. Elle y travailla onze ans sans jamais être augmentée. Son salaire était de trente dollars par semaine. Un jour où, pour une raison ou une autre, nous étions allés la voir à son travail, nous avons appris que, bien qu'officiellement employée à l'inventaire, elle ne faisait en fait que nettoyer le magasin et apporter le déjeuner aux employés blancs. Je reçus

1. Équivalent du CM2 ou septième en France. (N. d. T.)

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

une fois une raclée pour avoir répondu à une Blanche qui disait que Rachel (ma mère) était une brave fille, que ma mère s'appelaient M^{me} Tillerson et non Rachel!

Des livres dans les ordures.

Nous aimions beaucoup le travail de bonne que faisait ma mère pendant les week-ends. D'abord parce que cela voulait dire que Moma rapportait à la maison des restes de nourriture, en général des choses que nous ne connaissions pas et trouvions bonnes. Nous attendions impatiemment les réceptions que donnait sa patronne, car il y avait chaque fois du chop-suey au menu. Et nous trouvions que le chop-suey était la chose la plus merveilleuse du monde. Ensuite parce que Moma nous emmenait avec elle quand elle savait que sa patronne n'était pas là. Nous jouions dehors et, quand il pleuvait, dans le garage, au milieu des voitures. Chaque fois que j'en avais l'occasion, je me faufilais dans la salle de séjour dont les murs étaient couverts de livres. Il m'était défendu d'y toucher, mais, tandis que je déchiffrais lentement les titres, je faisais une prière pour que la maîtresse de maison jette ses bouquins. Car je savais que, quel que soit le livre que cette femme jetterait aux ordures, Moma le rapporterait à la maison. C'est ainsi que naquit notre bibliothèque, des poubelles et des braderies où l'on pouvait acheter de vieux livres pour quelques sous. Elle s'agrandissait lentement. Le jour où la femme jeta tous les volumes d'une encyclopédie déjà vieille de quinze ans fut un jour de bonheur à la maison. Moma dit qu'à présent nous pourrions répondre aux questions sans fin auxquelles elle ne connaissait rien.

Combien de fois avons-nous compté et recompté nos sous, comme si cela pouvait les faire pousser, ou cherché dans des tas d'endroits où nous savions d'avance que nous ne trouverions rien, pour voir s'il ne traînait pas un peu d'argent pour acheter un morceau de pain! Mais, du jour où nous nous sommes installés dans cette nouvelle maison, nous avons toujours eu notre journal quotidien et, de temps en temps, un nouveau livre.

Un samedi soir, Moma rentra à la maison très ennuyée; elle déclara qu'elle ne pourrait jamais, aussi longtemps qu'elle vivrait, s'habituer à entendre les gens dire que les nègres ne peuvent pas et n'ont pas besoin d'apprendre. C'est ce que lui avait dit son patron, l'écrivain, quand elle lui avait demandé de lui donner ses vieux livres au lieu de les jeter aux ordures...

Elle n'avait pas besoin de m'obliger à lire. A la longue, elle finit par emporter l'ampoule en allant se coucher, sinon, le lendemain matin, je tombais de sommeil.

La lecture m'ouvrit la porte de tout un monde nouveau. Un monde où les seuls êtres suffisamment intéressants et importants pour que l'on écrive sur eux étaient les Blancs.

Les rares personnages noirs décrits étaient en général des domestiques, toujours insouciantes et stupides. Ces personnages n'avaient rien de commun avec les gens de notre communauté qui, pourtant, gagnaient leur vie comme domestiques. Je me mis à lire tous les livres de science que je pouvais trouver. Cela me perturbait de voir mes deux grands-mères sujettes à des attaques et devenir impotentes. Quand je demandais pourquoi elles avaient eu des attaques, personne ne savait. C'est à cette époque que je décidai de faire de la recherche médicale.

J'avais voulu être Annie Oakley, la plus célèbre cow-girl de l'Ouest; j'avais voulu devenir religieuse quand j'étais chez mes grands-parents. Mon nouveau choix est resté le même durant mes années d'école secondaire, ainsi que mon désir d'entrer à l'université.

A dix ans, j'eus mon premier emploi. Il fallait garder les enfants d'une Blanche qui travaillait au même endroit que Moma. J'étais très excitée à l'idée de gagner de l'argent et aussi très angoissée. Qu'est-ce que cela allait donner de m'occuper d'enfants blancs, à peine plus jeunes que moi? Mes futurs employeurs m'avaient dit que la façon dont je m'en tirerais déciderait de la suite.

Dès le début, les enfants déclarèrent qu'ils n'avaient pas à obéir à une négresse. Je le dis aux parents, ils déclarèrent : « Bon, mais c'est ce que tu es, une négresse! » Que croyais-je donc être? Et ils se moquèrent de ce qu'ils pensaient être ma sottise. Ils dirent aux enfants qu'ils devaient m'obéir de toute manière, bien que je fusse une négresse.

Dans mon deuxième emploi, la famille venait juste de revenir aux États-Unis, et leurs enfants, encore petits, n'avaient pas encore eu de contact avec le racisme. Les expressions telles que « négresse », « macaque », leur étaient inconnues, ils ne les avaient jamais entendues. Ils demandèrent à leurs parents pourquoi nous étions différents, à quoi ceux-ci répondirent que le monde était fait de gens différents, de couleurs différentes.

Cette famille demeura dans ma vie pendant les deux années suivantes. Mais cela me prit de longs mois avant d'avoir le courage de quitter le siège arrière de la voiture et m'asseoir à côté de l'homme ou de la femme, car je savais qu'un Noir ne pouvait pas se permettre de s'asseoir à côté d'un Blanc.

Quand ils surent que j'aimais lire, ils m'ouvrirent leur bibliothèque, et pour Noël et les anniversaires, ils m'offrirent des livres. Je voulais apprendre à jouer du piano, aussi me trouvèrent-ils un professeur qui me donna gratuitement des leçons.

Mais l'aîné des garçons, qui avait huit ans et allait à l'école, finit par me dire qu'il n'était pas obligé de m'aimer, parce que j'étais une négresse et que pas un seul de ses amis n'aimait les nègres.

Dieu est-il noir ou blanc?

La religion jouait un grand rôle dans nos vies. Moma allait à l'église épiscopale, et, chaque fois qu'on ouvrait les portes de l'église, nous entrions. Au début, j'aimais bien y aller, parce que cela me changeait des églises baptistes et méthodistes que j'avais connues jusque-là.

L'église baptiste apportait un soulagement émotionnel, et chaque office était accompagné de cris; mais ici, dans l'église épiscopale, personne ne criait jamais. Si on montrait son émotion, on était regardé de travers. Le nouveau venu qui commettait l'erreur d'exprimer ses sentiments s'entendait vite dire : « Dans cette église, cela ne se fait pas. C'est bon pour ces ignorants de baptistes et de méthodistes. » Un diacre blanc célébrait les offices.

Une fois par mois, un pasteur blanc, de l'église épiscopale blanche, venait dire la messe.

L'église épiscopale, comme l'église catholique, permettait que certains pasteurs blancs officient dans les églises des Noirs. Les fédérations étaient interraciales, mais les églises noires s'y comptaient sur les doigts de la main. La nôtre était la seule de tout l'ouest de la Caroline du Nord. Dans les années 50, la fédération nationale s'était prononcée pour l'intégration, et les riches Blancs de la communauté avaient fait construire l'église des Noirs. Chaque année à Noël, nous étions invités à l'église des Blancs où l'on nous réservait des bancs. Pendant le sermon, on nous demandait de rester debout afin qu'on puisse bien nous voir.

Dans notre communauté, on connaissait Moma sous le nom de « la bonne vieille Rachel ». Chaque fois que quelqu'un était malade, avait besoin d'un coup de main ou avait envie de discuter, elle était toujours là. Bientôt, mon frère et moi, nous nous sommes rendu compte qu'elle aidait les Noirs, mais que sa bonté s'étendait aux Blancs aussi. Cela nous inquiétait et nous lui en faisons toute une histoire, car elle n'avait rien à voir avec les Blancs. Tout cela parce que nous l'avions vue revenir assez souvent en larmes quand quelqu'un l'avait insultée. A l'église, c'était pareil, on nous regardait de haut, car il n'y avait chez nous ni père ni mari.

Le samedi soir, j'allais à l'église avec elle préparer l'autel pour le dimanche et pour arranger les fleurs. Je ne pouvais m'approcher de l'autel, car je n'avais pas encore fait ma confirmation. Comme je restais là de l'autre côté de la grille en l'observant, je me posais sur la religion et sur Dieu des questions qui me glissaient entre les doigts. Une question surtout me tourmentait : pourquoi les images dans l'église (comme toutes celles que j'avais vues, en fait) représentaient-elles Jésus comme quelqu'un de blond, aux yeux bleus et aux joues roses, alors que, dans la Bible, j'avais lu souvent des descriptions différentes? Personne, à l'époque, ne pouvait ni ne voulait répondre à ma question.

J'attendais impatiemment d'avoir mes douze ans, car c'était l'âge où l'on faisait sa confirmation. On m'avait dit que je parlerais alors directement à Dieu et que je deviendrais responsable de mes péchés.

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

Au début de l'instruction religieuse, le pasteur blanc nous raconta que nous étions la nouvelle génération de Noirs, que nous étions plus intelligents que nos aînés et que nous devions nous conduire de manière à ce que les Blancs veuillent bien nous accepter.

Pourtant, je sentais bien que ma communion avec Dieu m'échappait pour toujours. Je ne sais pas pourquoi, j'avais l'impression que le dieu dont nous parlions était un blond coiffé en brosse, habillé en homme d'affaires avec un porte-documents et répondant au nom de M. Charlie¹. Six mois plus tard, j'annonçai à maman que, pour moi, l'église, c'était fini.

Mes quatre années d'école, je les ai plus suivies pour la forme et pour être en règle que pour apprendre. Très souvent, nous n'ouvrons pas nos livres de la journée. Nous avons eu une fois un professeur qui a essayé de nous donner un enseignement suivi. Même dans ce cas, ses efforts ne s'adressaient qu'aux élèves considérés comme doués. Nous étions souvent en récréation, bien qu'il n'y eût aucun équipement prévu; aussi, nous passions notre temps à ne rien faire. Les garçons avaient trouvé un passe-temps : donner des claques sur les fesses des filles. Alors, chez les filles, deux camps se formèrent : d'un côté, les respectables qui ripostaient à chaque claque et, de l'autre, celles qui ne ripostaient pas et que l'on considérait comme « non respectables ». Me battre n'était pas un problème pour moi, jusqu'au jour où quelqu'un m'a traitée de « décolorée ». Alors, j'ai éprouvé une peur et une honte si fortes que j'en avais les jambes coupées, beaucoup plus que par les bagarres. Ma seule consolation était de me dire que ma peau était plus sombre que celle de mon frère et de ma mère.

En août 1963, nous avons déménagé à Winston-Salem. Moma avait dit que nous y trouverions de meilleures écoles et, pour elle, un meilleur travail. C'est ce mois-là que des Noirs, de tous les coins du pays, entreprirent une marche sur Washington et que le D^r King, debout face au monument de Lincoln, dit : « J'ai fait un rêve [...]. Je rêve qu'un jour ce pays se lèvera pour se confor-

1. « M. Charlie » est un surnom que les Noirs donnent souvent à l'Américain blanc moyen. (N. d. T.)

mer à la véritable signification de son credo : tous les hommes ont été créés égaux ! » C'était le rêve de l'Amérique noire, le rêve de chacun d'entre nous.

Grands ensembles et policiers.

Parmi tous les frères et sœurs de Moma, quatre vivaient à Winston-Salem; sept étaient allés au collège et avaient un métier, comme employés de bureau. Il y avait même parmi eux un agent de la CIA. Nous avons emménagé dans des *projects*¹, modestes appartements qui avaient été construits, au dire du gouvernement fédéral, pour encourager les pauvres à vivre correctement et leur permettre d'économiser pour s'acheter leur propre maison. Le rêve de « sa maison à soi avec un bout de jardin » était aussi un rêve noir.

Bien que Winston-Salem ait eu quatre grands ensembles de ce type (un dans chaque partie du quartier noir), leurs habitants étaient regardés de haut par ceux de l'extérieur et tous n'avaient qu'un souhait : en partir au plus vite. Quand nous habitions cet ensemble, notre famille venait rarement nous voir; cependant, cela ne les empêchait pas de pousser jusque-là avec leurs grosses voitures, de donner un coup de klaxon pour que Moma vienne les aider au ménage et au repassage...

Le loyer de ces appartements était calculé sur le salaire des locataires et sur le nombre de personnes par famille. Chaque sou gagné devait être déclaré à l'administration : nous vivions dans la crainte constante qu'ils découvrent que mon frère livrait du lait le samedi et le dimanche et que moi, je faisais tous les jours le ménage chez l'une de mes tantes après l'école.

Maman avait trouvé un travail à l'hôpital. Chaque fois qu'elle obtenait une augmentation, la moitié partait dans le loyer. Après quelques années à ce rythme, nous nous demandions si nous pourrions vraiment économiser un jour de quoi quitter cet ensemble.

1. Comparables aux HLM françaises. (N. d. T.)

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

Partir devenait impératif, car nous en avions vite assez de ce droit qu'avait le gérant de pénétrer chez nous à n'importe quelle heure du jour et de la nuit pour « inspecter ». Les gens qui venaient nous voir étaient censés partir à 10 heures du soir et personne ne pouvait rester coucher à la maison sans que nous en ayons averti le gérant. Toute infraction suffisait à faire expulser la famille.

Dans les ensembles, c'était souvent une femme qui était chef de famille. Quelques-unes, comme la plupart des membres de la communauté noire, travaillaient dans les usines de tabac. D'autres, ayant des enfants en bas âge, recevaient une aide de l'assistance publique.

Par mes amies, je savais que ces femmes étaient aidées par l'assistance publique, à condition que le mari soit parti de la maison. Je savais aussi comment l'assistance publique leur ordonnait d'utiliser des contraceptifs. Même mes amies avaient été contactées à ce sujet et on leur avait demandé quand elles compteraient prendre un contraceptif. Ces amies avaient quatorze ou quinze ans. J'appris également à quel taux très bas était l'allocation que recevaient leurs mères, taux qui les obligeaient à trouver un revenu d'appoint. Ne pouvant à la fois travailler (même à mi-temps) et recevoir l'aide de l'assistance publique, il leur restait plusieurs solutions : se trouver un ami gagnant bien sa vie, ou faire des choses illégales (vendre des vêtements volés, du whisky, ou jouer de l'argent). Et tout cela se faisait malgré les rafles nocturnes des gérants et de l'assistance publique.

Nous avons fait notre possible pour ne pas avoir recours à l'assistance publique. Pour nous, devenir un de ces « assistés » nous semblait déshonorant.

En partant à l'école le matin, la première chose que nous voyions, c'était les policiers. Ils commençaient leur ronde dans le secteur dès 7 heures et demie, le fusil posé sur les genoux. Selon leur humeur, ils nous criaient des insultes ou bien, en plus des injures racistes habituelles, ils traitaient les filles de « bou-dins », ce qui voulait dire qu'elles étaient laides. A l'époque, il ne me serait jamais venu à l'esprit de répliquer. Un de mes oncles, qui travaillait chez le suppléant du shérif, m'avait assez souvent raconté la joie et l'empressement qu'avaient le shérif et tous ses

policiers à donner de la matraque sur la tête des Noirs sous le moindre prétexte.

C'est en 1963 que mon frère et moi sommes entrés à l'école noire en dépit de la loi de la Cour suprême des États-Unis s'opposant aux écoles séparées. Entre 1960 et 1965, la ségrégation dans les écoles augmenta au lieu de diminuer.

J'entrai à l'école en neuvième année. Maman affirmait que j'irais au collège. Comment? Ça, elle ne le savait pas. Aussi, je suivis les cours préparant au collège, en option sciences, mathématiques et histoire. Les tests autorisaient ou non l'entrée dans certaines classes. L'instruction des Blancs et celle des Noirs étaient vraiment deux choses différentes. Ne bénéficiant pas des mêmes facilités ni de professeurs correctement formés, les Noirs recevaient un enseignement d'un niveau bien plus bas que celui destiné aux Blancs. Pourtant, on nous faisait passer les mêmes tests qu'aux Blancs. Du coup, par manque de formation, beaucoup d'entre nous étaient recalés. Nous ne pouvions sortir de ce cercle vicieux.

A l'école, nous n'apprenions rien de positif sur nous-mêmes. En cours d'histoire, nous étions décrits comme un fardeau inutile pour la société américaine, comme des paresseux qu'Abraham Lincoln avait libérés par bonté d'âme. C'est beaucoup plus tard que j'appris qu'Abraham Lincoln n'avait pas été guidé par des principes sentimentaux mais économiques et qu'il n'avait pas eu le choix.

Pendant les neuf mois de l'année scolaire, une seule semaine, en février, était réservée à l'histoire du peuple noir : il ne comptait pour ainsi dire pas. Martin Luther King ne figurait même pas au programme : il remontait à moins de cent ans.

Pendant deux ans, j'ai vécu en ayant le minimum de contacts avec les Blancs. De ce fait, je me sentais en sécurité. Bien sûr, la police, je la côtoyais tous les jours, comme ces commerçants blancs dans les magasins qui vous faisaient attendre interminablement avant de vous servir et ceux qui venaient chercher les traites de crédit : je m'étais fait auprès d'eux une mauvaise réputation. Ils disaient à maman qu'un de ces jours on me tuerait; tout cela parce que je les insultais chaque fois qu'ils appelaient Moma par son prénom et qu'ils lui parlaient comme à une chienne.

Le racisme au Sud...

L'été 1966 (j'avais alors quinze ans), j'ai trouvé un travail dans un self-service, que je gardais après l'école et où je travaillais la nuit. Une fois de plus, je pénétrais dans le monde des Blancs sans l'avoir désiré. Chaque fois qu'un Noir entrait dans une ville nouvelle ou faisait un travail nouveau, la question qu'il posait était : « Comment c'est ici? », ce qui voulait dire : « Comment nous traite-t-on, qu'est-il possible de faire, que faut-il ne pas faire? » Cette question, j'en connus la réponse quand les deux autres employés noirs évitèrent de croiser mon regard lors des présentations. Je compris que je devrais surveiller tous mes gestes et mes attitudes, et que je devrais bien peser chaque mot que je dirais.

Le patron m'avait dit d'emblée qu'il avait donné des ordres pour que les employés noirs, en prenant les commandes et en encaissant l'argent, n'aient aucune conversation avec la clientèle, principalement composée de Blancs. De toute manière, tout était arrangé pour que les employés noirs ne puissent faire une pause ensemble, alors que les employés blancs s'arrêtaient par groupes de deux ou trois. Si nous parlions entre nous, on nous demandait le sujet de la conversation. Il y avait un jeune Blanc que les autres employés blancs méprisaient et qui avait de la sympathie pour nous, les Noirs; on le traitait d'« ordure ». Il venait d'une famille pauvre.

On nous interdisait de parler aux clients blancs, mais balayer et nettoyer les endroits où ils mangeaient, cela on ne nous l'interdisait pas. Cette tâche, nous étions censés la faire à tour de rôle le soir; pourtant, c'est surtout nous, les Noirs, qui la faisons. Il m'arrivait fréquemment d'être de corvée trois ou quatre nuits de suite! Et, souvent, les jeunes clients blancs décidaient de ne pas partir, juste pour m'empêcher de nettoyer la salle. Ils s'amusaient beaucoup en me disant toutes les insultes qui leur passaient

par la tête et en jetant des saletés aux endroits que je venais de nettoyer.

Un soir, deux jeunes Blancs commencèrent à se battre et sortirent des couteaux. L'un d'eux était un client régulier qui avait beaucoup de plaisir à m'insulter. Cela m'a fait un choc de voir des Blancs se battre entre eux. Pendant une fraction de seconde, j'ai vraiment eu envie qu'ils s'entre-tuent. Le patron m'accusa d'avoir tardé à venir l'avertir de cette bagarre.

Finalement, on me mit à la porte. Le patron prétendit que je répondais insolemment. Je partis, sachant désormais que, contrairement à ce qu'on avait fait croire aux Noirs, la violence, la cruauté et la vulgarité existaient aussi chez les Blancs.

Pendant l'année scolaire 1966-1967, en onzième année, pour répondre aux Noirs et aux Blancs progressistes qui exigeaient de plus en plus l'intégration, les conseils d'administration scolaires nommèrent un ou deux professeurs blancs par école noire et un ou deux professeurs noirs par école blanche. Et aussitôt de crier haut et fort que, dans les écoles, l'intégration était chose faite! Après un an passé à apprendre le latin comme langue étrangère, à des cours où le professeur arrivait le plus souvent ivre, je changeai pour l'espagnol.

L'un des professeurs blancs était le professeur d'espagnol. Elle n'a eu de cesse de nous montrer son mépris, de bien nous faire comprendre qu'elle était dans une école noire, à enseigner à des Noirs, mais qu'elle ne l'avait pas souhaité. Chaque fois que nous lui rendions un devoir, elle faisait attention à ne pas toucher notre main.

Pendant ses absences, elle était remplacée par l'ancien aumônier de la prison de Caroline du Sud. Il se présentait comme étant un « Noir »; d'emblée, entre lui et nous, le courant passa. C'était la première fois qu'un de nos professeurs parlait de sa situation d'homme noir. Il était empreint d'une joie intérieure si forte qu'elle rayonnait. Alors, nous avons laissé s'exprimer la douleur si longtemps tue, même entre nous. Trois jours durant, tout y passa : notre cours avec cette enseignante blanche, le racisme et l'histoire des Noirs. Il avait exploré le monde des prisons de la Caroline du Sud où, disait-il, il avait accompagné beaucoup de prisonniers noirs à la mort, sachant pertinemment qu'ils n'étaient

pas coupables. Il ne leur parlait pas de Dieu, mais de sa conviction qu'un jour notre peuple relèverait la tête et combattrait.

Pour la première fois, j'entendis parler d'hommes comme Denmark Vessey, Gabriel Prosser, Nat Turner qui avaient conduit les esclaves à la révolte. Le jour de son départ, il nous dit : « Nous sommes noirs. Certains nous traitent de nègres, de singes ou de métèques, mais nous sommes des hommes. »

Grâce à lui, nous nous considérions désormais d'un œil nouveau. Cela m'encouragea à chercher des livres sur l'histoire des Noirs dans la bibliothèque de l'école ou dans les bibliothèques municipales pour Noirs, mais aucune n'en possédait.

Au retour de notre professeur blanche, la classe devint un véritable champ de bataille. A nos yeux, elle incarnait la race blanche en entier, et nous la haïssions. Plus d'une fois, elle quitta la classe en courant pour demander au censeur de nous calmer. Mais, celui-ci venait simplement pour se faire traiter d' « oncle Tom ».

Un beau matin d'avril 1968, au collège, on nous ordonna par haut-parleur de nous rendre dans nos classes. Une fois arrivés, notre professeur nous dit que Martin Luther King était mort, qu'il avait été tué le matin même. Personne ne voulait le croire, cela devait être une erreur. Puis ils mirent la radio à fond dans le haut-parleur et le bulletin d'information dit qu'à Memphis dans le Tennessee, où se déroulait une grève des éboueurs, on avait tiré sur Martin Luther King et qu'il était mort. On nous dit de rentrer chez nous et de rester calmes, de ne faire aucune manifestation. Partout, c'était le silence. Aussitôt, des cars de policiers commencèrent à investir les alentours. Je ne me souviens pas d'avoir vu une seule personne pleurer. Seul, le silence.

Dès 1968, la plupart d'entre nous, les jeunes Noirs, nous ne croyions déjà plus qu'un changement en Amérique viendrait par la non-violence et la persuasion morale, telle que le D^r King l'avait prêchée. Car les tenants du racisme n'avaient pas une morale qui les rende sensibles à l'intérêt d'autrui. Mais nous avions cependant du respect pour le D^r King. A la télévision, nous avons vu défiler des membres du gouvernement, venus nous recommander de ne pas oublier le message d'amour et de non-violence du D^r King. C'était les mêmes gens qui n'avaient même

pas voulu écouter le D^r King quand il était venu leur présenter nos revendications, mais ils tenaient beaucoup à ce que nous restions tranquilles.

Dehors, tout était calme, on attendait la nuit tranquillement, Winston-Salem avait connu ses premières révoltes quand la police avait tiré et tué un Noir ivre. Mais cette fois, à travers le pays, cent vingt-cinq ghettos étaient en ébullition. Nous avons pu voir le gouvernement prendre tout son temps pour mettre la main sur le prétendu meurtrier, un fou, bien sûr, et qui avait, évidemment, agi seul.

La communauté noire n'avait pas besoin de l'enquête du Sénat ou de la dernière déclaration de Ray ¹ pour savoir que le D^r King n'était pas mort du seul fait d'un fou raciste isolé, car, derrière le meurtre de chacun de nos leaders, nous voyions la main du gouvernement américain.

En juin 1968, j'ai été reçue à l'examen de sortie du lycée. J'étais contente d'en avoir terminé, car les cours ne m'intéressaient plus et j'en avais assez de vivre à Winston-Salem. Je n'avais plus qu'une chose en tête : partir, aller dans le Nord, où les choses devaient être mieux.

Mon enfance et mon adolescence s'étaient passées dans les années 50 et 60. Tout ce que j'ai connu du Mouvement pour les droits civiques, ce fut par la télévision et les journaux. Cependant, je pouvais entrer dans un drugstore avec mes copains, commander un jus de fruit et je savais que la serveuse serait obligée de nous servir. Chaque année, maman voterait pour différents fonctionnaires et reviendrait à la maison en se demandant pourquoi elle se cassait la tête, puisque aucun d'entre eux ne ferait rien. J'avais entendu des adultes, qui travaillaient dans les usines de textile, de tabac, ou dans les hôpitaux, dire qu'au moins, maintenant, on était obligé de leur payer le SMIC.

J'avais entendu parler des lois sur les droits civiques promulguées par le gouvernement en 1960, 1963 et 1965. Comme beaucoup de Noirs américains, je me demandais ce qui avait vraiment changé dans nos conditions de vie. On nous avait dit et redit d'avoir de la patience, qu'il ne fallait pas s'attendre à voir

1. L'assassin supposé de Martin Luther King. (*N. d. T.*)

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

la mentalité raciste disparaître en vingt-quatre heures. Alors, quelqu'un s'écriait : « Cela fait presque quatre cents ans que nous attendons. On nous a dit que cela prendrait du temps, qu'il fallait du temps à l'Amérique pour nous accepter. Pourtant, on nous acceptait bien comme bêtes de somme, comme des êtres inférieurs et non pas comme des femmes et des hommes jouant un rôle dans l'édification de ce pays tel qu'il est aujourd'hui. »

Nous étions les survivants des passages à tabac, des meurtres et des bombardements. Nous avons vu nos leaders se faire tuer les uns après les autres et nous ne pouvions plus tendre l'autre joue.

A Winston-Salem, on commençait à entendre parler des Panthères noires, qui s'étaient organisées dès 1966. En dépit du fait qu'on nous les présentait comme des criminels barbares, ils nous fascinaient, nous, les jeunes Noirs.

...et le racisme au Nord.

Un mois après mon dix-septième anniversaire, je quittai Winston-Salem pour Philadelphie. Enfin, j'étais dans le Nord, dans cette ville de l'« amour fraternel »¹! Je voulais tout voir. Des amis de ma famille, chez qui j'habitais, me promenèrent dans la ville : j'eus envie de retourner en Caroline du Nord. En effet, le pire taudis, là-bas, n'était rien à côté du ghetto de Philadelphie. On marchait sur soixante centimètres de détritrus, les immeubles tombaient en ruine, mais, en les regardant de plus près, on voyait qu'ils étaient habités; des enfants jouaient dans la rue au milieu des ordures et se battaient avec les rats. Chaque fois qu'une voiture se frayait un chemin dans ces rues, enfants comme adultes ramassaient des pierres et des ordures et les leur jetaient. Pour la première fois de ma vie, j'ai eu peur d'autres Noirs, de mon peuple, presque réduit à l'état de fauves.

Philadelphie avait connu plusieurs révoltes, et on sentait qu'à

1. Philadelphie, ville des quakers. (N. d. T.)

chaque instant une autre pourrait éclater. En 1968, déjà, 28 % de la population noire était sans travail, sans parler de tous les sous-employés. Je rejoignis le lot des sous-employés en trouvant un travail à mi-temps de secrétaire dans une clinique spécialisée dans la médecine préventive et qui admettait des patients des usines, des entreprises, etc. J'y ai travaillé dix mois sans voir plus de deux Noirs envoyés là pour un examen. Souvent, je me demandais comment il se faisait qu'il n'y eut pas plus de Noirs ayant besoin de soins préventifs.

En novembre 1968, Richard Nixon fut élu sur un programme promettant l'ordre et le respect de la loi et s'opposant au *busing*¹. Il avait énergiquement rejeté le rapport de la commission Kerner sur le racisme, rapport qui rendait l'Amérique blanche responsable des émeutes noires. Officiellement, il était un tenant de la doctrine de « négligence légère² », mais tout le monde savait qu'il était contre les Noirs, les pauvres et les progressistes.

En juin 1969, quelques jours avant l'entrée en fonction de Nixon, un de ses conseillers, Daniel Moynihan (ancien ambassadeur à l'ONU et actuellement sénateur de New York), lui fit un rapport sur l'attitude à adopter face au problème noir :

1° Nier l'existence de Noirs pauvres (il pensait aux 42% de la population noire qui avaient atteint le seuil officiel de pauvreté ou vivaient en dessous).

2° Ne pas laisser apparaître le problème noir dans la presse (passer sous silence le fond de l'affaire et présenter les Noirs comme sales, ivrognes, gênants, et les militants noirs comme des maniaques de la gâchette).

3° Refuser d'aligner ses vues sur celles des Nations unies à propos du racisme.

4° Maintenir le calme dans l'Amérique blanche en envoyant davantage de soldats noirs au Viêt-nam.

1. Pour obtenir un équilibre racial meilleur et diminuer la disparité des enseignements, on a organisé le transport par bus (*busing*) d'enfants blancs vers des écoles à majorité noire et d'enfants noirs vers des écoles à majorité blanche. En fait, il y a toujours eu des transports scolaires (en particulier en milieu rural), mais, jusqu'alors, ils maintenaient la ségrégation raciale. Ce n'est que lorsque le *busing* est devenu un outil d'intégration que les racistes se sont déclarés contre lui. (N. d. T.)

2. Doctrine du *benign neglect*. (N. d. T.)

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

Pendant les quatre années qui suivirent, nous fûmes témoins de la mise en application de ce programme, auquel s'ajoutèrent la brutalité policière, la répression politique et de nouvelles lois qui permettaient de stopper à la base toute amélioration de notre condition.

Durant la première année de son mandat, Nixon mit à la porte les dirigeants de la Commission fédérale sur les droits civiques, les jugeant trop libéraux. Il exigea du Congrès l'arrêt des procès relatifs au *busing* et commença à réduire les subventions gouvernementales aux programmes de lutte contre la pauvreté. Par contre, il augmenta les dépenses d'armements et il stocka des équipements antiémeutes et des produits chimiques biologiques testés au Viêt-nam.

La guerre du Viêt-nam prenait de l'ampleur en même temps que l'opposition à cette guerre. Les campus universitaires furent choisis par Nixon comme cibles pour sa campagne en faveur de l'ordre. Les étudiants noirs étaient particulièrement visés à cause de leur exigence d'un programme d'études spéciales qui auraient permis à des universitaires noirs de satisfaire les besoins de leur communauté.

Où était l'ancienne image que nous avions de nous-mêmes, haïssables et méprisables? Elle avait fait place à notre conviction que nous pouvions être fiers et qu'il fallait compter avec nous.

Philadelphie avait des partisans de Nixon : le plus connu était Frank Rizzo, commissaire de police et plus tard maire de Philadelphie. Actuellement, selon le *Herald Tribune* du 27 mars 1978, il ne briguerait plus de poste politique, mais il voudrait diriger un rassemblement de haine raciale contre les Noirs et les autres minorités. Rizzo devint célèbre dans tout le pays en ordonnant une descente de police au bureau des Panthères noires à Philadelphie où, sous le prétexte de chercher des armes, il les fit mettre complètement nus en pleine rue.

Au printemps 1969, je retournai vivre en Caroline du Nord avec ma mère et mon frère. En septembre de la même année, ma petite fille Kenya vint au monde. A l'époque, nous ne vivions plus dans le grand ensemble. Nous avions déménagé vers un quartier assez calme, jadis occupé par des Blancs qui avaient

commencé leur exode à l'arrivée du premier Noir. Désormais, on savait que personne n'entrerait dans la maison pour nous demander ce que nous faisons ou qui était avec nous. Plus besoin de permission pour planter des fleurs ou repeindre une chambre.

Un mois après la naissance de Kenya, je me mis à chercher du travail et cela pendant cinq mois. Beaucoup d'entreprises ne voulaient pas engager de Noirs qui avaient vécu dans le Nord, car c'était des « agitateurs », disait-on. Les portes des usines étaient toujours closes pour moi. A cette époque, beaucoup d'entreprises commerciales engageaient le minimum de Noirs. Dans une banque, on me fit savoir qu'on m'engagerait si je changeais de coiffure. A Philadelphie, j'avais fait couper mes cheveux et je me coiffais à la mode dite « naturelle » ou « afro ». Quand j'étais au lycée, je perdais deux heures et trois dollars par semaine pour aller chez le coiffeur et sentir l'odeur de mes cheveux qui roussissaient, tout cela pour qu'ils deviennent raides, archi-raides. Toutes les Noires et pas mal d'hommes se soumettaient régulièrement à ce traitement, convaincus que leurs cheveux, comme leur peau, étaient horribles et que, le fin du fin, c'était d'avoir les cheveux raides comme ceux des Blancs.

A l'époque, Moma était malade et mon frère à l'école. Chaque jour, je me demandais comment j'allais nourrir ma fille et, en plus, ces employeurs me demandaient de me décrêper les cheveux! Je savais le sens de cette demande. Pour eux, le Noir qui se faisait décrêper les cheveux était différent de celui qui les gardait naturels.

Bien qu'ayant un an d'expérience dans le secrétariat, on me mit au courrier, alors que quelques Blanches, fraîches sorties du secondaire, occupaient la place pour laquelle j'avais posé ma candidature. Contre cela, je ne pouvais rien faire, car le contrat que j'avais signé stipulait qu'il ne fallait contacter ni syndicat ni organisation politique à propos des conditions de travail et que personne ne devait appartenir à un mouvement considéré comme subversif par la compagnie. Sinon, c'était le licenciement immédiat.

Le bureau où je travaillais employait environ vingt-cinq femmes dont six Noires. Très vite, on se rendit compte que la

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

pratique courante consistait à engager, pour un poste égal, une Blanche en fin d'études secondaires mais de demander à une Noire un niveau universitaire... De même, il y avait une différence de cent dollars entre le salaire d'une Blanche et celui d'une Noire, pour un même poste.

On ne nous traitait plus de « nègres », car cela allait contre la politique de la maison : nous étions « des gens de couleur », alors que, depuis plusieurs années, nous nous revendiquions comme « Noirs ». On nous fit savoir que nous étions très privilégiées de « travailler avec des Blancs et sur un pied d'égalité ».

Le harcèlement des employés blancs et leurs insultes avaient pour effet de nous isoler, nous les employés noirs, en un petit groupe. C'est à cette époque que les employés blancs décidèrent que les Noirs étaient trop nombreux, et ils choisirent plusieurs femmes noires pour les mettre à rude épreuve. Il était clair qu'ils voulaient pousser ces femmes à démissionner. L'atmosphère devint si tendue que nous sollicitâmes un entretien avec le directeur de l'entreprise pour lui parler du racisme outrancier qui régnait. La direction répondit en nous faisant appeler individuellement pour voir le directeur du personnel. Si nous n'y allions pas, nous serions licenciés. Lors de l'entretien que j'eus avec le chef du personnel, il me fit savoir qu'on était satisfait de mon travail, qu'il n'y avait pas de problème, mais qu'il ne voulait pas discuter avec moi de celui de ces autres femmes. Si je mettais mon nez dans les affaires des autres, c'était la porte.

Finalement, je quittai ce travail. Je n'en trouvais pas d'autre et je m'inscrivis au chômage. Il y eut un procès où le représentant de l'entreprise m'accusa d'avoir abandonné ce travail sans raison valable. Je les accusais de racisme. Mon explication amusa beaucoup le juge qui me dit : « Du racisme? Ils vous avaient bien engagée, dites donc? » L'entreprise fut jugée dans son droit et moi, condamnée : je dus rester six mois sans toucher mon allocation de chômage.

Je cherchai un autre travail, mais tous les postes étaient pourvus chaque fois que j'en faisais la demande... Finalement, une femme fut assez gentille pour me conseiller de renoncer à trouver du travail à Winston-Salem, à moins de faire des ménages.

J'étais sur la liste noire, mon nom avait été signalé à tous les employeurs comme celui d'une perturbatrice.

Pendant tout ce temps, Moma et l'un de mes oncles m'ont soutenue sans flancher. Bien que nous ayons des disputes longues et sonores, Moma ne m'a jamais dit d'accepter le sort qu'on nous faisait. Elle commença à revenir du travail en disant qu'elle en avait assez de ces Blancs qui l'écrasait et qu'elle ne leur baiserait plus jamais les pieds. Elle me conseilla de quitter la ville et d'aller ailleurs chercher un emploi. Ma fille venait d'avoir deux ans, et moi j'en avais vingt.

Avec une cousine, nous avons déménagé pour Oberlin dans l'Ohio, au début de 1972. Oberlin avait une université où les opposants à la guerre étaient majoritaires à l'époque.

Pour commencer, je trouvais un travail dans une maison d'édition. Le directeur me dit : « Il y a des Blancs (dans son esprit, ceux qui étaient d'origine allemande ou anglaise), des Irlandais, des Polonais et bien sûr vous, les nègres qui travaillez ici. Chacun connaît sa vraie place. » C'était à moi de m'adapter à cette ambiance, une ambiance de haine.

Dans tous les emplois que j'avais remplis jusque-là, j'avais rencontré un racisme fort, mais c'était la première fois que j'étais confrontée à un patron qui s'enorgueillissait de son racisme. Souvent, il venait parader dans le bureau en disant qu'il avait embauché des nègres parce qu'il pouvait les payer moins cher. Mais cela ne l'empêchait pas d'insulter les papistes (Irlandais) et les Polaks.

Pendant ma période d'essai, je fus placée sous les ordres d'une Irlandaise. Souvent, elle se dressait devant mon bureau en me hurlant des « Conne de négresse! », « Salope de négresse! », etc.

L'une des autres Blanches qui travaillaient là me dit de ne pas le prendre trop à cœur, car c'était une vieille fille et qu'elle était percluse d'arthrite. Un jour, voulant adopter dans mon travail une méthode différente, je m'entendis dire qu'on n'admettait pas « les négresses qui voulaient la ramener » et je fus mise à la porte.

Je trouvais un travail à l'université. Quand le directeur du personnel, un Blanc, me demanda pourquoi j'avais quitté l'autre

travail, je lui racontai une vague histoire de racisme. Ce à quoi il répondit qu'il ne voyait pas comment un Noir pouvait rester dans cet endroit, alors que le directeur était encore plus raciste que les Blancs du fin fond de l'Alabama. Il s'attendait à une réponse compromettante, et je lus la déception sur son visage. Mais je ne pouvais pas parler à un Blanc d'un autre Blanc ni laisser apparaître la douleur qui m'étouffait.

Les étudiants d'Oberlin étaient occupés à dénoncer la guerre du Viêt-nam. C'était l'une des rares universités du pays dont le président et une grande partie de l'administration avaient pris aussi ouvertement des positions contre la guerre. Les étudiants avaient beaucoup de raisons de revendiquer : l'université fournissait des officiers aux « forces spéciales », les Bérets verts, elle était aussi le principal terrain de recrutement des agents de la CIA. Plus d'une fois, quand les forces spéciales ou la CIA avaient organisé des journées de recrutement, elles avaient rencontré une résistance telle que le président de l'université (contrairement à beaucoup d'autres) leur avait interdit l'accès du campus et fermé l'université.

Oberlin avait son programme d'études noires et son syndicat étudiant noir. Par leur intermédiaire, j'eus pour la première fois accès à des livres écrits sur, par et pour le peuple noir. J'avais toute une vie à rattraper et tout mon temps libre se passait en lectures. Dans les livres, cela allait des « super-Noirs » (style James Bond) à Marcus Garvey, un nationaliste noir des années 20, et Malcolm X. Malcolm X avait été un criminel, prisonnier et militant. Il a été assassiné en 1966 à l'époque où il abandonnait l'idée de séparatisme pour se tourner vers le combat des masses et gagner l'appui des États africains afin d'entraîner les États-Unis devant les Nations unies. Malcolm X disait : « Il n'y a qu'un moyen d'être un citoyen reconnu, il n'y a qu'un moyen d'être indépendant. Personne ne peut vous donner la liberté, l'égalité ou la justice. Si vous êtes un homme, prenez-les. »

Dans un coin de ma mémoire, j'avais le souvenir d'un temps où tous les êtres étaient égaux, mais c'était si vieux et si estompé. Dans nos conditions de vie quotidienne — le combat pour tout simplement survivre, trouver du travail, subvenir aux besoins de ma fille —, nous étions sans cesse confrontés au racisme. Nous,

les Noirs, nous n'étions pas des êtres humains à part entière; alors, peu importe ce que l'on nous faisait. Pour les femmes noires, c'était encore pire : dans la société américaine, nous sommes tout en bas de l'échelle sociale. On nous dépeint sous les traits de « tante Jamima », la cuisinière au bon sourire et la nounou pour Blancs, tout occupées à répondre à leurs désirs, pendant que nos propres enfants courent les rues en guenilles et deviennent les criminels de l'Amérique. Et, en plus, nous sommes bien contentes de ce « privilège ». Ou encore, nous sommes ces « mères lapines » pondant un nombre illimité d'enfants qui dévoreront l'argent du contribuable à coups d'aides publiques.

Dans combien de temps Kenya sera-t-elle confrontée à ce monde, combien de temps encore avant qu'il lui faille apprendre à vivre dans cette Amérique où être noir n'est pas être tout à fait humain?

Des discussions de groupes furent organisées entre les étudiants noirs et une poignée de jeunes de la ville. Elles finissaient toujours par porter sur le moyen, pour les étudiants, d'acquérir de nouveaux droits à l'université.

A cette époque, je fis la connaissance de Jean et de Melvin par l'intermédiaire d'un ami commun. Mel, Jean et moi avons vécu dans la même ville, étions allés à la même école, avons eu de nombreux amis communs et, pourtant, nous ne nous étions jamais rencontrés. Peu après, je déménageai pour Detroit et me mis à vivre avec eux. Là, je rencontrai aussi George Wright et George Brown. Dans notre recherche d'un moyen d'agir en dépit de la clandestinité imposée à tous à cause du passé des hommes, nous lisions et étudions tout ce qui nous tombait sous la main. Nos discussions étaient interminables et souvent nous en ressortions plus troublés qu'avant de les avoir entamées.

Nous avons approfondi l'histoire et la culture noires. Nous avons fait nôtres la religion des Mau-Mau du Kenya et le vaudou haïtien.

Le christianisme avait été inventé par les Blancs et dans leur intérêt, pensions-nous. Il n'avait rien à voir avec la nature dont nous faisons partie et avec laquelle nous pourrions communiquer en nous purifiant. Pour parvenir à cet état, il nous fallait nous laver des enseignements et des influences des Blancs, qui

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

contenaient agressivité et violence. Dans cet état de pureté, en communication avec les choses vivantes, aucun mal ne pouvait nous être fait. En relation avec cela, nous nous interdisions la viande, car elle était un « facteur d'agressivité », et les Américains, grands consommateurs de viande, étaient très agressifs et violents!

Un jour, nous étions dans le centre de la ville, nous avons reproché à un travailleur noir de manger un hamburger. Il voulait savoir si nous n'étions pas fous : en effet, il travaillait douze heures par jour et faisait le pitre devant les contremaîtres blancs pour nourrir sa famille...

C'était les femmes qui s'occupaient des enfants et les éduquaient. Nous ne devons plus être l'objet des réflexions des Blancs ou des autres hommes noirs : notre place était à la maison, tandis que nos hommes affrontaient le monde (expérience nouvelle pour nous et pour la plupart des femmes noires).

A l'intérieur de la cuisine, pas de modernisme, pas de machine à laver, pas de surgelés, pas d'appareils ménagers. Tout devait être fait à la main et avec des ustensiles rudimentaires. Nous isolerions nos enfants de ce monde des Blancs qui déjà envahissait leur vie.

Lutter pour notre peuple.

A Detroit, haut lieu de la construction automobile, il n'y avait pas de travail. Nous nous sommes tous retrouvés au chômage. Contrôlée par la Mafia et gérée par la police, la municipalité était plus occupée à accroître le marché des drogues dures qu'à améliorer les conditions de vie des habitants. Des gamins noirs de dix à douze ans déambulaient dans les rues sur leurs longues jambes d'échassiers, demandant ici et là un dollar. Quand on leur refusait, ils menaçaient d'attaquer le passant, mais, la plupart du temps, ils n'avaient même pas la force de se tenir debout. Tout le monde savait que la police faisait le trafic de drogue.

Quand les tribunaux ordonnèrent le *busing*, des groupes de

parents blancs tentèrent de faire tomber des bus remplis d'enfants noirs dans la rivière de Detroit. Des parents blancs s'enchaînaient aux bus pour les empêcher de transporter les petits Noirs vers les écoles blanches.

Les enfants noirs fréquentaient les écoles municipales de Detroit. Avant toute chose, ils y apprenaient à survivre dans un monde qui ne leur réservait pas d'autre place que celle de futurs occupants des innombrables prisons américaines et ghettos. Ces enfants regardaient la télévision, ils savaient qu'un autre monde existait, toujours hors de leur portée.

En mai, le procès de George s'ouvrit. C'était la première fois que j'assistais à cette parodie qu'est la justice américaine. En pénétrant dans la salle d'audience, il régnait une telle atmosphère de fête chez le procureur et les officiers du STRESS¹ qu'on se serait cru en pleine soirée mondaine. Ces tueurs professionnels faisaient entre eux des plaisanteries à propos de l'homme sur lequel ils avaient tiré six fois.

L'avocat de George, un avocat d'office, nous demanda de persuader cette tête de mule de George de plaider coupable de simple vol (accusation moins grave). S'il acceptait cela, la sentence serait moins sévère, le tribunal lui serait reconnaissant d'avoir gagné du temps et de l'argent : seulement deux ans de prison. Mais nous savions que George était innocent. Nous savions qu'il existait un fort mouvement contre le STRESS et que les éléments des précédentes provocations et tueries de cette police devaient aussi être connus des jurés qui siégeaient devant nous.

En les voyant regagner leur place, l'un derrière l'autre, on sentait les policiers fiers d'avoir appartenu à ce STRESS qui avait déjà vingt meurtres à son palmarès, meurtres de Noirs pour la plupart. J'avais l'impression de voir un western moderne, mais, cette fois, les Indiens n'étaient plus le seul peuple au pilori. Il y avait aussi les Noirs, les Portoricains, les Américains d'origine mexicaine et les opposants à la guerre.

Quand le procureur présenta le couteau dont George se serait servi pour menacer la police, la salle éclata de rire. Ce grand couteau de chasse était du modèle de ceux qu'on voyait dans les

1. Voir le texte de Melvin McNair, p. 25 *sq.* (*N. d. T.*)

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

westerns hollywoodiens et qui servait aux Indiens à « scalper les Blancs ».

Dans la communauté noire (comme dans toute communauté en Amérique), il existait des moyens de se procurer n'importe quel type d'arme, du couteau à la mitrailleuse, et à chaque coin de rue. Il était inutile de trimbaler un couteau de cette taille qui vous aurait fait arrêter par le premier policier venu. Avec une arme pareille, on était la risée de toute la ville. Puis vint ce fameux billet de vingt dollars que George aurait, dans sa fuite, empoigné de sa main qui avait été blessée. Et, pourtant, nous étions assis là et nous savions qu'ils condamnaient les gens avec des preuves encore moins évidentes que celles-ci.

Cette comédie dura quatre jours pendant lesquels l'avocat de George demanda sans cesse au juge de rendre un non-lieu. Le jury déclara George innocent. Personne ne souleva la question de la tentative d'assassinat. Qu'on ait tiré six balles sur un Noir semblait une peccadille. J'entendis un policier dire : « C'est perdu pour cette fois, mais la prochaine fois, il est mort ! » Voilà ce que le gouvernement américain, dans une lettre à la justice française, appelle « l'équité, un traitement juste ». Et encore ! George aurait dû être reconnaissant qu'aucune des six balles ne l'ait tué.

Voilà comment fonctionne la justice américaine envers les Noirs. Il n'y a aucun code moral et, en fait, aucune loi pour empêcher le meurtre des nôtres. Il n'y a aucune loi qui fasse du racisme un crime.

Quand George fut libre, nous cherchâmes plus sérieusement comment nous en sortir. Nous savions que ce n'était qu'une question de temps avant que la police n'attaque George à nouveau pour se venger, comme elle l'en avait averti...

Dans un reportage sur le détournement d'un avion vers Alger par un couple d'Américains¹, les journaux de Detroit publièrent plusieurs articles sur les membres des Panthères noires réfugiés en Algérie. Ils parlaient de l'appel de Cleaver demandant à chaque militant venant en Algérie d'apporter l'argent qui faisait si cruellement défaut.

A l'époque, nous ne savions pas, et la plupart des militants

1. L'affaire Holder-Kerkow. Voir l'introduction. (N. d. T.)

partis avant nous non plus, que la CIA avait organisé et encouragé les détournements d'avions à Cuba pour y infiltrer des agents. Tout ce que nous savions, c'est que les détournements étaient devenus presque hebdomadaires aux États-Unis, au point qu'on entendait des plaisanteries du genre : « Faire un petit détour à Cuba, le temps de boire un Daiquiri et d'acheter des cigares. »

Nous avons souvent entendu parler d'agents du FBI infiltrés chez des Panthères noires. Il était difficile de connaître le fond de l'histoire et de savoir qui était qui, quand tout le monde traitait le voisin d'agent. Mais nous n'étions pas au courant du fait que les Panthères noires en Algérie étaient « infiltrées » et en décomposition, comme d'ailleurs l'ont mis en lumière les récentes révélations du FBI et de la CIA.

Le 31 juillet 1972, nous les femmes, nous partîmes pour l'aéroport avec les enfants. Les hommes suivaient à distance. Nous pensions n'avoir plus le choix : il nous fallait quitter les États-Unis et nous joindre à la lutte. Les enfants étaient tout excités par la balade en avion et nous, nous savions que leur avenir dépendait de notre départ des États-Unis. Dès notre arrivée à l'aéroport et en montant dans l'avion, Jean et moi devions nous rendre compte de l'atmosphère et repérer les policiers montés à bord. J'ai souvent repensé à cela après mon arrestation : un agent américain se reconnaît, quels que soient son vêtement, sa carrure ou la situation. De plus, nous apprenions très jeunes à identifier ces personnages qui avaient quelque chose de bizarre. En France, l'un des policiers qui nous a arrêtés avait souvent pris le bus avec moi, il m'avait même fait la cour et pourtant, jamais je n'avais soupçonné en lui quelqu'un chargé de me surveiller.

Il nous fallait détourner l'attention des enfants et les éloigner des hommes, car Johari avait déjà dit : « Là-bas, c'est mon papa! »

Comme personne ne savait que nous, les femmes, nous étions avec les pirates de l'air, nous avons pu entendre les conversations autour de nous quand le pilote, en arrivant à Miami, annonça que l'avion était détourné. Il n'y eut aucune réaction violente. Quelques passagers commencèrent à plaisanter sur la promenade gratuite à Cuba. Quand le pilote expliqua que l'avion était

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

détourné pour protester contre le racisme et la guerre du Viêt-nam, nous avons été surprises d'entendre plusieurs voyageurs blancs dire que, quels que soient ceux qui détournaient l'avion, ils avaient raison!

C'est seulement une fois la rançon apportée à bord et les passagers descendus (certains manifestaient ouvertement leur sympathie aux hommes en franchissant la porte) que l'on réalisa que les enfants et nous, faisons partie de tout cela.

D'avion, la première vision que nous eûmes d'Alger fut surprenante, car nous ne nous attendions pas à voir cet endroit immense et animé avec des immeubles élevés. Rien à voir avec la jungle que la propagande américaine avait coutume de nous montrer comme couvrant toute l'Afrique. Les dernières minutes du vol, nous ne savions pas du tout quel serait l'accueil en voyant l'aéroport entouré de soldats. Nos craintes tombèrent quand des représentants du gouvernement montèrent à bord et nous saluèrent du nom de « camarades ».

La Section internationale des Panthères nous a beaucoup déçus. Par suite de nombreux problèmes (que, dans une large mesure, nous n'avons compris que plus tard), nous avons, comme les autres Panthères, décidé de partir d'Algérie.

A Noël 1972, nos enfants rentrèrent aux États-Unis. Ayana avait treize mois, Johari deux ans et Kenya trois ans. Ce fut la chose la plus dure à vivre, car nous étions conscients de les envoyer dans un pays où leur vie serait marquée par les préjugés racistes et l'oppression. Kenya et Johari nous rappelèrent la promesse faite de ne jamais nous séparer. Nous avons essayé de leur expliquer qu'aucun de nous n'était en sécurité, et qu'aussitôt leur protection assurée nous serions de nouveau réunis.

Ayant l'impression que, notre seul choix, c'était de quitter l'Algérie, et ne sachant pas ce qui nous attendait, il nous fallait les renvoyer vivre chez leurs grands-parents. Nous leur avons promis que cela ne durerait pas longtemps... Ayana a sept ans maintenant, Johari huit ans et Kenya neuf ans.

Le 4 juillet 1970, un documentaliste français distribua des exemplaires de la Déclaration d'indépendance à cinquante personnes de l'État de Floride. Une seule personne reconnut le document. Entre autres réflexions, on a dit que c'était de la pro-

pagande communiste, de la littérature antigouvernementale ou l'œuvre d'un esprit dérangé. De quel texte s'agissait-il?

Nous considérons ces vérités comme manifestes :

– que les hommes ont été créés égaux;

– que le Créateur leur a fait don de certains droits inaliénables, parmi lesquels la vie, la liberté et la recherche du bonheur.

C'est pour garantir ces droits que les gouvernements ont été institués et qu'ils tirent leurs justes pouvoirs du consentement des gouvernés.

Mais si, par hasard, une forme de gouvernement conduit à la ruine ces idéaux, le peuple a le devoir de le transformer ou de l'abolir et d'instituer un nouveau gouvernement.

Beaucoup d'Américains ignorent les principes sur lesquels l'Amérique a été fondée, mais le pire c'est que, confrontés à ces principes, ils les repoussent. Une chose est sûre, c'est qu'ils ne les vivent pas.

Il y a deux cents ans que la Déclaration d'indépendance a été rédigée, et cent ans ont passé depuis la proclamation interdisant l'esclavage, mais nous ne sommes pas libres pour autant. Car, comme le déclara Frederick Douglass¹ : « Quand un gouvernement et un peuple ont en eux le pouvoir et le désir de nous faire mourir de faim, quels que soient ceux qui détiennent ce pouvoir, alors peut naître l'esclavage. » Aujourd'hui, vingt-cinq millions de Noirs sont affamés. Beaucoup le sont physiquement, mais tous ont faim de dignité.

L'histoire de notre peuple est l'histoire d'une lutte pour survivre, une lutte pour une vie meilleure, une lutte pour la justice. A chaque étape du chemin, à toutes les époques, on nous a tués, niés, emprisonnés derrière des barreaux ou dans des ghettos et des taudis. Nous sommes les statistiques anonymes du chômage, de l'assistance publique et des problèmes qui n'ont jamais été réglés par la Constitution qui nous a déclarés « hommes aux trois cinquièmes² ».

Nous refusons d'accepter cela. Nos droits, comme peuple,

1. Leader du peuple noir, conseiller d'Abraham Lincoln, un des fondateurs de la Colored National Labour Union. (*N. d. T.*)

2. Paradoxalement, la Constitution américaine (article 1, section 2, paragraphe 3) ne reprend pas l'affirmation des droits exprimés dans la Déclaration d'indépendance de 1776. (*N. d. T.*)

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

peuvent être niés, oubliés, mais non notre volonté de les revendiquer.

Les Noirs n'ont jamais voulu détruire les États-Unis. Nous avons seulement désiré ce qui pour notre peuple est simple justice. Nous avons voulu que l'Amérique raciste cesse de nous maintenir à genoux. Laissez-nous vivre, pour connaître la paix.

Voilà notre combat.

*Maison d'arrêt de Fleury-Mérogis, France.
Avril 1978.*

George Brown

GEORGE BROWN.

Né le 28 mars 1944 à Elizabeth, dans le New Jersey.
A partir de 1961, entre et sort de centres de rééducation
et de prisons, pour des délits mineurs
ou des crimes qu'il n'a pas commis.

En 1967, il est condamné à une peine allant
de trois à cinq ans d'emprisonnement
pour un vol qu'il n'a pas commis.

En 1970, après deux ans de détention,
il s'évade de la ferme-prison où il est détenu et se rend,
via Harlem (New York), à Detroit dans le Michigan.

Il utilise alors le nom d'Harold Singleton.

En janvier 1972, il est blessé de six balles dans le corps
par le STRESS (une force de police spéciale) et jeté en prison.

Il est jugé innocent et relâché en mai 1972,
sans que soit reconnue sa véritable identité. Le 31 juillet 1972,
il participe au détournement d'un avion vers l'Algérie.

Traduction : Rosette Coryell.

« But I keep laughing
Instead of crying,
I must keep fighting
Until I'm dying,
And Ol' Man River
He just keeps rolling along! »

*Paul Robeson*¹.

En 1951, à sept ans, j'ai vu mon père — c'est mon premier souvenir de lui. Il était venu à la maison parce qu'il voulait emmener mon frère et ma sœur passer une quinzaine de jours chez lui, à New York. Moi, il ne voulait pas m'emmener. Ma mère lui a dit que personne n'irait avec lui s'il ne nous emmenait pas tous les trois. Alors, nous sommes tous partis.

Ce voyage, c'était pour moi ma première sortie du ghetto et mon premier voyage en auto, alors j'étais tout excité. Mais mon enthousiasme ne dura pas longtemps. Pour moi et ma sœur, c'est devenu l'enfer. On me battait tout le temps pour des riens. Comme mon père et son amie Helen vivaient dans une seule pièce, mon frère et moi nous dormions dans les tiroirs de la commode. On ne pouvait pas dormir par terre à cause des rats. Ma sœur dormait dans leur lit.

1. Paul Robeson chantait cette version modifiée du dernier refrain d'*Ol' Man River*, faisant ainsi d'un chant de résignation un chant de combat :

« Mais je ris, je ris
Au lieu de pleurer,
Il me faut lutter
Oui, jusqu'à la mort,
Et *Ol' Man River*
Ne fait que couler, rouler! »

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

La première nuit, j'ai entendu ma sœur pleurer de temps en temps. Helen lui disait de se taire, parce que, si elle réveillait mon père, il lui donnerait la plus belle raclée de sa vie.

Le lendemain matin, j'ai demandé à ma sœur ce qui n'allait pas. Elle m'a dit qu'Helen n'avait pas arrêté de la pincer toute la nuit. Je lui ai dit de le dire à papa, mais elle n'a pas voulu, parce qu'Helen l'avait menacée. Je l'ai dit à mon père quand il est revenu de son travail, mais il ne m'a pas cru. Il m'a accusé de mensonge, m'a battu et m'a enfermé sans dîner dans le tiroir de la commode. Quelques nuits plus tard, ma sœur a réveillé mon père en pleurant. Il lui a demandé ce qu'elle avait. Elle n'a rien voulu lui dire, mais il a compris que je lui avais dit la vérité. Il s'est contenté de dire à Helen de laisser ma frangine tranquille, mais Helen a continué à la pincer tout le temps que nous sommes restés là. Finalement, ce cauchemar s'est terminé et ils nous ont ramenés chez nous. Dès qu'ils ont quitté la maison, j'ai raconté à ma mère tout ce qui s'était passé. Elle m'a dit de ne pas nous en faire, parce que nous ne retournerions jamais plus là-bas.

Peu de temps après notre retour de New York, c'était la rentrée des classes. C'était ma première année à la grande école. Officiellement, l'école où j'allais était intégrée, mais la ségrégation existait en classe. Les Blancs étaient assis d'un côté et les Noirs de l'autre. Et puis, ces groupes étaient divisés d'après le niveau d'aptitude : les plus intelligents, les moyens et les plus faibles. Si vous n'appreniez pas vite au départ, c'était tant pis pour vous. Vous n'arriviez pas à rattraper, parce que les instituteurs n'avaient pas le temps de vous aider, même s'ils l'avaient voulu — et beaucoup ne le voulaient pas —, puisque les classes étaient toujours trop nombreuses. Je me rappelle qu'à la maternelle les classes étaient si surchargées qu'on nous divisait en deux groupes, l'un jouait pendant que l'autre apprenait l'alphabet.

Lorsque c'était le tour de notre groupe de jouer, les autres enfants me laissaient toujours à l'écart, parce que mes habits étaient rapiécés. Mon nez coulait tout le temps et, comme je n'avais rien pour me moucher, je le faisais avec mon bras. Les autres gosses se moquaient toujours de moi à cause de ça. Beaucoup des enfants pauvres de la classe se battaient avec les autres

quand ils se moquaient d'eux. Moi, je m'écartais seulement de ceux qui riaient de moi.

Il m'a vendu pour vingt-cinq dollars.

Pendant ma deuxième année d'école, mes notes étaient au-dessus de la moyenne. Mais, cette année-là, j'ai cessé d'aller à l'école. Mon père m'a kidnappé.

Je ne me rappelle plus comment il m'a convaincu d'aller avec lui, parce que, après ce qui s'était passé à New York, j'avais toujours peur de lui. Je crois qu'il m'a donné de l'argent pour que j'aille avec lui. Il m'a emmené chez une femme. C'était la première fois que je la voyais et elle m'a tout de suite fait peur. A cause de ses yeux. Je n'avais encore jamais vu quelqu'un avec des pupilles vertes, sauf l'une des sorcières du livre de bandes dessinées *les Trois Vilaines Sorcières*. On m'a donné des jouets pour m'amuser pendant qu'ils parlaient et buvaient. Puis nous avons tous diné. Après dîner, mon père m'a dit de rester là, parce qu'il devait aller quelque part, et puis il reviendrait me chercher. J'avais sommeil et on m'a dit de me coucher en attendant mon père.

Le matin, en me retrouvant dans une chambre inconnue et après avoir tâté autour de moi sans trouver mon frère et ma sœur, je me suis rappelé que je n'étais pas à la maison. J'ai eu peur et j'ai commencé à pleurer. On m'a dit de me taire et de mettre les habits qu'on m'avait donnés. J'ai dit non, que je voulais rentrer à la maison chez ma maman. D'abord, la femme aux yeux verts a essayé de me parler gentiment, mais, comme je n'arrêtais pas de pleurer, elle m'a battu jusqu'à ce que je cesse.

Elle m'a dit qu'elle était ma nouvelle mère et elle a établi le règlement de la maison. Elle ne devait jamais me prendre à regarder par les fenêtres du living : c'est parce qu'elles donnaient sur la rue et que ma mère ou quelqu'un qui me connaissait aurait pu me voir. Ma mère me cherchait. La police aussi me cherchait soi-disant. (Je dis « soi-disant », parce qu'ils se fichent des pauvres

enfants noirs, et, d'ailleurs, pour les Blancs, tous les Noirs se ressemblent.) Pour m'empêcher de m'approcher des fenêtres du living, on a accroché de gros rideaux, on les a cloués par terre et on a mis le canapé dessus. Ensuite, on m'a dit que, quand il y avait des visites, je devais me cacher dans ma chambre. Quelquefois on m'enfermait dans l'armoire, ou on me disait de me mettre sous le lit. Elle faisait ça parce qu'elle avait peur que je dise aux gens que je voulais retourner chez ma mère. Et puis tout le monde savait qu'elle n'avait pas d'enfant.

J'ai essayé de m'enfuir plusieurs fois; alors, on a mis des cadenas à l'intérieur et à l'extérieur de la porte. J'ai passé quelquefois plusieurs jours tout seul, enfermé dans cette maison étrangère.

J'avais tous les jouets que je désirais. Je n'avais jamais faim, j'avais tout plein de nouveaux habits et je n'avais jamais froid. Mais je voulais quand même ma mère. Chaque fois qu'on me laissait seul, j'essayais de sortir par la porte de derrière. Une fois, après être arrivé jusqu'à la fenêtre, j'ai vu que je ne pouvais pas sauter, parce qu'elle était clouée et qu'elle était aussi trop haute, au premier étage. Un jour, en rentrant, elle a trouvé le canapé tiré et les rideaux pas à leur place. Alors, j'ai été battu comme je ne l'avais jamais été. Ça m'était égal, tout ce que je voulais c'était être avec ma maman.

Puisque je ne pouvais pas sortir, je ne pouvais pas aller à l'école. Je n'avais pas non plus de livres à lire et elle n'essayait pas de m'apprendre quelque chose. Après quelque temps, j'ai eu la permission de sortir jouer, mais seulement dans la cour derrière la maison. Puis, un peu plus tard, j'ai pu regarder par les fenêtres du living, on avait enlevé les rideaux.

Un jour, en regardant par la fenêtre, j'ai vu ma mère qui descendait la rue et elle m'a vu à la fenêtre. Nous nous sommes mis à crier tous les deux. La femme est venue voir ce qui se passait. Quand elle a vu ma mère, elle a fermé la fenêtre et m'a tiré vers ma chambre. Je me suis débattu tout le temps, mais elle a finalement réussi à m'enfermer dans ma chambre. Ma mère n'a pas pu monter, parce que la femme avait pris un fusil. Quelqu'un avait appelé la police. Quand ils sont arrivés, il y a eu une longue discussion. Puis ma mère est partie.

Le lendemain matin, nous avons dû aller au tribunal. Là, ma

mère n'avait pas mes papiers et la cour n'avait pas pu les obtenir de la mairie, pour une raison ou une autre. Alors, on m'a demandé avec qui je voulais vivre. J'ai choisi ma mère. La femme a demandé qu'on lui rende ses habits, ceux que je portais : j'ai dû rentrer chez moi enveloppé dans une couverture.

C'est à ce moment-là que ma mère a appris que mon père m'avait vendu à cette femme pour vingt-cinq dollars.

La brebis galeuse.

En rentrant à la maison, j'ai eu l'impression d'être dans un autre monde, de me réveiller d'un mauvais rêve. Avant d'être kidnappé, j'avais déjà des difficultés à cause de ma timidité et il m'avait fallu longtemps avant de jouer avec les autres enfants de la maison ou de ma rue. Maintenant, il fallait refaire connaissance avec eux et j'ai mis très, très longtemps.

Mes rapports avec mon frère et ma sœur étaient différents aussi. Nous n'avions jamais été très intimes. J'avais toujours eu l'impression d'être la « brebis galeuse » de la famille. Maintenant, parce que maman s'occupait plus de moi que d'eux, mon frère et moi nous nous battions tout le temps et ma frangine prenait toujours son parti. Nous ne comprenions pas que maman s'occupait plus de moi à cause de ce qui m'était arrivé. Ils avaient l'impression qu'elle les négligeait. Je restais souvent à la maison, parce que j'en avais pris l'habitude après avoir été forcé de le faire. J'ai mis longtemps à me débarrasser de cette habitude.

Je n'ai pas pu recommencer l'école tout de suite, parce que tous mes habits étaient devenus trop petits et que je n'avais pas de chaussures. J'ai dû attendre que ma mère reçoive le chèque de l'assistance sociale pour m'acheter de nouveaux vêtements.

Quand j'ai recommencé à aller à l'école, j'ai vu que la ségrégation existait toujours dans la classe. Au lieu de me mettre en deuxième année, où j'étais quand j'avais arrêté, on m'a mis dans la classe des enfants de mon âge, la troisième, et dans le groupe au-dessous de la moyenne. Je n'aimais pas ça, car les autres élèves

se moquaient de nous et nous traitaient d'idiots. Les instituteurs ne s'occupaient pas beaucoup, ou même pas du tout, de nous. Tous nos instituteurs étaient blancs.

La seule chose qui avait changé à l'école, c'était les punitions. Avant, il n'y avait jamais de punitions corporelles. Par exemple, lorsqu'on jetait des papiers ou des boulettes, qu'on parlait trop fort, qu'on mettait des punaises sur la chaise de l'instituteur, qu'on jurait en classe, qu'on répondait, on nous disait seulement de sortir et de rester à la porte une demi-heure ou une heure. Pour les infractions les moins graves, on nous giflait, on nous cognait la tête contre le mur ou on nous flanquait le poing dans la cuisse ou le bras. Pour les infractions les plus graves, on nous esquinait ou bien on nous faisait manger du savon.

C'était toujours les instituteurs, pas les institutrices, qui appliquaient les punitions. Surtout quand on nous faisait manger du savon, parce que personne ne mangerait du savon si on se contentait de le lui ordonner. Alors, un ou deux instituteurs nous emmenaient à la cave. Pendant que l'un nous tenait, l'autre enfonçait le savon dans la bouche. On nous disait de le manger. Ça rendait très malade et on vomissait tout de suite. On ne nous permettait même pas d'aller chez l'infirmière prendre quelque chose pour l'estomac. Après ce genre de traitement, on ne pouvait pas manger pendant longtemps. Quelquefois, nos habits se déchiraient et on ne nous remboursait pas les dégâts. Ça ne servait à rien de rapporter à ses parents, parce qu'on ne tenait pas compte de leurs plaintes.

Toutes les conneries que les gosses faisaient en classe, c'était parce qu'ils avaient tellement de retard sur les autres qu'ils ne s'intéressaient plus à ce qui se passait. Les instituteurs ne les interrogeaient jamais, ne leur montraient jamais aucune sympathie. Alors, pour s'amuser, ou pour attirer l'attention en mettant la pagaille, ils faisaient des sottises. J'étais dans le groupe des mauvais élèves, mais, malgré ça, je ne me mêlais jamais à ce genre de choses. Mais un jour, on m'a accusé d'avoir juré en classe. J'ai nié, mais comme je ne voulais pas dénoncer celui qui l'avait fait, on m'a lavé la bouche au savon.

Mon problème, à moi, c'était que l'instituteur, ou l'institutrice, ne m'interrogeait jamais quand je voulais répondre à une ques-

tion. Souvent, j'étais l'un des premiers à lever la main. C'est seulement quand je ne levais pas la main qu'on m'interrogeait. Si ma réponse était fausse, les autres élèves se moquaient de moi. Alors, je ne répondais pas quand on m'interrogeait, parce que j'avais peur que ma réponse soit fausse. Il m'arrivait souvent de trouver la bonne réponse, mais j'étais devenu trop timide pour essayer de la donner.

En quatrième année, je n'étais plus dans le groupe au-dessous de la moyenne. Mais comme j'étais souvent malade, que j'avais des vertiges à cause de la mauvaise nourriture et que je n'avais pas de bonnes chaussures en hiver, je n'ai jamais pu dépasser le niveau des « moyens ».

Peu de temps après être rentré à la maison, j'ai commencé à faire des cauchemars et je suis devenu somnambule. Une fois, ma mère m'a dit qu'elle m'avait entendu sortir de la maison et qu'elle m'avait ramené. Je ne m'en souviens pas du tout. La fois suivante, je m'en souviens très bien parce que j'ai eu une raclée après. J'avais dû me lever parce que j'avais soif. Je n'avais pas pu boire d'eau car les tuyaux étaient gelés; alors, j'avais dû vider tous les fonds de verre qu'il y avait à la cuisine. Je me suis saoulé — les verres que je vidais étaient des verres de vin qu'on avait bus dans la soirée.

Une autre fois, j'ai rêvé que j'avais envie de pisser et que je m'étais levé. Mais je m'étais seulement mis debout sur le lit et j'ai commencé à pisser sur mon frère. Il m'a flanqué une raclée et maman m'a battu aussi parce que j'avais mouillé le lit. J'ai essayé de leur expliquer ce qui était arrivé, mais ils ne m'ont pas cru.

La dernière fois a été la pire. Ce jour-là, j'avais lu quelques-uns des numéros de la bande dessinée *les Trois Vilaines Sorcières* et, la nuit, j'ai entendu qu'on m'appelait de la cuisine. Je me suis levé, je suis allé à la cuisine, et elles étaient là, les trois vilaines sorcières. J'ai eu peur. Elles me disaient de venir avec elles. Une autre voix me disait de ne pas y aller. Alors, elles ont commencé à venir vers moi. J'ai tendu la main vers le tiroir aux couteaux et fourchettes, et j'ai commencé à l'ouvrir. Plus elles s'approchaient de moi et plus je tirais, jusqu'à ce que j'aie eu le tiroir dans les mains. Je l'ai jeté sur elles, alors elles ont disparu. Mais c'est

maman qui est apparue, une ceinture à la main. J'ai essayé de lui expliquer que les sorcières étaient venues, mais elle ne m'a pas cru. J'ai vraiment pris une bonne raclée cette fois-là. Je n'ai plus jamais été somnambule.

Ma mère commençait vraiment à s'inquiéter de me voir toujours rester à la maison. Quand elle me demandait pourquoi je ne sortais pas, je lui disais que je n'en avais pas envie; pourtant, je regardais par la fenêtre les autres enfants en train de jouer. Je ne sais pas pourquoi, mais, quand il m'arrivait de sortir, je m'asseyais seulement sur le seuil et je les regardais. Les autres enfants pensaient que je me croyais trop supérieur pour jouer avec eux. Nous nous sommes souvent battus à cause de ça. Quelquefois, quand ils jouaient à un nouveau jeu, après les avoir observés et avoir appris les règles, je jouais avec eux.

Les parents de ma mère sont venus habiter chez nous. Ma grand-maman et moi, nous nous sommes bien entendus tout de suite. Grand-papa était du type silencieux. Il restait souvent tout seul, mais, quand il se mettait à parler, on aurait dit qu'il parlait des heures sans s'arrêter. J'ai mis longtemps à m'apercevoir qu'ils buvaient beaucoup tous les deux. C'est grand-papa qui buvait le plus. J'avais aussi remarqué qu'il restait le plus souvent au lit. En fait, il ne sortait jamais de la maison, sauf pour aller aux toilettes dans la cour.

Depuis que grand-maman était chez nous, nous étions obligés d'aller à l'église, que nous en ayons envie ou pas. Maman ne nous avait jamais forcés. Elle n'y allait jamais elle-même. Son seul contact avec l'église, c'était d'écouter les *spirituals* à la radio. Elle le faisait souvent. Je crois qu'elle n'allait pas à l'église parce qu'elle n'avait pas de vêtements assez convenables. Je ne l'ai jamais vue s'acheter de nouveaux vêtements.

Grand-mère croyait à la fois au vaudou et au christianisme. Elle lisait la Bible et elle pratiquait le vaudou. C'est parce qu'elle était née dans le Sud où le vaudou avait encore beaucoup d'influence. Mais maman était née dans le Nord et, comme grand-mère ne lui avait pas enseigné la religion familiale, c'était mon premier contact avec le vaudou.

Grand-maman ne m'expliquait pas vraiment ce que c'était, ni comment ça fonctionnait. Mais elle me racontait des tas d'his-

toires sur ce qu'elle avait vu ou fait. Ça ne servait qu'à me rendre encore plus peureux du vaudou.

Je me rappelle la première fois que je suis allé avec elle chez une de ses amies. En voyant cette femme, j'ai vraiment eu la frousse. Elle aussi avait des yeux bizarres. Ses pupilles étaient grises et elle portait toujours une chose bizarre sur la tête, ce qui n'arrangeait rien. A la fin, elles entraient toutes les deux dans une chambre et fermaient la porte en me disant d'attendre et de ne pas toucher aux objets étranges que je voyais. Elle avait des oiseaux empaillés, des plumes d'oiseau, des feuilles mortes, des os, des pierres de différentes tailles et de différentes couleurs, et une tête réduite. Un jour, j'étais juste sur le point de la prendre dans ma main quand elles ont ouvert la porte. La femme a gueulé : « Ne la touche pas ! » J'ai dû sursauter. Elle m'a dit que, si je l'avais touchée, il me serait arrivé quelque chose de mal. Elle ne m'avait jamais dit quoi. Ma grand-mère était en colère contre moi. Elle m'a dit qu'elle ne m'emmènerait plus jamais avec elle si je ne promettais pas de ne toucher à rien dans cette maison. Quand je lui ai posé plusieurs questions sur ces objets, elle m'a dit d'attendre d'être plus grand et, alors, elle me le dirait. J'ai laissé tomber.

Nos grands-parents recevaient un peu d'argent tous les mois ; malgré ça, nos conditions d'existence n'avaient pas beaucoup changé depuis qu'ils habitaient avec nous. Grand-papa dépendait beaucoup en médicaments et ils buvaient tous les deux. Le peu d'argent qu'ils donnaient à maman ne suffisait pas pour joindre les deux bouts. Elle était toujours fauchée à peu près une semaine avant de recevoir son nouveau chèque. Alors, il fallait tout acheter à crédit. Maman avait peur que les gens de l'assistance sociale sachent que nous achetions à manger à crédit, parce que ce n'était pas permis. Pourtant, presque toutes les familles étaient obligées de le faire, car ce que nous recevions ne suffisait pas pour tout un mois. La boutique où nous achetions à manger menaçait les gens qui vivaient des allocations de les dénoncer s'ils tardaient à régler leur note. S'ils l'avaient fait, on nous aurait coupé nos allocations.

Cancres et mendiants.

Quelquefois, nous manquions l'école en attendant de pouvoir acheter des chaussures. Elles coûtaient cinq dollars la paire et étaient faites avec des matériaux très bon marché. Seules les familles assistées et d'autres familles très misérables achetaient ces chaussures. Nous les appelions des chaussures en carton. Maman n'avait pas les moyens de nous en acheter deux paires — l'une pour l'école et l'autre pour jouer. Alors, nous les usions très vite. En hiver, nous manquions souvent l'école, mais, quand il faisait plus chaud, on pouvait les rembourrer avec du papier.

L'été de mes huit ans, j'ai commencé à fréquenter des garçons qui avaient deux à trois ans de plus que moi. Ils m'ont appris à me battre, à voler des bonbons, des bandes dessinées et d'autres petites choses, à mendier aussi.

Nous mendiions en entrant dans les bars auprès des gens qui étaient là. Ils m'avaient appris à avoir l'air triste et à m'habiller de façon à faire pitié. Le meilleur moment pour mendier, c'est le week-end, quand la plupart des gens viennent de toucher leur paye. Mais c'est aussi à ce moment-là qu'ils se battent le plus.

La première fois que je suis allé dans les bars pendant le week-end, j'ai vu une bataille au couteau. Ça m'a fait terriblement peur. Je n'en avais encore jamais vu. Les deux hommes qui se battaient essayaient de se tuer. Je voulais sortir, mais la foule des gens qui essayaient de s'écarter de la bataille me repoussait tout le temps. J'ai commencé à avoir le vertige. J'ai vomi et puis j'ai dû m'évanouir. Quand je suis revenu à moi, j'étais à la maison. Une femme qui connaissait ma famille m'avait ramené.

Ma maman m'a lavé et m'a mis au lit. Le lendemain matin, avant que j'aie pu me glisser dehors — parce que je savais qu'elle allait me battre —, maman m'a appelé. Elle m'a dit qu'elle n'allait pas me battre cette fois-ci, mais elle m'avertit de ce qui m'attendrait la prochaine fois qu'elle entendrait dire que je mendiais dans les bars.

Ça ne m'a pas empêché de continuer. Nous avons commencé à aller dans les bars des Blancs. Mais là, les garçons nous insultaient toujours, nous appelaient « sales nègres », « fils de chienne » et nous jetaient des choses à la tête. Alors, nous sommes retournés dans les bars des Noirs. Nous avons continué quelque temps avant que maman découvre pourquoi nous allions nous promener dans différents quartiers. J'avais déjà vu alors tant de batailles au couteau et de gens se faire tirer dessus que ça ne me faisait plus aucun effet. J'avais aussi remarqué que la police n'était jamais là avant la fin de la bataille. Je n'ai jamais vu arriver une ambulance, même quand on en avait appelé une plusieurs fois.

J'ai fini par me faire prendre par ma mère pendant que je mendiais dans un bar. Gare à moi si elle ne me trouvait pas à la maison en rentrant ! Je voyais bien qu'elle était très en colère, mais elle ne m'a pas battu. Nous avons seulement parlé cœur à cœur. Elle voulait savoir pourquoi j'allais mendier. Je lui ai expliqué que je voulais de l'argent et qu'elle n'en avait jamais à nous donner.

Elle pleurait presque. Ça m'a fait beaucoup de peine. Je détestais voir maman pleurer, mais je ne voyais pas ce qu'il y avait de mal à mendier. Elle m'a expliqué ce que ça lui faisait d'entendre les gens dire que je mendiais. Mais je lui ai dit que j'avais faim. Nous n'avons jamais assez à manger ni assez d'argent pour nous acheter des bonbons.

Je lui ai demandé quand mon père reviendrait à la maison. « Pourquoi est-ce qu'il vit ailleurs avec une autre femme ? » Elle a essayé d'éviter de répondre en disant qu'il me fallait attendre d'être plus grand pour comprendre. Mais je ne l'ai pas laissée faire. J'ai insisté pour qu'elle laisse tomber cette vieille excuse : « Attends. » Alors, elle a essayé de m'expliquer pourquoi mon père était parti. Il croyait que je n'étais pas son fils. Je lui ai demandé : « Si ce n'est pas lui qui est mon père, qui est-ce ? » Elle m'a dit qu'il était mon père. J'ai mis longtemps à comprendre.

J'ai promis à maman de ne plus mendier. Et j'ai tenu promesse.

L'école a recommencé. J'avais toujours le même problème avec les instituteurs qui ne m'interrogeaient pas quand je levais

la main. J'ai tout bonnement arrêté de lever la main et, pendant un certain temps, j'ai cessé complètement de participer. Puis, je me suis dit qu'en travaillant mieux je pourrais avoir de meilleures notes et faire partie de la patrouille de sécurité. Ça me plairait d'être chargé de ce genre de responsabilité.

Un jour, grand-papa, qui avait bu toute la nuit et toute cette journée-là, s'est levé pour aller aux toilettes. Il est tombé et nous avons dû nous y mettre tous ensemble, maman, grand-maman, mon frère, ma sœur et moi, pour pouvoir le soulever et le remettre dans son lit. Puis il a vomi très longtemps avant de s'endormir.

Le lendemain matin, j'ai entendu grand-maman hurler. Je savais qu'il était arrivé quelque chose à grand-papa. Quand je suis allé voir ce qui lui était arrivé, maman et grand-maman ne nous ont pas laissés entrer dans la chambre, nous les enfants. L'ambulance est arrivée et l'a emmené. Nous avons cru d'abord qu'il était malade, mais, un peu plus tard, grand-maman nous a dit qu'il était mort. Il était mort pendant la nuit.

Sa mort m'a fait de la peine, parce que nous étions devenus bons amis. Quand je ne sortais pas et qu'il se sentait bien, il me racontait l'histoire de sa vie. C'est de sa bouche que j'ai entendu pour la première fois le mot « esclavage ». Il en parlait beaucoup, mais je n'en avais pas vraiment compris le sens.

C'était un coup dur pour grand-maman. Elle s'est mise à boire plus et à manger moins. Ni maman ni nous, les enfants, ne pouvions rien faire pour l'empêcher de boire autant. Un peu plus tard, elle a même cessé d'aller voir son amie. Elle restait tout le temps assise à la maison à boire et à pleurer. Ça me faisait beaucoup de peine. Je restais souvent avec elle. Elle me disait toujours de sortir jouer, mais je ne voulais pas. Quelquefois elle me racontait sa vie. Elle me racontait comment elle avait connu grand-papa, mais elle n'aimait pas en parler beaucoup parce que ça la faisait pleurer.

J'ai commencé à avoir des ennuis avec mes yeux. Il a fallu que maman m'emmène à la clinique pour qu'on me donne des lunettes. Elle détestait y aller, d'abord parce qu'on nous disait d'arriver à 9 heures et qu'il fallait attendre cinq ou six heures pour voir le docteur. Si on sortait déjeuner et qu'on nous appelait

entre-temps, on manquait son tour et il fallait attendre de nouveau cinq à six heures le lendemain. Toutes les familles pauvres et assistées, blanches et noires, venaient à la clinique, mais c'était seulement les familles noires qui se faisaient insulter, injurier et qu'on appelait par leur nom sans dire monsieur ou madame. Il y avait tellement de bruit qu'on entendait à peine parler les gens assis à côté de nous. Mais les employés n'admettaient pas qu'on ne les entende pas quand ils nous appelaient. Si nous n'avions pas entendu crier notre nom, c'est alors qu'ils nous humiliaient vraiment. Ils parlaient à nos parents comme s'ils étaient des enfants.

Maman n'allait à la clinique que lorsqu'il s'agissait de choses vraiment graves et qu'on ne pouvait pas l'éviter. J'avais aussi remarqué que les docteurs et les infirmières tâchaient de ne pas toucher les malades noirs, comme si nous ayons été sales ou que nous ayons eu une maladie contagieuse.

Alors, on m'a examiné les yeux et on m'a dit de revenir chercher mes lunettes quinze jours plus tard. Ce jour-là, j'ai dit à maman qu'elle n'avait pas besoin de venir avec moi et j'y suis allé tout seul.

J'avais remarqué que, quand on était noir, on recevait d'autant plus d'insultes racistes qu'on vieillissait. Tout à fait comme à l'école : plus on grandissait, plus les instituteurs blancs utilisaient la force pour faire entrer la peur en nous ou pour nous apprendre à rester à « notre place ».

J'ai compris que c'était pour les mêmes raisons que maman nous donnait tant de raclées. Inconsciemment, et parfois consciemment, elle nous préparait à ce qui nous attendrait plus tard, et elle avait peur pour nous. Les parents noirs étaient très répressifs avec leurs enfants pour les habituer à la répression exercée sur les Noirs par la société américaine.

Quand j'ai eu mes lunettes, leur monture ne m'a pas plu. Elle était rosâtre et tout le monde savait que c'était des lunettes « fournies par l'État ». J'étais gêné de les porter. Quand maman s'en est aperçue, elle est entrée en fureur. Elle m'a dit qu'après toute l'humiliation que nous avons dû subir à la clinique, je ferais mieux de les porter. Alors, quand je sortais de chez nous pour aller à l'école, je portais mes lunettes, mais, dès que j'avais

tourné le premier coin de la rue, je les enlevais et je les mettais dans ma poche. En classe, j'étais obligé de les porter pour travailler. Mais je les enlevais à la première occasion pour que les autres élèves ne se moquent pas de moi.

C'était bientôt Pâques. Pour la plupart des gens, c'est un grand jour. Tout le monde s'achetait de nouveaux vêtements, et j'avais l'impression qu'ils n'allaient à l'église que pour se montrer dans leurs nouveaux habits. Mais, pour nous, Pâques n'était qu'un dimanche comme un autre. Nous ne changions pas de vêtements pour aller à l'église. Les fêtes et les anniversaires ne comptaient pas beaucoup pour ma famille. Tous les jours se ressemblaient, rien ne changeait chez nous. Seul le jour de Noël était différent, parce que l'Armée du salut ou une autre organisation nous donnait un panier de nourriture. Le père Noël, pour nous, c'était le rêve d'aller se coucher un jour sans avoir faim ni froid. Ce rêve ne s'est jamais réalisé. Je me rappelle toutes les nuits de Noël que j'ai passées sans dormir, à prier, souhaiter, espérer que le père Noël apparaisse, jusqu'au jour où j'ai fini par ne plus y croire.

Mais l'église, le dimanche de Pâques, c'était vraiment quelque chose de spécial pour moi. Il y avait beaucoup plus de gens qui perdaient connaissance, qui criaient, qui hurlaient, que les autres dimanches. Quand j'étais petit, ça me faisait peur, mais, en grandissant, je commençais à trouver ça drôle. J'avais l'impression que, toutes les semaines, c'était les mêmes personnes qui s'évanouissaient ou qui se laissaient tellement emporter par leur émotion qu'on ne pouvait pas les retenir. Grand-maman m'a battu souvent parce que je posais des « questions idiotes », comme elle disait, ou parce que je me moquais de ces gens. Tout ce que je voulais, c'était chercher à comprendre pourquoi certaines personnes faisaient ça.

Les grandes vacances sont arrivées. Pour moi, tous les étés se ressemblaient, notre vie dans le ghetto ne changeait pas beaucoup. Nous jouions au base-ball, ou à son imitation. Nous faisons des voiturettes avec de vieux patins à roulettes et des caisses de bois, et nous roulions du haut en bas et du bas en haut de la rue. Les enfants blancs étaient les seuls à avoir des vélos, aucun de nous n'en avait. Chez nous, il ne nous venait même pas à

l'idée de demander à maman de nous acheter un vélo, pas même des patins à roulettes.

Un jour, maman et son ami parlaient à quelqu'un par la fenêtre; moi, je jouais aux billes dans la rue. J'ai entendu maman dire qu'il y avait une odeur de fumée. J'ai vu son ami se précipiter vers le living et maman le suivre. Je suis rentré à la cuisine à toute vitesse et j'ai vu l'ami de maman courir avec de l'eau. Je l'ai suivi. Je l'ai vu déchirer les vêtements de grand-maman et jeter de l'eau sur elle. Puis il l'a enroulée dans une couverture. Elle était encore endormie. J'ai commencé à hurler : « Grand-maman! Grand-maman! » Maman m'a fait sortir de la chambre. Je me suis débattu pour y retourner. Je ne voulais pas sortir. Je voulais voir si grand-maman allait bien.

Quand l'ambulance est finalement arrivée, on l'a emmenée à l'hôpital. Maman est allée avec elle. J'ai eu l'impression qu'elle mettait des heures à revenir. Elle nous a expliqué que grand-maman avait des brûlures du troisième degré au visage et sur le haut du corps. Elle a dit aussi que nous ne pourrions pas aller la voir, nous les enfants.

Je suis allé plusieurs fois à l'hôpital pour essayer de la voir. Je ne savais pas à quel étage ni dans quelle salle elle était, mais je croyais que je pourrais la retrouver quand même. Mais je n'ai pas pu. Après m'être fait prendre plusieurs fois par les gens de l'hôpital, je n'arrivais même plus à rentrer, parce qu'ils me guettaient. J'ai supplié une fois l'infirmière de me laisser la voir, mais elle a refusé.

Un jour que maman se préparait à aller voir grand-maman, j'ai vu qu'elle avait une bouteille de gin. Je lui ai demandé où elle allait avec ça. Elle m'a dit qu'elle allait l'apporter à grand-maman. Je n'ai rien compris. C'est parce qu'elle buvait et qu'elle fumait que grand-maman était à l'hôpital. Si elle n'avait pas été en train de boire, elle ne se serait pas endormie avec sa cigarette à la main.

Maman a dit que grand-maman la suppliait de lui apporter quelque chose à boire et qu'elle avait toujours refusé. Mais grand-maman avait tellement insisté qu'elle ne pouvait plus continuer à refuser.

Quatre jours plus tard, grand-maman est morte. C'est seulement quelques années plus tard que maman m'a dit qu'elle avait

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

apporté le gin à grand-maman pour lui rendre les choses plus faciles, parce qu'elle savait qu'elle était en train de mourir.

Au moment des funérailles de grand-maman, quelques jours plus tard, j'étais encore sous le choc de ce qui était arrivé. J'avais cessé d'aller à l'école. Je restais assis les yeux fixes, sans rien faire. C'était la seconde fois que je voyais une personne mourir parce qu'elle buvait et, maintenant, maman buvait elle aussi de plus en plus.

Je ne sais pas pourquoi on avait voulu me retenir quand je suis allé regarder grand-maman pour la dernière fois. On voulait m'éloigner du cercueil parce que je n'arrêtais pas de regarder grand-maman fixement. J'ai refusé de bouger avant de l'avoir embrassée une dernière fois. Alors, on m'a laissé faire. Je n'ai pas pleuré, malgré mon amitié, avec grand-maman, parce que j'avais déjà vu mourir tant de gens que je n'avais plus de larmes. J'ai essayé de pleurer, mais les larmes ne venaient pas. On me disait que grand-maman allait revenir. Mais on m'avait dit la même chose pour grand-papa, oncle Rob, oncle Joe, Alice et toutes les autres personnes qui étaient mortes. Je n'avais jamais vu personne revenir.

L'« ami » de maman.

Après la mort de grand-maman, l'ami de maman est venu habiter chez nous. C'était mauvais parce que, si les gens de l'assistance sociale l'avaient appris, ils nous auraient supprimé les allocations. Alors, elle nous a dit de ne pas en parler. Et si l'assistante sociale venait et que nous la voyions avant qu'elle arrive à la maison, il fallait prévenir maman à temps. Son ami ne pouvait pas laisser ses vêtements chez nous, parce que l'assistante sociale fouillait dans les tiroirs et sous le lit quand elle venait, pour chercher des habits d'homme.

Pour nous, c'est devenu l'enfer à la maison quand il est venu habiter chez nous. Il n'aimait aucun des gosses. Quand maman recevait son chèque, il essayait de lui prendre son argent. Alors,

ils se battaient. Mon frère et moi, nous aidions maman si nous étions là. Mais nous nous faisons toujours assommer ou jeter dehors. C'était une bonne chose quand il nous courait après, parce que ça donnait à maman une chance de s'enfuir. Aussi maman l'a-t-elle chassé de la maison après quelques mois de cette vie. Quelque temps plus tard, il a commencé à revenir, mais elle ne lui a plus permis d'habiter avec nous.

Un jour, l'ami de ma mère est venu à une soirée chez nos voisins d'en haut. Après la soirée, il est resté avec ma mère. Quand nous étions tous endormis, il s'est levé, est entré dans la chambre où nous couchions. A cette époque-là, nous dormions encore tous les trois dans le même lit, parce que nous n'avions pas assez de lits. Mon frangin et moi, nous dormions à un bout du lit et ma frangine à l'autre bout. Elle avait douze ou treize ans à ce moment-là.

Cette nuit-là, j'ai senti quelque chose de lourd tomber sur le lit, mais je n'ai pas regardé. Puis, j'ai entendu ma sœur pleurer, et j'ai levé la tête pour voir ce qu'elle avait. L'ami de ma mère m'a dit de me rendormir. Je lui ai demandé ce qu'il faisait à ma sœur, je lui ai dit de la laisser tranquille. Il m'a promis une raclée si je ne me rendormais pas.

J'ai appelé ma mère et, quand elle est entrée dans la chambre et qu'elle a allumé, j'ai vu qu'il était couché sur ma sœur. Maman a commencé à se battre avec lui et à lui dire de se lever de sur ma sœur. Je me suis levé, j'ai attrapé le tisonnier qui nous servait pour le poêle et je l'ai battu avec. Puis mon frangin a attrapé quelque chose. Tous les trois ensemble, nous n'étions pas aussi forts que lui. Il s'est levé, il m'a pris le tisonnier et il m'a assommé.

Quand je suis revenu à moi, la police venait d'arriver. Ils l'ont coincé dans la chambre à coucher de maman pendant qu'il essayait de reprendre ses vêtements. Jusqu'à ce moment-là, je n'avais encore jamais vu tabasser personne comme il l'a été par la police. Il y avait du sang partout. Ma mère les a suppliés de ne pas le tuer.

L'un des policiers était blanc et l'autre noir. A cette époque-là, en 1956, il n'y avait encore que trois policiers noirs dans toute la ville. Ils l'ont traîné hors de la maison et ils l'ont mis dans le car.

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

Un autre car de police est arrivé, et ils ont emmené ma frangine et maman à l'hôpital.

Je n'ai jamais détesté personne autant que je détestais l'ami de maman. Je me suis promis que, lorsque je grandirais, je lui ferais payer ce qu'il avait fait à ma frangine et toutes les raclées qu'il nous avait données, à maman, à mon frangin et à moi.

Quand maman et ma frangine sont rentrées de l'hôpital, nous nous sommes mis à nettoyer le sang. On a dit à ma frangine de se coucher. Nous n'avons plus jamais dormi dans le même lit après ça. Ma mère a trouvé un autre matelas — où? je n'en sais rien —, et mon frangin et moi, nous avons dormi dans une autre chambre.

Après cet incident, maman a fait une dépression qui a duré longtemps. Elle s'est mise à boire encore plus. Comme mes grands-parents et beaucoup d'autres Noirs, elle essayait, elle aussi, de s'évader de nos conditions barbares d'existence. Ils cherchaient à s'évader grâce à la bouteille. Mais, après quelque temps, elle a commencé à moins boire. Je voyais qu'elle essayait de réfléchir sérieusement.

Un jour, quand je suis rentré à la maison, elle m'a dit qu'elle avait trouvé du travail. De ma vie, je n'avais jamais vu personne d'aussi heureux qu'elle. Ça a duré quinze jours et puis boum! Tous ses rêves de nous donner une vie meilleure en gagnant un peu d'argent pour acheter ce dont nous n'avions jamais eu les moyens, pour que nous ayons plus à manger et que nous n'ayons pas froid en hiver, se sont envolés par la fenêtre avec son boulot. Pendant quinze jours, j'avais cru que mes prières avaient enfin été exaucées.

Les gens de l'assistance lui ont dit que, si elle ne quittait pas son boulot, ils retiendraient un certain pourcentage sur ses allocations. Ils voulaient lui retenir plus que ce qu'elle gagnait en travaillant. Si elle continuait à travailler, elle toucherait moins tous les mois, en comptant son salaire et les allocations, que si elle ne touchait que les allocations. Alors, elle a été obligée de quitter son emploi.

Maman a fait une nouvelle dépression. Je n'avais que douze ans, mais je comprenais tout de même pourquoi elle était déprimée. Elle avait rêvé et parlé de pouvoir améliorer notre situation,

et un claquement de doigts avait suffi pour faire s'évaporer le rêve. Et nous n'avions pas notre mot à dire.

C'était ma dernière année à l'école primaire; alors, j'ai essayé de travailler plus pour avoir de meilleures notes. J'ai réussi un certain temps, et j'ai pu faire partie de la patrouille de sécurité de l'école. Puis on m'a exclu, parce que mes notes avaient baissé de nouveau. Je manquais trop souvent la classe. Mes vertiges s'étaient aggravés. Je m'évanouissais souvent à l'école. Mais je ne pouvais pas résoudre mon problème de nourriture parce que nous n'avions pas d'argent.

Je ne sais pas comment j'ai réussi à entrer en septième année. Sans doute parce qu'on ne pouvait faire redoubler qu'un certain nombre d'élèves, les classes étant trop nombreuses, et je n'avais pas d'aussi mauvaises notes que quelques autres.

A ce moment-là, j'ai commencé à être ami avec un groupe de Blancs de l'école. Ce n'était pas la première fois que j'avais des amis blancs ou que je jouais avec eux.

Quand j'avais à peu près huit ans, une famille juive était venue habiter à côté de chez nous, et ils avaient un fils qu'ils ne laissaient pas beaucoup sortir. J'allais tous les jours jouer un peu chez lui. Mais je n'y allais que parce que sa mère me l'avait demandé. Son père ne m'aimait pas et je le savais. Un jour, je l'ai entendu demander à sa femme pourquoi elle permettait à Chubby de jouer avec moi. Elle a répondu qu'il n'y avait personne d'autre avec qui jouer. J'aimais bien Chubby. Il était ce qu'on appelle quelquefois le « chéri à sa maman ». Nous avons joué ensemble jusqu'à ce que j'aie eu à peu près onze ans. Par la suite, je n'y suis plus allé, parce que son père ne cachait plus ses sentiments envers moi.

Réservé aux Blancs.

Puis Ed est venu habiter notre rue. Il avait peur de sortir de la cour de sa maison parce qu'il était nouveau dans le quartier et ne connaissait personne. Après l'avoir vu quelquefois, je lui

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

ai demandé son nom et, depuis ce jour-là, nous avons commencé à nous parler et à jouer ensemble de temps en temps. Je croyais que sa mère ne m'aimait pas. Mais j'ai appris plus tard que ce n'était pas seulement moi, c'était les Noirs qu'elle n'aimait pas.

La rue Court où j'habitais est au cœur du ghetto. Il y avait des familles noires, portoricaines et blanches dans notre pâté de maisons. Les Noirs habitaient les maisons en plus mauvais état. Chez certains d'entre nous, les toilettes étaient encore à l'extérieur. Nous étions les seuls à n'avoir que l'eau froide, parce que nous étions la seule famille assistée. Dans les autres familles noires, les parents travaillaient tous les deux; ils pouvaient se payer le chauffage au gaz en faisant quelques sacrifices.

Ce n'était pas nouveau pour moi de jouer avec des enfants blancs. Les enfants du groupe avec lequel je jouais n'étaient pas mes amis intimes. Il arrivait parfois qu'ils fassent des remarques racistes. C'était seulement un ou deux types qui faisaient ces remarques, et les autres les faisaient taire. J'avais déjà pensé à cesser mes relations avec eux, mais je ne m'étais pas encore décidé.

Un jour, nous étions tous dans le parc en train de lutter. Deux des filles qui étaient souvent avec nous sont arrivées. L'une d'elles a dit qu'elle pouvait battre n'importe lequel d'entre nous. Alors nous avons parié avec elle et celui qui la battrait à la lutte devait recevoir un baiser.

Elle avait perdu le premier match et gagné les deux suivants. Comme j'étais l'un des meilleurs lutteurs du groupe, on lui a dit de se battre contre moi. J'ai fini par gagner. Mais quand j'ai voulu l'embrasser, elle a crié : « Gare à toi si tu m'embrasses, sale nègre! » Tout s'est arrêté. On aurait dit que personne ne respirait plus. Il y avait tout d'un coup une tension si forte dans le groupe qu'on aurait pu la couper au couteau.

Je me suis levé et j'ai regardé autour de moi. Puis j'ai dit : « Alors c'est comme ça, hein. » Il y en a qui ont essayé de prendre les choses à la légère, mais je leur ai dit qu'à partir de maintenant ils n'avaient qu'à rester de leur côté du pont et moi je resterais du mien. Ça m'avait fait mal. Je sentais les larmes venir, mais je ne voulais pas qu'ils me voient pleurer. Alors, je suis parti. Mes larmes se sont mises à couler.

Cet été-là, j'ai recommencé à aller au bord de la rivière et à rester avec les Noirs. Tous les étés, nous allions nous baigner dans la rivière. Les Noirs étaient obligés d'aller nager dans la rivière, parce que la seule piscine de la ville d'Elizabeth, au New Jersey, était « réservée aux Blancs ».

La rivière était dangereuse. Chaque été, quatre ou cinq enfants se noyaient. L'eau était aussi très sale. J'étais très étonné que personne n'attrape jamais de maladie en se baignant là.

Nous restions au bord de la rivière depuis le matin très tôt jusqu'à 4 heures de l'après-midi. Il n'y avait pas grand-chose d'autre à faire. Nous rentrions ensuite pour nous laver, faire la sieste et nous ressortions. En été, nous ne nous couchions jamais avant minuit, ou même plus tard, parce que l'intérieur de la maison était comme une fournaise.

La nuit, dès qu'on éteignait la lumière et qu'il n'y avait plus de bruit, les cafards envahissaient la maison. Il nous arrivait souvent de nous réveiller et de voir le plancher tout entier et même le dessus de la table couverts de cafards. Nous leur avons abandonné la glacière depuis longtemps. Plus tard dans la nuit, les rats venaient les rejoindre.

Cet été-là, mon frère a été pris en train de voler un vélo. Maman a dû l'accompagner au tribunal. C'était la première fois qu'il avait des ennuis avec la police, mais le juge voulait tout de même l'envoyer dans une maison de correction. Maman a prié le juge de donner encore une chance à mon frère. Le juge a fini par lui donner une peine avec sursis et mise à l'épreuve.

A cette époque-là, tout Noir pris avec un vélo devait montrer des papiers prouvant qu'il lui appartenait; sinon, on le lui prenait. Les enfants blancs n'avaient rien à montrer.

Moi aussi, j'avais eu des ennuis. On m'avait attrapé en train de voler des légumes dans un jardin. Ma mère savait que je volais des fruits et des légumes. Je le faisais tous les étés. J'en apportais beaucoup à la maison. Elle me demandait où je les avais trouvés et je le lui disais. Au bout d'un certain temps, la femme à qui appartenait le jardin est venue voir ma mère pour lui en parler. J'ai promis à maman de ne plus entrer dans le jardin de cette femme.

A la rentrée des classes de cette année-là, mon frère avait

trouvé un boulot : il distribuait les journaux du matin. Moi, il fallait que j'attende la fin de l'automne pour pouvoir en trouver. C'était la première fois que mon frangin avait assez d'argent pour s'acheter tous les jours à déjeuner à l'école. Ma frangine et moi, nous n'avions ni argent pour nous acheter à déjeuner, ni déjeuner à emporter avec nous. Mais son amie lui apportait toujours quelque chose à manger. Moi, je me contentais de me promener dans les couloirs ou de faire un tour dehors jusqu'à la fin du déjeuner. Je n'aimais pas demander à manger aux gens. Nous ne faisons jamais de petit déjeuner le matin, parce qu'il n'y avait rien à manger que du sucre et du pain — quand il y avait du sucre ou du pain!

Peu de temps après mon entrée en septième année, ma frangine a quitté l'école pour accoucher. Ni maman ni personne d'autre n'a su qu'elle était enceinte jusqu'au moment où elle n'a plus pu le cacher, dans son cinquième mois. Maman était en colère. Elle se reprochait de ne pas avoir expliqué à ma sœur comment faire pour éviter d'être enceinte. Maman se faisait aussi du souci à cause de tout ce dont on aurait besoin pour le bébé. Et puis, il fallait que ma frangine mange mieux maintenant et qu'elle boive du lait, ce que nous ne pouvions pas faire d'habitude parce que nous étions trop pauvres. Le petit ami de ma frangine ne pouvait pas non plus l'aider, parce qu'il était au centre d'éducation surveillée d'Annadale.

Le problème de se procurer ce dont ma frangine aurait besoin pour son bébé a été résolu quand elle était dans son huitième mois. Tous nos voisins qui en avaient les moyens ont apporté quelque chose pour le bébé. Quelqu'un a même apporté un berceau. Maman et ma frangine ont fait la tournée de tous ces gens pour les remercier de leurs cadeaux. Ma frangine a eu une petite fille.

Après la naissance du bébé, ma frangine aurait pu retourner à l'école si elle l'avait voulu, mais elle a pensé qu'il valait mieux s'arrêter.

A la fin de la septième année, j'ai appris que j'avais raté les études sociales, ce qui signifiait que je ne pourrais pas passer en huitième année. Maman n'a pas pris trop mal cette mauvaise nouvelle, parce qu'elle savait pourquoi j'avais manqué l'école si

souvent. Elle m'a dit qu'il fallait que j'étudie en été pour essayer de me rattraper l'année suivante.

Mais, cet été-là, je n'ai pas eu le temps d'étudier. Je distribuais des journaux. Je faisais des courses pour beaucoup de gens de notre rue et je gardais les enfants d'une famille blanche en face de chez nous. Vers la fin de l'été, je me suis mis à ramasser de vieux journaux, des revues, du fer ou n'importe quels autres métaux pour les vendre au marchand de ferraille. Je travaillais pour acheter un vélo à un garçon au bout de notre rue. Il demandait trente-cinq dollars; mais trente-cinq dollars, pour moi, c'était comme un million de dollars, et je faisais tout ce que je pouvais pour gagner cet argent. Je pensais que je pouvais y arriver en deux mois et qu'il me resterait du temps pour étudier. Maman était d'accord, parce qu'elle savait comme c'était important pour moi et combien j'avais envie de ce vélo. Le jour où j'ai eu le vélo, c'était comme tous les Noël qui n'ont jamais existé réunis en un seul. J'ai donné à maman le reste de l'argent et elle l'a mis de côté pour que je puisse m'acheter des cahiers, des crayons et tout ce qu'il me faudrait d'autre pour l'école. Elle en a gardé un peu pour nos dépenses de tous les jours et pour acheter de petites choses pour le bébé.

Ce même été, Steward, le nouvel ami de maman, est venu habiter chez nous. Nous nous sommes très bien entendus tous les deux dès le premier jour. Mon frère et ma sœur l'aimaient bien aussi. Je ne l'ai jamais vu battre maman et, même s'il buvait lui aussi, il buvait moins que maman et il essayait de l'empêcher de boire autant.

J'avais quatorze ans quand j'ai cessé de recevoir des raclées. Maman était sur le point de me fouetter avec une lanière parce que j'avais encore volé des légumes. Je lui ai demandé pourquoi elle continuait à me battre. J'étais presque grand; une raclée était vite passée, la douleur ne durait pas longtemps non plus et, de toute façon, ça ne m'empêchait pas de faire ce que je faisais. Le seul résultat des raclées, c'était les marques qui me restaient sur le corps. Elle m'a demandé si je lui donnais des ordres. Je lui ai dit que non et que, si elle voulait me battre, je n'essayerais pas de l'arrêter et je ne me battrais pas avec elle, parce qu'elle était ma mère et que je la respectais. C'est ce jour-là que nous avons

eu notre conversation la plus sérieuse et que je lui ai expliqué pourquoi je faisais ce que je faisais.

Je lui ai expliqué que je volais des légumes parce que nous n'en avions pas et que le jardin de ces gens-là était si grand qu'ils ne pouvaient pas manger tous leurs légumes. Ils finiraient par pourrir par terre.

Elle m'a dit que ce n'était pas bien de voler, que c'était un péché. D'après moi, c'est contre nous qu'on commettait le plus grand péché.

Pourquoi ne pouvions-nous pas vivre décemment, habiter une maison convenable, avec le chauffage, comme les Blancs de notre rue? Pourquoi devions-nous aller à l'école avec des vêtements en loques, sans petit déjeuner ni déjeuner?

Pourquoi buvait-elle tellement? Elle avait toujours bu, mais pas comme maintenant. Pourquoi?

Pourquoi me détestait-on parce que j'étais noir? Pourquoi me crachait-on à la figure en m'appelant « sale nègre », « fils de chienne »? Pourquoi lâchait-on les chiens sur les enfants noirs? Pourquoi les docteurs blancs refusaient-ils de nous toucher?

Je lui ai dit que grand-papa m'avait expliqué que ça venait de l'esclavage. Mais pourquoi nous avait-on faits esclaves et amenés d'Afrique?

Elle ne pouvait répondre à la plupart de mes questions. Elle aussi se demandait pourquoi les choses étaient ce qu'elles étaient. C'est à ce moment-là que nous avons commencé à parler d'un diplôme. Elle m'a dit que si j'obtenais le diplôme d'études secondaires, on me respecterait. Je pourrais trouver du travail et je ne serais pas obligé d'avoir une vie comme la sienne. Elle avait quitté l'école en onzième année, quand mon frère était né, et puis elle s'était mariée.

Elle m'a dit que j'étais trop mûr pour mon âge. Je n'ai pas compris ce qu'elle voulait dire.

J'étais content de retourner à l'école en automne. J'avais décidé d'obtenir mon diplôme. Maman serait vraiment heureuse. Je ne pensais pas du tout au « bon métier » ou au « respect » dont elle m'avait parlé.

Pour la première fois, je pouvais m'acheter à déjeuner. Je prenais aussi un petit déjeuner, parce que notre premier cours

du matin était un cours de cuisine. Nous apprenions à cuisiner de petites choses et nous pouvions les manger après.

Mon seul problème cette année-là, c'était les études sociales. L'année d'avant, nous avions un professeur noir; cette année-là, le professeur était blanc. Je n'aimais pas sa façon de nous enseigner l'histoire de l'Amérique et les gens dont elle parlait. Par exemple, les deux seuls Noirs qui avaient, d'après elle, apporté leur contribution à l'histoire de l'Amérique étaient George Washington Carver (botaniste, né esclave et autodidacte, il avait beaucoup aidé l'industrie du coton et de l'arachide en découvrant un grand nombre d'usages de ces plantes) et Booker T. Washington (fondateur de l'Institut Tuskegee, université noire; il est très respecté par les racistes, parce qu'il prêchait l'adaptation et la soumission au racisme américain). L'année d'avant, j'avais appris que ces deux hommes-là n'avaient pas fait grand-chose pour changer nos conditions d'existence. Ils étaient seulement applaudis par les Blancs parce qu'ils étaient ce qu'ils appellent de « bons nègres ».

Ce professeur a même été jusqu'à essayer de nous faire apprendre l'histoire ultra-raciste du « petit nègre Sambo », qui tourne vraiment les Noirs en ridicule. C'est l'histoire d'un petit garçon africain poursuivi par un tigre et qui le fait tourner si longtemps autour d'un arbre que le tigre se change en beurre et le petit garçon met ce beurre sur ses crêpes. On nous avait lavé le cerveau avec ces ordures à l'école primaire. C'est un conte pour enfants et on ne devrait pas l'utiliser dans les classes secondaires.

J'ai demandé au professeur d'histoire si aucun autre Noir que ces deux-là n'avait apporté une contribution à l'histoire des États-Unis. Je lui ai aussi dit que nous connaissions tous l'histoire du « petit nègre Sambo » parce que nous l'avions apprise à l'école primaire.

Elle m'a dit de sortir de la classe. Elle est sortie elle aussi et m'a demandé ce que je cherchais à provoquer dans la classe. Je lui ai dit : « Rien du tout, je vous ai simplement posé une question. » On m'a emmené chez le directeur et on m'a renvoyé de l'école. Pour être réadmis, il fallait que je vienne avec ma mère.

Mon enfance est morte avec ma mère.

Peu de temps après, maman, qui avait trop bu, est tombée et s'est cogné la tête. Nous avons essayé de l'emmener à l'hôpital pour se faire examiner la tête parce qu'elle saignait, mais elle a refusé. Elle a dit qu'elle irait si elle ne se sentait pas mieux le lendemain matin. Le lendemain, nous lui avons dit de nouveau d'aller chez le docteur. Mais elle a répondu qu'elle allait bien.

Quinze jours plus tard, elle n'a pas pu se lever. J'ai appelé une ambulance pour l'emmener à l'hôpital. Puis je suis allé voir Steward à son boulot pour lui dire ce qui était arrivé. Ensuite, nous avons tous attendu d'avoir des nouvelles de l'hôpital. Ils nous ont téléphoné à 2 heures et demie du matin pour dire que maman était entrée dans le coma, mais que nous pouvions aller la voir. Nous y sommes allés, mais, après avoir attendu une heure le docteur pour savoir ce qu'elle avait, nous sommes partis. Le dimanche, il n'y avait pas de changement. Le lundi matin, on nous a téléphoné pour nous dire qu'elle était morte à 7 heures et demie.

Tout mon univers s'effondrait. Rien ne m'intéressait plus, même pas continuer à vivre. Pendant ces deux jours-là, j'avais prié Dieu un nombre incalculable de fois de laisser ma mère en vie. Je lui disais de me prendre, s'il fallait que quelqu'un meure, et que je ferais n'importe quoi. S'il devait jamais exaucer une de mes prières, je lui demandais d'exaucer celle-là. Mais, quand maman est morte, ma foi en Dieu est morte aussi.

Heureusement, maman avait une assurance-vie pour elle et pour nous. Ce qui voulait dire que nous pouvions lui faire des funérailles convenables au lieu de laisser l'État l'enterrer.

En allant regarder maman pour la dernière fois, j'aurais voulu entrer dans le cercueil avec elle et qu'on jette la terre sur moi aussi. J'ai embrassé maman une dernière fois. Une petite fille m'a demandé où allait ma maman. Est-ce qu'elle va revenir? Sa mère lui a fait « chut » et lui a dit de ne pas me poser de questions. Mais je lui ai dit non, ma maman ne va pas revenir. Elle retourne d'où elle est venue — elle retourne à la nature.

Il n'y avait que Steward qui pouvait s'occuper de nous. Nous

avons pensé qu'il lui serait difficile de s'occuper de nous trois avec son petit salaire. Alors, nous avons décidé que, mon frangin et moi, nous resterions avec Steward, et que ma frangine et son bébé iraient vivre chez des parents de notre voisine du dessus. Nous nous étions arrangés de notre mieux pour ne pas avoir trop de difficultés à nous voir et pour rester le plus près possible les uns des autres. Nous pensions bien avoir organisé notre vie.

Mais les gens de l'assistance avaient retrouvé notre père, et on lui a donné le choix entre s'occuper de nous ou laisser les autorités pénitentiaires s'occuper de lui. Il nous a choisis.

C'était un problème pour moi, parce que je savais qu'il ne m'aimait pas. Et je n'avais aucun respect pour lui. Je pensais qu'il était responsable de tout ce qui nous était arrivé, y compris la mort de maman, parce qu'il avait échappé à ses responsabilités. Mais, que je le veuille ou non, il fallait que je reste chez lui jusqu'à l'âge de vingt et un ans.

Alors, nous sommes tous allés habiter un appartement de l'avenue des Magnolias. Lui et son amie travaillaient, mais, malgré cela, nos conditions d'existence sont devenues pires au lieu d'être meilleures. A eux deux, ils ne gagnaient pas autant que ce que maman recevait de l'assistance sociale. L'autre difficulté, c'est qu'il y avait plus de bouches à nourrir.

Peu de temps après, il a perdu son boulot et a commencé à recevoir des allocations de chômage.

Quand nous sommes allés habiter avec lui, je distribuais encore des journaux; je gagnais assez d'argent pour m'acheter à déjeuner à l'école et il me restait encore quelques dollars. Mais mon patron a vendu son commerce, et j'ai perdu mon boulot.

Je me suis fait une boîte à cirage et j'ai commencé à cirer des chaussures. En y passant toute la journée de samedi, je gagnais quelquefois cinq dollars, ce qui était assez pour payer mes déjeuners et mes cigarettes de la semaine. Mais je détestais ce travail, parce que je n'aimais pas qu'on me frotte la tête et qu'on m'appelle *boy*¹ et les autres mecs se moquaient de moi. Mais

1. *Boy* (« garçon ») est un terme paternaliste employé par les racistes pour éviter de qualifier un Noir de « monsieur » ou de lui reconnaître la qualité d'« homme ». Quand le Noir est âgé, les racistes changent quelquefois *boy* en *uncle* (« oncle »). Voir *la Case de l'oncle Tom*, et aussi certaines marques de produits alimentaires. (N.d.T.)

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

j'étais obligé de continuer, parce que j'avais besoin de cet argent.

Un jour, en rentrant à la maison, je m'étais arrêté au coin de la rue pour parler à des gens, quand nous avons vu venir une femme blanche et sa petite fille. La petite fille, qui pouvait avoir cinq ou six ans, a couru vers un Noir et lui a frotté la main en criant à sa mère : « Maman, maman, ça ne déteint pas! Tu m'as dit de ne pas toucher les sales nègres parce que la peinture déteint! »

Nous ne pouvions pas en croire nos yeux et nos oreilles. Malgré nous, malgré notre amour-propre blessé, nous n'avons pas pu nous empêcher de rire, de secouer la tête en riant.

Je n'aimais pas le quartier où nous étions allés habiter, parce qu'il fallait toujours se battre et que je n'aimais pas ça. Il fallait faire partie d'une bande. Dans le centre, il y avait aussi une bande, mais, quand nous habitions là, je n'étais pas obligé d'en faire partie. Au début, je n'étais pas entré dans une bande et je ne me battais que quand j'étais obligé de le faire. Mais les choses ont commencé à aller si mal entre la bande du centre et celle de la rue South Park que j'ai été obligé de choisir entre les deux; je suis rentré dans celle de South Park parce que j'habitais ce quartier-là.

A cette époque, la tension raciale était très forte. Un jour, tout a explosé. Ce jour-là, je n'étais pas allé à l'école, mais je suis allé voir ce qui se passait. Je suis arrivé à la fin de l'émeute raciale. Il y avait des tas de gens étendus par terre, des Blancs et des Noirs. Je me suis aperçu que les ambulances n'enlevaient pas d'abord les blessés les plus graves. Ils choisissaient d'après la couleur. On a emmené les Noirs une fois que tous les Blancs étaient à l'hôpital. Je suis parti pour éviter d'être arrêté.

Pauvreté, police, tribunaux.

En novembre 1959, j'ai été arrêté avec trois de mes amis pour être rentré par effraction dans un centre de loisirs. Ce même mois, nous sommes passés au tribunal pour enfants. Les parents des autres enfants étaient là, mais personne de ma famille n'était venu.

Ça n'a pas plu au juge. Quand il m'a demandé pourquoi personne n'était venu pour moi, tout ce que j'ai pu répondre, c'est que je ne savais pas. Au tribunal pour enfants, la présence ou l'absence des parents peut jouer un rôle important dans la décision de vous envoyer ou non en maison de correction.

J'ai plaidé coupable à l'accusation d'être entré par effraction au centre de loisirs. Et j'ai expliqué que je voulais seulement jouer au billard. Le juge trouvait ça difficile à croire. Mais j'ai expliqué que je n'avais pas d'argent et que je n'avais pas l'âge d'entrer dans la salle de billard. Il fallait avoir dix-huit ans au moins. Ma famille n'avait pas assez d'argent pour me permettre de devenir membre de la YMCA, de la PAL (Ligue athlétique de la police) ou d'une autre organisation de quartier. J'ai expliqué à ce juge que mon amour pour ce jeu m'avait fait faire une bêtise, que je le regrettais, que je venais d'être détenu pendant trois semaines, que j'avais beaucoup réfléchi et que, si on me laissait une chance, je ne ferais jamais plus ce genre de chose.

J'ai été condamné à une « peine indéterminée » dans le centre d'éducation surveillée pour garçons de Jamesburg. La « peine indéterminée » signifiait que je pouvais y passer d'un jour à cinq ans, d'après mes rapports avec l'administration pénitentiaire. La décision est prise de façon très arbitraire, chaque institution et chaque comité de probation étant libre de ses actes.

Cette condamnation m'a paru très sévère pour un délit aussi infantin. J'étais furieux.

Tous ceux qui entrent à Jamesburg doivent voir le directeur avant la fin du premier mois. Le directeur m'a dit qu'on m'avait envoyé là parce que j'avais commis un « crime contre la société ». Il m'a dit que je devais « payer ma dette », que ma conduite déterminerait le temps que j'y passerais. Il m'a aussi dit que le but de l'institution était la « réinsertion ».

Il y avait cinq à six cents « pensionnaires » à Jamesburg. Quand j'y étais, 60 à 70 % d'entre eux étaient noirs. Ils avaient de cinq à seize ans et quelques-uns plus de seize ans. Il y avait quatorze pavillons en tout. Chaque pavillon avait ce qu'on appelait une « mère » et un « père ». Ils avaient la responsabilité de leur pavillon et ils étaient libres de le diriger comme ils le voulaient. A mon époque, il n'y avait que quatre « parents » noirs.

Beaucoup d'enfants étaient là parce qu'ils n'avaient pas de famille.

En dehors des « parents », il y avait aussi des gardiens chargés de la surveillance des prisonniers et de toutes les activités que nous avions dans la journée.

Tout nouvel arrivant passe trente jours en isolement pour être examiné : tests d'intelligence, tests psychologiques, examen par le docteur et le dentiste, vaccination. On commence tout de suite à être enrégimenté. On vous enseigne à faire votre lit « correctement » (à la militaire). Il faut marcher au pas en chantant quand on va au cinéma et au réfectoire.

Tout le système est basé sur des cartes. Si vous passez trente jours sans avoir eu de sanction disciplinaire, on vous donne une carte de « classe C ». Elle n'a aucune valeur par elle-même, mais il faut l'avoir pour obtenir une carte de « classe B ». Quatre-vingt-dix jours après la carte C, vous pouvez avoir une carte B, si vous n'avez toujours pas eu de sanction disciplinaire. Cette carte permettait de se déplacer sans être accompagné et d'escorter ceux qui avaient des cartes C ou pas de carte.

Ensuite, si on passe six mois sans sanction disciplinaire, on reçoit une carte A. La carte A permet d'accompagner ceux qui ont des cartes B et C ou pas de carte, et on vous accorde certains privilèges. Après neuf mois sans sanction disciplinaire, on reçoit la carte H, la plus élevée, qui vous donne des privilèges supplémentaires. Quand quelqu'un s'évadait, c'était les détenteurs de carte H qui partaient à sa recherche avec le « père » et le gardien de son pavillon. Et c'était eux qui battaient les évadés quand on les retrouvait.

Les « parents » de mon pavillon étaient noirs. Puisque j'avais quinze ans, je devais aller en classe et travailler une demi-journée. Tous ceux qui avaient moins de seize ans allaient en classe une demi-journée, parce qu'il n'y avait pas assez de salles de classe pour nous garder toute la journée. Nous y allions par équipes. C'était la même chose pour le travail. Il n'y avait pas assez de travail : on ne pouvait travailler qu'une demi-journée, même quand on avait plus de seize ans.

Avant d'aller à Jamesburg, j'avais entendu pas mal de rumeurs sur l'homosexualité et le coup de la « couverture » et du « man-

teau », c'est-à-dire jeter une couverture ou un manteau sur la tête de quelqu'un, l'assommer et le violer. J'ai découvert que c'était vrai. La plupart d'entre nous restaient en groupes avec des gens de la même ville et, quand on n'appartenait pas à un groupe, on risquait de devoir se battre contre deux ou trois adversaires à la fois. Si vous vous faisiez assommer, vous étiez violé.

Il ne m'a pas fallu longtemps pour comprendre que, tout ça, c'était une tentative désespérée pour affirmer sa masculinité. Il fallait continuellement prouver qu'on était capable de se battre si quelqu'un enfreignait une de vos lois, si on vous volait quelque chose qui vous appartenait ou si on vous marchait sur le pied, par exemple. Si quelqu'un vous touchait les fesses et que vous ne vous battiez pas immédiatement, vous étiez en difficulté. C'était très sérieux. Presque tous les jours, il y avait une bagarre quelque part à l'intérieur de l'institution. Ceux qui avaient plus de force physique abusaient des plus faibles. C'est la loi de la prison, depuis la maison de correction jusqu'à la chaise électrique.

Un jour de l'été 1960, quelqu'un lança le bruit que la fin du monde était pour le lendemain. C'était vraiment drôle, parce que beaucoup de prisonniers disaient qu'ils ne croyaient pas en Dieu, mais, cette nuit-là, ils étaient parmi les premiers à se mettre à genoux et à prier.

Quelques-uns d'entre nous, moi y compris, nous n'avons pas prié, parce que nous n'y avons pas cru. Nous savions qu'une rumeur pouvait se répandre très facilement. Quelques minutes suffisaient et, une fois qu'elle était partie, il n'y avait plus moyen de l'arrêter. Les gardiens ont eu beaucoup de mal à nous faire mettre au lit. Beaucoup de prisonniers parlaient de s'enfuir. Je ne sais pas où ils voulaient fuir. Mais, deux heures plus tard, tout était calme. Personne n'a beaucoup parlé cette nuit-là, parce que chacun était perdu dans ses propres pensées.

Le lendemain matin, tout l'établissement était étrangement calme. Les prisonniers avaient vraiment peur. Pour une fois, on ne se disputait pas, on ne se battait pas. En fait, nous étions tous gentils les uns avec les autres. Quand je suis allé travailler, j'ai vu que la même chose se passait dans tous les pavillons. Même pendant le petit déjeuner, le réfectoire était très silencieux. Mais,

au déjeuner, la situation au réfectoire était redevenue normale. On pouvait à peine s'entendre parler tellement les gens riaient, s'amusaient et discutaient.

Puis, ceux de mon pavillon sont sortis du réfectoire. Notre « père » m'a dit d'être leur accompagnateur. Pendant que les prisonniers se mettaient en rangs par deux, il a commencé à faire sombre et puis tout est devenu complètement noir. Le vent soufflait de plus en plus fort, la pluie tombait en averse. Quelqu'un a gueulé : « C'est la fin du monde! » C'était la panique. Les gens ont commencé à courir dans toutes les directions. Notre « père » a fait signe vers le pavillon et j'ai compris. J'ai commencé à empoigner les gens, à les diriger vers le pavillon et nous nous sommes tous mis à courir.

Une demi-heure plus tard, le soleil était revenu, et, une ou deux heures après, l'orage était passé. Beaucoup s'étaient évadés. Quelques-uns sont revenus, d'autres ont continué à courir. Il y en a même qui sont arrivés à rentrer chez eux. Deux mois plus tard, il manquait encore quelques personnes.

Le soir, tout s'était calmé dans le pavillon, mais tout le monde avait été très secoué par cet épisode. Je n'avais encore jamais vu un orage comme celui-là. Quand j'ai compris que c'était un orage, je me suis calmé; mais, au début, je me demandais ce que c'était que cette histoire infernale.

Peu de temps après, j'ai été mis en liberté probatoire, après avoir fait dix mois au total. Quand j'ai vu mon délégué à la probation, j'ai appris que je devais aller à l'église tous les dimanches. Je lui ai dit que je ne croyais pas en Dieu. Il a menacé de me renvoyer à Jamesburg si je manquais l'église un seul dimanche. Le règlement de la liberté probatoire ne dit rien au sujet de l'église. Le pasteur devait envoyer tous les mois un rapport à mon délégué pour lui dire combien de fois j'avais manqué.

Un jour où je me promenai, tout heureux d'être libre, j'ai eu le plus gros choc de ma vie. J'ai vu la femme qui m'avait acheté à mon père et m'avait gardé prisonnier pendant un an et demi.

Elle m'a reconnu et elle m'a appelé. Elle m'a demandé de mes nouvelles et elle m'a dit qu'elle regrettait d'apprendre que ma mère était morte. Elle m'a demandé où j'habitais et avec qui. Elle m'a dit que je pouvais venir habiter chez elle. Je lui ai dit non,

que la belle frousse qu'elle m'avait donnée n'était pas encore passée, même maintenant que j'étais plus vieux.

Quand je racontais à mon père et à son amie ce qui se passait à Jamesburg, je me rendais compte qu'ils étaient très naïfs sur ce que c'était que la prison. Ils croyaient encore au mythe de la réinsertion. Je leur ai dit qu'il n'y avait pas de programme de réinsertion à Jamesburg, à moins que se faire fouetter à la cravache par le « père » ou les gardiens, être forcé de se mettre au lit à 6 heures du soir parce que quelqu'un avait commis une infraction et que tous ses camarades de pavillon devaient payer pour lui, cela puisse s'appeler un programme de réinsertion. Ou bien faire retomber la faute sur l'un des prisonniers pour que tous ses camarades se retournent contre lui et le tabassent. Peut-être qu'aller partout en marchant au pas et en chantant passait pour une réinsertion. Ou bien être obligé de travailler sans être payé, ou voir violer et assommer les gens trop faibles physiquement pour se défendre. Si c'était ça la réinsertion, c'était très peu pour moi.

Je n'avais pas eu besoin de faire dix mois de prison pour comprendre que ma condition sociale était la vraie cause de mon emprisonnement. Maintenant, on me forçait à aller à l'église contre mon gré, et il fallait que je marche droit pendant quatre ans, parce que, si je violais un de leurs règlements stupides, on pouvait me renvoyer en prison.

Ils n'étaient pas d'accord avec moi. Ils pensaient que c'était bon pour moi d'avoir été en prison et que ça m'apprendrait à « obéir à la loi ».

Je leur ai dit de ne pas me parler de lois. « Vous avez violé tous les deux la loi qui protégeait ma mère. » Maman avait assuré tous ses enfants et, quand nous aurions atteint un certain âge, nous devions recevoir de l'argent. Mais ces « parents » qui prêchaient « la loi et l'ordre » ont trouvé moyen de s'approprier cet argent pour en faire ce qu'ils voulaient sans même nous demander notre avis. Au lieu de nous acheter les vêtements dont nous avions tellement besoin, ils ont acheté une stéréo et un tas d'autres saloperies. J'ai dit à mon père que ce n'était pas à lui de parler de « la loi » : il y avait trois ans à peine, il était venu chez nous avec son autre amie, il m'avait menacé avec un pistolet, il

avait kidnappé mon frangin et ma frangine et promis de me tuer si je disais à maman qu'il les avait enlevés. Maman aurait pu le faire mettre en prison pour longtemps pour kidnapping et non-versement de pension alimentaire à ses enfants. Maman savait où il était, mais elle refusait de le dire à l'assistante sociale. « Alors ne viens pas me parler de la loi! »

Il m'a dit que, si ça ne me plaisait pas de vivre chez lui, je pouvais toujours m'en aller. Je lui ai promis que je partirais dès que j'en aurais l'occasion. Je lui ai dit que ce n'était pas moi qui avais choisi de vivre là.

En septembre 1960, je suis allé m'inscrire à l'école secondaire¹. On ne m'a pas repris. On m'a dit d'aller au lycée. On ne m'a pas dit pourquoi, mais je savais que c'était à cause de la prison.

Quand je suis allé voir le sous-directeur du lycée, il m'a dit que tous les professeurs savaient que j'avais fait de la prison et que tout le monde me surveillerait. Je lui ai dit que, tout ce que je voulais, c'était continuer mes études et que je ne causerais aucune difficulté, mais que, par contre, je ne resterais pas passif si l'un de ces professeurs se mettait à m'enquiquiner à cause de mon passé.

Je savais que j'aurais des problèmes dans mes études, parce qu'on ne m'avait pas permis de retourner au cours secondaire élémentaire, ce qui voulait dire que j'avais sauté la dernière année et que j'avais du retard sur les autres dès le début. Mais, à Jamesburg, j'avais de très bonnes notes, j'étais le deuxième de la classe.

En novembre, pendant que nous étions à l'étude, quelques-uns des élèves se sont mis à se jeter des papiers. Je n'étais pas dans le coup, parce que j'étais en train de faire mes devoirs pour ne pas avoir à les faire en rentrant à la maison ce soir-là. Quelqu'un a touché le professeur avec une boulette de papier. Il n'avait pas vu qui l'avait fait, mais c'est tout de même moi qu'il a accusé. Ce professeur ne m'aimait pas. J'avais été dans sa classe au cours secondaire et, à ce moment-là déjà, nous ne nous entendions pas bien.

1. Correspondant au CES. (N. d. T.)

Nous avons commencé à discuter. Il disait que c'était moi qui l'avais fait, et je le niais. Il m'a dit d'aller avec lui dans l'escalier. Il m'a dit : « Tu te donnes des airs quand il y a du monde autour de toi, alors fais voir si tu es un dur. » Puis il m'a attrapé par le col de la chemise. Je lui ai demandé de me lâcher et il a refusé. Alors je lui ai retiré les mains de force. Ensuite, il m'a dit d'aller chez le directeur avec lui. Le sous-directeur a écouté la version du professeur et puis je lui ai expliqué ma version. Il n'a tenu aucun compte de ce que je disais.

On m'a donné cent heures de retenue (c'est-à-dire qu'il fallait que je reste une heure de plus chaque jour après l'école pendant cent jours). J'ai trouvé que c'était trop. J'avais peut-être tort d'avoir attaqué physiquement le professeur, mais c'était lui qui avait commencé. J'ai dit au directeur que je ferais une heure de retenue, ce qui était juste. Alors, je suis resté le jeudi, mais pas le vendredi.

Le lundi matin, j'ai été appelé dans le bureau du directeur et on m'a dit qu'on me renvoyait pendant quinze jours. Je devais venir avec un de mes parents pour être réintégré. Je lui ai dit de rayer mon nom de ses listes, parce que je n'allais pas les laisser faire des histoires avec moi.

Je suis parti et je suis allé tout droit chez mon délégué à la probation pour lui expliquer ce qui s'était passé. Il m'a dit qu'il fallait que je fasse ce que le sous-directeur m'avait dit. Ça m'a mis en colère. Cet incident sentait fortement le racisme. En tant que Noir, ma parole ne comptait pas. J'avais porté la main sur un homme blanc et on me montrait que c'était impardonnable. J'ai dit à mon délégué que je ne retournerais pas à l'école pour faire quatre-vingt-dix-neuf jours de retenue. Il m'a dit que ce n'était pas son affaire de décider si j'allais ou non réintégrer l'école, mais que, si je ne le faisais pas, je devrais travailler.

J'ai fait une demande de carte de sécurité sociale; dès que je l'ai eue, j'ai commencé à chercher du travail. Je savais que j'aurais du mal à en trouver, parce que j'étais jeune, sans aucune qualification, que j'avais quitté le lycée, que j'étais noir et que j'avais fait de la prison.

Après un certain temps, j'ai eu de la chance. J'ai dû mentir sur mon âge, j'avais seize ans. Je croyais que j'avais gagné,

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

parce que c'était bien payé et que j'avais la possibilité d'apprendre le métier de menuisier, de faire des commodes, des lits et des comptoirs de restaurant. Nous mettions des dessus et des bords de formica. Mais, pour garder mon boulot, il fallait que je devienne membre du syndicat. Pour devenir membre du syndicat, il fallait que je travaille au moins trente jours. J'ai été licencié une semaine avant la fin des trente jours.

C'est une tactique très répandue pour empêcher les Noirs d'avoir des emplois bien payés, ce qui veut dire être syndiqué. Il n'y avait que deux Noirs dans toute l'usine. On m'avait donné comme raison de mon renvoi que les affaires marchaient mal, mais des ouvriers m'ont dit qu'on avait embauché un Blanc après m'avoir renvoyé.

Mon délégué à la probation ne m'a pas cru, il pensait que j'avais lâché mon boulot. Mon père et son amie le pensaient aussi.

J'ai recommencé à chercher du travail. C'était difficile d'en trouver. Je sortais tôt le matin et je restais dehors toute la journée. J'allais partout à pied parce que je n'avais pas un sou.

En février 1961, en marchant comme tous les jours pour chercher du travail, je me suis trouvé tout près du quartier où ma petite amie allait à l'école. J'ai décidé d'aller la chercher. Je me suis arrêté devant la boutique que les élèves fréquentaient pour dire bonjour et bavarder quelques minutes. Ils buvaient du vin et m'en ont offert. J'ai refusé, parce que je n'avais pas encore commencé à boire de boissons alcoolisées. Je les ai quittés et je suis allé jusqu'à l'école. J'ai appris que ma petite amie était en retenue, mais, comme il était presque 3 heures et demie, j'ai décidé d'attendre. Un peu plus tard, un ami, James, est arrivé, parce qu'il attendait aussi quelqu'un. Un car de police s'est arrêté; alors, j'ai commencé à m'éloigner.

J'avais appris par expérience que, lorsque la police arrivait, c'était toujours pour vous tracasser ou pour vous dire de ne pas stationner. L'un des policiers a crié « Hé! ». Comme je pensais que ce n'était pas à moi qu'il s'adressait, j'ai continué à marcher sans me retourner. Alors, il a dit : « Mon garçon, si tu fais encore un pas, je te brûle la cervelle. » Je me suis retourné et je lui ai demandé si c'était à moi qu'il parlait. Il a dit : « Et comment! C'est à toi que je parle, sale nègre. »

Je savais que j'allais avoir des problèmes. Je lui ai demandé ce qu'il voulait. Il m'a dit de mettre les mains sur le toit de la voiture et il m'a fouillé. Comme il n'a rien trouvé sur moi, il m'a dit de me retourner. J'ai vu qu'ils avaient trouvé un couteau et du vin sur James. Ils nous ont fait monter dans leur voiture. J'ai demandé à James si on le soupçonnait de quelque chose, mais il ne m'a pas répondu.

Ils nous ont emmenés jusqu'à un restaurant et l'un des policiers est entré. Il est revenu avec le patron qui a regardé dans la voiture. Celui-ci a dit quelque chose au policier qui était resté sur le trottoir et il est rentré dans le restaurant.

Au service des mineurs du commissariat, on nous a interrogés. Je connaissais certains des inspecteurs depuis l'époque des bagarres entre bandes. A la fin, l'un de ces inspecteurs m'a dit que j'étais arrêté pour vol à main armée. J'ai sauté de ma chaise et j'ai gueulé : « Vol à main armée! Qu'est-ce que vous racontez? »

Il m'a expliqué que James était suspect de vols, mais qu'ils ne savaient pas exactement qui était son complice. J'ai expliqué comment il se faisait que j'étais avec James quand les flics sont arrivés et nous ont arrêtés. L'affaire a été portée devant le tribunal pour enfants.

Au tribunal, James a dit au juge que je n'étais pas avec lui quand il avait commis les vols, que c'était Leonard qui était son complice. Mais la police m'avait pris pour son complice, parce que nous étions ensemble ce jour-là. Les policiers ont dit aussi qu'ils n'avaient rien trouvé sur moi, mais qu'ils avaient trouvé un couteau et du vin sur James.

James et moi, nous avons été envoyés à la maison de correction d'Annadale. C'est seulement en arrivant là que j'ai appris de quoi j'avais été déclaré coupable : d'être en possession de boissons alcoolisées et de porter une arme cachée. Je n'arrivais pas à y croire. On m'avait envoyé en prison pour rien et je ne pouvais rien faire. Ils cherchaient le complice de James. Il était noir. Ils n'avaient pas pu le trouver, alors un autre Noir faisait l'affaire. C'est un système couramment utilisé par la police raciste pour résoudre les crimes non élucidés. Nous, les Noirs, on nous considère comme coupables *a priori*.

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

A Annadale, chaque pavillon recevait des points pour avoir bien marché et celui qui avait le plus grand nombre de points gagnait le drapeau et le gardait une semaine. On se battait beaucoup à cause de ça, parce que, si quelqu'un ne marchait pas en cadence et que le chef de file le voyait, il lui donnait une raclée. Il y avait aussi un drapeau pour le pavillon le plus propre, après l'inspection hebdomadaire. Si votre pavillon avait gagné le drapeau, vous obteniez le privilège de vous asseoir aux premiers rangs au cinéma.

Il n'y avait pas d'école à Annadale. On travaillait et on nous payait dix à quinze cents par jour d'après le travail. Tout le monde travaillait dur, on cassait des pierres, on tuait des cochons, on chargeait puis déchargeait des camions et des wagons de marchandises, on coupait l'herbe avec des tondeuses à main, on mettait des conserves en boîtes et on cultivait la terre. Quelquefois, nous étions si fatigués que nous dormions debout.

Le problème du viol et des bagarres était plus aigu. On mettait votre virilité plus sérieusement à l'épreuve. Je me rappelle qu'un jour il y avait un orage et les lumières se sont éteintes. Nous avons dû nous coucher tôt. Un prisonnier demandait en criant aux gardiens de l'aider, parce que d'autres prisonniers voulaient le violer. Les gardiens lui ont dit de se taire, parce que « c'était une plaisanterie ». De ma place, je pouvais voir que ce n'était pas du tout une plaisanterie. Les gardiens avaient simplement peur que, s'ils entraient dans le dortoir dans le noir, les prisonniers ne leur jettent toutes sortes de choses à la tête, depuis leurs chaussures jusqu'à des livres.

La ségrégation existait à Annadale. Ce n'était pas écrit dans le règlement, mais les Blancs et les Noirs faisaient la queue séparément et étaient placés séparément au réfectoire.

Parce que je me tenais tranquille, que je restais en dehors des farces mesquines des prisonniers et que je n'appartenais à aucun groupe, mon tour est venu de prouver que j'étais capable de me battre si on m'embêtait.

Un après-midi, au réfectoire, je me suis retourné pour parler à quelqu'un qui m'appelait dans la queue. Le temps de tourner le dos, le morceau de pain qui était sur mon plateau avait disparu. En regardant autour de moi, j'ai vu que c'était Shorty qui

l'avait pris. Comme j'avais déjà été en prison, j'avais appris à observer la table pour voir qui avait quoi avant de me retourner.

A Jamesburg, quelqu'un vous disait qu'Untel vous demandait et, quand vous vous retourniez pour voir, on prenait quelque chose sur votre plateau. C'était une blague qu'on se faisait souvent entre amis. Mais, de la part de Shorty, ce n'était pas une blague, parce que je n'avais aucune sorte de rapport avec lui.

J'ai pris le pain qu'il avait sur son plateau. Il m'a dit que c'était à lui; je lui ai dit qu'il mentait et de ne plus jamais rien prendre de mon plateau. Il m'a dit : « Toi et moi, en rentrant à la maison. » Je lui ai dit que nous pouvions commencer tout de suite et nous battre tout le long du chemin jusqu'au pavillon. Nous nous sommes battus deux fois, et nous aurions recommencé, mais on m'a transféré à la ferme.

En prison, on se défend soi-même. Battu ou pas, on n'appelle pas les gardiens. C'est l'une des règles fondamentales de la prison. Ceux qui sont connus comme mouchards doivent être mis au secret, parce qu'ils risquent de se faire tuer par les autres prisonniers. Les prisonniers détestent les mouchards encore plus que les gardiens. Les mouchards ont la vie dure quand ils sortent aussi. Dans leur communauté, tout le monde apprend par le bouche-à-oreille qu'ils ont mouchardé, et la plupart des gens refusent de les fréquenter.

Je ne suis pas resté longtemps à la ferme avant ma libération probatoire. En sortant, j'étais perdu et désorienté. Pendant que j'étais à Annadale, je n'ai jamais reçu de courrier ni de visites, et je ne savais pas grand-chose de ce qui se passait à l'extérieur. Je ne sais pas s'il y avait une bibliothèque à Annadale. Les journaux et les revues étaient interdits. La plupart des livres de poche qu'on pouvait se procurer étaient des ordures et n'avaient rien à voir avec la vie.

J'étais furieux contre la société et la police, parce qu'on m'avait mis en prison pour un délit avec lequel je n'avais rien à voir. J'étais aussi furieux contre les tribunaux qui s'étaient montrés racistes en ne prenant même pas en considération le témoignage de James.

J'ai commencé à boire, à mener une vie infernale, à me bagarrer. Je me fichais de tout, c'était ma façon de me révolter à

l'époque. Après avoir passé quinze jours à la maison, j'ai trouvé du boulot comme aide sur un camion de boissons gazeuses. C'était le seul travail que j'avais pu trouver. Toutes les usines cherchaient des gens expérimentés. Comment devenir expérimenté quand on ne peut pas trouver de boulot? Mais le mauvais côté de ce boulot, c'est qu'il ne payait ni la sécurité sociale ni aucune autre charge sociale. Ce n'était pas un bon boulot parce que les affaires ne marchaient pas toujours, ce qui voulait dire qu'on était débauché pendant un ou deux jours sans pouvoir toucher le chômage.

Le 20 juillet 1962, j'attendais le bus de nuit en rentrant de chez un ami. Il y avait deux autres personnes avec moi, noires toutes les deux. Un car de police est arrivé vers nous et s'est arrêté. Deux policiers blancs sont descendus. Ils nous ont fouillés et nous ont demandé pourquoi nous étions dehors si tard dans la nuit. Je leur ai dit que je sortais de chez un ami et que j'attendais le bus pour rentrer chez moi. J'ai expliqué que je n'habitais pas Plainfield mais Elizabeth, comme les deux autres personnes qui attendaient aussi le bus.

Après avoir parlé un moment entre eux, ils nous ont dit de monter dans le car. Nous leur avons demandé pourquoi ils nous arrêtaient, et ils ont dit : « Pour vagabondage. » Mais nous avions tous de l'argent sur nous et nous attendions à un arrêt de bus public, alors ils ont dit : « Ne vous en faites pas, on trouvera quelque chose. »

Ils m'ont emmené au commissariat et m'ont mis en prison (les deux autres étaient mineurs). C'est seulement une fois au commissariat qu'on nous a inculpés. Au moment de la comparution, j'ai appris que l'accusation qu'ils avaient inventée était d'avoir « troublé l'ordre public ». J'ai plaidé non coupable, mais le juge n'en a pas tenu compte, n'a même pas écouté ce que je disais et m'a condamné à trente jours de prison.

Si j'avais été blanc, je n'aurais pas été arrêté. Même en cas d'arrestation pour « trouble de l'ordre public », la police m'aurait laissé rentrer chez moi sur parole et, tout ce que le juge m'aurait donné, c'est un avertissement.

La police utilise l'accusation de « troubler l'ordre public » pour harceler les Noirs. La police n'a pas à produire de témoins

pour prouver cette accusation, toute l'affaire est basée sur son opinion. De plus, la police interpelle les Noirs dans la rue beaucoup plus souvent que les Blancs. La plupart des Blancs aux États-Unis ne connaissent pas la police de la même façon que les Noirs. Les commissariats et les prisons font partie de la vie du ghetto comme les rats et la faim.

J'ai fait mes trente jours et j'ai été libéré. Je suis allé voir si je pouvais reprendre mon boulot. Mais on m'a dit qu'on n'avait plus besoin de moi.

J'ai eu des problèmes à la fois avec mon père et mon délégué, parce qu'on m'avait vidé. Je savais que je n'avais rien à attendre de mon délégué : il m'avait déjà prouvé son racisme. Mais je ne comprenais pas mon père.

Mon père et son amie ne m'adressaient la parole que lorsqu'ils buvaient; quelquefois, j'avais bu moi aussi, ce qui fait que rien ne pouvait être résolu.

Après avoir cherché du travail pendant près de deux mois, j'en ai trouvé dans une fabrique de jouets. Je déchargeais des wagons de marchandises. J'ai perdu mon boulot quelques mois plus tard pour des problèmes de pointage.

Mon amie m'a dit qu'elle était enceinte. Maintenant, j'avais vraiment des problèmes sur les bras. Je ne savais pas comment ses parents prendraient ça, parce qu'ils étaient très croyants. Je voulais qu'elle le dise à sa mère, mais elle avait peur. Après ses cinq mois, elle ne pouvait plus le cacher et sa mère nous a demandé des comptes. J'ai avoué.

Elle nous a dit qu'il fallait décider de ce que nous allions faire. Son père voulait l'envoyer accoucher ailleurs, parce qu'elle n'avait que dix-sept ans à l'époque et moi vingt. Sa grand-mère voulait nous forcer à nous marier avant la naissance du bébé. Mais nous voulions attendre tous les deux, nous ne voulions pas le faire de force.

Nous avons passé le réveillon du nouvel an dans sa cuisine, assis devant le four, enveloppés dans une couverture parce qu'il n'y avait pas de chauffage, à discuter de notre avenir en regardant les rats jouer à cache-cache sur les tuyaux d'eau.

En janvier, j'ai trouvé du boulot dans une usine de produits

chimiques. J'ai loué une chambre et j'ai commencé à faire des projets pour nous trois. Mais, après la naissance de notre fils, George Romont, nous avons rompu, Diane et moi.

Alors, comme mes grands-parents et mes parents, je me suis mis moi aussi à chercher la solution de mes problèmes dans la bouteille. J'ai perdu mon boulot parce que j'avais eu trop de journées d'absence. Me voilà sans emploi avec un bébé à nourrir.

J'étais désespéré et j'ai pris le risque de commettre un vol avec effraction. Nous avons été arrêtés et j'ai été condamné en 1963 à une peine indéterminée, de cinq ans maximum, à la maison de correction de Bordentown.

La seule méthode de « réinsertion » que j'ai connue là était la thérapie de groupe. Nous avons beaucoup de problèmes à discuter, mais pas de solution.

Quelqu'un a abordé le sujet de la marche sur Washington organisée par le D^r King. Ça m'a fait de la peine, parce que nous avions projeté d'y aller avec plusieurs de mes amis, mais on m'avait arrêté avant.

A Bordentown, j'ai retrouvé les mêmes visages qu'à Jamesburg et Annadale. Le même cercle vicieux de la pauvreté, de la vie dans le ghetto, de la police et des tribunaux. Plus de la moitié des prisonniers étaient des Noirs. Il y avait les problèmes habituels du surpeuplement, les bagarres et le viol.

Il n'y avait pas assez de travail pour tout le monde, alors nous travaillions tous une demi-journée, par équipes, à des boulots qui ne nous permettaient pas d'apprendre un métier. Il n'y avait pas de programmes d'éducation pour enseigner aux prisonniers des spécialités qui pourraient leur permettre de trouver un meilleur boulot dehors. La prison est une sorte d'entrepôt de chair humaine noire qui sert à dégonfler les statistiques du chômage dans l'ensemble de la société.

J'étais complètement déboussolé. J'essayais de mettre de l'ordre dans mes idées, de savoir ce que je voulais faire quand je sortirais, ce que je pouvais faire dans ce monde pareil à une boîte d'allumettes. Quelques-uns des prisonniers pensaient que j'étais cinglé, parce que je restais quelquefois assis pendant des heures à observer cette folie déchaînée autour de moi, les que-

relles, les bagarres, l'absurdité de tout ça. Je riais. Je ne pouvais pas arriver à croire que j'en faisais partie.

En arrivant à Bordentown, on vous fait passer un examen physique et psychologique. L'examen psychologique comprenait trente-cinq à quarante questions. Beaucoup de ces questions étaient injurieuses, comme par exemple : « Avez-vous jamais pensé à commettre un inceste avec votre mère ou votre sœur? Êtes-vous homosexuel? Avez-vous jamais eu des rapports sexuels avec un homosexuel? Quel âge aviez-vous quand vous avez eu pour la première fois des rapports sexuels? Quelle est la fréquence de vos rapports sexuels? Quel âge aviez-vous quand vous vous êtes masturbé pour la première fois? Est-ce que vous vous masturbez souvent? »

Puis, on vous demande de dessiner une femme, un homme, un arbre et une maison. Ce test est très important car il permet de décider si on vous mettra dans un dortoir, une chambre, ou dans la section spéciale pour arriérés mentaux. Il est aussi utilisé pour déterminer si vous êtes agressif ou non, s'il faut ou non vous faire prendre des drogues. Après le test, il faut parler avec le psychologue.

Quand je suis arrivé à Bordentown, nous regardions un match de football à la télévision. Les mouches bourdonnaient dans la pièce et énervaient tout le monde. Nous n'arrêtions pas de les chasser. Alors, je me suis levé et j'ai commencé à tuer les mouches. Je l'ai fait pendant trois quarts d'heure. Ce samedi-là, après l'inspection, on m'a dit d'aller voir le psychologue. Ce n'était pas normal, parce que c'était le week-end.

La première question qu'il m'a posée, c'est : « Si vous étiez une mouche, aimeriez-vous qu'on vous tue? » Je lui ai dit que je n'étais pas une mouche, que je ne pouvais pas savoir ce que ressentaient les mouches quand on les tuait et que je tuais les mouches pour la même raison qu'il le faisait, lui ou n'importe qui d'autre : parce qu'elles nous embêtaient.

Alors, il m'a posé la question stupide et injurieuse : « Avez-vous jamais pensé à avoir des rapports sexuels avec votre mère ou votre sœur? » Je lui ai répondu en lui posant la même question. Ça l'a rendu furieux, il m'a dit de me contenter de répondre à ses questions et de ne pas en poser. Je lui ai dit que je ne répon-

drais pas à ce genre de questions. Je savais qu'il fallait faire attention avec lui, parce qu'il pouvait m'envoyer au cachot ou à l'hôpital psychiatrique d'un seul trait de sa plume.

Mais je lui ai dit qu'il ferait mieux de parler aux gens qui avaient besoin d'un psychologue, que je n'avais pas besoin de le voir. Mon problème pouvait être résolu, si on me laissait sortir de cette maison de fous. Mais il a continué.

Il m'a demandé quelle était la rue principale d'Elizabeth. Je lui ai dit les rues Board et East Jersey. Il m'a dit : « Si, en descendant la rue Board, vous voyiez venir un navire de guerre, que feriez-vous? » Je lui ai répondu : « J'irais chercher mon avion pour le bombarder. » Il m'a demandé : « Où trouveriez-vous un avion? » Je lui ai dit : « Là où vous avez trouvé votre navire de guerre. » Ça ne lui a pas plu.

Ensuite, il m'a demandé de dessiner une femme et un homme. Comme je ne sais pas dessiner, j'ai fait un homme et une femme en bâtons. Il a essayé de me faire recommencer le dessin et je lui ai dit que je n'étais pas un artiste, que c'était ce que je pouvais faire de mieux. Alors, il m'a demandé quel âge avait la femme. Je lui ai dit : « Une minute, puisque je viens de la dessiner. »

Il m'a dit de cesser de faire le malin. J'ai répondu que je ne savais pas ce qu'il voulait dire au sujet de l'âge de la femme. Il a dit : « Est-ce qu'elle a vingt, trente ou quarante ans? » Je lui ai dit que je ne savais pas, alors il m'a dit de choisir un chiffre. J'ai choisi vingt. Puis il a continué à me poser d'autres questions stupides, mais je ne me rappelle plus lesquelles.

Un jour, je travaillais à la cuisine de la prison quand quelqu'un est rentré en courant et en hurlant : « On l'a tué! On l'a assassiné! C'est à la télévision! » Tout le monde essayait de le calmer pour qu'il nous dise qui avait été tué. Finalement, nous avons appris qu'on avait tiré sur le président John F. Kennedy et qu'on l'avait tué à Dallas, au Texas.

Tout le monde s'est tu. Il y en avait qui ne pouvaient pas le croire. Quelques-uns se sont mis à pleurer. Je pensais qu'il devait y avoir une erreur quelque part, ça ne peut pas être possible qu'on tue le président des États-Unis.

On m'a transféré à l'hôpital psychiatrique Skillman où les prisonniers de Bordentown travaillent à la ferme, à la laiterie et

s'occupent de l'entretien. Skillman était une sorte de camp de prisonniers d'honneur pour les détenus de Bordentown.

La presse a révélé cette année (1978) que Skillman était un des endroits que la CIA utilisait pour ses programmes expérimentaux. Certains des prisonniers de Bordentown y prenaient part. La participation à ces « programmes » était volontaire, mais il fallait signer un papier disant qu'on ne porterait pas plainte s'il arrivait quelque chose de grave. Ceux qui participaient recevaient des cigarettes et de l'argent. On m'a demandé si je voulais me joindre au « programme », mais j'ai refusé. A ce moment-là, personne ne savait que la CIA était derrière tout ça.

En août 1964, j'ai été envoyé en probation à la maison de semi-liberté de Newark, au New Jersey. Être dans une maison de semi-liberté, c'est être à moitié en prison et à moitié dehors. Tout le monde aidait aux travaux ménagers. Tous les soirs, on vérifiait si nous étions au lit. Les visites n'étaient pas permises. Tout le monde devait participer à la thérapie de groupe et on animait les discussions à tour de rôle.

Un vendredi, j'ai demandé la permission de passer le week-end à Elizabeth. Je voulais voir mon frère, ma sœur et mes nièces. Je voulais aussi voir mon fils et m'arranger avec Diane pour aller le voir et le sortir de temps en temps. Diane s'était mariée entre-temps.

J'étais en train de parler avec ma sœur et mes nièces chez mon père quand mon frère est arrivé et m'a dit qu'il y avait une émeute au centre de la ville. Elle durait déjà depuis trois jours et on avait brûlé des maisons et des magasins.

Avant d'entrer en prison, je savais qu'on construisait un nouveau commissariat de police au centre de la ville, au cœur du ghetto. Les Noirs ne voulaient pas qu'on le construise, parce que nous trouvions qu'il y avait déjà trop de policiers dans le ghetto. Nous pensions que le nouveau commissariat renforcerait encore l'occupation armée du ghetto. Partout où on allait dans le ghetto, on ne pouvait éviter de voir la police grouiller dans tous les coins, comme les cafards. A cette époque-là, il n'y avait que quatre policiers noirs dans la ville et ils étaient tous célèbres pour leur brutalité. On aurait dit qu'ils essayaient de prouver à leurs « supérieurs » blancs qu'ils étaient de « bons nègres ». Tous les policiers

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

noirs que je connaissais avaient un rang inférieur, malgré leur brutalité au moins aussi grande que celle des policiers blancs.

Mon frère et moi, nous sommes allés vers le centre pour voir ce qui se passait. La police était partout. Je suis entré dans un restaurant bondé de monde.

J'ai entendu beaucoup d'histoires sur la façon dont l'émeute avait éclaté; mais, d'après ce que j'ai pu comprendre, c'était parce que la police avait encore massacré un Noir, et tout le monde disait qu'on en avait assez de se laisser brutaliser et tirer dessus par la police. De plus, quand on portait plainte, c'était toujours sans résultat. Les gens disaient qu'on allait montrer à la police qu'on ne se laisserait plus faire. Ils parlaient d'aller de nouveau mettre le feu à quelques magasins et maisons cette nuit-là. Il y en avait qui préparaient déjà des cocktails Molotov.

J'ai refusé de participer. Je leur ai dit que je ne savais pas ce qui se passait parce que je sortais de prison, et que, de toute façon, je ne voyais pas ce qu'on gagnerait à brûler des magasins et des maisons. Une fois qu'ils auraient brûlé les boutiques, où achèteraient-ils à manger à crédit? Et, après avoir brûlé les maisons, où iraient-ils habiter? Je leur ai dit que, si nous voulions changer quelque chose, il fallait marcher sur la mairie. (Mais il aurait fallu s'organiser pour ça, et la communauté n'était certainement pas organisée.)

La police a provoqué un affrontement avec les gens attroupés dans la rue pour avoir une raison d'arrêter et d'assommer de nouveau les gens.

Je suis resté dans le restaurant parce que, tant que j'étais dans une propriété privée, la police ne pouvait pas m'embêter. Une heure plus tard, après la fin de l'affrontement, je suis sorti. J'étais stupéfié.

Je n'avais jamais vu une telle brutalité policière ni une fureur et une tension aussi grandes que celles des Noirs d'Elizabeth. Elizabeth est d'habitude une ville calme. Je me suis dit que ce genre de révolte spontanée et inorganisée causée par le désespoir ne pouvait pas changer grand-chose à la situation qui en avait été la cause. Je ne suis pas retourné au centre de la ville, mais j'ai entendu dire que la révolte a encore continué quelques jours et puis s'est calmée.

Le lundi suivant, je suis allé chercher du travail. J'ai mis une semaine à trouver du boulot dans une usine à bois. Je touchais le salaire minimal qui était à l'époque d'un dollar et demi l'heure, mais j'ai décidé de rester malgré tout en attendant de trouver quelque chose de mieux.

Puis, j'ai trouvé une possibilité de suivre des cours pour apprendre un métier. Il n'y avait plus de place dans les classes pour les meilleures spécialités comme l'électronique, la mécanique automobile ou aéronautique, la programmation sur ordinateurs ou la soudure. Le seul cours auquel j'ai pu m'inscrire, c'était la boulangerie. Mais, le problème qui se posait, c'était de trouver du travail une fois le diplôme obtenu. J'ai appris des élèves et même du professeur qu'il y avait très peu de places de boulangers dans la région de Newark, et la plupart hors de la ville.

Parce que j'étais un des meilleurs élèves de la classe (j'avais eu de l'expérience à Bordentown), le professeur m'a proposé du travail dans sa boulangerie, mais elle était à Maplewood, au New Jersey, une ville entièrement blanche. Ça me posait des problèmes, parce que je ne pouvais pas vivre là et, comme je n'avais pas les moyens d'acheter une auto, il fallait que je prenne le bus; or il n'y en avait pas de si bonne heure le matin, alors j'ai dû refuser. Mais j'ai continué à suivre les cours, parce que j'ai pensé que ce métier pourrait me servir plus tard.

A la place de ça, j'ai trouvé du boulot dans une usine métallurgique où j'étais payé deux fois plus que dans la fabrique de jouets. Comme j'étais de l'équipe de nuit, j'ai dû cesser mon cours de boulangerie. C'était un travail étouffant, difficile, sale et dur; en fait, c'était trop dur pour moi. Au bout d'un mois j'ai commencé à avoir des problèmes de santé. J'en ai parlé au directeur général qui m'a promis un autre boulot, dans une autre partie de l'usine, aussitôt qu'il y aurait une place.

Une chose m'a paru bizarre dans cette usine : presque tous ceux de mon équipe avaient déjà eu des ennuis, mais ça ne nous causait pas de tort auprès de la direction. C'était la première fois que je travaillais dans une usine où un casier judiciaire ne vous causait pas de tort.

Les mécanismes de la « justice ».

Le dimanche 20 décembre 1964, je suis allé à Elizabeth voir des amis et mon frère. Cette nuit-là, j'ai été arrêté et inculpé de « menaces de mort ». On a fixé ma caution à cinq mille dollars. Comme je ne les avais pas, ni même le dixième de la somme (que j'aurais pu payer à un « garant »), j'ai dû passer la nuit en prison. J'ai comparu le lendemain devant le tribunal.

Le juge a entendu les accusations de la police et des témoins et m'a demandé comment je plaçais. Je lui ai dit « non coupable ». Ce que je ne savais pas, c'est que j'aurais pu demander à me faire représenter par un avocat aux frais de l'État. Le juge a renvoyé l'affaire devant le grand jury, où vingt-quatre jurés sont censés décider s'il y a assez de preuves pour qu'un procès soit nécessaire.

La procédure judiciaire américaine n'est pas la même qu'en France. On vous emmène au commissariat, on vous y inculpe officiellement et on fixe votre caution. La caution est un droit automatique, sauf en cas de crime capital. La détention préventive est en principe illégale, mais la caution est utilisée de telle façon que la détention préventive existe en fait, simplement parce qu'on est trop pauvre pour payer la somme fixée. Le montant de la caution est censé dépendre de la gravité du crime et du poids de votre casier judiciaire.

On passe ensuite, pour la mise en accusation, devant le tribunal de police, qui est l'instance la moins élevée. Le juge écoute l'accusation contre vous et les témoignages; il peut décider le non-lieu, ou bien, s'il s'agit d'un simple délit et qu'il vous prononce coupable, il peut vous condamner à un an de prison au maximum. Mais s'il pense qu'il existe suffisamment de preuves pour vous accuser d'un crime, il renvoie l'affaire devant le grand jury. Si vous avez déjà payé une caution, il peut prolonger cette caution, l'augmenter ou la refuser en se basant sur les arguments du procureur.

Ce qui est important, c'est que, une fois votre caution fixée, vous avez le choix entre deux moyens de retrouver la liberté.

Le premier, c'est de payer comptant ou d'hypothéquer des biens dont la valeur couvre le montant nécessaire; l'autre, c'est de payer 10 % du montant de la caution à un « garant » qui verse alors le montant total.

A l'origine, le système de la caution devait seulement garantir que l'accusé comparaitrait devant la cour. Théoriquement, l'accusé est considéré comme innocent jusqu'à ce que sa culpabilité soit prouvée; alors, pourquoi le maintenir en prison s'il est innocent? Mais tout le monde n'est pas innocent et honnête, alors, pour pouvoir sortir de prison, on a inventé le système selon lequel l'accusé paie une caution qui lui sera restituée quand il comparaitra à son procès.

La différence entre les deux méthodes de paiement de la caution, c'est que, si vous possédez assez d'argent ou de biens pour payer la totalité de la caution, elle vous est entièrement remboursée quand vous comparez devant la cour. Mais si vous êtes trop pauvre pour payer toute la somme et que vous pouvez trouver les 10 %, vous ne reverrez jamais ces 10 %. Être garant de caution est un métier qui rapporte. Et si on n'a même pas la somme suffisante, on reste en prison. On risque plus, évidemment, de se faire condamner, parce qu'on ne peut pas rechercher des témoins et se préparer pour le procès. Et parce que le jury, inconsciemment ou consciemment, en déduit que, si on est toujours en prison, c'est seulement parce qu'on est trop dangereux pour courir les rues, alors qu'en fait c'est plutôt qu'on est trop pauvre pour acheter sa liberté.

La caution fixée pour un même délit est en général plus élevée pour les Noirs que pour les Blancs. C'est pourquoi la majorité des personnes en détention préventive est composée de Noirs. Ils sont obligés d'attendre en prison de six mois à un an ou même plus longtemps, souvent pour des crimes avec lesquels ils n'ont rien à voir. Et c'est une cause de difficultés supplémentaires pour leur famille, surtout si c'est eux qui la faisaient vivre. Dans la plupart des cas, ils perdent leur boulot, même s'ils sont déclarés innocents, parce qu'il est très rare qu'un patron attende des mois sans les remplacer.

Ceux qui n'ont pas les moyens de payer la caution ne peuvent pas non plus se payer eux-mêmes un avocat, et ils doivent se

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

contenter d'un avocat désigné par l'État. Tous les avocats pratiquant dans la ville doivent être inscrits et on les choisit sur la liste pour représenter les gens trop pauvres pour engager normalement un défenseur. Ils sont payés par l'État pour les représenter. Qu'ils gagnent ou qu'ils perdent le procès, ils touchent le même maigre salaire. La plupart de ces avocats ne s'intéressent pas du tout à ces affaires et veulent qu'elles se terminent le plus tôt possible afin de retourner à leurs clients payants. Ils n'utilisent presque jamais leurs ressources pour vous faire gagner votre procès. Ils ne vont pas voir vos témoins ou ceux de l'autre partie pour vérifier leur histoire. La plupart des prisonniers n'ont aucune confiance en eux.

J'ai été conduit à la maison d'arrêt en attendant le procès. J'étais complètement sonné par la situation où je me trouvais. Je risquais vingt ans de prison pour un crime dont je n'avais même pas entendu parler. On m'avait sûrement pris pour quelqu'un d'autre, le type qui m'avait accusé était ivre quand il m'avait donné.

Ils ne pouvaient pas ne pas découvrir que ce n'était pas moi, mais j'avais peur de passer six mois au moins en prison avant le procès.

D'après la loi, la caution ne devrait pas être exagérée. Cinq mille dollars, et même cinq cents (les 10 % que j'aurais pu payer à un garant), c'était loin d'être dans mes moyens. Mon problème s'était compliqué encore plus parce que mon délégué à la probation avait déposé un mandat d'arrêt contre moi, c'est-à-dire que, même si j'avais pu payer la caution, il demandait qu'on me garde en prison pour que je ne coure pas les rues, et c'est en général très difficile de faire lever un mandat d'arrêt.

Je savais qu'il me fallait accepter un avocat désigné par l'État, mais ça me faisait peur, parce que, pendant mes séjours dans d'autres établissements pénitentiaires, les prisonniers m'en avaient appris beaucoup sur leur compte. J'étais sûr d'une chose : un avocat de l'État aurait du mal à me faire accepter le moindre « marchandage ».

*Plea-bargaining*¹ (en argot noir *copping a plea* ou *copping out*),

1. Littéralement, « marchander son plaidoyer ». (N. d. T.)

ça veut dire que, lorsqu'on est accusé d'un crime et que le procureur n'a pas assez de preuves pour vous faire condamner, il vous offre un marché : vous plaidez coupable pour le crime dont on vous accuse, ou pour un délit moins grave, et il recommande au juge de vous condamner à une peine plus légère. Au cas où vous hésitez, il vous menace de vous faire condamner à la peine la plus lourde pour le crime dont on vous accuse.

On plaide coupable pour toutes sortes de raisons. Il y en a qui ne veulent pas rester longtemps à la maison d'arrêt en attendant le procès, parce qu'on ne peut pas y faire grand-chose. Il n'y a pas de cour, comme dans les prisons, pas de télévision, pas de journaux, pas de revues. Quand il y a des livres, ils sont vieux et pas intéressants. Les cellules sont trop petites. Celle où j'étais avait à peu près vingt-sept mètres de long sur deux ou trois de large pour douze personnes. La nourriture est très mauvaise, pas de fruits ni de légumes et seulement la viande de porc la plus dégueulasse. On vous met avec des criminels endurcis, même si c'est la première fois que vous avez des histoires.

On plaide aussi coupable parce qu'on n'a pas confiance dans l'avocat payé par l'État, qu'on vous a assigné, ni dans les tribunaux pour ce qui est d'être jugé équitablement, car, dans la plupart des cas, les jurés sont tous blancs et de la classe moyenne; ce sont des gens qui sont portés à croire que vous êtes coupable parce que vous êtes noir, parce que vous venez du ghetto. Ils ne savent rien des Noirs et du ghetto. Si vous avez déjà été arrêté, vous n'avez presque aucune chance. Et ils croient presque toujours la version de la police.

On plaide aussi coupable parce qu'on ne peut pas prouver qu'on est innocent, parce qu'on ne peut pas payer la caution et sortir chercher ses témoins, et que l'avocat de l'État ne prend pas la peine de le faire.

C'est comme ça que George Jackson¹ a été envoyé en prison pour un crime qu'il n'avait pas commis. Il a « marchandé », espérant avoir au moins une peine plus courte, et il a fini par être condamné à une peine allant d'un an à la prison à vie. Il était en

1. George Jackson, un des *Frères de Soledad*, fut abattu en août 1971, en prison, au cours d'une prétendue tentative d'évasion; en fait, c'était une provocation déguisée en bagarre. (N. d. T.)

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

prison pour avoir « soi-disant » volé soixante-dix dollars quand on l'a tué au cours d'une conspiration raciste.

Le *hic* dans tout ça, c'est qu'après avoir plaidé coupable, on ne peut pas faire appel ni changer d'avis et se déclarer non coupable. C'est une autre des raisons qui expliquent pourquoi le système judiciaire américain aboutit à faire mettre une si forte proportion de Noirs en prison.

Deux semaines après être entré en prison, on m'a désigné un avocat. J'ai été appelé en consultation. Avant même d'être entré dans la pièce et d'avoir refermé la porte derrière moi, l'avocat qui m'attendait a commencé à dire : « Si vous êtes coupable, dites-le tout de suite, pour nous éviter, à moi et à la cour, de perdre du temps et les frais d'un procès. Parce que, si vous êtes coupable et que c'est l'avis du juge, il ne fera que vous donner une peine plus sévère et plus longue. »

Je lui ai dit : « Une minute! Je croyais qu'on vous avait envoyé ici pour me défendre! — Oui, on m'a envoyé pour vous représenter. » Je lui ai dit que ce n'était sûrement pas ce qu'il était en train de faire, qu'on aurait plutôt dit qu'on l'avait envoyé pour me forcer au « marchandage », ou pour m'offrir un marché si j'acceptais. A l'époque, le *plea-bargaining* ne faisait pas encore officiellement partie du système juridique.

J'ai dit à l'avocat que je n'étais pas coupable, et je lui ai expliqué ce qui était arrivé. Il m'a demandé si j'étais sûr de ne pas être coupable. J'ai dit « oui » de nouveau. Alors, il a commencé à discuter l'affaire avec moi. J'avais de la chance, parce qu'il avait vraiment l'air de prendre ma défense au sérieux. Mon affaire est bientôt venue devant le grand jury. Le grand jury a quatre-vingt-dix jours pour vous inculper, et j'ai été inculpé.

Ce qui est bizarre, au sujet du grand jury, c'est que l'accusé n'a jamais le droit d'être présent quand on interroge les témoins. Votre avocat peut être présent, mais il n'a pas le droit de convoquer des témoins. Il peut seulement interroger les témoins de l'accusation. C'est très rare de ne pas être inculpé.

L'avocat a demandé à mon délégué à la probation de lever le mandat d'arrêt qu'il avait déposé contre moi, et j'ai écrit à mon père pour lui demander d'emprunter de l'argent pour m'aider à me faire libérer sous caution. Quand l'avocat l'a persuadé que

j'étais innocent et qu'on m'avait pris pour un autre, il a accepté.

L'avocat a aussi expliqué l'affaire à mon délégué. Mais le délégué devait écrire au délégué en chef à Trenton, au New Jersey, pour obtenir la permission de lever le mandat d'arrêt. Alors, j'ai dû prendre patience.

Le 21 février 1965, j'écoutais les informations à la radio; j'ai entendu que Malcolm X avait été assassiné. J'ai cru que j'avais mal entendu, à cause du bruit dans la cellule. Mais au moment du bulletin d'information suivant, tout le monde attendait pour savoir ce qu'on avait dit au sujet de Malcolm. C'était vrai, Malcolm était mort!

Malcolm X avait lui aussi été un enfant du ghetto. Il avait dû se « débrouiller » dans les rues en luttant pour survivre. On l'a mis en prison pour vol, et c'est en prison que sa vie avait changé. Il avait mis son temps de prison à profit pour étudier et, en étudiant, il avait compris à quel point les Noirs vivent encore dans les chaînes, comme ils ignorent tout d'eux-mêmes, comme nous nous détestons parce que nous sommes noirs et comme nous détestons tout ce qu'il y a de noir en nous. Malcolm est devenu membre de la Nation de l'islam, plus connue sous le nom de Musulmans noirs, quand il était encore en prison. Une fois libéré, il a consacré son existence à la lutte pour la libération de notre peuple et il est devenu le principal organisateur des Musulmans noirs. Il a rompu au bout de quelques années à cause de ses dissensions politiques avec eux.

Malcolm X et les Musulmans noirs avaient une grande influence sur la population noire des prisons. L'une des raisons, c'est que les prisonniers s'identifiaient facilement à Malcolm X et Malcolm s'identifiait profondément aux gens qui étaient en prison. Moi aussi, à l'époque, j'étais un partisan des Musulmans noirs et surtout de Malcolm X.

J'ai dit aux autres Musulmans de la cellule qu'à partir de ce moment-là je quittais les Musulmans. Comme un grand nombre de gens, j'avais cru moi aussi à la version officielle disant que Malcolm avait été tué par des membres de la Nation de l'islam. Il s'avéra plus tard que c'était très douteux. Malcolm lui-même ne croyait pas que c'était la Nation qui essayait de le tuer. Aujourd'hui, la plupart des gens sont persuadés que c'est la même main

qui a guidé son assassinat et celui du D^r King, comme de beaucoup de nos dirigeants les plus remarquables, surtout ceux qui avaient gagné une renommée internationale.

Près de trois mois plus tard, j'ai finalement eu l'argent pour payer ma caution; mais l'avocat m'a dit de ne pas gaspiller cet argent, parce que mon procès était fixé pour le lendemain. C'était la première fois qu'un avocat me défendait au tribunal. C'était aussi la première fois que j'étais jugé par un jury.

Les jurés sont choisis sur les listes électorales. Elizabeth a une population noire très nombreuse, mais, comme les Noirs s'inscrivent beaucoup moins que les Blancs pour voter (parce qu'ils sont déçus par les autorités), nous ne sommes pas très représentés dans les jurys. Quand la cour décide quelles sont les personnes qui seront appelées à servir comme jurés, on peut s'excuser pour différentes raisons : 1^o parce qu'un juré touche très peu d'argent, ce qui peut mettre sa famille en difficulté, surtout si le procès dure plusieurs jours et même parfois des semaines; 2^o parce qu'on a des petits enfants à la maison, ce qui empêche le père ou la mère de servir pendant de longues heures ou de longs jours; 3^o parce que le genre de travail que l'on fait ne permet pas les absences. Toutes ces raisons excluent plus particulièrement des jurys les membres de la communauté noire, et pourtant presque partout la moitié des gens qui comparaissent devant les tribunaux sont des Noirs. La plupart des jurés choisis sont des Blancs de classe moyenne, exerçant les métiers les plus qualifiés, ou bien des femmes des classes moyennes sans profession, tandis que la plupart des gens qu'ils doivent juger sont des travailleurs manuels pauvres et appartenant aux minorités.

Les jurés sont choisis de la manière suivante : on met dans une boîte les noms de tous les candidats au jury. Le greffier tire un nom. La personne en question va dans le box du jury. Le procureur, l'avocat et quelquefois le juge leur posent des questions : leur nom, leur profession, s'ils pensent pouvoir rendre un verdict équitable, s'ils ont des préjugés contre les Noirs, par exemple. D'après l'impression qu'ils ont faite, ils peuvent être récusés, c'est-à-dire renvoyés, par le procureur ou par l'avocat. Chaque partie a le droit de récuser un certain nombre de personnes. Les deux parties cherchent naturellement des jurés qui

seront favorables à leurs arguments. Traduit dans le langage de la réalité américaine, ça veut dire que le procureur essaie d'éviter que les Noirs fassent partie du jury si l'accusé est noir.

Mais, dans quelques cas très rares, la défense parvient à accomplir l'« impossible » et à avoir un jury en majorité noir. L'un de ces cas est celui des « dix de Wilmington ». Quand la défense est parvenue à obtenir un jury composé de dix Noirs et deux Blancs, le procureur est soudainement et mystérieusement tombé « malade », le procès a été renvoyé pour vice de procédure. Après la « guérison » du procureur, on a recommencé à sélectionner le jury qui a fini par être composé de dix Blancs et deux Noirs. Les « dix de Wilmington » ont été déclarés coupables et condamnés à deux cent quatre-vingt-deux années de prison au total, à cause de leurs activités dans le Mouvement pour les droits civiques ¹.

Dans mon cas, il y avait très peu de candidats noirs. Mon avocat a réussi à faire entrer dans le jury un Noir et un ou deux Blancs qui avaient l'air d'avoir une attitude moins raciste.

La seule personne venue témoigner en ma faveur fut le directeur de la maison de semi-liberté. Peu après le début du procès, mon avocat a demandé plusieurs fois le non-lieu, mais le juge a rejeté toutes ses demandes. Le procès n'a pas duré longtemps. Après vingt minutes seulement de délibérations, le jury m'a déclaré « non coupable ».

L'avocat — j'avais eu la grande chance de tomber sur le meilleur avocat d'Elizabeth — était sûr à l'avance que nous allions gagner. Tout le monde était content, même le juge. Il nous a fait venir, mon avocat et moi, dans son bureau après le procès et il m'a dit que, s'il avait fait partie du jury, il aurait abouti au même verdict. J'étais heureux, moi aussi, de ne pas avoir à passer les vingt prochaines années en prison pour quelque chose que je n'avais pas fait. Mais je n'étais pas du tout content des six mois qu'on m'avait déjà volés pendant que j'attendais le procès.

C'était la première fois de ma vie qu'on me rendait justice en Amérique. C'était la troisième fois qu'on m'arrêtait pour l'unique raison que j'étais noir et que personne ne voulait m'écouter. Le

1. Voir, en annexe, « Les dix de Wilmington », p. 302 sq. (N.d.T.)

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

juge m'a recommandé d'être un bon citoyen et de ne pas en vouloir aux gens qui m'avaient accusé. J'avais envie de lui dire beaucoup de choses, surtout au sujet de tous ceux qui sont aussi innocents que moi, mais qui n'ont pas eu autant de chance. Mais je ne l'ai pas fait.

Je suis retourné travailler à l'usine métallurgique de Newark, mais, comme j'avais perdu sept kilos à la maison d'arrêt (étant un adepte des Musulmans noirs, je ne mangeais pas de porc, et c'était tout ce qu'on nous donnait), le travail était trop dur pour moi. J'ai dû quitter l'usine, parce qu'il n'y avait pas d'autre poste libre.

Mon délégué à la probation m'a donné l'autorisation de retourner vivre à Elizabeth. Après avoir cherché du travail sans succès pendant quinze jours, j'ai dû quitter l'hôtel où j'habitais.

Je n'avais pas où aller. J'ai commencé par dormir à la belle étoile, dans la voiture de mon frère ou n'importe où ailleurs. Après deux mois de cette « vie » passée à avoir faim, à être fatigué et tout le temps malade, j'étais tellement désespéré que j'ai commis de nouveau un vol avec effraction. Et j'ai été pris de nouveau. C'était en octobre 1965. En avril 1966, j'ai été condamné à une peine indéterminée de cinq ans maximum à la maison de correction de Bordentown.

J'ai commencé à réfléchir à ma vie, à mon avenir. Je sentais que j'aurais des problèmes tant que je resterais à Elizabeth. La police me connaissait trop bien et mon casier judiciaire m'empêchait de trouver un boulot convenable. J'ai pensé que si, en sortant, je pouvais trouver du travail et mettre un peu d'argent de côté, je pourrais me marier, m'installer avec mon amie Quanita et avoir des enfants. (Je ne savais pas encore qu'elle était déjà enceinte.) Nous avons souvent parlé de nous marier et d'aller commencer une nouvelle vie ailleurs.

J'avais toujours du mal à m'habituer à la prison, malgré tout le temps que j'y avais déjà passé. Je n'étais pas du genre à me battre souvent, je ne mettais pas le bordel; grâce à ma façon de me conduire, j'arrivais à ne pas m'attirer des histoires en prison. Je n'aimais pas la façon dont les prisonniers se battaient jusqu'à se faire éclater la cervelle, se défiguraient en se jetant de la soude caustique au visage, ni la façon dont certains d'entre eux uti-

lisaient une chaussette dans laquelle ils avaient mis leur cadenas pour assommer les gens. Je n'aimais pas la façon dont ils jetaient des couvertures sur la tête de quelqu'un pour le rosser ou le violer. Je détestais tout ça, mais je n'y pouvais rien. Je vivais moi-même dans cette jungle et j'étais obligé de me protéger.

Mais je sais pourquoi les détenus se vengent de leurs frustrations et de leurs désillusions au sujet de la société et de la vie sur ceux qui leur ressemblent : d'autres prisonniers pris au piège des mêmes situations. Les autres prisonniers sont plus proches d'eux et plus vulnérables. On risque moins en s'attaquant à eux qu'à ceux qui sont les véritables responsables ou même aux gardiens.

Bien sûr, quand la tension générale montait chez les prisonniers, elle se retournait contre les gardiens. Mais, même alors, ils se retournaient surtout contre les gardiens les plus jeunes qui étaient les maillons les plus faibles de la chaîne.

Tout ça n'est pas réservé à la prison; la même chose arrive au-dehors, dans les ghettos, mais sur un autre plan. Les conditions de vie ne sont pas les mêmes, nous avons à résoudre un plus grand nombre de problèmes. C'est le fait d'être obligés de vivre dans le pays le plus riche du monde en étant seulement autorisés à rester à l'écart, à regarder, à rêver de posséder une part de cette richesse et de cet éclat, parce que nous ne connaissons que les côtés les plus sombres de la ville. Alors, nous nous attaquons en général aux gens les plus pauvres, les plus faibles de notre entourage, à nos femmes, nos enfants, à d'autres membres de notre communauté.

L'occupation des ghettos par la police n'arrange pas non plus la situation. Elle ne fait qu'ajouter aux frustrations. D'abord, le système nous parque dans des ghettos et ne nous donne pas le moyen de survivre; et, quand nous explosons, on envoie de plus en plus de troupes pour nous maîtriser. Il serait plus logique de fournir simplement du travail à tout le monde pour nous garantir un niveau de vie convenable et on pourrait alors utiliser tous ces flics pour leur faire faire du travail plus constructif.

J'avais dépassé le temps de l'agressivité négative où je m'attaquais aux autres pour calmer ma frustration. Je ne voyais pas comment ça pouvait changer quelque chose à ma situation ou

résoudre chacun de mes problèmes. De plus, ça me paraissait inhumain, et, jusqu'à un certain point, c'était accepter les stéréotypes raciaux au sujet de nous autres des ghettos, et j'étais décidé à maintenir ma dignité même face à ma pauvreté.

Mais, à l'intérieur des institutions pénitentiaires, c'était difficile d'amener les autres à voir la situation de cette façon. Ils se sentaient doublement opprimés et doublement persécutés. Le racisme à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de la prison les avait vidés de leur humanité; ils étaient persuadés que, pour survivre dans la jungle de la ville à l'extérieur ou dans la jungle de l'institution à l'intérieur, il fallait agir avec force.

Droit à la propriété ou droit à la vie.

Des gens qui croient encore aux contes de fées inventés par le système comme un écran de fumée destiné à cacher ses actes malpropres m'ont parfois demandé si ma conscience ne me tracasse pas parce que j'ai été en prison. Je dois leur répondre non, même si la police et ceux qui créent l'opinion publique m'appellent criminel. De plus, les personnes qui m'appelleraient criminel parce que j'ai volé pour manger n'appelleraient pas Nixon criminel, et pourtant, il a violé plus de lois que je ne pourrais jamais imaginer de violer. Ils sont responsables, lui et Johnson, de la mort de millions de personnes, des Américains, des Vietnamiens, des Cambodgiens et des Laotiens, et moi je n'ai jamais tué personne.

Le système dans lequel nous vivons aux États-Unis place le droit à la propriété au-dessus du droit à la vie. C'est un système malade qui met un homme en prison même s'il peut prouver qu'il a volé en état de légitime défense, qu'il a volé pour pouvoir manger, tout en lui refusant en même temps la possibilité d'un travail convenable lui permettant de garder son amour-propre.

Ils sont beaucoup plus évolués quand il s'agit d'enlever la vie à une autre personne en état de légitime défense. Là où il y a contradiction, c'est que la vie d'un homme est irremplaçable et qu'on

peut toujours remplacer la propriété. Si, en état de légitime défense, vous avez enlevé la vie à quelqu'un, on vous libère; mais si, toujours en état de légitime défense, vous volez la propriété de quelqu'un, on vous met en prison. Non, je ne suis pas un criminel. Ce sont ceux qui soutiennent un tel système qui sont des criminels.

On m'a envoyé à la ferme Jones. La seule différence entre la ferme et la maison de correction de Bordentown, c'est qu'à la ferme nous étions un peu plus libres. Il n'y avait pas de barreaux aux fenêtres et nous pouvions sortir nous promener après le travail. On n'envoyait à la ferme que les prisonniers considérés comme ne présentant pas trop de risques pour la sécurité.

Nous devons passer par le centre de triage de la prison d'État. C'était un bâtiment très vieux et très laid, où il faisait sombre et froid, pas à cause du temps mais parce qu'il ressemblait à un cachot. Après avoir reçu nos vêtements et passé l'examen médical, on nous a emmenés dans une autre salle pour attendre le car. J'ai senti un frisson me courir dans le dos. J'avais plus froid là que dans les autres parties de la prison. Il y avait aussi une faible odeur qui vous mettait encore plus mal à l'aise. J'ai eu un choc quand j'ai compris ce que cette salle avait de différent. C'est là qu'on exécutait les condamnés à mort. La chaise électrique était cachée derrière un rideau noir. Et cette odeur était l'odeur de la mort.

Je me suis rappelé que, lorsque j'étais à l'école secondaire, on parlait dans notre classe d'un Noir qui avait été exécuté mais n'était pas mort. On parlait de l'exécuter de nouveau. Ça a provoqué une controverse, parce que beaucoup pensaient qu'il fallait commuer sa peine. Ils pensaient que, même s'il n'en était pas mort, la sentence avait été exécutée.

Je ne pouvais pas arriver à croire que c'était dans cette chaise qu'il était mort. Les gardiens ont commencé à plaisanter en nous disant que quelques-uns d'entre nous viendraient sans doute ici un jour. Ce que je ne pouvais pas comprendre, c'était pourquoi l'odeur de la mort restait dans la pièce.

J'ai pensé à tous les gens qui étaient morts là et à tous ceux qui étaient dans le quartier des condamnés à mort, attendant de mourir, attendant le jour où ils devraient faire ces derniers quatre-

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

vingts et quelques pas, les derniers pas qu'ils feraient jamais. Combien des miens ont perdu la vie ici uniquement parce qu'ils étaient nés du mauvais côté de la ligne de couleur.

J'ai été heureux de quitter cette pièce. J'ai continué à avoir froid longtemps, malgré la chaleur qu'il faisait dehors.

J'ai passé à peu près cinq mois à la ferme avant d'être mis en liberté probatoire. Comme je n'avais pas de logement et seulement vingt-cinq dollars en poche, je suis allé habiter chez mon père.

Ma sœur s'était mariée et avait déménagé. Mon frère venait seulement dormir là. Ses amies l'entretenaient et prenaient soin de son habitude de se droguer : sirop pour la toux et pilules.

A cette époque, la plupart des gens de mon âge que je connaissais se droguaient d'une façon ou d'une autre. Ils prenaient des pilules, du sirop, de la marijuana, inhalaient de la colle, prisait de l'héroïne ou se piquaient. C'est comme ça qu'ils croyaient échapper aux conditions qui les avaient pris au piège. Quand ils planaient, ils se fichaient des rats et des cafards, et surtout, ils se fichaient de savoir d'où viendrait leur prochain repas, parce que les habitués de la drogue mangent très peu.

Ils étaient capables de n'importe quoi pour trouver l'argent : vol à l'étalage, cambriolage, vol avec effraction. En été, on aurait dit que quelqu'un était passé dans les rues en répandant une sorte de gaz qui aurait endormi tout le monde. On se serait cru dans un cimetière, sauf que tous ces gens agitaient la tête.

J'ai plus ou moins échappé à cette influence. Il m'arrivait quelquefois de fumer de la marijuana et de boire du sirop pour la toux, mais, en général, je n'aimais pas ne pas avoir conscience de ce qui se passait autour de moi.

J'ai essayé de persuader mon frère d'arrêter, mais il ne m'écoutait pas. Je lui ai dit que, s'il continuait à se droguer à ce point tous les jours, il finirait par être déséquilibré et devenir complètement toxico. J'avais appris ça parce que j'avais été en prison avec des drogués.

Quand je suis sorti de Bordentown, j'ai dû faire face aux problèmes de savoir où Quanita allait habiter et qui allait s'occuper d'elle et du bébé, parce qu'elles ne pouvaient plus rester là où elles étaient.

Ma belle-mère ne nous laisserait pas habiter avec elle si nous n'étions pas mariés, et c'était hors de question pour le moment. Mon délégué ne me permettrait jamais de me marier si je n'avais pas de travail et sans avoir vérifié le passé de Quanita. Il découvrirait alors sûrement qu'elle utilisait un faux nom et qu'elle s'était échappée d'une maison de correction quelques années plus tôt.

Une amie de Quanita nous a aidés à nous loger et m'a trouvé un travail à mi-temps. Mais je voulais que Quanita quitte la maison de son amie le plus tôt possible, parce que son amie avait déjà trois enfants à elle et qu'elle avait du mal à les nourrir. Alors, j'ai économisé un peu d'argent et nous sommes allés habiter à l'hôtel.

Pour avoir un revenu supplémentaire, j'ai participé au programme de vente de protéines sanguines à la banque du sang. On me tirait un demi-litre de sang, on extrayait les protéines et puis on me rendait le sang. Avec cette méthode, je pouvais vendre mon sang une fois tous les quinze jours et on me payait sept dollars chaque fois.

Nous tâchions aussi de trouver une personne qui n'était pas assistée et qui ne travaillait pas pour lui demander de laisser Quanita utiliser son nom et ceux de ses parents afin de demander des papiers. Sans papiers, elle ne pourrait pas trouver de travail. Nous projetions d'organiser les choses de façon à pouvoir quitter Elizabeth.

Nous étions dans une situation difficile, mais j'étais décidé à ne plus prendre le risque de m'écarter de la loi. Nous étions sûrs que tout s'arrangerait quand j'aurais trouvé un boulot régulier. Mais rien n'est jamais sûr dans le ghetto.

Une nuit, en juin, j'allais chercher un ami qui me devait de l'argent quand j'ai rencontré Ed dans le bus. Il m'a demandé où j'allais. Je lui ai dit que je voulais voir un ami au Vanguard Bar. Il a voulu venir avec moi.

Le bar était à quinze minutes de marche de l'arrêt du bus. Nous descendions l'avenue de Pennsylvanie et, quand nous avons traversé l'avenue des Magnolias, une voiture de police nous a croisés et presque heurtés. Deux inspecteurs ont sauté de la voiture pistolet au poing, ce qui n'est pas si bizarre dans le ghetto, parce qu'ils tirent toujours leur pistolet pour la moindre raison. Ils nous ont appelés tous les deux par notre nom et nous connais-

sions le leur. Ce n'est pas si bizarre non plus, parce qu'ils vous harcèlent si souvent qu'on finit par les connaître par leur nom.

Nous avons dû mettre les mains sur le toit de la voiture et ouvrir les jambes. J'ai demandé à celui qui me fouillait ce qu'il cherchait. Il a seulement répondu : « La ferme! Tu le sauras quand je l'aurai trouvé. » Ils n'ont rien trouvé qui n'aurait pas dû être sur nous. Nous leur avons demandé de quoi il s'agissait, pourquoi ils nous embêtaient au lieu de courir après des voleurs ou de se rendre utiles autrement.

Un autre car de police s'est arrêté près de nous. C'était une voiture de ronde qui nous avait dépassés dix minutes plus tôt.

Un homme a été descendu du car. Je dis « été descendu » parce qu'il avait de la difficulté à naviguer tout seul. Son haleine sentait l'alcool à deux mètres. On lui a dit de nous regarder. « Est-ce que ce sont ces deux-là qui vous ont dévalisé? » Il nous a regardés et a dit « non ». On lui a redemandé et il a répété « non ».

Alors, les deux policiers en uniforme ont dit aux inspecteurs qu'ils nous avaient dépassés à peine dix minutes plus tôt, que nous marchions normalement et n'avions pas l'air suspect. Ils leur ont dit aussi qu'ils avaient vu deux personnes descendre la rue Bond quand ils l'avaient traversée et que c'était peut-être eux.

Les inspecteurs n'ont prêté aucune attention à ce que disaient les deux policiers. Ils ont demandé de nouveau à l'homme de nous regarder. Nous avons protesté tous les deux : « Cet homme vous a dit deux fois que ce n'était pas nous. Qu'est-ce que vous essayez de manigancer? »

Puis, l'un des inspecteurs s'est approché de l'homme et lui a demandé encore une fois de nous regarder en lui donnant un coup de coude dans les côtes et en lui disant : « C'est eux, n'est-ce pas? » L'homme a dit : « Oh, ouais, ouais, c'est eux. » Nous avons protesté de nouveau, mais on nous a dit de la fermer.

On nous a emmenés au commissariat et inculpés de vol. On a fixé notre caution à cinq mille dollars.

J'ai fait tout ce que je pouvais pour me maîtriser et ne pas devenir violent avec les flics. J'étais furieux! J'ai refusé de parler avant d'avoir un avocat et j'ai refusé d'aller au tribunal sans en avoir un. J'étais sûr qu'avec un avocat l'affaire était résolue.

Nous avons aussi demandé la présence d'une sténographe pour tout noter.

On nous a assigné un défenseur public, qui joue le même rôle qu'un avocat désigné par l'État, sauf que le défenseur public ne travaille que pour l'État, tandis que l'avocat désigné travaille aussi en privé.

Deux jours après notre arrestation, nous avons comparu devant le tribunal de police. Les inspecteurs qui nous avaient arrêtés nous ont montré du doigt au témoin dans la salle du tribunal. Nous avons parlé au juge de cette illégalité, de cette violation flagrante de nos droits, mais il s'en fichait.

Nos avocats ont demandé au témoin quelle description il avait faite à la police le jour du vol. Il a répondu : « Deux hommes, l'un grand, l'autre petit, et l'un d'eux avait un parapluie. » Ils lui ont demandé comment il pouvait être si sûr, quarante-huit heures plus tard, que c'était nous, s'il n'avait pas pu être plus précis au moment du vol. Il a répondu qu'il était sûr.

L'affaire a été renvoyée devant le grand jury. Les avocats ont demandé une diminution de la caution, mais le juge a refusé.

À l'époque où nous attendions notre procès, des révoltes raciales avaient éclaté à Plainfield et Newark, au New Jersey, et à Detroit, dans le Michigan. Les gens arrêtés pendant la révolte de Plainfield sont arrivés à la maison d'arrêt avec des informations de première main sur ce qui se passait dehors. Ils ont eu la vie dure en prison, parce que les gardiens les battaient tous les jours. Au lieu des petites matraques qu'ils portaient d'habitude, les gardiens utilisaient maintenant des matraques antiémeutes. Toute la nuit, nous pouvions entendre les hurlements des autres prisonniers.

J'étais en prison quand nous avons rompu, Quanita et moi. Elle a emmené notre fille Alicia chez sa mère.

Pendant que nous attendions notre procès, Edward est tombé malade. Il a dû aller à l'hôpital. Nous avons décidé de disjoindre nos affaires, parce que je voulais en finir avec le procès, après avoir déjà passé six mois en prison pour un crime que nous n'avions pas commis, et nous pensions que, de toute façon, on ne pouvait pas ne pas découvrir la vérité.

L'avocat qu'on m'a désigné ne s'était encore jamais occupé

d'une affaire criminelle. Avec un avocat sans expérience, j'étais condamné à l'avance. Me voilà, moi, un Noir, accusé d'un crime contre la propriété, avec un casier judiciaire et la police témoignant contre moi. Il n'y avait qu'un Noir parmi les jurés.

Le procès n'a duré que quelques heures en tout. J'ai été déclaré coupable et condamné à une peine de trois à cinq ans de prison. La cause de ce verdict, ce n'était pas que l'accusation avait pu apporter des preuves, mais simplement que mon avocat m'avait appelé à la barre (je lui avais dit pourtant qu'il n'en avait pas besoin et qu'il ne devrait pas le faire, parce que ça se retournerait contre moi) et que le procureur a sauté sur l'occasion pour révéler mon casier judiciaire au jury. J'ai été condamné uniquement parce que j'avais déjà été condamné. Quand le procès d'Edward a eu lieu, plus tard, il a été acquitté, et pourtant nous étions censés être complices.

J'ai renvoyé mon avocat sur-le-champ et j'ai fait appel moi-même, mais, à cause de mon manque de connaissances juridiques, mon appel a été refusé.

Cette affaire a complètement changé le cours de mon existence.

La prison fut mon université.

Quand je suis entré en prison en 1968, j'étais plein de dégoût et d'amertume. Je n'avais plus aucun espoir dans ce que l'Amérique blanche essaie de faire passer à nos yeux pour la *justice*. La société américaine raciste m'avait mis derrière les barreaux pour quelque chose que je n'avais pas fait. Le seul « crime » dont j'étais coupable, c'était d'être noir et pauvre dans une société dominée par le racisme. Tout ce qui m'est arrivé dans ma vie est directement lié à ce « crime ».

Je suis entré en prison entièrement décidé à lutter contre les injustices dont nous souffrons tous les jours. Je ne savais pas quoi faire, mais je savais que je ne pourrais plus permettre, sans rien faire, qu'on nous traite, moi et mes semblables, comme des ordures.

J'ai décidé que, puisque j'étais en prison et que je n'y pouvais rien, j'allais passer mon temps le mieux possible à étudier, à me poser des questions sur ce qui se passait autour de moi. Il ne pouvait pas ne pas y avoir de réponses à la folie du racisme et j'étais résolu à les trouver.

Je me rappelle très bien le jour de mon entrée en prison, pas seulement parce que j'allais en prison, mais à cause de la lourde atmosphère de tension qu'il y avait ce jour-là. Même les gardiens faisaient des remarques là-dessus. Ils s'attendaient à ce que quelque chose se passe, à ce qu'une révolte éclate à la moindre étincelle.

Je n'ai pas mis longtemps à découvrir pourquoi la tension était si forte. La prison de Trenton, qui datait de 1798, était surpeuplée. Il y avait là beaucoup de ceux qui avaient participé aux révoltes d'Elizabeth et de Jersey City en 1964, et aux révoltes de Plainfield et de Newark en 1967. C'était un endroit très laid, triste et crasseux. Une nouvelle couche de peinture et la lumière fluorescente elle-même n'arrivaient pas à le rendre plus gai, moins déprimant. On gelait en hiver et on grillait en été. Nous étions quatre dans les cellules destinées à une seule personne. Les prisonniers n'étaient jamais seuls, il y avait plein de rats, des cafards et une collection d'insectes de toutes sortes pour nous tenir compagnie.

J'ai passé moins de trente jours à l'isolement, parce qu'il n'y avait pas de place pour les nouveaux arrivants. J'ai passé mon examen médical et j'ai vu le directeur de la prison qui m'a fait son baratin. Il m'a rappelé que j'étais en prison. « Nous allons jouer le rôle de votre mère, votre père, votre sœur, votre frère, votre femme et votre petite amie. Si vous avez des problèmes, venez nous voir. Votre séjour ici dépend de vous. Vous aurez la vie facile ou difficile d'après votre conduite. Nous ne pouvons pas vous faire faire ce que vous ne voulez pas. Mais nous pouvons vous faire regretter de ne pas avoir voulu le faire. Bienvenue à la prison! »

Dès qu'on sort de l'isolement, la ségrégation commence. Il n'y a pas de pancartes disant « réservé aux Blancs » ou « réservé aux Noirs », mais c'est mis en vigueur aussi strictement que s'il s'agissait de lois écrites.

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

Comme pour toute ségrégation qui se pratiquait ou se pratique toujours dans les États du Nord, celle du logement par exemple, si vous violez la loi non écrite, vous avez de graves problèmes. En prison, si on ne s'assied pas au réfectoire ou au cinéma du côté réservé aux Noirs, les gardiens et parfois les prisonniers pensent qu'on cherche à s'intégrer, ce qui donne droit la plupart du temps à un DR (rapport disciplinaire), et on est repéré comme « fauteur de troubles » à surveiller de près. On peut aussi se faire attaquer immédiatement par les racistes blancs. Dans ce cas, les gardiens ne font rien jusqu'à ce qu'on soit complètement amoché, et on se fera probablement jeter au cachot pour avoir provoqué une bagarre.

Au moment où je suis entré en prison, la plupart des prisonniers noirs se contentaient de regarder sans rien faire. Mais, en rentrant dans la cellule, on se faisait critiquer pour avoir essayé de semer la pagaille et de s'intégrer aux racistes, ce qui signifiait aussi, pour les nationalistes noirs, qu'on rejetait sa négritude.

La haine raciale profite à la prison. Souvent, les conflits raciaux sont provoqués par l'administration pour éviter de devenir elle-même la cible de l'hostilité refoulée des prisonniers. En prison, l'hostilité raciale aboutit souvent à l'assassinat de prisonniers. Plusieurs organisations racistes existent à l'intérieur des prisons, comme par exemple le Ku Klux Klan, le parti nazi et d'autres qui ne sont pas aussi connues. Leur doctrine dit entre autres : « On n'est pas un homme tant qu'on n'a pas tué un sale nègre. »

Comme à la maison d'arrêt, les prisonniers politiques sont ceux qui souffrent le plus, pas seulement de l'administration, mais aussi des groupes blancs de haine raciale qui les prennent tout particulièrement comme cible.

Souvent l'administration offre une récompense à ces groupes s'ils tuent un organisateur politique. Cette récompense peut prendre la forme d'une libération probatoire anticipée, d'une réduction de peine ou de paiement en argent.

Dans cette prison-là, il y avait des gens qui hurlaient toute la journée, à cause de la brutalité des gardiens, de celle des autres prisonniers ou, tout simplement, parce qu'il n'y a rien d'autre à faire.

Quand j'ai rejoint la population principale de la prison, je me

suis fait un devoir de découvrir ce qui se passait autour de moi. J'ai contacté des gens que j'avais connus à la maison d'arrêt ou dans d'autres institutions et des gens que je connaissais parce qu'ils venaient de ma ville, Elizabeth.

A peine entré en prison, les mécanismes de défense se mettent à fonctionner instinctivement. On prend aussi des habitudes qu'on mettra des mois ou même des années à perdre une fois sorti. On a le sommeil léger. On est tout le temps conscient de ce qui se passe autour de soi. On marche toujours le long des murs, toujours prêt à se mettre le dos au mur si on est attaqué pour éviter d'être frappé par-derrière. On est toujours conscient de ce qui se passe derrière soi. On mange vite, parce que le temps qu'on vous accorde pour aller au réfectoire et en revenir est très court. On a confiance en très peu de gens et on en fréquente très peu; moins il y en a, mieux ça vaut.

Il faut toujours être sur ses gardes parce qu'un prisonnier peut devenir fou ou en poignarder un autre devant vous. Quand on voit deux personnes en train de discuter, même si on se rend compte que l'un des deux peut se faire tuer, on reste à distance. La règle, chez les prisonniers, c'est qu'il ne faut se mêler de rien. Beaucoup ont été gravement blessés en essayant d'arrêter une bagarre ou une dispute. Il faut faire attention aux prisonniers qui n'ont pas de famille à l'extérieur. La plupart du temps, ils pensent qu'ils n'ont aucune raison de vivre et n'hésitent pas à tuer ou à se faire tuer.

Bref, un prisonnier devient parano et cette parano lui sauve souvent la vie.

Peu de temps après mon entrée en prison, le 4 avril 1968, le Dr Martin Luther King a été abattu en plein jour. Dès que la nouvelle a été diffusée, toute la prison a réagi. Mais, quand nous avons saisi tout l'impact de cette nouvelle, un long silence glacial est tombé sur la prison. C'était un silence si fort qu'il était assourdissant. Je n'ai jamais vu une tension aussi lourde, ni avant ni après ça. Les gardiens nous ont immédiatement enfermés dans nos cellules. Tout le monde s'attendait à ce que la prison explose, mais ça s'est passé sans incident dans cette prison-là. Il y a eu des explosions ailleurs.

Beaucoup de gens s'imaginent que la prison est complètement

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

coupée de la société et que ce qui se passe à l'extérieur n'a aucun effet sur la prison. Au contraire, la prison est loin d'être coupée de ce qui se passe aux États-Unis, nous sommes même au courant de beaucoup de choses qui se passent dans le monde entier. Tout a un effet sur les prisonniers. A la prison de Trenton, il y avait beaucoup de journaux, de revues, de brochures et de livres de toutes sortes, légalement ou illégalement, et le bouche-à-oreille est très efficace et exact.

J'ai lu tout ce que je pouvais trouver sur le Mouvement de libération des Noirs et sur celui des Indiens d'Amérique qui commençait seulement à être connu à l'époque. Mes lectures me faisaient prendre de plus en plus conscience de l'étendue et des causes du racisme et de toutes les formes de chauvinisme.

Beaucoup d'entre nous en prison commençaient à discuter des problèmes concernant, non seulement le racisme, mais toute la série de problèmes sociaux produits par le système oppressif et injuste dans lequel nous vivions. La conscience sociale, qui conduit à se poser des questions sur tout ce qui nous entoure et tout ce qu'on avait l'habitude d'admettre sans discussion, se développait chez nous tous. Nous commencions à nous rendre compte qu'on nous avait nourris d'un tas de mensonges depuis notre naissance. Chacun de nous cherchait, avec plus ou moins d'ardeur, à remplacer ces mensonges par des vérités.

C'est ce qui aboutit inévitablement à la contestation politique. Il arrive très souvent à mes sœurs et mes frères de se politiser en prison. Je ne faisais pas exception à la règle.

Mes études et mes discussions m'ont aidé à comprendre que les forces qui gouvernent et dominent la prison sont les mêmes que celles qui gouvernent et dominent les gens à l'extérieur. L'oppression en prison n'est que le prolongement de l'oppression que nous subissons au-dehors. Les prisons sont en grande partie un entrepôt où l'on met tous ceux dont les gens au pouvoir veulent se débarrasser.

Au fur et à mesure que le mouvement se développait à l'extérieur, il se développait aussi en prison. Les revendications ne portaient plus seulement sur les conditions de vie de la prison, mais elles prenaient de plus en plus une signification politique.

Les revendications comprenaient le droit à la liberté de reli-

gion. Cette revendication concernait en particulier les musulmans qui n'étaient pas autorisés à célébrer des services ou à pratiquer librement en prison comme les chrétiens. Le droit de manger d'autres viandes que la viande de porc fait partie de cette revendication. Ces revendications prennent une signification politique si on tient compte du fait que les musulmans étaient les principaux organisateurs des prisonniers noirs, qu'ils nous insufflaient la dignité, l'unité, le militantisme.

Les revendications portaient aussi sur de meilleurs programmes d'éducation et d'apprentissage permettant aux prisonniers d'apprendre un métier qui pourrait leur assurer du travail en quittant la prison. Les programmes existants n'enseignaient que des métiers périmés ou qui ne sont pratiqués qu'en prison. On demandait aussi qu'on ne puisse garder un prisonnier au cachot que pendant un temps limité. On jetait les organisateurs politiques au cachot et ils y restaient très longtemps. Puis, il y avait des revendications pour des visites plus longues, moins de restrictions sur la correspondance, des repas complets tous les jours quand on était enfermé au cachot et plus d'espace pour diminuer le surpeuplement.

Si c'était en général les prisonniers noirs qui présentaient ces revendications, les victoires profitaient à tout le monde et les appels à l'action étaient largement suivis d'habitude.

Pendant ma première année de prison, nous avons organisé une grève de la faim au sujet de ces revendications, y compris l'exigence que les gardiens mettent fin à leurs brutalités. La grève a été suivie par 95 % de la population de la prison. Elle a duré plusieurs jours.

Après notre grève de la faim, la répression de l'administration a augmenté. Ils ont utilisé toutes sortes de méthodes pour essayer de découvrir qui étaient les leaders qui avaient organisé la grève. Ils ont mêlé à la population de la prison toute une armée d'informateurs.

Nous avons gagné notre revendication de trois repas par jour quand on était au cachot, au lieu d'un repas tous les trois jours. Mais, ce que nous avons gagné de plus important, c'était l'union de la population de la prison : Noirs et Blancs, racistes et anti-racistes, tous solidaires pour le succès de nos revendications.

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

Mais nos victoires n'étaient pas complètes et n'ont pas duré longtemps. Les repas ont fini par redevenir aussi infects qu'avant la grève. La limitation du temps de cachot que nous avons obtenue a bientôt été contournée : on mettait un prisonnier au cachot pendant quatre-vingt-dix jours, puis on le libérait quelques jours et on l'enfermait de nouveau.

A ce moment-là aussi, les gardiens venaient la nuit, vers minuit, emmener des prisonniers. On disait seulement aux prisonniers de sortir de la cellule sans leur permettre de s'habiller. S'ils refusaient, on les traînait dehors. On ne leur disait pas où ils allaient. Ce jeu-là a continué longtemps. Nous avons appris par le bouche-à-oreille que quelques-uns d'entre eux avaient été transférés à l'hôpital psychiatrique de l'État, d'autres à la prison d'État de Rahway et d'autres à la prison du comté. Il y en a dont nous n'avons plus jamais entendu parler. Nous ne savons pas ce qui leur est arrivé.

Je travaillais à l'hôpital de la prison, ce qui me permettait de me déplacer. A cause de mon travail, je voyais aussi beaucoup de prisonniers qui avaient été battus par les gardiens. Les gardiens étaient des brutes et ils n'avaient pas à craindre de représailles.

Après la grève, l'administration a inventé de nouveaux moyens pour essayer de diviser les prisonniers d'après leur race, pour essayer d'empêcher une autre action unitaire.

Je me suis inscrit à l'école. Je voulais obtenir le diplôme d'équivalence qu'on donne à ceux qui n'ont pas fini le lycée, mais qui, après avoir étudié tous les sujets obligatoires, réussissent à ce diplôme qui est reconnu comme équivalent du diplôme de fin d'études secondaires. Je pensais que ça me serait utile quand je sortirais pour m'aider à entrer dans une école d'apprentissage. Mais l'équipement scolaire de la prison était très insuffisant. Il n'y avait pas assez de salles de classe et, à cause du surpeuplement, nous ne pouvions avoir que deux heures de cours, deux soirs par semaine. Comme nous étions tous à des niveaux différents, il n'était pas question qu'on nous aide chacun séparément à résoudre un problème.

J'ai décidé de continuer à suivre les cours malgré tous ces handicaps.

En été 1969, j'ai reçu un télégramme disant que mon frère

Harold était mort d'une *overdose* d'héroïne. Il avait vingt-sept ans quand il est mort. C'est le gardien-chef qui m'a donné la nouvelle. Après me l'avoir dit, il n'a pas arrêté de me fixer. Je lui ai demandé pourquoi il me regardait comme ça. Il m'a dit : « Tu n'as donné aucun signe d'émotion et je me demandais pour-quoi. » Je lui ai dit que je n'étais pas étonné. Je savais que mon frère s'était mis à l'héroïne en 1967. C'est la fin habituelle de ceux qui se droguent à l'héroïne. Ce que je n'ai pas dit au chef, c'est que j'avais souvent écrit à Harold pour tâcher de lui expliquer ce qui l'attendait au bout de ce chemin. Mais lui aussi, comme beaucoup d'autres, était désillusionné par la vie dans le ghetto et, grâce à la police et aux gros bonnets du trafic liés au gouvernement, l'héroïne coule dans le ghetto comme les eaux du Nil. Il y en avait qui choisissaient la bouteille; lui, il avait choisi l'aiguille. Pour les uns comme pour les autres, la source est la même et le même destin les attend.

On m'a donné la permission d'aller aux funérailles d'Harold. Là, j'ai appris qu'il était à New York quand il s'est tué d'une *overdose*. Les gens qui se droguaient avec lui ont eu peur quand c'est arrivé, ils se sont débarrassés de son cadavre devant l'hôpital de Harlem et ont pris la fuite.

Peu de temps après la mort d'Harold, j'ai comparu devant le comité de probation. L'une des premières questions qu'on m'a posées, c'est si je gardais rancune à l'homme qui m'avait accusé de l'avoir volé. Je leur ai dit oui, mais ce n'était pas pour ça que je ferais quelque chose qui me renverrait en prison si on me libérait. « Alors, vous dites toujours que vous êtes innocent. » J'ai répondu : « Oui, les minutes de mon procès prouvent qu'on ne m'a pas déclaré coupable parce que j'avais commis un crime, mais parce que j'avais un casier judiciaire. »

Ça ne leur a pas plu. Ça a surtout déplu au Noir qui faisait partie du comité. Je n'oublierai jamais le regard que cet oncle Tom m'a jeté. Il m'a regardé comme si j'étais de la vermine à écraser. Il avait honte de partager avec moi la même couleur de peau.

On m'a refusé la liberté probatoire.

Vers cette époque-là, le parti des Panthères noires se dévelop-pait rapidement sur la côte Est. On commençait à former des

groupes à l'intérieur de la prison et beaucoup de Noirs parlaient du parti et se demandaient comment faire pour y entrer. J'étais l'un d'eux.

Je n'avais pas été très attiré par les groupes de nationalistes culturels qui se donnaient comme but soit de retourner en Afrique, soit de se déclarer indépendants des États-Unis. Je trouvais qu'ils avaient oublié combien on s'était battu durement pour ouvrir des brèches dans l'*apartheid* à l'américaine. Je les considérais comme des gens qui avaient perdu tout espoir, pas seulement dans la capacité de changement des Américains blancs (ce qu'ils reconnaissent), mais aussi dans la capacité des Américains noirs de les forcer à changer.

La plupart des groupes de nationalistes culturels étaient partis de l'idée du pouvoir noir et de *Black is beautiful*. C'est pourquoi le nationalisme culturel avait certains aspects avec lesquels je pouvais être d'accord. J'approuvais le Mouvement de nationalisme culturel noir d'avoir donné aux Noirs un amour-propre et une dignité que nous n'avions pas avant, quand nous avions encore la tête pleine de la propagande raciste qui nous disait que nous ne sommes rien et que nous sommes laids parce que nous ne sommes pas blancs. C'est aussi grâce à ce mouvement que j'ai entendu parler des nombreux Noirs qui ont aidé à bâtir l'Amérique et que les Blancs ont rayé des livres d'histoire.

Le Mouvement de NC m'a aussi appris que nous, les Afro-Américains, nous avons beaucoup en commun avec nos frères et nos sœurs d'Afrique. Nous avons eu le même oppresseur. Le Mouvement de NC a détruit les mythes sur les Africains que Hollywood avait répandus au moyen des films sur Tarzan, et ils ont créé un fort sentiment de solidarité avec eux et nous ont montré que leur lutte était la nôtre, que leurs progrès étaient les nôtres, et réciproquement.

Mais là où je ne pouvais pas être d'accord avec le Mouvement de NC, c'est sur leur doctrine de haine contre tous les Blancs. En prison, j'apprenais qu'il y avait des Blancs qui avaient combattu l'esclavage et le racisme. Je sais que John Brown¹ était un Blanc qui avait donné sa vie pour la libération des Noirs. C'était des

1. Abolitionniste blanc du Nord qui a tenté d'armer et de libérer les esclaves du Sud. Pendu en 1858. (N. d. T.)

Blancs qui organisaient l'*underground railroad*¹. Schwerner et Goodman, deux Blancs, ont été tués avec Chaney, un Noir, et ils luttèrent tous les trois pour libérer les Américains du racisme². Beaucoup de Blancs avaient été lynchés parce qu'ils défendaient nos droits. Alors, je ne pouvais pas mettre tous les Blancs dans le même sac et dire qu'ils étaient tous pareils. Mes ennemis, les racistes, ne le font pas. Ils savent faire la différence entre ceux qu'ils appellent les « amis des nègres » et les gens de leur propre espèce.

C'est pourquoi la prison était mon université, tout comme elle l'était pour beaucoup de mes frères et mes sœurs. C'est là que j'ai trouvé ma voie et que j'ai compris que j'avais le devoir envers l'humanité de faire tout ce qui est en mon pouvoir pour réparer les torts causés à mon peuple et lutter pour la justice en Amérique.

Un jour, on m'a dit qu'on me transférerait à la ferme de Leesburg. Je ne voulais pas vraiment y aller, parce que je m'étais fait en prison des amis qui m'avaient beaucoup aidé. Ils avaient mené une lutte longue et acharnée pour m'aider à trouver ma voie et à comprendre le pourquoi de beaucoup de choses sur lesquelles je m'étais posé des questions. Je leur dois beaucoup.

Il ne m'a pas fallu longtemps pour découvrir que les gardiens à Leesburg étaient en général plus racistes que beaucoup de ceux de la prison. Ils venaient de familles pauvres qui n'ont qu'une seule chose pour leur donner un sentiment d'amour-propre, le fait qu'il existe des gens inférieurs à eux : les Noirs.

A la ferme de Leesburg, les fenêtres n'ont pas de barreaux, les portes ne sont jamais verrouillées et il n'y a pas de clôture autour des terres. La route passe à peine à deux cents mètres du baraquement où je logeais. Si quelqu'un voulait s'évader, il lui suffisait de s'éloigner à pied.

Nous étions libres d'aller d'un baraquement à l'autre jusqu'à l'heure du coucher. Dans le petit discours qu'il a fait à notre

1. Le « chemin de fer clandestin » : réseau clandestin organisé par les abolitionnistes pour aider les esclaves évadés à gagner les États du Nord. (N. d. T.)

2. Trois jeunes militants du Nord, assassinés par les racistes au Mississippi en août 1964, alors qu'ils animaient la campagne pour l'inscription des électeurs noirs, après le passage de la loi sur les droits civiques. (N. d. T.)

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

arrivée, le directeur nous a dit que nous pouvions nous évader si nous voulions, rien ne nous en empêchait. Il a ajouté : « Mais on vous retrouvera tôt ou tard. »

J'ai commencé par observer les choses à la ferme pour apprendre qui étaient les informateurs, avec qui je pouvais parler et avec qui il ne fallait pas. Je voulais voir s'il existait déjà des groupes ou s'ils s'organisaient. Mais je me suis rendu compte que très peu de prisonniers s'intéressaient à ce qui se passait à l'extérieur, dans le mouvement et dans le monde. Ce qui intéressait surtout la plupart des prisonniers, c'était faire du *hooch* (le vin de la prison), jouer aux cartes pour des cigarettes ou de l'argent et parler de ce qu'ils avaient avant d'entrer en prison et de ce qu'ils feraient en sortant.

C'est pourquoi je n'avais de contacts qu'avec très peu de gens. J'avais des problèmes, parce que je ne voulais pas me conduire en oncle Tom ou en béni-oui-oui avec les gardiens; alors, quand je n'étais pas au travail, je restais surtout sur mon lit et je lisais beaucoup. Ou bien je m'asseyais sur l'herbe avec mes quelques amis et nous discussions.

C'est en 1969 que le FBI a déclaré la guerre aux Panthères noires. La répression contre eux était coordonnée au plan national et publiquement défendue par J. Edgar Hoover et Nixon.

On faisait des descentes dans les bureaux des Panthères sans mandat. La police attaquait les Panthères dans la rue. Beaucoup d'entre eux étaient tués. Des agents du FBI et des informateurs essayaient de les désorganiser de l'intérieur.

C'est en 1969 que j'ai commencé à décider de m'évader. Il se passait trop de choses dehors pour que je continue à perdre mon temps dans cette ferme-prison. Je pensais qu'une fois sorti je pourrais rejoindre le mouvement et militer avec les Panthères. Ils avaient besoin de tous ceux qui pouvaient les aider.

A ce moment-là, des membres de la section du New Jersey des Panthères étaient venus à Leesburg. Ils nous racontaient ce qui se passait. Ils expliquaient que, même si c'était sur les Panthères que tombait le plus fort de la répression, il existait un complot gouvernemental pour écraser tous les mouvements de gauche. Tout en masquant leur projet derrière le rideau de fumée de la campagne tapageuse contre l'appel des Panthères demandant

aux Noirs de se défendre contre les brutalités policières, même par les armes si c'était nécessaire, ils s'attaquaient à presque tous les autres groupes, qu'ils soient pacifistes, antiguerre ou nationalistes culturels. Le grand public ne croyait pas à tout cela, parce que ça venait de la bouche de militants noirs. Il a fallu l'enquête du Watergate et que des Blancs déclarent que les choses étaient allées jusqu'à l'utilisation de tactiques d'État policier pour que les gens commencent à le croire. Entre-temps, on avait fait beaucoup de mal au mouvement.

Tout ce que j'entendais dire me donnait de plus en plus l'envie de partir. Le problème, c'était que je ne pouvais pas m'évader tout simplement comme si j'allais me promener. On me reprendrait. Il fallait que je me prépare pour pouvoir arriver suffisamment loin. J'avais besoin d'argent et peut-être de vêtements. Il fallait aussi que je connaisse les alentours.

Alors, j'ai demandé à changer de boulot et à travailler à la blanchisserie. Elle était située dans un hôpital psychiatrique. On nous emmenait travailler en bus et nous mettions une heure pour y arriver. Ça me permettait de connaître les routes.

Quand je travaillais dans la pièce où les vêtements sales étaient triés et secoués, il m'arrivait souvent de trouver de l'argent dans les poches. Nous devions donner cet argent aux gardiens pour qu'ils le versent à notre compte, mais la plupart des gens ne donnaient aux gardiens qu'un peu de monnaie et quelques petits billets pour ne pas attirer les soupçons. Une fois, j'ai trouvé trente dollars que j'ai gardés. Il y avait des jours où je ne trouvais que deux ou trois dollars et, parfois, pas d'argent du tout.

En général, les prisonniers utilisaient leur argent pour acheter de l'alcool ou des drogues à d'autres prisonniers, ou pour le jeu. Quelquefois, ils le donnaient à un de leurs visiteurs pour qu'il le fasse sortir de la prison.

Après avoir pris la décision de m'évader, j'ai fait la connaissance de George Wright. Je le voyais tous les jours, mais nous n'avions jamais beaucoup parlé. Nous commençons maintenant à discuter de ce qui se passait autour de nous. Nous étions en train de tâter le terrain pour savoir jusqu'à quel point nous pouvions avoir confiance l'un dans l'autre.

Peu de temps après avoir fait la connaissance de George, j'ai

eu mon premier rapport disciplinaire pour possession d'un couteau. Ouvert, il n'avait que trois centimètres de long. Je l'avais trouvé en coupant de l'herbe. Comme punition, j'ai dû passer une semaine sans sortir des limites de mon dortoir. Ce n'était pas vraiment à cause du couteau que j'étais puni, mais parce que les gardiens voyaient en moi un agitateur, parce que j'essayais de faire signer aux prisonniers une pétition pour une meilleure nourriture et des moustiquaires. Il y avait tellement de moustiques à Leesburg que beaucoup préféraient renoncer à la semi-liberté de la ferme et retourner en prison. On me surveillait aussi au boulot parce que j'essayais d'obtenir de meilleures conditions de travail. Je savais pourquoi j'avais eu cette punition d'une semaine, mais je m'en fichais.

Il y avait de plus en plus de prisonniers qui s'évadaient à ce moment-là, cinq dans les trois derniers mois. Je savais qu'il fallait que je m'en aille avant qu'on ne prenne de nouvelles mesures, comme par exemple mettre des caméras sur les routes. On était déjà en train de construire des miradors.

Le 7 août 1970, Jonathan Jackson, le jeune frère de George Jackson, des *Frères de Soledad*, a été tué par la police au cours d'une tentative désespérée pour attirer l'attention du public sur le sort de son frère et celui de beaucoup d'autres prisonniers noirs, en libérant trois prisonniers et en prenant comme otages un juge, un procureur et un juré. Deux des prisonniers et le juge ont été tués avec Jonathan.

Quand j'ai appris ça, j'ai compris, comme la plupart des Noirs des États-Unis, les raisons qui l'avaient poussé à accomplir cet acte. A cette époque-là, le sentiment général de la communauté noire à l'égard de Jonathan, c'était la compréhension de ses motifs et beaucoup ont applaudi son acte tout en n'ayant aucune intention de suivre son exemple. Jonathan était désespéré, mais la communauté noire tout entière l'était aussi. J'étais tout à fait d'accord avec son acte. Je pensais à l'époque que c'était le seul moyen de s'opposer à la répression raciste et meurtrière que Nixon faisait peser sur nous.

Peu de temps après, j'ai entendu les informations au sujet d'Angela Davis, disant qu'on la recherchait parce qu'elle était l'« organisatrice » de l'attaque. Les choses empiraient.

La semaine suivante, George Wright est venu dans mon bâtiment et m'a demandé si j'avais de l'argent. Je lui ai expliqué que j'en avais, mais qu'il était à la blanchisserie où je le cachais en attendant d'en avoir besoin. Il m'a dit qu'il était en train de vendre tout ce qu'il possédait et dont il n'avait pas besoin. Je lui ai demandé ce qu'il manigançait. Il m'a dit de mettre mes chaussures et de sortir avec lui. Et il m'a expliqué que lui et deux autres mecs allaient s'évader cette nuit-là. Je lui ai demandé comment ils allaient partir et il m'a dit en voiture. Je savais qu'ils ne pouvaient pas avoir une voiture cachée, alors ça voulait dire qu'ils allaient en voler une. Mais je voulais être sûr que son plan allait réussir, parce que, si nous étions pris, nous n'aurions plus aucune chance. Il m'a expliqué que son plan était tout à fait sûr, qu'il avait été vérifié et revérifié.

Je ne pouvais pas espérer une meilleure occasion. Je lui ai demandé si je pouvais partir avec eux, de le demander aux deux autres, et pendant ce temps je verrais si je pouvais me procurer de l'argent par mes contacts. Nous avons décidé de nous retrouver une heure plus tard dans la salle de loisirs. J'ai expliqué à mon contact principal ce que nous combinions et je lui ai demandé de voir s'il pouvait trouver de l'argent pour moi.

A l'heure fixée, j'ai retrouvé George et il m'a dit que les deux autres types voulaient me parler. Après le dîner, je les ai rencontrés à la porte de derrière et ils ont été d'accord pour que je parte avec eux.

Tout était prêt, nous devons partir après l'appel de 9 heures, ce qui nous donnerait une heure jusqu'à l'appel suivant. On pouvait aussi compter sur une demi-heure à trois quarts d'heure de plus, parce qu'on tolérait un peu de retard pour l'appel, au cas où vous étiez endormi, ou en train de voler des pastèques ou de boire de l'alcool dans les champs. Mais, après ça, ils donneraient le signal d'alarme.

Je connaissais toutes les routes des environs, parce que je les avais suivies en voiture depuis un an en allant au travail. Je savais aussi les méthodes qu'ils employaient quand quelqu'un s'évadait. Je savais de quel côté ils chercheraient d'abord.

Ils feraient venir tous les gardiens pour aider à nous chercher. Comme ils habitaient tous très près, il ne leur faudrait pas long-

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

temps pour arriver, mais nous pouvions compter encore sur trente à quarante-cinq minutes avant que les recherches s'organisent. Nous serions loin depuis longtemps.

Je suis rentré, j'ai retiré mes chaussures de prisonnier et mis des chaussures personnelles, une chemise blanche et un de mes pulls. J'ai mis un short sous mon pantalon de prisonnier. On n'avait pas l'autorisation d'avoir des pantalons personnels à la ferme à cause de la possibilité d'évasion, mais, comme c'était l'été, nous n'aurions pas l'air suspect en short, surtout à Atlantic City (une ville de villégiature). Nous étions habillés comme des estivants.

J'étais à la ferme depuis plus d'un an et je n'avais jamais mis ma chemise blanche, parce que je ne recevais jamais de visites — c'est à cette occasion que la plupart des prisonniers les portaient. Mais, quand j'ai mis mes vêtements personnels, tout le monde a voulu savoir où j'allais. J'ai répondu à Atlantic City. Tout le monde a ri. Le gardien qui faisait l'appel a ri lui aussi quand je lui ai donné la même réponse.

Il faisait encore trop clair dehors au moment de l'appel de 9 heures. Alors, nous avons décidé d'attendre l'appel de 10 heures. Après l'appel, nous nous sommes retrouvés dans le bâtiment n° 2, qui était tout près du champ que nous devons traverser. Il y avait bien quelques mecs qui se promenaient au moment où nous nous sommes retrouvés, mais ils ne pouvaient avoir aucun soupçon en voyant quelqu'un traverser le champ à cette heure-là, parce que nous aurions pu être en train de voler des pastèques ou de chercher du vin ou de l'alcool dans notre cache.

Nous nous sommes glissés dans le champ un à un. Une fois dans le champ, les épis de maïs nous cachaient aux gens qui auraient pu nous voir de l'intérieur du bâtiment. Nous avons réussi à traverser la route et à entrer dans le jardin du directeur. Là, nous étions cachés par les arbres.

Nous avons été obligés d'aller jusqu'à la maison, parce que c'est là qu'était la voiture. Nous étions si près de la maison que nous pouvions voir le directeur et sa famille en train de dîner en regardant la télévision à la cuisine. L'un de nous a ouvert la porte de la voiture. La lumière s'est allumée à l'intérieur, alors deux d'entre nous se sont dépêchés d'entrer dans la voiture. Les deux

GEORGE BROWN

autres ont poussé la voiture, en marche arrière, dans l'allée, et nous nous sommes arrêtés à huit mètres de la route. Maintenant, il fallait faire vite. Nous avons soulevé le capot de la voiture. L'un des mecs a coupé et croisé les fils du démarreur. Le moteur s'est mis en marche et il a rattaché les fils. J'ai inspecté la route et je leur ai dit de sortir vite parce que aucune voiture n'arrivait. Nous étions en route dix minutes après avoir quitté le bâtiment n° 2.

Tout de suite après avoir dépassé l'entrée de la ferme, nous avons vu une des voitures de la prison sur la route. Ils patrouillaient, mais comme ils ne s'attendaient pas à ce que des prisonniers quittent la ferme en voiture, ils ne nous ont même pas regardés quand ils sont passés près de nous.

J'ai expliqué au type qui conduisait comment aller à Atlantic City. Quand ils feraient le prochain appel à la ferme, nous serions déjà arrivés.

A Atlantic City, nous avons décidé de nous séparer. George et moi, nous sommes restés ensemble pour le moment. Les deux autres sont partis vers l'ouest et nous vers le nord. George et moi, nous avons contacté un mec que nous avons connu en prison et il nous a donné un pantalon à chacun. Maintenant ça y était. Nous avons laissé l'auto dans un parking et nous sommes allés à la gare des cars pour New York. Mais le premier car ne partait que huit heures plus tard. Alors, nous nous sommes mêlés à la foule jusqu'au moment du départ, pour éviter que la police ne nous emmerde et s'aperçoive par hasard que nous n'avions pas de papiers.

Nous sommes arrivés à Harlem vers 9 heures du matin. Nous avons retrouvé des amis et un logement. Nous comptions chercher du travail et faire des économies. J'avais aussi fait le projet de contacter les Panthères. Cet après-midi-là, nous avons entendu à la radio que « quatre détenus se sont évadés de la ferme-prison de Leesburg ».

Le lundi suivant, nous sommes allés faire une demande de carte de sécurité sociale. Tout ce qu'il y avait à faire, c'était donner un nom, une date de naissance, le nom de notre père et de notre mère. Nous avons choisi tous les deux les noms que nous allions utiliser.

Grâce à une connaissance, nous avons trouvé du travail tous

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

les deux : Wright à plein temps et moi à mi-temps. Tout allait bien. J'ai pris contact avec des gens pour apprendre ce qui se passait politiquement dans la ville. C'est comme ça que j'ai appris que la ville grouillait d'agents du FBI recherchant Angela Davis. George et moi, nous avons décidé de partir le plus tôt possible, parce que New York était trop chaud et que la police vérifiait l'identité des hommes et des femmes.

Nous avons travaillé jusqu'à la fin de la semaine et, en ajoutant un peu d'argent que des amis nous ont donné, nous en avons assez pour acheter des billets pour Detroit et pour nos premiers jours là-bas.

Nous sommes arrivés à Detroit à 3 heures du matin. Comme nous n'y étions jamais allés ni l'un ni l'autre, nous avons demandé à un chauffeur de taxi de nous conduire à un hôtel tranquille et bon marché. Il nous a emmenés au cœur du ghetto. C'était un hôtel de « transit », qui louait des chambres à l'heure à des prostituées et à leurs clients. Le type qui était au comptoir nous a dit qu'il n'y avait rien de libre; mais nous savions qu'il mentait. Nous avons trouvé un autre hôtel et nous avons pris une chambre.

Le lendemain matin, nous avons recommencé à faire une demande de carte de sécurité sociale, parce que nous avons quitté New York avant d'avoir reçu celle que nous y avions demandée.

Nous avons trouvé du travail à la journée chez Manpower. Peu de temps après, George a trouvé du travail dans un restaurant et moi dans une blanchisserie industrielle. Nous avons pu aussi quitter l'hôtel et louer des chambres chez une femme.

Les forces de répression.

Peu après notre arrivée à Detroit, nous avons entendu parler des tristement fameux « quatre grands », quatre policiers blancs en civil, mesurant chacun plus de 1,83 mètre et pesant dans les 115 kilos. Quand des Noirs les voient venir, ils se dépêchent de s'écarter de leur chemin. Ils sont célèbres pour leur brutalité. Ils ont vite fait d'assommer un Noir. Ils ont aussi la réputation

GEORGE BROWN

de tirer sur les Noirs et ils transportent un arsenal « de poche » dans le coffre de leur voiture. Ils patrouillent sans arrêt dans les rues du ghetto en cherchant des histoires.

George a trouvé un nouveau boulot. Il devait aller à Baltimore, au Maryland, pour un stage de directeur adjoint au restaurant à service rapide Gino. Après son stage, on lui promettait un poste dans l'un des restaurants qu'on était en train de construire dans la banlieue de Detroit.

Je me suis donné un tour de reins en déchargeant une cuve de tapis. Ce travail avait été trop dur pour moi dès le début, mais je voulais le conserver pour avoir le temps d'économiser assez d'argent pour pouvoir chercher un autre boulot.

J'achetais régulièrement le journal des Panthères et je discutais souvent avec les Panthères qui le vendaient dans la rue. J'étais sur le point d'entrer au parti quand la police a fait une descente dans leurs bureaux.

C'est à ce moment-là que j'ai vraiment pris conscience de ma situation. Je m'étais évadé de prison parce que je croyais pouvoir faire plus à l'extérieur et entrer au parti des Panthères. Mais, une fois dehors, je me suis rendu compte non seulement que je risquais moi-même d'être arrêté à tout moment, mais que ma situation exposerait les Panthères à une nouvelle attaque, puisque tous les prétextes étaient bons pour une descente de police chez eux. On commençait aussi à savoir à l'époque que les Panthères et beaucoup d'autres groupes étaient fortement infiltrés.

J'ai été un peu secoué quand je m'en suis rendu compte, mais pas découragé. Ça voulait simplement dire qu'il fallait que je trouve un autre moyen de me rendre utile à la lutte.

Je passais mes matinées à chercher du travail et je passais l'après-midi à la bibliothèque où je m'étais inscrit. C'est là que j'ai appris par quelqu'un où je pouvais suivre un cours d'électronique. Je n'avais rien à payer pour suivre ce cours avant d'avoir obtenu mon diplôme et trouvé du travail. J'ai fait une demande et j'ai été accepté.

J'avais dépensé tout mon argent avant d'avoir pu retrouver du travail. J'avais terriblement envie de continuer à suivre mon cours, parce que après je pourrais trouver un poste de réparateur

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

de postes de radio et de télévision. Une année d'étude suffisait pour passer l'examen et avoir le diplôme.

Comme je ne pouvais pas aller à l'agence de placement dans la journée, je téléphonais tous les soirs et ils avaient aussi mon numéro de téléphone. L'employée de l'agence qui me cherchait du boulot m'a téléphoné un matin pour me dire qu'elle m'en avait trouvé un. Je pouvais enfin gagner de nouveau un peu d'argent. Mais il fallait que je cesse mon cours pour continuer à survivre. Le directeur de l'école a accepté de me donner un congé jusqu'à ce que j'aie les moyens de continuer ou que je trouve du travail de nuit.

Quand George est revenu du Maryland, il a pris un appartement tout seul et nous ne nous sommes plus vus pendant quelques mois à cause de nos horaires de travail différents.

A l'hôtel où j'habitais maintenant, on trouvait un échantillon de tous les rackets qui se pratiquent dans le ghetto. Il y avait la prostitution, on cambriolait les chambres pour voler n'importe quoi, les trafiquants et les drogués venaient faire leurs affaires à l'hôtel.

Un soir, en rentrant à l'hôtel après avoir quitté mon amie, j'ai vu que la rue où j'habitais et l'hôtel lui-même étaient bourrés de policiers. Mon premier mouvement a été de tourner le dos et repartir, mais ça ne servirait qu'à attirer l'attention, alors j'ai continué mon chemin. J'ai appris que le veilleur de nuit avait été assommé à coups de pistolet et dévalisé. Cet endroit attirait trop l'attention de la police. C'était trop dangereux pour moi! J'ai fait ma valise et j'ai changé d'hôtel dans la nuit.

J'ai appris par expérience que la première chose à faire en entrant dans une nouvelle chambre d'hôtel, c'est de fouiller dans tous les coins. On peut trouver n'importe quoi dans une chambre d'hôtel, des vêtements sales ou pleins de sang, un réchaud et une seringue, de l'héroïne ou d'autres drogues; les gens qui ont occupé la chambre avant vous ont pu laisser ou oublier n'importe quoi. Et ça peut vous attirer de graves histoires avec des drogués qui reviennent ou avec la police qui fouille la chambre.

Alors, après avoir fouillé sous le lit, sous le matelas et dans l'armoire, où je n'ai rien trouvé, j'ai tiré mes quelques affaires de ma valise et j'ai pris mon livre. J'avais fait le lit, je m'étais

détendu et je me préparais à lire quand j'ai remarqué des couvertures posées sur le dessus de l'armoire. J'ai tiré sur les couvertures et j'ai vu tomber un bout de papier. C'était en réalité un billet de dix dollars! Quelle veine! « Il y en a peut-être encore d'où ça vient. » J'ai grimpé sur une chaise pour jeter un coup d'œil. J'ai regardé à l'intérieur des couvertures. Il y avait encore cent dix dollars. Hooo! Qu'est-ce que c'était encore que cette histoire?!

J'ai entendu quelqu'un monter l'escalier. J'ai écouté pour savoir s'il s'arrêtait au troisième étage. Il s'est arrêté. Il venait dans le couloir vers la chambre où j'étais. Je n'ai pas bougé. Il s'est arrêté juste avant ma porte et est entré dans une autre chambre.

J'ai recommencé à faire mes bagages à toute vitesse. J'allais demander au bureau une autre chambre à un autre étage. J'ai entendu encore quelqu'un s'arrêter à mon étage. Il s'approchait de la chambre où j'étais. Celui-là s'est arrêté devant ma porte, puis a continué, a pris une clef et est rentré dans une chambre un peu plus loin dans le couloir. Ouf! Je l'avais échappé belle. J'ai attendu qu'il n'y ait plus de bruit et je suis sorti de la chambre.

J'ai dit à l'employé que je voulais une autre chambre. Il m'a dit qu'il n'y en avait plus. Je lui ai dit que je refusais de rester dans cette chambre parce que la serrure n'était pas bonne. Puisqu'il n'avait pas d'autre chambre, je voulais être remboursé. Nous avons discuté cinq minutes, il m'a rendu l'argent et je suis parti, plus riche de cent vingt dollars. J'ai trouvé un hôtel dans un quartier tranquille.

Le patron du restaurant où je travaillais vendait son commerce. Il m'avait promis une augmentation. Quand je la lui ai réclamée, il m'a dit qu'il ne pouvait pas me la donner, qu'il fallait que j'en discute avec les gens qui reprenaient le restaurant, mais je savais très bien qu'ils ne m'augmenteraient pas dès l'ouverture. Quand j'ai insisté en lui rappelant qu'il me l'avait promis, il s'est mis en colère et m'a dit de me faire régler ce qu'on me devait, qu'il n'avait plus besoin de moi.

Alors, me voilà reparti d'un bureau de placement à l'autre. Pour la plupart d'entre nous, les Noirs, ce n'est pas le chômage qui est un arrêt entre deux boulots, c'est le boulot qui est un arrêt entre deux périodes de chômage.

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

Comme je commençais à être à court d'argent et que je n'avais toujours pas de travail en vue, j'ai demandé à George si je pouvais habiter chez lui en attendant de retrouver du boulot. Il est venu me chercher ce soir-là.

C'est à ce moment-là que j'ai fait la connaissance de Melvin. Dès notre première conversation, j'ai vu qu'il était du type sérieux. Il avait les pieds sur terre et ne se donnait pas des airs.

J'ai continué à chercher du travail. Au bout d'un mois à peu près, l'employée du bureau de placement m'a conseillé d'essayer de demander l'assistance sociale.

Ça ne me plaisait pas du tout d'être assisté. C'est comme ça que j'avais grandi. Je connaissais toutes les humiliations qu'il fallait supporter, les gens qui vous posaient des questions sur des choses qui ne les regardaient pas. Les assistantes sociales se comportaient toujours comme si elles avaient pris de l'argent de leur propre poche pour vous en donner, vous avaient acheté avec ça et avaient le droit de vous refuser de mener une vie privée normale, comme tout être humain vivant dans un monde civilisé. Au bureau de l'assistante sociale, j'ai expliqué clairement dès le début que je voulais du travail et que j'accepterais n'importe quoi pour ne plus être assisté. On me donnait soixante-cinq dollars par mois pour le loyer et dix-huit dollars par quinzaine pour la nourriture. Ce n'était pas assez pour joindre les deux bouts.

J'ai passé un test d'aptitude à l'agence pour l'emploi pour décider quel genre de stage je serais capable de suivre. On m'a trouvé apte à toutes sortes de travaux. Comme il y avait encore de la place dans un cours d'électronique, j'ai été très heureux de pouvoir continuer dans cette branche. Ce cours était subventionné par le gouvernement fédéral, et ceux qui le suivaient touchaient quarante-huit dollars par semaine. On travaillait huit heures par jour, comme dans un véritable emploi.

Le Mouvement contre la guerre et le Mouvement de libération des Noirs se renforçaient. Les forces de répression travaillaient sans relâche. La répression politique et raciste s'intensifiait. On commençait à appliquer les *no knock laws*¹. Ça voulait dire que la police pouvait faire une descente chez quelqu'un sans

1. Les lois « Entrez sans frapper ». (N. d. T.)

s'annoncer pour que le suspect n'ait pas le temps de détruire des pièces à conviction avant d'ouvrir la porte. Il en résultait beaucoup de fusillades, de blessés et de tués, parce que les gens chez qui la police entrait par effraction pensaient qu'ils avaient affaire à des cambrioleurs et se défendaient.

A Detroit, ils utilisaient aussi des hélicoptères avec des projecteurs puissants qui pouvaient éclairer tout un pâté de maisons la nuit. C'était encore une méthode d'État policier pour espionner d'en haut la communauté noire.

La police s'efforçait d'empêcher les Musulmans noirs et les Panthères de vendre leurs journaux dans la rue, parce que des Blancs commençaient à acheter ces journaux, ce qui faisait que les Blancs prenaient de plus en plus conscience de la répression subie par les Noirs.

En août 1971, George Jackson a été assassiné dans la prison de San Quentin, en Californie. Bien sûr, les médias ont appelé ça tentative d'évasion. Nous savions tous que c'était un mensonge.

Je m'étais tellement attaché à George, après avoir lu *Soledad Brother*¹, qu'il me semblait que je le connaissais personnellement, que je le connaissais depuis longtemps. Il était un symbole de résistance pour moi comme pour beaucoup. L'administration de la prison avait essayé de le briser; quand ils ont compris qu'ils ne pouvaient pas le faire, ils l'ont tué. C'est la méthode déjà utilisée tant de fois avec nos leaders au cours de l'histoire. La liste de nos martyrs est longue.

Le provocateur qui avait pour mission de monter le coup pour le faire assassiner a maintenant reconnu publiquement que c'était une machination du gouvernement.

Beaucoup de prisonniers, d'un bout à l'autre des États-Unis, ont mis des brassards noirs en signe de deuil.

Le mouvement ne s'était pas encore remis de l'assassinat de George quand la plus grande révolte de l'histoire des prisons américaines éclata à la prison d'Attica, dans l'État de New York.

Des millions de gens ont entendu et vu pour la première fois des prisonniers dénoncer les conditions de vie dans les prisons et

1. Le livre de George Jackson, *Soledad Brother*, a été publié en français sous le titre *les Frères de Soledad*, aux Éditions Gallimard. (N. d. T.)

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

exiger que leurs droits en tant que citoyens des États-Unis soient respectés. Cette révolte a montré aux gardiens qu'ils étaient eux aussi opprimés par le système. Mais le plus important peut-être, c'est que la population blanche aisée, ou du moins la partie de la population américaine la plus éloignée des prisons et de la pauvreté, a pu voir de ses yeux à la télévision le manque de respect total pour la vie humaine du gouvernement américain, surtout quand il s'agit en grande majorité de la vie de non-Blancs. Beaucoup de gens en ont été choqués. Mais, en règle générale, ça met les gens aisés trop mal à leur aise de se souvenir de scènes de notre vie quotidienne.

Il devenait de plus en plus difficile de vivre dans la clandestinité. Nous devons toujours nous tenir dans l'ombre. Nous nous sentions chaque jour de plus en plus isolés.

Ce qui est très frustrant aussi dans la clandestinité, c'est qu'il faut accepter les humiliations qu'on rencontre. Il faut mendier ses moyens d'existence, accepter tous les boulots qu'on a la chance de trouver, parce qu'on est sans papiers. On est tout le temps en train de regarder par-dessus son épaule. On ne peut jamais se fier à des gens qu'on ne connaît pas très bien et on devient très soupçonneux.

Sous les balles des racistes.

Un samedi soir, en janvier 1972, j'ai décidé d'aller danser et voir des gens dont j'avais fait la connaissance en arrivant à Detroit. Je n'avais pas l'intention de rester dehors très longtemps. Je suis entré dans quelques bars, j'ai dansé un peu et j'ai parlé avec quelques-uns de mes amis. En arrivant au bar de Fester, j'ai bu une bière et je suis parti pour rentrer chez moi par le dernier bus.

J'ai suivi l'avenue Farmer jusqu'à l'arrêt de mon bus. Au coin de l'avenue et de la rue Monroe, il y avait un Blanc dans une entrée, à l'arrêt du bus. Je lui ai demandé s'il attendait le bus. Il a dit : « Non, j'ai une voiture », en me montrant une voiture garée devant le trottoir. « J'attends un ami. »

J'ai pensé que c'était bizarre d'avoir une voiture garée tout près et de rester dehors dans le froid et la neige. Mais c'est tout ce que j'ai pensé à ce moment-là. J'ai commencé à aller vers l'avenue Woodward pour voir si le bus arrivait. Puis, j'ai entendu des pas derrière moi et je me suis retourné pour voir qui c'était.

C'était l'homme que j'avais vu dans l'entrée qui venait vers moi. Il m'a rattrapé et m'a demandé si j'avais de l'argent. J'ai demandé : « Ouais, pourquoi? Combien est-ce que vous prendriez pour m'emmener au coin de Van Dyke et de la rue Harper? » Il a dit : « Je ne vous emmène nulle part, vous êtes peut-être du STRESS. » (Le STRESS est une brigade spéciale de la police.) Je lui ai dit que je n'étais pas un flic. Il s'est mis sans raison à jurer contre moi. Je lui ai répondu en jurant moi aussi; mais, comme je ne voulais pas d'histoires, j'ai commencé à m'éloigner. Je voulais monter dans le premier bus venu pour échapper à ce con. Je croyais qu'il y en avait un à la station, alors j'ai marché plus vite.

Le mec continuait à me suivre et à jurer. En arrivant plus près de la station, j'ai vu qu'il n'y avait pas de bus. Mais il fallait de toute façon que je continue à marcher pour semer ce type détraqué qui me suivait.

J'ai traversé la rue Bates. J'arrivais sur l'autre trottoir quand il m'a appelé. Je me suis retourné pour lui dire que je ne voulais pas d'histoires : « Alors, va au diable! » Il m'a dit : « Viens ici. » J'ai commencé à aller vers lui pour voir ce qu'il voulait. J'avais fait les trois quarts du chemin quand il a mis la main à l'intérieur de son manteau. D'après le mouvement qu'il faisait, je savais qu'il allait tirer un revolver. J'avais vu trop d'inspecteurs dans ma vie pour ne pas savoir ce qu'il faisait.

Je me suis retourné aussi vite que j'ai pu et j'ai couru dans la rue Bates vers la rue Farmer. Avant d'avoir pu faire cent mètres, j'ai été touché à la hanche gauche. Je suis tombé. Je me suis appuyé contre le mur pour me relever. J'ai recommencé à courir.

J'ai reçu une autre balle, cette fois dans la cuisse gauche. Ça m'a descendu de nouveau, mais je ne suis pas tombé tout à fait. Ma jambe droite supportait tout mon poids. J'ai continué à courir vers le parking de la rue Bates, espérant qu'il y avait des voitures

derrière lesquelles je pourrais me mettre à l'abri. Quand je suis arrivé là, je l'ai trouvé vide.

Il n'y avait rien d'autre à faire que de continuer à courir. J'ai vu des bâtiments devant moi; si je pouvais y arriver, je serais à couvert. Alors, j'ai commencé à zigzaguer et à courir en me courbant très bas pour offrir une cible plus petite. J'ai regardé derrière moi et il commençait à gagner du terrain. Je mettais toute mon énergie dans chacun de mes pas. J'ai senti du sang me couler sur la main gauche, mais je n'ai pas regardé. Je tâchais toujours d'arriver jusqu'à ces bâtiments devant moi.

Je me suis retourné de nouveau pour voir à quelle distance il était; j'ai vu qu'ils étaient deux maintenant à tirer sur moi, l'un sur ma droite et l'autre sur ma gauche. Ils étaient encore derrière moi, mais ils gagnaient du terrain. Puis, j'ai été touché à l'épaule droite. L'impact était si fort que mon épaule a été projetée en avant, ce qui m'a fait perdre l'équilibre. Je suis tombé face contre terre et j'ai glissé en avant. Je savais qu'ils seraient sur moi d'un moment à l'autre. Peut-être que, si je restais immobile et faisais le mort, ils ne tireraient plus.

Je ne faisais que me répéter : « Tu ne vas pas mourir, *surtout* ne meurs pas! »

Ils sont arrivés sur moi en courant. J'ai entendu l'un d'eux demander : « Est-ce que ce sale nègre est mort? » Celui qui avait commencé à tirer a dit : « Non, ce sale nègre n'est pas mort, il fait semblant. » Quelqu'un à ma gauche m'a lancé un coup de pied dans les côtes. Je n'ai pas bougé et je suis resté muet. J'ai entendu des gens derrière moi, des portières de voiture qui claquaient. Je me suis évanoui, mais j'ai repris connaissance pendant qu'on me soulevait pour me fourrer quelque part, peut-être dans un panier à salade. Je me suis évanoui de nouveau.

Je me suis réveillé sur la table d'opération, tenant mon estomac. Ils essayaient de me faire bouger la main.

Quand je me suis réveillé de nouveau, j'étais dans la salle des soins intensifs. J'ai appris que j'avais perdu plus d'un litre de sang, que mon cœur s'était arrêté de battre et que l'un de mes poumons s'était affaissé.

J'avais été touché six fois, à la main gauche (dont je n'ai jamais regagné l'usage complet depuis), à l'épaule droite, à la cuisse

gauche, à la hanche; mon poignet droit a été éraflé, et j'ai reçu une balle dans le bas du dos qui m'a beaucoup abîmé l'estomac, parce qu'ils avaient utilisé des balles dum-dum. Les balles dum-dum ont été interdites depuis longtemps par la Conférence de La Haye.

Pendant ma première journée dans la salle des soins intensifs, on ne m'a pas enchaîné à mon lit, alors j'ai compris que je n'étais pas encore inculpé. Mais le deuxième jour, on m'a enchaîné.

Cette nuit-là, on m'a transféré de la salle des soins intensifs à celle des prisonniers.

Le troisième jour, un juge est venu me dire que j'étais inculpé de vol à main armée.

J'ai demandé : « Contre qui? »

Il m'a montré la porte du doigt. Le cinglé à qui j'avais demandé s'il attendait le bus était sur le seuil et me regardait fixement. Je l'ai fixé aussi. J'avais pour ce fils de ... une haine si forte que je ne savais même pas qu'elle pouvait exister en moi. Je m'étais déjà juré de me venger de ces bêtes féroces qui m'avaient tiré dessus. Il n'a pas pu continuer à me fixer, il a tourné le dos et s'est éloigné dans le couloir.

Le juge a fixé ma caution à cinq mille dollars, en disant qu'il ne pouvait pas descendre plus bas. Puis, on a pris mes empreintes digitales. Je ne savais pas s'ils allaient découvrir que j'étais recherché parce que je m'étais évadé d'une ferme-prison.

Une semaine plus tard, j'ai été transféré à la prison du comté de Wayne, malgré le docteur. Il leur a dit nettement que j'étais trop faible pour essayer de m'évader. De toute façon, je ne pouvais pas marcher sans aide. J'ai quand même été transféré à la prison.

En prison, on aurait dû me mettre à l'infirmerie, mais on m'a mis dans une cellule et on m'a refusé tout traitement médical.

J'étais devenu l'une des nombreuses victimes du STRESS. Le STRESS était une brigade spéciale de policiers qui s'habillaient comme des passants ordinaires pour pouvoir se mêler à la foule (pourtant, la plupart des agents du STRESS étaient blancs et ils travaillaient surtout dans les quartiers noirs); ou bien ils se déguisaient en victimes faciles, comme par exemple un ivrogne, une femme ou une personne sans défense, pour que quelqu'un qui

passerait là par hasard se laisse prendre au piège et soit tenté d'abuser d'eux.

J'ai eu plus de chance que la plupart des victimes du STRESS. J'ai survécu. Le STRESS représentait moins de 1 % du total des effectifs de la police de Detroit, mais était responsable de 39 % des homicides. Les vingt-deux meurtres (dont vingt et un de Noirs) auxquels le STRESS a été mêlé ont un certain nombre de points communs : 1° les victimes sont souvent ivres et toujours en nombre inférieur aux attaquants; 2° la police affirme l'existence et l'utilisation d'armes mortelles, en général des couteaux; 3° la police a rarement pu produire ces armes comme pièces à conviction; 4° les témoins d'agissements illégaux du STRESS sont souvent intimidés et menacés; 5° comme dans mon cas, des accusations fausses et malveillantes sont souvent portées contre les survivants innocents des fusillades du STRESS¹.

Les meurtres du STRESS avaient déjà provoqué un mouvement de masse pour exiger sa dissolution.

Les quatre bêtes féroces sur lesquelles on avait épinglé des insignes de police en leur confiant des armes à feu avaient toutes déjà été mêlées à des fusillades. Charles Eggers, le « cinglé de l'arrêt du bus », avait déjà été mêlé à trois cas de fusillades non mortelles, Robert Miller à trois cas dont deux ont causé la mort des victimes, Gary Boiger à six cas dont l'un avait fait un mort, et Michael Ziolkowski, mêlé à sept cas, avait quatre morts « à son actif ».

D'après la loi, un policier doit faire savoir qu'il est un policier avant de tirer sur quelqu'un. Eggers ne l'avait pas fait. Je m'étais mis à courir bien avant de me rendre compte que j'étais tombé dans une embuscade du STRESS.

Toujours d'après la loi, un policier doit tirer un coup en l'air comme avertissement avant de tirer sur quelqu'un. Le premier coup que j'ai entendu m'a touché à la hanche.

Pendant que j'étais à la prison du comté de Wayne, la police m'a offert trois marchés si j'acceptais de plaider coupable à une accusation moins grave. L'accusation de vol à main armée, si

1. Voir l'article de Scofield Coryell paru dans *le Monde diplomatique* de mai 1978. (N. d. T.)

j'étais déclaré coupable, pouvait me faire condamner à la prison à vie. Ils m'ont d'abord offert quinze ans, puis sept ans et quand j'ai refusé ça aussi, ils m'ont offert deux à trois ans. J'ai tout refusé. Pour commencer, je n'allais pas plaider coupable pour un crime que je n'avais pas commis et sauver ainsi la peau des assassins. Je me suis promis de me joindre au Mouvement pour l'abolition du STRESS, si jamais je sortais de cette prison.

Je me suis senti assez soulagé quand j'ai compris que la police n'avait pas découvert ma véritable identité. A l'époque, j'étais connu sous le nom de Harold Singleton, ce qui voulait dire aussi que je n'avais pas de casier judiciaire.

J'ai été acquitté de tous les chefs d'accusation par un jury composé de cinq Noirs et sept Blancs. Le jury s'était rendu compte qu'il s'agissait d'un coup monté. La cause principale de mon acquittement, c'est que le Mouvement pour l'abolition du STRESS était devenu si puissant que le grand public, et pas seulement la communauté noire, était au courant des meurtres que l'on commettait contre les Noirs. Sinon, le jury aurait sans doute cru à la version de la police, comme ça s'était passé à Elizabeth.

Quand j'ai été libéré, je suis passé à la télévision avec cinq autres personnes qui avaient échappé à une fusillade du STRESS, pour raconter les circonstances de chacun de ces incidents particuliers. Je portais des lunettes noires, pour que les agents du STRESS me reconnaissent moins facilement s'ils voulaient mettre à exécution les menaces que j'avais reçues après le procès. Les lunettes me servaient aussi à cacher ma véritable identité à ceux qui auraient pu me reconnaître par hasard et connaissaient mon vrai nom.

En sortant de prison, j'avais un autre problème à résoudre, je voulais retrouver mes dents. Mon deuxième jour à la salle de soins intensifs de l'hôpital, je me suis réveillé parce que j'étouffais. Mes fausses dents s'étaient détachées et étaient tombées dans ma bouche. Elles bouchaient le passage de l'air. Ma respiration est devenue sifflante et l'infirmière est venue voir ce qui n'allait pas. Elle a vérifié toutes les machines et les tubes et n'a rien trouvé, alors elle m'a demandé ce que j'avais. Je ne pouvais pas parler, alors j'ai continué à respirer en sifflant. Je ne pouvais

pas faire signe avec mes mains parce qu'elles étaient enchaînées au lit. Elle a appelé une autre infirmière pour l'aider à résoudre le problème. Finalement, en utilisant toutes mes forces, je suis arrivé à soulever la tête. Alors, elles ont compris mon problème. Ouf! Elles m'ont retiré mes dents et m'ont dit qu'on me les rendrait quand on me transférerait dans une salle normale.

Quand on m'a transféré à la prison, on ne m'avait pas encore rendu mes dents. Je pensais qu'elles étaient peut-être dans mes affaires personnelles qu'on garde à la prison. Mais elles n'étaient pas là non plus.

Alors, après avoir quitté la prison, je suis allé demander mes dents à l'hôpital. On m'a envoyé au bureau des objets trouvés. Mon tour est arrivé après avoir attendu quelque temps et j'ai demandé mes dents à l'employée. Elle a dit : « Quelles dents? » Je lui ai expliqué. Elle a cherché mon nom dans le registre mais n'a rien trouvé. Alors, elle m'a dit d'attendre un moment et elle a ramené un sac plein de dents. Elle pensait qu'elles étaient peut-être là-dedans.

Je n'aurais jamais cru que tant de gens avaient les dents de devant en moins. Il y en avait de toutes les formes, de toutes les tailles et de toutes les couleurs. J'ai commencé à chercher dans le sac, mais j'ai renoncé. C'était impossible de retrouver les miennes dans cette jungle de dents et je n'avais sûrement pas l'intention de les essayer pour voir celles qui m'allaient. Alors, je suis reparti comme j'étais venu — sans dents.

Après ma libération, j'ai fait la connaissance de Joyce; je l'avais vue pendant tout mon procès. Elle habitait avec Jean et Mel. Je suis allé moi aussi habiter avec eux tous. Nous avions beaucoup en commun. Nous cherchions tous des réponses aux problèmes du racisme et de l'exploitation. Nous pensions que le vaudou était quelque chose qui pouvait nous aider à nous unir en tant que Noirs. Mais nous avons constaté, chaque fois que nous avons essayé de parler aux autres du vaudou, qu'ils pensaient que ça voulait dire tuer les gens, boire du sang... Ils le confondaient avec la sorcellerie, ce qui est quelque chose de tout différent. Pour nous, le vaudou signifiait la vie et la nature.

Nous avions tous un sentiment d'insécurité. Nous partageons les mêmes peurs : celles d'être découverts, arrêtés ou tués. Le

STRESS m'avait déjà promis que je n'aurais pas autant de chance la prochaine fois.

Une seule issue.

Il fallait que nous trouvions le moyen de sortir de notre isolement. Nous étions devenus complètement désespérés. Nous avons discuté de toutes sortes de possibilités, mais nous sommes arrivés à la conclusion que, la seule chose à faire, c'était quitter le pays. Nous voulions rejoindre les Panthères en exil, en Algérie. Nous n'avions pas les papiers nécessaires pour quitter le pays légalement. A l'époque, beaucoup de gens qui voulaient quitter le pays détournaient des avions, parce que c'était très facile à faire. Presque chaque semaine, on pouvait lire dans le journal qu'un avion avait fait un détour par Cuba. Nous pensions aussi que c'était une façon d'attirer l'attention internationale sur les problèmes des Américains noirs.

Quand Roger Holder et Catherine Kerkow ont détourné un avion en juin 1972, emportant cinq cent mille dollars en Algérie, nous avons pris notre décision. Nous allions demander un million, parce que nous savions que les Panthères avaient besoin d'argent, et, de plus, nous pensions que le gouvernement des États-Unis a une grosse dette envers les Noirs...

En traversant l'Atlantique, j'ai entendu le navigateur demander à Jean pourquoi nous voulions quitter « le pays le plus libre du monde ». Il disait : « Regardez-moi, je suis un immigrant, je viens d'Europe. Je ne suis même pas né dans votre pays. Regardez où j'en suis, j'ai un bon métier. Vous pouvez faire la même chose. »

Jean s'est mise en colère : « Ouais, regardez-vous ! Vous pouvez venir dans "notre pays le plus libre" et, dès que vous débarquez, vous avez plus de droits et plus de possibilités que nous qui y sommes nés et où nous avons été élevés. Nos ancêtres ont aidé à bâtir ce pays. Vous avez raison ! Regardez-vous ! La seule différence entre vous et nous, c'est que vous n'êtes pas né du mauvais côté de la ligne de couleur dans ce creuset (melting pot). »

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

L'image de l'Amérique est fondée sur le principe du « gros mensonge » : « Si vous répétez un gros mensonge assez longtemps, on finira par le croire. »

On sait dans le monde entier que l'Afrique du Sud a un régime raciste. Le gouvernement d'Afrique du Sud ne cache pas sa haine des non-Blancs.

Mais les États-Unis ont conservé une image libérale, même au temps où les Noirs étaient achetés et vendus comme du bétail. Ils ont conservé une image libérale malgré les lois disant que les Noirs sont inférieurs aux Blancs.

Chaque fois que le mensonge de cette image libérale est démasqué, les rouages du service des relations publiques se mettent à tourner pour persuader les gens de croire à un nouveau « gros mensonge ». Aujourd'hui, les États-Unis luttent pour reconquérir cette image libérale, après avoir employé le terrorisme au Viêt-nam, après avoir employé le terrorisme dans le pays même contre les forces pacifiques et contre les forces qui luttent pour la justice sociale.

Parce que l'image de l'Amérique a été ternie par les révélations du Watergate et ses conséquences, ceux qui élaborent la politique ont décidé d'aller chercher dans les plantations un diacre portant sa Bible sous le bras comme candidat à la présidence. Aujourd'hui, le gouvernement des États-Unis est obligé de trouver un nouveau « gros mensonge ». Le rôle du président est de lancer ce « gros mensonge ».

Alors qu'il prêche les droits de l'homme aux autres pays, le droit le plus fondamental, celui de gagner sa vie, n'existe pas pour 60 à 80 % des jeunes Noirs du ghetto. Les droits civiques que nous avons conquis par une lutte acharnée deviennent de plus en plus lettre morte sous son administration; les nazis et le KKK (aidés par les tribunaux) agissent plus ouvertement aujourd'hui qu'ils ne l'avaient jamais fait au cours des dix dernières années.

Alors qu'il lance le « gros mensonge » de la liberté d'expression et de conscience, qu'il condamne la persécution, etc., les « dix de Wilmington », Delbert Tibbs, Geronimo Pratt, Assata Shakur ¹

1. Voir, en annexe, « Les dix de Wilmington », p. 302 sq. (N. d. T.)

et beaucoup de nos autres frères et sœurs à la peau noire, brune, rouge et blanche sont en prison pour l'unique raison qu'ils ont été victimes de coups montés par le gouvernement afin de les empêcher de lutter pour leur liberté.

Le peuple exige de Carter la grâce des « dix de Wilmington ». Carter hésite. Quand il était gouverneur de Georgie, il n'avait pas hésité à faire célébrer dans son État une journée en l'honneur de William Calley, l'assassin condamné pour le massacre de femmes et d'enfants vietnamiens à My Lai. Mais, bien sûr, Calley est blanc et toutes ses victimes étaient des non-Blancs.

Alors que le président prêche les droits de l'homme au reste du monde, une main sur la Bible, il menace le reste du monde de la bombe à neutrons qu'il tient dans l'autre.

La liste des « gros mensonges » est longue. Mais le *hic* quand on ment, qu'on fasse de gros mensonges ou de petits mensonges, c'est que tôt ou tard on se retrouve face à face avec la vérité.

La répression que le gouvernement de Nixon a employée contre le mouvement a réussi, il est vrai, à faire subir des échecs à celui-ci. Mais aujourd'hui le mouvement se renforce et Carter doit faire face à ces mensonges. Notre peuple — le peuple américain — est de nouveau en marche.

Il y a eu les dix mille personnes, Noirs et Blancs unis, qui se sont rassemblées devant la Maison-Blanche le 18 mars de cette année pour exiger la libération des « dix de Wilmington » et de tous les prisonniers politiques.

Il y a eu les dix mille autres qui exigeaient le 15 avril que la Cour suprême casse le jugement raciste de l'affaire Bakke¹

1. L'affaire Bakke remue les États-Unis depuis de longs mois, car elle remet en cause les acquis pour une meilleure accession des minorités raciales aux universités, à la formation professionnelle et aux emplois (essentiellement ce qui est appelé « Affirmative Action Program » — « programme d'action positive »). Par exemple, les universités garantissaient certains quotas (ou contingents) d'entrées aux minorités raciales diverses, afin que les Blancs seuls n'occupent pas toutes les places.

L'affaire Bakke illustre une régression de cette politique d'ouverture : Alan Bakke, un Blanc de trente-sept ans, était technicien d'un centre de recherche spatiale. Il a décidé de changer de spécialité et a posé sa candidature, sans succès, auprès de plusieurs universités. Voulant finalement s'inscrire à l'école de médecine Davis (de l'université de Californie), et y ayant été refusé, il a entamé une procédure contre l'université, plaidant qu'il était victime d'un « racisme à rebours », fonctionnant en faveur des Noirs, Indiens et Portoricains contre les Blancs. L'affaire a pris une

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

et qui exigeaient le plein emploi pour la jeunesse américaine.

Il y aura encore à l'avenir des milliers et des millions d'Américains qui exigeront la justice en Amérique.

« Nous nous masserons devant sa porte en si grand nombre que le grondement de nos pas fera trembler la terre » (George Jackson).

*Maison d'arrêt de Fleury-Mérogis, France.
Avril 1978.*

dimension nationale quand Bakke a gagné son procès et que l'université a fait appel.

La Cour suprême des États-Unis vient récemment de trancher dans un jugement qui, dans le fond, soutient les opposants à l'intégration en matière d'éducation et d'emplois. Si l'« Affirmative Action Program » continue théoriquement d'exister, le système des quotas a cependant été jugé inconstitutionnel et supprimé, ramenant ainsi à une situation de dépendance du bon vouloir des administrations et des employeurs. (N. d. T.)

Jean Carol McNair

JEAN CAROL MCNAIR (NÉE ALLEN).

Née le 11 octobre 1946, à Winston-Salem, en Caroline du Nord.

De 1964 à 1968,

elle est étudiante au collège de Winston-Salem,

où elle est formée comme professeur d'éducation physique.

Le 25 août 1969, elle épouse Melvin McNair.

En janvier 1970, elle suit Melvin à Berlin-Ouest.

Le 7 mai 1970, naissance de Johari.

Elle quitte Berlin en juin 1970 et s'installe à Detroit, Michigan,
en octobre 1970.

Le 25 octobre 1971, naissance d'Ayana, à Detroit.

Le 31 juillet 1972,

elle participe au détournement d'un avion sur l'Algérie.

Traduction : Natacha Duché.

ÊTRE NOIR

*Il y en a qui diraient
Quel lourd fardeau tu es
Moi je dis
C'est une joie d'être noir
Il y en a qui diraient
Une lourde chaîne te retient
Moi je dis
C'est un peuple qui pousse pour naître
Et qui jamais ne reviendra
Sur ses pas
Des voix, des millions
Qui exigent d'être entendues
Des intelligences, des millions
Qui refusent le refus
Toujours pousser
Jamais satisfaits
Jusqu'à ce que notre humanité
Ne soit plus déniée
Lutter toujours
Pour donner
Lutter toujours
Pour vivre
Pousser toujours
Vers quelque chose de meilleur
Travailler toujours*

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

*Pour briser les chaînes
Refuser les tentatives
D'écrasement
Assurer la venue
Du changement
Notre histoire
Chants de vie qui engendrent l'avenir
Nos vies... nous sommes demain
Le meurtre
Pour nous retenir d'avancer
L'organisation
Et nous fleurirons la vie de nos morts
Tout un peuple
Qui refuse la défaite
Tout un peuple qui refuse d'être effacé
Amérique
Aussi longtemps que nous vivrons
Nous serons toujours là
Pour te pousser vers la vie.*

Jean Carol McNair.
Maison d'arrêt de Fleury-Mérogis, France.
Juillet 1976.

★

Fleury-Mérogis, le 1^{er} septembre 1977.

Chère Madame Jolas¹,

J'espère que cette lettre vous trouvera en bonne santé et que tout va bien pour vous. Au cas où vous vous demanderiez qui vous envoie cette lettre, sachez que je suis détenue à Fleury-Mérogis avec trois autres Noirs américains, sous l'inculpation

1. Cette lettre a paru dans la revue *Esprit* (janvier 1978). (N. d. T.)

d'avoir détourné un avion en 1972. Des amis m'ont fait savoir que vous nous aviez aidés dans le passé et que vous souhaitez nous aider encore. De la part de tous les quatre d'entre nous, je vous dis merci pour l'intérêt que vous nous avez manifesté et l'aide que vous nous avez apportée. Car, sans votre aide et celle de beaucoup d'autres personnes comme vous, nous serions maintenant dans une prison de Georgie. Et nous serions là-bas non parce que nous sommes des criminels, mais parce que nous aimons tant la vie que nous n'avons pu rester passifs ni contempler en observateurs comment on détruisait inutilement des vies — non seulement dans nos propres communautés d'un bout à l'autre des États-Unis, mais au Viêt-nam également.

Vous avez un dossier nous concernant et vous savez déjà sur nous un certain nombre de choses. Il faut ajouter que, de manière générale, nous avons un amour immense pour les hommes et pour toutes les autres formes de la vie. Nous avons un profond respect pour l'humanité et nous pensons qu'elle devrait tout entière avoir la possibilité de se développer dans la mesure où les capacités de chacun le permettent. Cela veut dire, nécessairement, qu'on lutte contre les institutions qui dénie ce droit, le racisme étant l'une de ces institutions. Cet amour et ce respect n'incluent pas seulement les Noirs, mais les hommes en général, bien que cet amour ne soit pas aveugle. Je ne peux pas aimer un George Wallace¹ ou un Richard Nixon.

Pour parler davantage de moi-même, les souvenirs de l'époque où j'étais enfant sont nombreux et marquants. L'un concerne une promenade le long d'un des petits chemins retirés de la Caroline du Nord : une de mes tantes m'a dit qu'« Untel avait disparu une nuit, à cet endroit même. Le Klan l'avait eu. » Et, après cette révélation, j'ai commencé à écouter davantage ce qu'on disait autour de moi au sujet de tels incidents. Et, ce faisant, j'ai commencé à découvrir que la disparition d'Untel ou d'Untel était chose commune, non seulement à Winston et dans le voisinage, mais aussi dans d'autres parties de la Caroline du Nord que

1. George Wallace, gouverneur d'Alabama, fut un champion de la résistance à la politique d'intégration raciale durant les années 60; et quatre fois candidat à la présidence. (*N. d. T.*)

j'avais eu l'occasion de visiter. (Des années plus tard, j'ai appris que des incidents de ce genre arrivaient dans le pays tout entier. Bien que le Michigan — l'État où nous avons vécu en dernier — fût dans le Nord, c'était aussi moche qu'en Caroline, au Sud, quoique en plus raffiné : à notre arrivée, la première chose contre laquelle on nous a mis en garde, c'était que dans les villes les Noirs ne devaient pas se faire prendre après la tombée du jour. Ou alors, on risquait la mort, car le Ku Klux Klan était très actif dans la région. Plutôt que de hasarder leur vie, les Noirs évitaient les quartiers en question. Du fait qu'il était nécessaire pour nous de vivre dans les villes, échapper à des policiers agissant comme les hommes du Klan était un problème supplémentaire, comme en témoignent les balles tirées sur George Brown.)

Pour en revenir à mon enfance, ces incidents ont causé en moi de la colère et de la surprise. De la surprise, parce qu'ils m'ont amenée à comprendre que des gens pouvaient haïr aveuglément, au point de tuer un être humain à cause de sa couleur. De la colère, parce qu'il est injuste de tuer une autre personne du seul fait que, sans y être pour rien, elle est d'une autre couleur que vous en naissant.

Un autre souvenir : être amenée en autocar dans une école noire située à plus de vingt-cinq kilomètres de la maison. A six ans, il fallait me lever à 4 heures et demie du matin pour prendre l'autocar à 6 heures, dans l'obscurité, et ensuite passer à côté de nombreuses écoles blanches, l'une d'elles étant seulement à cinq ou six kilomètres de chez nous. En route, nous passions le long d'un champ de coton. Des adultes noirs cueillaient le coton. Étant donné que nous allions à l'école avec quelques-uns de leurs enfants, j'ai appris que leurs parents travaillaient du lever au coucher du soleil. Et ça, c'était encore peu après 1950.

Bien que, dans le Sud, les Blancs comme les Noirs avaient eu le ramassage scolaire depuis des années, ce ramassage scolaire est devenu un objet de polémiques violentes en 1970 parce qu'il permettait l'intégration. Le mouvement contre le ramassage scolaire commença dans le Michigan, à huit kilomètres de chez nous. Quand il prit forme, des Blancs ont fait sauter des autocars, les enfants noirs ont été lapidés par des adultes blancs, le principal d'une école noire a été enduit de goudron et de plumes. Aujourd-

d'hui encore, en 1977, des enfants noirs vont à l'école escortés par la police pour empêcher que la foule des parents blancs en fureur ne leur fasse du mal. A Boston, en 1975, un enfant noir a été lynché parce qu'il voulait aller dans une école blanche « pour y recevoir une éducation meilleure ».

Pendant les premières années de ma vie, j'ai très peu vu mon père. Il revenait du travail, vers 3 ou 4 heures du matin, et il était debout à nouveau vers 7 heures du matin pour se rendre à son second travail. Quand je suis allée à l'école, on m'a appris que « les Noirs sont paresseux ». C'est ce qu'on lit dans les livres d'histoire. Pourtant, autour de moi, je voyais exactement le contraire.

Jusqu'en 1963, dans des endroits tels que les palais de justice, les bâtiments publics, les magasins, il nous fallait utiliser des entrées particulières, faire la queue à part et nous asseoir dans des endroits réservés aux Noirs. Les toilettes publiques étaient séparées. Celles qui nous étaient assignées étaient généralement sales et malsaines. Mes parents nous préservaient autant qu'ils le pouvaient de l'hostilité raciale, et la première fois qu'on m'a appelée « sale négresse » j'étais dans un piquet de manifestants. (J'avais déjà entendu, cependant, d'autres que moi être appelés « sales nègres ».) Cela m'a mise en colère, mais en même temps j'en ai été fière, car manifester, c'était combattre contre le fait qu'on vous appelle « sale nègre » et contre les autres injustices que d'être noir vous obligeait à subir.

Quand j'avais neuf ans, les journaux ont parlé de l'affaire Emmett Till, un Noir de seize ans qui avait été kidnappé, brutalisé, torturé, pour avoir regardé une femme blanche. Grandir en Amérique, quand on est noir, ce n'est pas seulement connaître les privations, la faim, le souci de savoir comment faire durer jusqu'à la prochaine paye le maigre salaire qu'on reçoit. C'est aussi connaître la tristesse et, aujourd'hui encore, quelque chose qui ressemble à un deuil interminable pour les millions de vies qui sont gâchées et intentionnellement brisées tous les ans.

Une autre triste réalité est le fait que très peu de femmes noires deviennent adultes sans avoir connu une tentative de viol au moins. Mon tour est venu quand j'avais onze ans. J'en suis encore plus triste du fait que trois autres enfants noires, la plus jeune ayant

neuf ans, furent violées avant que l'homme eût été pris. En 1957, Winston était en avance sur d'autres régions de la Caroline du Nord. Dans bien des régions de cet État et du pays, un Blanc ne pouvait être condamné pour le viol d'une Noire. A Winston, l'homme en question reçut six mois de prison. Pourtant, la Caroline du Nord a l'un des taux de condamnation à mort parmi les plus élevés du pays quand il s'agit de Noirs qui ont violé, ou qui ont prétendument violé, une femme blanche. Emmett Till, lui, a perdu la vie pour avoir osé en regarder une.

Deux ans plus tard, j'étais parmi les manifestants, ce qui m'a donné un grand espoir de voir nos vies changer. J'en suis revenue plus tard, car j'ai compris que bien des choses élémentaires — le logement, la formation professionnelle, l'emploi — étaient restées en l'état. Les mauvais logements, les rats, les cafards, l'éducation au rabais étaient toujours là. Les fonctionnaires du gouvernement avaient un double langage et participaient même au meurtre et à la répression des Noirs et des Blancs qui travaillaient pacifiquement au changement. Les lois n'étaient que des chiffons de papier. De notre côté, pourtant, il y avait du changement. Les Noirs et les jeunes en général refusaient que les choses restent comme elles étaient et ils continuaient à les contester, elles et la politique du gouvernement.

A partir de ce moment, la vie ne fit que m'ouvrir les yeux sur les hypocrisies et les mensonges de notre gouvernement et de ses forces répressives. La désillusion était profonde, mais, en même temps, je comprenais que la vie change dans la mesure où les gens ont assez d'élan pour travailler à la rendre meilleure.

A cause de la nature de l'acte que nous avons commis, je sais qu'il est difficile pour beaucoup de gens de nous apporter leur soutien, surtout s'ils ne savent pas ce qu'a été notre vie et ne comprennent pas en quoi nous avons changé depuis. Pour nous tous, 1972 a été le point culminant d'une période de frustration, de désillusion, de dépression et de désespoir immenses, nés des conditions de vie faites à notre peuple. (Le fait que George Wallace ait remporté, dans l'État du Michigan, une victoire électorale écrasante aux élections primaires de mai 1972 vous donnera une image plus précise de la situation de cet État.) Les hypocrisies et les mesures répressives du gouvernement et des

forces de l'ordre nous poussèrent à un point où nous ne pouvions plus ne pas agir. Aujourd'hui, bien que nous comprenions pourquoi nous avons agi comme nous l'avons fait, nous sommes en désaccord avec cela et nous savons que de tels actes sont destructeurs et ne font pas de bien à notre peuple. Merci de votre compréhension et d'avoir accepté de lutter pour notre liberté.

Enseigner dans le ghetto est une expérience que je n'oublierai jamais. Ce qui m'a touché le plus, c'est que la situation que nous avons connue tous les quatre quand nous étions écoliers se prolongeait en 1970. Après une décennie de « lutttes intenses » et de lois faites pour « améliorer » leur condition, les enfants noirs abandonnaient l'école plus nombreux que dans le passé. L'indifférence des enseignants et leur mépris étaient des problèmes majeurs. Pour beaucoup d'élèves, l'école ne faisait que gaspiller leurs possibilités. Parce qu'ils étaient noirs, ou pauvres, ou les deux, peu d'enseignants se souciaient d'eux vraiment : ils ne s'intéressaient qu'à leur salaire. Il y en avait peu qui avaient vraiment pour but de préparer les enfants à devenir des membres actifs de la société, pourvus d'une bonne éducation, capables de se prendre en main et d'assumer leurs responsabilités vis-à-vis des autres. Quand nous allions à l'école, que de talents et d'énergies créatrices ont été gâchés ! Il y avait parmi nous de futurs écrivains, ou des peintres, des poètes, des musiciens, mais parce qu'ils étaient noirs et pauvres, il n'y avait personne pour leur donner l'aide financière ou les encouragements nécessaires à leur passage dans des écoles où leurs talents puissent s'essayer et se développer. J'en ai connu plusieurs qui ont osé porter leur rêve au-delà des frontières tracées autour des existences noires. Ils demandaient à leurs parents de les envoyer dans des écoles spécialisées, mais, évidemment, même s'ils réussissaient à se faire admettre (chose pratiquement impossible), leurs parents ne pouvaient que refuser. Ils gagnaient juste assez pour vivre à la petite semaine. Parmi ces élèves, beaucoup ont abandonné l'école. Et la même chose se reproduisait en 1970. Oh, on en laissait passer un petit nombre; mais, un petit nombre, c'est loin de la majorité qui avait besoin d'aide. (Quand Agnew déclara : « L'université, c'est pour une aristocratie », et que Nixon manifesta son accord en supprimant toutes les subventions qui avaient

permis aux Noirs pauvres d'entrer à l'Université, les chances de s'épanouir, pour ceux-ci, ont disparu.) Comprenant qu'ils recevaient un enseignement au rabais, un enseignement ne leur donnant pas les qualifications qui leur auraient permis de vivre correctement; voyant l'indifférence et le mépris des enseignants; voyant qu'il n'y avait pas d'espoir de développer leurs dons et de satisfaire leurs intérêts, ils ont abandonné eux aussi.

Bien des fois, je m'interroge sur ceux qui ont ainsi quitté l'école. Comment s'en sortent-ils aujourd'hui? Combien d'entre eux ont grossi les statistiques criminelles, combien y en a-t-il en prison? Combien ont succombé à la drogue ou à l'alcoolisme? Combien vont encore y succomber?

Le fait de vivre à l'étranger nous a donné la possibilité de nous développer l'esprit comme jamais nous n'aurions pu le faire aux États-Unis. Le bénéfique, pour nous, a été éducatif, culturel et nous avons même commencé à apprendre des métiers. De plus, cette expérience nous a libérés psychologiquement. A cause du racisme, on est toujours conscient de sa race aux États-Unis. Nous ne pouvions oublier un seul instant que nous étions des Noirs. Tant de choses nous le rappelaient — et cette conscience, en un sens, était comme un nuage lourd, oppressant, qui enveloppait tout. Ici, nous avons pu nous détendre. Pouvez-vous imaginer quel soulagement ça peut être? Est-ce assez clair, ce que j'en dis? Nous souhaitons tous que nos enfants sachent ce que c'est que de vivre en France — il y a là tant de moyens de s'épanouir.

En prison, il est très difficile de ne pas penser à l'avenir, de ne pas faire de plans. Comme nous voudrions sortir d'ici et recommencer nos vies! Il est très difficile de ne pas être pris d'impatience. Nous pensons à nos enfants, à des projets d'études et de travail, et la perspective de l'étape suivante nous tenaille. Nous n'avons pas eu nos enfants près de nous depuis si longtemps! Le plus jeune n'avait que treize mois quand ils nous ont séparés. Quelle douleur, cette séparation! L'année dernière, à la même époque, nous pensions qu'à ce jour nous les aurions déjà avec nous, et c'est une grande déception que cet espoir ne se soit pas réalisé. Nous essayons de nous reconforter à la pensée que maintenant, au moins, il y a la possibilité de les revoir un jour,

tandis qu'auparavant il y avait seulement, en perspective, des années d'attente et la douleur d'être séparés d'eux.

On m'a dit que vous aviez quatre-vingts ans. Comme vous devez être riche d'expériences! Je sais que ce sera un plaisir de vous parler. Si je vis jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, je me considérerai comme très privilégiée. En fait, je voudrais que nous vivions assez pour arriver jusqu'à cent dix ans. J'aime tant la vie et j'aime tant vivre que je veux que nous poursuivions l'expérience de vivre aussi longtemps que possible.

Et il y a tant de choses dans ce monde que je ne connais pas, que je veux connaître, que j'ai besoin de connaître. Bien des fois, je suis prise de colère à la pensée des années gaspillées dans une salle de classe à recevoir une « éducation » qui faisait tout pour nous embrouiller, nous empêcher d'apprendre, nous empêcher de connaître les vrais sens de la vie. Je n'ai jamais compris l'étendue de la non-éducation que nous avons reçue à l'école jusqu'à ce que nous soyons venus ici. Il y a tant de choses qui vont de soi pour les autres et qui sont nouvelles pour nous. Vingt-quatre heures par jour, c'est trop peu de temps pour compenser toutes ces années-là. Et même là, nous avons de la chance : nous avons au moins la possibilité d'essayer. Tant de millions d'entre nous n'en auront jamais l'occasion. Nos enfants auront de la chance eux aussi : alors qu'il nous a fallu vingt ans rien que pour commencer à faire ce voyage, le voyage commencera plus tôt pour eux.

On m'a dit que vous êtes du Sud. De quelle région? Si ça n'est pas trop personnel, puis-je demander quand vous avez quitté les États-Unis? Cela m'intrigue. On ne rencontre pas trop souvent des gens qui choisissent de s'exiler. Ou ai-je tort de supposer cela?

Cela vous plairait-il de venir nous voir? Si c'est trop fatigant pour vous de nous voir tous les quatre, je serais très heureuse si vous vouliez me faire une visite à moi. Bien sûr, nous n'aurions que trente minutes pour parler, mais, si cela vous est égal, je serais ravie que vous veniez. Si vous le voulez, pour obtenir le permis, il vous faudra prendre avec vous deux petites photos et aller au palais de justice demander M. Louis Chavanac, juge d'instruction. C'est possible d'y aller chaque jour à 1 heure et de deman-

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

der l'autorisation de me voir ou de nous voir, selon ce qui vous est le plus commode. A tout hasard, je vous donne notre adresse à tous :

| | | | |
|-----------------------|-----------------|-----------------------|---------------|
| Jean C. McNair | Joyce Tillerson | George Brown | Melvin McNair |
| 1847 | 1848 | 53825 | 53866 |
| | | Bâtiment 4 | |
| Fleury-Mérogis Femmes | | Fleury-Mérogis Hommes | |

Avec cette dernière information, je m'arrête pour le moment. Ça a été un plaisir de vous écrire. J'espère vous voir bientôt.
Sincèrement,

Jean McNair.



Fleury-Mérogis, le 18 octobre 1977.

Chère Madame Jolas,

J'espère que cette lettre vous trouvera en bonne santé. Pardonnez-moi d'avoir tardé à vous répondre, il m'a fallu longtemps pour écrire cette lettre. Nous n'étions pas dans les meilleures conditions pour nous parler et j'ai senti le besoin de vous écrire pour répondre plus en profondeur à certaines de vos questions.

Avant tout, je voudrais vous remercier d'être venue. Ce n'est qu'à partir du moment où nous avons commencé à recevoir des visites que j'ai compris à quel point le contact avec des gens de l'extérieur nous est nécessaire. Et puisque je parle de visites, je précise que, jusqu'à tout récemment, nous étions dans l'incertitude quant à la possibilité d'être libérés rapidement ou non. A cause de cette incertitude, nous ne voulions pas déranger les gens et les ennuyer avec les démarches nécessaires pour obtenir un permis de visite. Maintenant qu'il semble clair que c'est la volonté du gouvernement de nous garder ici, les gens ont commencé à

venir nous voir. Je suis contente que vous ayez été parmi nos premiers visiteurs.

Vous n'êtes pas du tout comme je l'attendais. D'après votre lettre, je m'attendais à une vieille femme avec une canne, une main sur la hanche, montant difficilement les marches (sourire). Au lieu de cela, j'ai trouvé une femme à qui j'aurais donné cinquante-cinq ans si je n'avais pas su son âge, pleine de vitalité. Comment faites-vous? Dites-moi votre secret. Ne croyez pas que je vous flatte. Je suis sincère.

A propos de l'ambassade américaine, George Brown a eu une réponse du consul général, M. Connett, le 1^{er} novembre 1977. Il écrit qu'en dépit de la décision de la cour française de reconnaître la nature politique de notre acte, le gouvernement américain n'est pas d'accord. Dès le début, le gouvernement des États-Unis a eu comme position de considérer le délit pour lequel il demande notre extradition comme un délit de droit commun et sans mobile politique. Que la cour française ait pris une autre position ne modifie pas la position première du gouvernement des États-Unis, qui ne trouve aucune preuve avant, pendant ou après notre comparution qui puisse convaincre de la qualité politique de notre délit. Je vous le cite presque mot pour mot en ne changeant que les « nous, vous, ils », etc.

Cette position ne me surprend pas le moins du monde. Elle fait partie de l'attitude officielle que nous avons toujours rencontrée de la part du gouvernement américain. Il y a des centaines de militants noirs en prison sur tout le territoire des États-Unis, aujourd'hui même. La stratégie du gouvernement américain est de les maintenir en prison le plus longtemps possible sur des accusations truquées, en leur refusant, devant l'opinion publique américaine et mondiale, la qualité de prisonniers politiques.

Tout au long de l'histoire, nous avons assisté au mépris systématique des protestations légitimes, les protestataires étant baptisés « criminels ». Le pasteur Martin Luther King a été mis en prison des centaines de fois. A l'époque où nous manifestions pour nos droits civiques et pour la fin de la guerre au Viêt-nam, les journaux n'ont pas cessé de parler de ces « criminels » qui apportaient le désordre dans la cité, dans la nation et dans notre mode de vie.

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

En fait, ce refus d'entendre la protestation légitime est une des raisons pour lesquelles nous sommes aujourd'hui en prison. Après douze ans de cette ignorance totale des protestations légitimes, après que le gouvernement eut qualifié nos démonstrations d' « actes criminels », après avoir observé l'illégalité de leurs lois dans la répression des protestations politiques, et même l'utilisation de l'assassinat, nous avons perdu tout respect pour le gouvernement et pour ses définitions hypocrites de ce qui est « crime » et de ce qui est autorisé par la loi. Cela ne signifie pas que je sois d'accord avec ce que nous avons fait, au contraire. Mais je ne suis pas d'accord non plus avec leur tentative de faire de nous des criminels.

Nous avons appris récemment que la raison « principale » de notre maintien en prison n'est pas la pression américaine. Notre juge nous a exprimé le bien qu'il pensait de nous, « mais... » — ce qu'il a ajouté revenait à peu près à ceci : « ...la France a une image internationale à maintenir ». Si nous étions libérés, les gens penseraient que la France est vraiment laxiste sur de tels actes — ce qui signifie en réalité que nous sommes des pions dans leurs jeux politiques. Avec le genre d'événements qui ne cessent de se produire, le climat politique ne nous est guère favorable, bien que nous ayons du mal à admettre que ces événements aient quoi que ce soit à voir avec nous. Nous n'avons rien de commun avec le terrorisme et nous le condamnons.

Vous parlez de notre retour aux États-Unis. Je crois vraiment que cette question-là peut attendre. Le problème le plus urgent est celui des murs de la prison française que nous contemplons tous les jours. Nous pensons qu'il est plus important de rassembler nos énergies pour nous en faire libérer. Mais, pour répondre à votre question d'une manière générale, je voudrais « être en mesure » de retourner aux États-Unis, « si » je le souhaitais; ce qui n'est pas possible. Quant à choisir un lieu de vie, j'avoue franchement que j'adore Paris. Nous y avons été plus libres que nous ne l'avons jamais été chez nous en Amérique. Il a fallu que nous venions ici pour être considérés d'abord comme des Américains et, ensuite seulement, comme des Noirs. Nous avons appris plus durant ces cinq ans passés à l'étranger que pendant toutes nos années à l'intérieur des États-Unis. Comme je

vous le disais dans ma dernière lettre, nous voulons que nos enfants aient la même expérience. Ainsi, ils auront des possibilités illimitées dans leur développement. Nous sommes très soucieux qu'ils puissent connaître cette expérience.

Vous me demandez si le racisme est plus un problème pour les pauvres que pour les riches. Je crois que le racisme est un problème de la société américaine en général. Il affecte des gens dans des positions socio-économiques différentes, de façon différente. Très peu de ceux qui ont de l'argent s'enrôleraient dans le Ku Klux Klan; ils deviendront plutôt membres de la John Birch Society¹ dont le racisme et l'antisémitisme sont proches de ceux du Klan. Par exemple, un député au Congrès américain, Lawrence McDonald, de Georgie, l'État du président Carter, est membre du Conseil national de la John Birch Society.

On trouvera ceux qui ont de l'argent plutôt dans les tribunaux qui rendent chaque année une justice raciste. Ou dans le personnel politique qui vote des lois mais annihile ses propres efforts en ne donnant pas les subsides, les programmes ou le personnel nécessaires pour les mettre en œuvre et améliorer la vie des minorités. De plus, ces mêmes gens dépensent des millions pour que des chercheurs bâtissent des théories qui justifient un certain traitement des Noirs et qui rejettent sur les Noirs la responsabilité de leur absence de développement économique. Ils fournissent des statistiques qui prouvent notre « infériorité intellectuelle et génétique », menant ainsi à l'idée qu'il faudrait stériliser massivement ceux qui ne peuvent être éduqués. On trouve parmi ceux qui reçoivent ces fonds des enseignants dans de prestigieuses universités d'Amérique, William Shockley, Arthur Jensen et Richard

1. La John Birch Society, fondée le 9 décembre 1958 à Indianapolis, doit son nom au capitaine John Birch tué en Chine en 1945 par les communistes, et présenté comme la première victime de la Troisième Guerre mondiale. Sous l'impulsion de Robert Welch, cette société qui a son siège à Belmont, Massachusetts, a connu en vingt ans un grand développement. Elle regroupe des dizaines de milliers de *birchers*. Ses écoles de cadres, ses conférences, ses librairies et ses luxueuses revues (*American Opinion*, *Review of the News*) alimentent abondamment les organisations extrémistes de droite. Dans un manichéisme qui frôle la psychopathologie, la John Birch Society porte aux nues Mussolini, Salazar, les colonels grecs, l'OAS, Pinochet, etc., tandis qu'elle présente comme de dangereux alliés du communisme des personnalités telles que Roosevelt, Truman, Eisenhower, de Gaulle, Kennedy, Willy Brandt, etc. (*N. d. T.*)

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

Herrnstein. A. Christopher Jencks a également reçu des subsides pour démontrer que les enfants du ghetto « ne peuvent être éduqués ». Son travail a été publié sous le titre *Inégalité, une réévaluation de l'influence de la famille et de l'éducation aux États-Unis*.

Edward Banfield a reçu de l'argent pour prouver que c'est la faute des Noirs si nous sommes pauvres, dans un livre intitulé *la Cité peu céleste : nature et futur de la crise urbaine*. Robert Fogel et Stanley Engerman ont cherché à prouver que l'esclavage était une institution bienfaisante, dans laquelle les esclaves vivaient heureux, dans un livre : *le Temps de la croix : l'économie de l'esclavagisme noir américain*.

Depuis 1970, un certain nombre de livres d'histoire ont paru. Leurs auteurs soit y font l'apologie de l'esclavage, expliquant à quel point le sort des Noirs était enviable, soit nous ignorent complètement. Ces manuels sont utilisés actuellement dans les écoles publiques de tout le pays, et aussi dans les universités. Je trouve que c'est une « forme raffinée de racisme », mais du racisme néanmoins.

Les conséquences pratiques de ces théories racistes ont eu des résultats avec la stérilisation forcée de Noires et de femmes d'autres minorités. Dans de nombreux cas, des stérilisations ont été pratiquées sans l'accord des femmes ou des jeunes filles concernées. Elles ne savaient pas qu'elles avaient été stérilisées jusqu'au moment où elles découvraient qu'elles ne pouvaient pas ou plus avoir d'enfants. Ces stérilisations camouflées étaient pratiquées dans des cliniques subventionnées par l'État.

C'est également grâce à ces théories racistes qu'on peut utiliser de façon extensive les Noirs, en particulier les prisonniers noirs, comme cobayes d'expérimentations médicales dangereuses. Le gouvernement américain a donné treize millions et demi de dollars pour un centre, en Caroline du Nord; ce centre étudie les modifications du comportement; ses principales victimes sont des prisonniers noirs ou venant des autres minorités. Absorption de doses massives de médicaments, chirurgie du cerveau, électrochocs, privation sensorielle, etc., en font de dociles pantins vivants. Beaucoup de prisons des États-Unis ont déjà sur pied des programmes pour les modifications du comportement. Je connais

l'existence de tels programmes dans les pénitenciers de Marion, dans l'Illinois, et de Vacaville, en Californie. Il y a aussi des programmes de ce type dans les pénitenciers du Connecticut et de l'État de New York.

C'est intéressant de voir que, tandis qu'on diminue les budgets pour la santé, l'éducation et la sécurité sociale, les dépenses augmentent pour ces programmes. Le centre de Caroline du Nord formera du personnel qui utilisera ensuite ces techniques de contrôle dans les écoles, les prisons et les hôpitaux du pays tout entier.

Le département fédéral de la Justice avait même reçu une proposition pour placer des systèmes électroniques inamovibles dans le cerveau de personnes en liberté conditionnelle; ces systèmes pourraient leur transmettre des messages électroniques afin de « corriger » leur comportement. Les neurologues approfondissent ce projet en vue d'une application future.

En Caroline du Nord, le Ku Klux Klan est l'organisation des pauvres blancs, alors que les Conseils de citoyens blancs, version plus raffinée, sont composés d'hommes d'affaires importants, de juges, d'avocats et de politiciens de la ville. Quand, dans ma ville natale de Winston, nous avons fait des manifestations pour nos droits civiques, c'était le Ku Klux Klan qui se regroupait pour nous jeter des pierres, des bâtons, des ordures, nous cracher dessus ou nous écraser des œufs sur le visage. Mais c'était le Conseil des citoyens blancs qui se réunissait pour discuter les moyens de redécouper les circonscriptions électorales de façon à inclure des Noirs dans des zones à majorité d'électeurs blancs, ce qui effectivement privait les Noirs de la possibilité de sièges au gouvernement local. Ils se rencontraient pour discuter les moyens de tourner la loi d'intégration dans les écoles et les directives fédérales. Ils faisaient circuler des « listes noires » portant les noms de nos parents, ce qui rendait la vie encore plus difficile pour nos parents, sur le plan financier. Dans tout le Sud, beaucoup de nos parents ont perdu leur travail et ont dû déménager.

En Caroline du Nord, l'Organisation des droits du peuple blanc, dont le leader, un *marine* de carrière, déclarait : « Si c'est nécessaire, nous éliminerons la race noire », agissait ouvertement pour persécuter les Noirs. Et de l'autre côté, l'État de Caroline du

Nord, avec l'aide du département fédéral de la Justice, enfermait les « dix de Wilmington » pour avoir tenté d'améliorer l'éducation des Noirs en Caroline du Nord. Le bureau de John Mitchell, qui se trouvait alors à la tête du ministère de la Justice, avait même ordonné de verser de l'argent à des faux témoins devant accuser les deux militants noirs les plus connus des États-Unis¹. Ben Chavis était l'un d'eux, l'autre était le D^r Jim Grant. Ce que j'essaie de montrer, c'est que le racisme imprègne tous les niveaux socio-économiques de la société, il est maintenu en place à tous les niveaux de cette société. Le racisme qui fait mettre à un homme une cagoule sur sa tête pour aller tuer un Noir n'est pas différent de celui qui s'exprime dans le pourcentage national de condamnés à mort : 62,4 % de non-Blancs (dont 57 % de Noirs). Et pourtant, les Noirs ne sont que 11 % de la population américaine totale, et l'ensemble de la population non blanche aux États-Unis ne dépasse pas 15 %. En Caroline du Nord où les trois quarts de la population sont des Blancs, 75,5 % des exécutions capitales depuis 1910 sont des Noirs. Depuis 1900, sur plus de trois cent soixante-deux personnes exécutées par l'État, deux cent quarante-quatre étaient des Noirs et cinq des Indiens (« des Américains d'origine, comme ils préfèrent s'appeler »). Lors des procès, un sur quatre seulement des inculpés avait un juré noir dans le jury. Quand nous avons quitté la Caroline du Nord en 1972, les Noirs continuaient d'être exclus des jurys pratiquement partout dans l'État.

Prenons le cas des « dix de Wilmington² ». Quand le procès a commencé en juin 1972, la défense a fait l'impossible et a fini par obtenir un jury de dix Noirs et deux Blancs. L'avocat général, Jay Strout, est soudain tombé gravement malade, et le juge a fait remettre le procès. A la nouvelle date, en septembre suivant, l'État a récusé quarante-deux jurés noirs pressentis, sans aucune raison; le jury s'est finalement trouvé composé de dix Blancs et deux Noirs. Le ministre de la Justice de Caroline du Nord, Robert Morgan, a nommé personnellement l'avocat général pour cette affaire. Morgan lui-même déjeunait avec le juge pendant le

1. Voir *l'Humanité* du 29 mars 1977. (N. d. T.)

2. Voir, en annexe, « Les dix de Wilmington », p. 302 sq. (N.d.T.)

procès. Je considère que ce genre de racisme est encore plus grave, car il devient plus subtil, plus compliqué, il affecte la vie de l'ensemble de la population noire, et il conditionne les attitudes de la nation.

C'est ce racisme raffiné qui est à l'œuvre chez ceux qui manipulent l'ignorance des membres du Ku Klux Klan. Ces gens créent les conditions qui autorisent le Klan à intervenir. Ils l'utilisent pour entretenir la haine raciale et ils soutiennent le Klan en de nombreuses occasions.

Cela ne signifie pas que tous les Blancs d'Amérique sont racistes. Il y a en Amérique beaucoup de Blancs qui aiment la paix, beaucoup d'esprits progressistes. Ils ont participé et participent activement à notre lutte.

Je reconnais que les racines du racisme sont économiques; il a été historiquement profitable d'importer des Noirs et de les utiliser comme main-d'œuvre non payée, en esclaves. Comme les concepts de liberté, de justice et d'égalité étaient en contradiction directe avec ce fait, on a dû trouver une justification à l'esclavagisme. Toute une construction idéologique a été élaborée pour justifier en quoi certains sont « plus égaux » que d'autres. Puis, des lois ont été instituées pour préserver cette inégalité. L'abolition de l'esclavage n'a pas apporté la fin de la surexploitation des Noirs.

Ce que vous avez dit sur l'absence d'hostilité raciale au Kentucky et sur votre désir de savoir d'où elle vient, m'a fait revenir plusieurs choses à l'esprit. La première, c'est que l'hostilité a toujours été là. Je crois pouvoir honnêtement dire que lorsque des êtres humains sont confrontés à des gens qui les brutalisent continuellement, les font travailler comme des bêtes, sans récompense ou presque, les traitent comme des animaux auxquels on ne doit aucune considération, qu'on peut violer, tuer, emprisonner, fouetter à volonté, leur refuser la possibilité de changer leurs vies, en parler comme des brutes idiots en leur propre présence, comme s'ils n'avaient aucun sentiment humain, la réaction la plus naturelle est celle de la révolte et de l'hostilité contre ceux qui se livrent à ces actes.

Bien sûr, être en mesure de constater cette hostilité est un autre problème. A moins d'être un militant qui a déjà quotidiennement

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

renoncé à sa propre vie, on ne peut pas se permettre de laisser paraître cette hostilité. Cela me rappelle un passage d'un poème de Paul Lawrence Dunbar, un poète noir qui a vécu de 1872 à 1896, et qui s'intitule « Nous portons le masque » :

*Nous portons le masque qui sourit et qui ment,
Il cache nos joues et dissimule nos yeux,
C'est la dette que nous payons à la ruse humaine;
Nos cœurs déchirés saignent et nous sourions,
Et notre bouche exprime des mots subtils.*

*Nous sourions, mais Seigneur, nos cris
Montent vers toi de nos bouches torturées.
Nous chantons, mais oh, comme l'argile est vile
Sous nos pieds, et long le chemin;
Mais laissons le monde rêver comme il le désire,
Nous portons le masque.*

Je sais que, d'une manière générale, les relations entre les races ont été longtemps et, dans bien des cas aujourd'hui encore, sont hypocrites. Comme les relations ordinaires impliquaient une « utilisation », les Noirs n'étaient pas considérés comme des humains, mais comme des objets à utiliser, à mépriser et à punir, un peu comme un cheval de labour ou un chien. Ces relations n'impliquant pas de sentiments ni de sympathie humaine, les Noirs ne pouvaient permettre à des Blancs de voir leur souffrance. Ils permettaient encore moins à des Blancs de voir leur haine et d'en faire un prétexte de désobéissance, car à la haine auraient répondu la répression et même la mort. Franchement, c'était dans l'intérêt des Noirs, s'ils tenaient à vivre, de cacher leurs sentiments hostiles.

Je parle en tant que Noire. Je sais que les sentiments hostiles étaient présents. Vous avez parlé d'une société où chacun connaissait sa place; moi, je sais que l'hostilité était là. Le fait que les Noirs se voient assigner une place particulière engendre de tels sentiments.

En étudiant l'histoire noire, je me suis rendu compte que le Ku Klux Klan a été très actif au Kentucky; des citoyens noirs ont même envoyé des pétitions au Sénat et à la Chambre des

représentants à la fin du XIX^e siècle, détaillant la brutalité du Klan contre les Noirs et donnant les noms de ses victimes.

Bien sûr, il y a eu des exceptions. Je connais des Blancs progressistes, même à cette époque. Beaucoup se sont battus pour les droits des Noirs. Le général blanc Cassius Clay, dont descend le champion du monde de boxe, Mohamed Ali, était l'un d'eux. Durant ses discours publics dans le Kentucky en faveur des droits des Noirs, il montait sur l'estrade et plaçait devant lui deux pistolets, au cas où il aurait à se défendre contre des casseurs du Klan qui assistaient toujours aux discours de cet « ami des nègres ».

Pendant la période des populistes¹, après la Reconstruction², vers 1870, Blancs et Noirs ont travaillé ensemble un court moment sur le plan politique, avant que la Cour suprême, avec l'affaire Plessis contre Fergusson, institutionnalise le « jim-crowisme³ », la politique du « inégal et séparé ».

Beaucoup de nos parents et grands-parents avaient choisi de porter le masque; ils sentaient qu'ils ne retireraient aucun profit, ni pour eux ni pour leurs enfants, s'ils finissaient un jour morts dans la rivière locale. Et pourtant, bien qu'un grand nombre de

1. Le Mouvement populiste ou People's Party fut fondé en 1891, d'abord parmi les agriculteurs. Il reçut rapidement le soutien des organisations syndicales et des socialistes. Sa plate-forme avait des revendications diverses : réforme agraire, liberté de battre monnaie, règlements gouvernementaux sur les chemins de fer, impôts progressifs, etc. En 1892, ce parti avait un million de votants. (*N. d. T.*)

2. Reconstruction : c'est ainsi qu'on appelle la période qui a suivi l'abolition de l'esclavage, après la guerre de Sécession, au cours de laquelle les Américains qui avaient lutté du côté des sécessionnistes se sont vu retirer leurs droits civiques, alors que les Noirs en jouissaient pour la première fois. Cette période était démocratique et libertaire. L'alliance des industriels du Nord avec les sécessionnistes du Sud finit par « remettre les Noirs à leur place »; d'abord par la terreur que faisait régner le Ku Klux Klan sur les Noirs qui osaient voter, puis par une série de lois interdisant le vote et d'autres droits civiques aux Noirs dans certains États du Sud (*black codes*). (*N. d. T.*)

3. L'affaire Plessis contre Fergusson fut, en 1896, le point culminant de la campagne et des nouvelles lois rétablissant dans les États du Sud le « jim-crowisme », c'est-à-dire une codification des coutumes et usages de la ségrégation telle qu'elle existait avant la guerre civile et dépouillant les Noirs de leurs droits chèrement acquis. A des lois interdisant le vote aux Noirs (examens, taxes à payer, etc.) s'ajoutait la terreur des lynchages.

Dans l'affaire Plessis contre Fergusson fut énoncé par une Cour suprême à nouveau conservatrice le principe devenu célèbre de l'existence d'un peuple noir « séparé mais égal » (*separate but equal*) — mots sur lesquels joue ironiquement l'auteur, Jean McNair. (*N. d. T.*)

Noirs portent le masque, beaucoup se sont élevés et ont combattu pour nos droits, malgré la répression. Nous leur en sommes débiteurs aujourd'hui.

Porter le masque, c'est une des choses que notre génération a refusé de faire quand nous sommes devenus assez adultes pour entrer dans la lutte. Nous avons refusé les relations hypocrites, nous avons dit tout haut ce que nous pensions. Pendant la période du Mouvement pour les droits civils, nous avons eu une politique de résistance passive à l'oppression. Mais, voyant que cette politique n'apportait pas vraiment de progrès dans la vie des Noirs et que la réponse obtenue était plutôt une répression accrue, nous avons connu la frustration et la colère et nous sommes passés par une phase de haine des Blancs. Ce que les Noirs ne disaient pas ouvertement autrefois, nous nous sommes mis à le dire. Cette haine des Blancs était dans la ligne morale de la transformation politique que nous connaissions, car cette fois nous savions clairement que, notre oppresseur, c'était les Blancs et leurs valeurs. Nous rejetions des valeurs aussi inhumaines et injustes, nous devons établir notre propre ligne politique, économique et culturelle. Nous refusons que se perpétue le refus de nos droits humains fondamentaux, de nos valeurs et de notre culture.

Il était fondamental pour nous de rejeter certaines valeurs, comme il était nécessaire de rejeter, pour un temps, les Blancs, afin de trouver notre propre identité et nos propres valeurs. Avec ceux qui continuent la lutte et la recherche des racines de leur oppression, nous sommes finalement parvenus à comprendre que les racines du racisme sont économiques et qu'il y a un nombre infini de gens, aussi bien des Blancs que des Noirs, qui sont manipulés par le racisme. D'avoir compris cela nous a libérés dans nos relations avec les Blancs. Cela nous a permis de nous ouvrir aux autres, de chercher à découvrir qui ils sont, au lieu de les condamner d'avance parce qu'ils sont blancs. Cela nous a aussi permis d'être ouverts à ceux qui sont racistes, mais sincères et prêts à changer. Cela nous a amenés à conclure que nous détestons notre oppression et ceux qui manipulent consciemment et systématiquement les autres pour en faire des racistes.

Ainsi, pour répondre à l'autre partie de votre question, je peux dire : « Non, nous ne haïssons pas les Blancs. » Comme je l'ai

expliqué dans ma dernière lettre, « nous sommes des gens qui avons un amour immense pour les autres... Cet amour et ce respect incluent non seulement les Noirs, mais tous les autres; cependant, cet amour n'est pas aveugle ».

Ce que je fais actuellement? Je lis et étudie tout ce que je peux trouver qui m'aide à mieux comprendre notre oppression. De temps en temps, je fais des sciences, de l'anatomie, de la philosophie, de la psychologie; je lis un livre sur les maladies. Je fais du français, de l'espagnol et du yoga. Je faisais de la gymnastique jusqu'à ce que le professeur soit mis à la porte, à moins qu'elle ait décidé de ne plus venir... Je lis aussi de la poésie et de bons livres, surtout ceux qui me renseignent sur la vie dans d'autres pays. J'aime tout ce qui permet de comprendre le monde où nous vivons aujourd'hui. Les problèmes qui nous talonnent conditionnent nos vies aujourd'hui et dans le futur. J'étudie les éléments qui nous permettront de préparer notre défense. Quelquefois, j'écris. Quand j'en ai le temps, je tricote ou fais du crochet. C'est une chose que j'ai apprise ici. Une partie de ma philosophie, c'est qu'on peut apprendre, dans pratiquement toutes les situations, quand on le veut. Aussi, je passe une bonne partie de mon temps à comprendre ce qui se passe ici, les gens, leurs relations, ce qui les amène ici, la justice. En plus, je travaille environ sept heures et demie par jour à l'atelier de la prison. Ce qui fait que, lorsque je m'écroule dans mon lit le soir, je dors très bien. J'ai une chambre à moi, ce qui est appréciable et me permet de travailler beaucoup.

Et vous, comment allez-vous? Je voudrais vous connaître davantage et savoir ce qui vous intéresse, si cela ne vous ennuie pas. Avez-vous travaillé dans votre vie? A quoi? Quelle sorte de livres écrivait votre mari? Avez-vous des enfants? Ce sera bien quand nous pourrons nous retrouver et parler sans une vitre entre nous et la limite impérative des trente minutes. Si vous avez le temps, écrivez-moi et venez me voir de nouveau.

J'essaierai de ne plus vous écrire de petits livres miniatures, je sais que c'est difficile à déchiffrer quand on est pressé.

Avant de finir, je vous raconte quel plaisir nous avons eu dimanche. Nous avons pu entendre toute une symphonie de Mozart. Dans mon imagination, j'étais en promenade à la campagne avec mes enfants. Nous jouions ensemble et nous avons

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

même trempé nos pieds dans l'eau d'un ruisseau. En fait, je suis, dans mon cœur, une fille de la campagne et j'aime la nature autant que j'aime les gens.

A la prochaine fois,

Jean McNair.



Il y a quelques jours, j'ai refait une de ces expériences qui me bouleversent. Pourtant, après des années d'« entraînement », je devrais y être habituée.

Il y a ici une Américaine blanche. Elle possède un ranch quelque part sur une île au large de la côte américaine. Quand elle a découvert que je parlais anglais, elle a voulu savoir qui j'étais, ce que j'avais fait pour être là, etc. Quand je le lui ai dit, elle m'a répliqué : « Mais le racisme a disparu avec John Kennedy. Rentrez là-bas. Les gens ont beaucoup changé maintenant. »

Puis, en parlant, elle m'a raconté quel grand ranch elle possède, elle a quatorze personnes « de mon genre » qui y travaillent comme bonnes et valets de chambre. Et, « vraiment, vous êtes des gens très bien ».

Pendant tout ce temps, elle avait tenu ma main, très naturellement. Et, comme moi aussi je touche très souvent les gens auxquels je parle, un jour, j'ai touché sa main. Elle s'est pétrifiée, avec un sourire forcé, elle regardait ma main qui la touchait.

Depuis que j'ai pris l'habitude d'être un être humain aux réactions normales, cela m'a fait un choc de retrouver une telle attitude en face de moi.

*Jean McNair.
Maison d'arrêt de Fleury-Mérogis, France.
Janvier 1978.*



Fleury-Mérogis, le 26 décembre 1977.

Chers Johari et Ayana,

Quelquefois, j'ai tant besoin d'être avec vous que je dois absolument vous écrire pour pouvoir supporter la souffrance. Cela n'a pas d'importance si vous ne lisez cette lettre que dans plusieurs années. Vous écrire est pour moi un soulagement.

C'est aujourd'hui le cinquième anniversaire du jour où vous nous avez quittés. Ah, quel moment affreux! Nous vous en avons parlé des semaines auparavant, vous alliez partir et nous vous avions habitués à cette idée. Pendant tout ce temps, vous aviez posé beaucoup de questions et nous avons fait de notre mieux pour y répondre aussi honnêtement que possible. Mais, à l'arrière-plan de chaque chose, il y avait l'assurance que nous tentions de vous donner que, « bientôt, nous serons de nouveau réunis ».

Nous avons essayé de cacher notre tristesse pour faciliter votre départ. Nous voulions que vous gardiez des souvenirs heureux de nos derniers moments ensemble. Car nous savions qu'il se passerait beaucoup de temps avant que nous puissions à nouveau vous tenir dans nos bras.

Johari, nous nous sommes vraiment bien conduits, jusqu'à notre dernière soirée ensemble, où nous nous sommes mis à pleurer dans les bras l'un de l'autre, pendant que ton papa nous regardait, impuissant, incapable de nous consoler ni de se consoler lui-même. Car son chagrin était aussi fort que le nôtre, mais les hommes pensent toujours qu'ils ne doivent pas le montrer. Nous avons pleuré ensemble presque toute la nuit; à la fin, nous nous sommes séparés tous les quatre. Nous avons chanté ensemble, tu dansais pendant que toi, Ayana, tu sautais dans ton lit en riant, sans te rendre compte que tu passais ta dernière nuit auprès de nous. Papa et moi, nous te regardions, Jo, nous essayions de fixer ce souvenir dans nos esprits pendant que tu chantais et que tu battais des tambours imaginaires sur le bord

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

de la table. Il fallait que ce souvenir nous dure des années entières; combien d'années?... Nous ne le savions pas. Le temps est si incertain.

Au matin, pendant que je t'habillais, Jo, tu m'as dit : « Maman, je ne veux pas partir. » J'ai pensé que mon cœur allait se briser, mais je t'ai répondu : « Je suis très triste. Mais il le faut. »

Ayana, tu avais de nouveau ta robe longue, pour la troisième fois seulement dans ta courte vie. Tu étais très occupée à t'admirer dans la glace. Tu ne portais pas souvent de robe, et tu te sentais bizarre... Encore un souvenir photographié dans ma mémoire, et qui devra durer combien d'années?

Notre voiture était toute petite et deux adultes seulement pouvaient vous accompagner à l'aéroport. Et moi, connaissant la douleur de Mel et son désir de vous accompagner, avec mon égoïsme habituel, j'ai pu dire : « Il faut que j'y aille. » Et lui, bien que son cœur se déchirât intérieurement, a dit doucement : « D'accord. »

En arrivant à l'aéroport, Joyce et moi nous étions bien décidées à garder un visage souriant. Il fallait que vos dernières images soient celles de sourires et non de larmes. Jo, toi et Kenya, vous nous avez regardées, un long et dernier regard, puis vous avez souri et avez fait « au revoir » de la main. Ayana, je n'oublierai jamais ta joie, ton visage souriant. Vous aviez confiance. Tu as agité la main et tu as dit : « Eh! », ta façon à toi de dire « au revoir ».

Nous sommes montées en hâte sur la terrasse de l'aéroport, nous vous avons vus qui couriez vers l'avion; tout d'un coup, vous aviez monté les marches et aviez disparu. Le barrage que nous avons construit devant nos larmes a tout d'un coup éclaté et les larmes se sont mises à couler, à couler. Momentanément, elles ont soulagé notre peine, mais les larmes et la peine n'ont pas cessé de revenir régulièrement depuis, pendant les cinq années qui nous ont séparés. Est-ce que cette attente et cette peine se termineront un jour?

Je n'oublierai jamais le sentiment de perte qui a envahi nos cœurs, quand nous nous sommes retrouvés dans la maison vide où, un jour auparavant, le jour de Noël, vos cris avaient résonné. Vous riiez, vous vous amusiez. Et maintenant, il ne nous restait

que des pièces vides et un silence lourd, plein de tristesse.

Nous savions ce que c'était de vous aimer, d'être en souci pour vous, de jouir de vous, de marcher le long de la route avec vous en disant : « Fais attention, ne va pas sur la route! » Très souvent, nous avons marché; Ayana, je te portais sur mon dos, je te parlais et, de temps en temps, tu faisais un « Eh! », comme si tu disais : « Oui, je t'écoute! »

Il y a des nuits où nous étions réveillés par une couche mouillée qui était venue s'asseoir sur notre tête avec un rire. Tu adorais cela. Il y a eu des jours où nous nous chatouillions tous les quatre et nous nous bagarrions sur le grand lit. Au moment d'aller au lit, toi, Ayana, tu aimais que l'on te fasse des baisers sur les doigts de pied. Johari, toi, tu aimais qu'on t'embrasse, un point c'est tout. Il y a eu des jours où je restais aux aguets, le cœur au bord des lèvres, pendant que Mel et George s'amusaient à vous lancer l'un à l'autre comme des ballons, et vous qui riez et criez « Wheeee. »

Je me souviens de toi, Johari, en train de te promener dans la maison en tenant un autre petit garçon par la main et disant : « C'est mon copain. » Et Kenya, couchée dans son lit, chantant, refusant de dormir jusqu'à ce que Joyce vienne près d'elle. Tout cela est parti, disparu... cinq longues années, et combien d'autres à venir?

L'incertitude pèse comme une lourde chaîne autour de nos cous. Pendant combien de nuits je ne vous rencontrerai que dans mes rêves? Combien de matins où je me réveillerai avec ce sentiment de perte, qui me fait rechercher le sommeil afin de rêver de vous à nouveau? Même si mes rêves me rendent tristes, ils me consolent et rendent la séparation un peu plus supportable.

Cet anniversaire est triste pour nous; pourtant, cette année, il est différent. Avant, nous n'avions que nos rêves pour nous consoler. Mais nous savons maintenant qu'il est certain qu'un jour nous serons ensemble. Si je ne regarde que cela et ne me pose pas trop la question « quand? », je peux continuer pendant des jours entiers, sans m'autoriser à ressentir la peine d'être séparée de vous. Et je peux regarder vos photos et rêver du futur et sourire en pensant à nos souvenirs si beaux... Alors, à l'année prochaine...

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS



LES PASSIONNÉS DE L'HUMANITÉ
(une nouvelle année approche)

*L'ancienne a été un temps de frustration, de défaites,
Elle a eu ses victoires.
Elle a été un temps de recherche et d'étude
Et souvent d'incertitude des résultats à venir.
Elle a été un temps de contacts avec d'autres passionnés.
Nous aussi, nous leur avons donné la force d'entamer leur travail,
La force d'aider à la croissance du fruit d'or de la vie.
Un temps d'esprits en recherche et de mains tâtonnant pour
[réduire la confusion,
Des mains qui sèment les graines de l'union des travailleurs noirs,
[blancs, rouges, bruns.
Elle a été un temps où des millions d'autres
Ont rejoint les files de chômeurs,
Ont connu la faim et les privations.
Des vies ont été interrompues dans des pays aussi lointains
Que l'Argentine, le Brésil, l'Afrique du Nord et celle du Sud, le
[comté de Harlem en Amérique
Malgré de bruyantes proclamations de respect pour les droits de
[l'homme.
Des enfants ont connu la faim et les privations,
Leurs parents aimants leur ont manqué, disparus, ailleurs.
Prisonniers politiques du monde entier.
Notre amour n'était pas moindre d'être séparés d'eux.
La Thaïlande a vu un coup d'État sanglant,
Des cadavres battus et incendiés par des fascistes;
Tuer l'amour des enfants ne suffisait pas.
Elle a été un temps de dépression et de chasse à l'homme
Et de questions : Comment cela va-t-il finir?
Elle a été un temps de souffrances*

JEAN CAROL MCNAIR

*En commun avec les camarades de la terre entière.
Elle a été un temps de courage et de travail,
Un temps où les forces de progrès ont avancé dans le monde.
Elle a été un temps de courage et de travail,
Elle a été un temps où les peuples ont exigé le changement,
De peuples qui se lèvent et demandent pourquoi,
De peuples qui se lèvent et se rencontrent,
Notre volonté de travailler en commun, de grandir et de nous
[entraider,
Un temps où nous rassemblons force, expérience et sagesse
Pour les luttes qui restent à gagner...*

Jean McNair.
Maison d'arrêt de Fleury-Mérogis, France.
Décembre 1977.

STATE OF TEXAS

County of _____ State of Texas
I, _____
do hereby certify that _____
is the true and correct copy of _____
as the same appears from the _____
of _____
this _____ day of _____ 19____
at _____ Texas
My Commission Expires _____

Annexes

2979MM

La situation de l'Amérique noire en 1978

Il y a dix ans, le 29 février 1968, paraissait le rapport — longtemps attendu — de la Commission nationale sur les désordres civils, créée par le président Lyndon Johnson, afin d'enquêter sur les causes des émeutes dévastatrices qui ont bouleversé l'Amérique pendant le long été de 1967 et d'énoncer les remèdes qui pourraient empêcher leur retour.

Dix ans plus tard, le 17 janvier 1978, la National Urban League faisait paraître un autre rapport, *The State of Black America 1978*, se plaçant directement dans les perspectives énoncées par le premier rapport et faisant le bilan de l'évolution de la situation des Noirs dix ans après.

Le rapport de 1968 annonçait sur un ton assez peu encourageant que cette nation, fondée sur de grands idéaux et de nobles principes, se dirigeait vers deux sociétés séparées, l'une blanche et l'autre noire, séparées *et* inégales.

En 1968, le peuple américain s'était arrêté un moment et avait réfléchi sur la nature des relations entre Noirs et Blancs. Certains étaient épouvantés, d'autres personnellement outragés à l'idée que l'origine profonde des troubles puisse être le racisme blanc, d'autres enfin étaient attristés par les choses déplaisantes que leur disait le rapport : que l'Amérique blanche était profondément mise en cause par l'existence même du ghetto. « Les institutions blanches l'ont créé, les institutions blanches le maintiennent, et la société blanche le condamne. »

Le peuple américain a paru alors entendre les cris de souffrance et d'angoisse qui montaient des rues de Detroit et de Newark; une prise de conscience a paru se faire dans la nation; le gouvernement, le monde des affaires, du travail, les fondations, les églises et les citoyens de toutes tendances apportaient leur argent et leur soutien moral, comme pour dire : « Nous avons constaté les erreurs du passé; maintenant, en tant qu'Américains, avançons et corrigeons-les. »

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

Dix ans après, le rapport de la National Urban League demande : « Que s'est-il passé dans notre pays depuis notre prise de conscience de 1968? La vie des Noirs a-t-elle changé depuis? Avons-nous tiré un enseignement de la violence des émeutes et des enquêtes faites alors sur les faits et leurs causes? Ou bien tout cela n'a-t-il été, comme l'a dit le psychologue Kenneth Clark, qu'une sorte d'exercice "à la Alice au pays des merveilles", dans lequel, quoique la machine ait continué de tourner, rien n'a changé vraiment? »

Dix ans plus tard, les recommandations du premier rapport sont restées sans effet et, par voie de conséquence, la vie de la majorité des Noirs a très peu changé.

La commission avait vu en 1968 le besoin d'un engagement massif et sans précédent de la nation, pour arrêter l'éclatement en deux sociétés séparées et pour reconstruire une Amérique meilleure, sur les ruines des cités. Les recommandations d'alors reposaient sur trois principes fondamentaux :

- établir des programmes à la taille des problèmes posés;
- leur donner un impact important dans le futur immédiat, afin de réduire le gouffre entre la personne et sa réalisation;
- prendre de nouvelles initiatives et créer les expériences qui pourront changer le système d'échec et d'amertume qui domine le ghetto et affaiblit la société américaine.

Cela n'a jamais été fait. Comme le montre le deuxième rapport, *la Situation de l'Amérique noire en 1978*, le peu d'attention accordée aux recommandations de la commission conditionne la qualité et la nature de la vie de l'Amérique noire aujourd'hui. Les comparaisons qui vont suivre, entre 1966 et 1977, expliciteront cette remarque.

Le chômage.

Il y a deux fois plus de Noirs au chômage aujourd'hui qu'il y a dix ans. En 1967, 638 000 Noirs (soit 7,4 % des Noirs) étaient officiellement « sans travail ». En 1977, ils sont 13,2 % (soit 1 492 000 Noirs).

L'augmentation du chômage a atteint toutes les catégories de travailleurs noirs. Le chômage des femmes noires adultes a doublé (de 241 000 à 567 000), faisant passer le taux de chômage de 7,1 % à 11,8 % de 1967 à 1977. Le chômage des jeunes Noirs est passé de 26,5 à 38,6 % (de 204 000 à 369 000).

Ce sont les hommes noirs adultes qui ont été le plus touchés, leur

L'AMÉRIQUE NOIRE EN 1978

nombre a triplé (de 193 000 à 556 000), faisant passer le taux de chômage de 4,3 à 10,1 %.

Malgré les signes de reprise après la grave récession de 1974-1975, le taux des Noirs sans travail est resté pour l'année 1977 à 13 %, et, si on inclut les « chômeurs non déclarés » (découragés, etc.), on arrive à 3 millions de sans-travail pour 1977, c'est-à-dire que, pour la troisième année consécutive (de 75 à 77), un travailleur noir sur quatre dans le pays est sans emploi.

Les revenus familiaux.

Il y a autant de *familles noires pauvres* aujourd'hui qu'il y a dix ans. Le nombre de familles blanches pauvres, lui, a diminué durant cette période (1 % de moins : de 4,1 millions à 3,4 millions de 1966 à 1976). Le nombre de familles noires pauvres est resté à 1,6 million pendant les dix années passées. Les familles noires ont toujours quatre fois plus de chances d'être pauvres que les familles blanches. Le problème des enfants noirs pauvres s'accroît. Quoique le nombre global des enfants par famille décroisse (grâce à la contraception, de même que chez les Blancs, quoique moins vite), le nombre des enfants pauvres noirs s'accroît du fait de l'augmentation de foyers où la mère est seule, du fait également que le chômage affecte particulièrement cette catégorie de travailleuses (en 1969, 18 % seulement d'enfants noirs vivaient dans une famille dirigée par la mère seule et sans emploi; en 1976, la même catégorie d'enfants atteint 26 %).

La proportion de familles noires recevant une assistance (*welfare*) a cependant décru, tandis que le soutien venant de la « famille », au sens large, et des proches, s'est considérablement accru. On note une tendance marquée des mères de famille seules à aller vivre avec les parents, de façon à grouper ou à stabiliser leurs ressources limitées. La vaste famille noire a toujours été un atout majeur dans la survie et le progrès des Noirs, du temps de l'esclavage jusqu'à nos jours.

Comme dans le reste de la société américaine, le nombre des divorces a beaucoup augmenté. Un des résultats est que le nombre des familles noires dirigées par une femme s'est accru de 16 % de 1974 à 1977; il s'est accru de 13 % pour les familles blanches.

En ce qui concerne le revenu des *familles noires moyennes*, il représentait, en 1966, 58 % du revenu de la famille blanche moyenne. Il

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

s'est élevé à 61 % en 1970, pour retomber à 59 % en 1977, soit un gain net de 1 % sur dix ans.

Toutefois, certains progrès ont été accomplis pour certains Noirs : la proportion de familles à revenu moyen a augmenté deux fois plus vite chez les Noirs que chez les Blancs en dix ans, bien que, proportionnellement, les Blancs aient toujours deux fois plus de familles à revenus moyens que les Noirs. Dans l'Amérique noire, une famille sur quatre est classée comme « à revenu moyen », tandis que, dans l'Amérique blanche, une famille sur deux jouit de « revenus moyens ».

Dans les *familles à revenu élevé*, l'augmentation a été plus rapide chez les Noirs que chez les Blancs (trois fois plus rapide); toutefois, cet aspect positif ne doit pas faire illusion : en le replaçant dans l'ensemble des statistiques des Noirs restés pauvres, il indique simplement la dualité inquiétante de l'économie noire : une classe moyenne noire s'accroissant lentement en face d'une classe défavorisée de chômeurs qui augmente rapidement.

De fait, le revenu de la famille noire moyenne représente, en 1977, 59 % de celui de la famille blanche moyenne.

L'éducation.

Des progrès semblent à première vue avoir été accomplis : de 1966 à 1976, les adolescents noirs entrent en nombre croissant dans le cycle secondaire, les taux de mémorisation sont plus élevés, le nombre d'années de fréquentation scolaire augmente considérablement. Dans la même période, les inscriptions dans les collèges noirs passent de 4,6 à 10,7 %.

Toutefois, les écoles publiques sont sous-équipées, ont des budgets insuffisants et un soutien dans le public qui décroît à mesure que leur population devient non blanche et pauvre. Les écoles sont la proie du vandalisme et de la violence, elles produisent des laissés-pour-compte et des diplômés qui n'ont souvent pas même acquis les connaissances rudimentaires nécessaires pour un emploi. Les collèges noirs luttent pour survivre financièrement. Les Noirs américains se concentrent dans certains secteurs de formation, ils sont sous-représentés et parfois pas représentés du tout dans certaines professions.

Une population qui représente 11,4 % de la population nationale produit un nombre infime d'ingénieurs et de scientifiques (de 0,1 à 4 %

L'AMÉRIQUE NOIRE EN 1978

suyant les domaines, sciences de l'environnement, métallurgie, géologie, nucléaire, etc.). L'année 1974 a produit à l'échelon national 28 919 spécialistes de l'environnement, dont 47 seulement sont des Noirs, soit moins d'un par État. C'est en mathématiques que les scientifiques noirs ont la meilleure représentation : 8,7 % en 1977.

Dans l'éducation comme ailleurs, l'égalité complète pour les Américains noirs s'est révélée être une illusion. Ils redécouvrent qu'aucune législation, aucun programme, aucun crédit n'a encore pu créer un véritable espoir.

Politique.

Si le droit de vote a été progressivement acquis, même dans le Sud, et avec quelle lenteur, il n'en demeure pas moins qu'en 1976, après avoir donné au président Carter un formidable soutien, les Noirs ont été obligés de rappeler au nouveau président sa dette envers eux. Le vote n'a pas, pour la majorité des Noirs américains, le moindre impact immédiat et substantiel.

Toutefois, en 1977 on peut noter une augmentation du nombre des élus à des charges officielles¹ : 4 311 élus, contre 1 300 en 1970 et 2 556 en 1974. Ce chiffre de 4 311 élus ne représente que 0,5 % des charges éligibles de la nation!

La dure vérité demeure.

Comme le montre ce rapport, la majorité des Noirs n'a pas vu sa situation matérielle s'améliorer sur les dix années passées, et, pour beaucoup, la vie est toujours faite de désespoir et de privations. Pour beaucoup d'Américains blancs, considérant les quelques progrès accomplis par les Noirs sur cette période, cette observation peut sembler sans fondements. Cependant, les faits sont là. Le D^r Bernard Anderson compare le progrès des Noirs à celui d'un train : le wagon

1. Outre les députés, conseillers municipaux et sénateurs, aux États-Unis on élit également les juges, responsables de la police, administrateurs scolaires, etc.

NOUS, NOIRS AMÉRICAINS

de queue est toujours à la queue du train, quelle que soit la vitesse de la locomotive. Il y restera toujours, à moins que des dispositions spéciales ne soient prises.

L'Amérique blanche ne veut pas le savoir.

Beaucoup de signes montrent que l'Amérique blanche ne croit pas cela. Elle considère au contraire la lutte des Noirs contre la discrimination raciale comme pratiquement terminée. Deux enquêtes faites en 1970 et 1977 par Louis Harris Associates sont pleines d'enseignements : entre les deux enquêtes, il y a eu un renversement total dans l'attitude des Blancs. Aujourd'hui, seule une petite minorité de Blancs pense que la discrimination raciale contre les Noirs existe fréquemment.

En 1977, 33 % des Blancs seulement croient que les Noirs en ont l'expérience, alors qu'en 1970, 76 % des Blancs étaient sûrs de la réalité de la discrimination.

En 1970, 62 % des Blancs croyaient à la discrimination contre les Noirs dans la recherche d'emplois; ils ne sont plus qu'un cinquième en 1977 à admettre l'existence d'une discrimination dans les salaires.

Selon un sondage CBS/*New York Times* d'octobre 1977, 40 % des personnes questionnées pensaient que le taux de chômage pour les Noirs était inférieur ou égal à celui des Blancs, tandis que 49 % des gens considéraient qu'il était supérieur chez les Noirs.

Ce problème de perception est important, il définit une barrière qui empêche l'Amérique blanche de comprendre la réalité de l'expérience noire et la nature des problèmes quotidiens qui se posent aux Noirs.

Sans une connaissance véritable de la vie au sein des communautés noires, le processus nécessaire de communication ne peut s'établir sur la réalité de la crise qui pèse sur l'Amérique noire.

Le Comité.

L'AMÉRIQUE NOIRE EN 1978

SOURCES :

The State of Black America 1978 : rapport publié par la National Urban League, Inc., 17 janvier 1978, The Equal Opportunity Bldg, 500 East 62nd Street, New York, NY 10021.

Introduction de Vernon E. Jordan, président.

D^r Bernard E. Anderson, université de Pennsylvanie (*économie*).

D^r Robert Hill, départ. de recherche de la NUL (*les familles noires*).

D^r Bernard C. Watson, Temple University (*éducation*).

D^r Robert C. Weaver, Hunter College (*logement*).

D^r James D. Dumpson, New York Community Trust (*assistance sociale*).

D^r Charles V. Hamilton, Columbia University (*politique*).